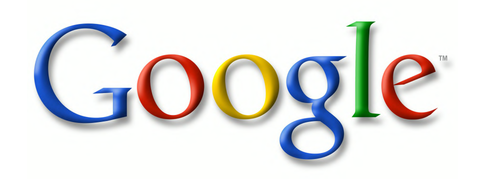
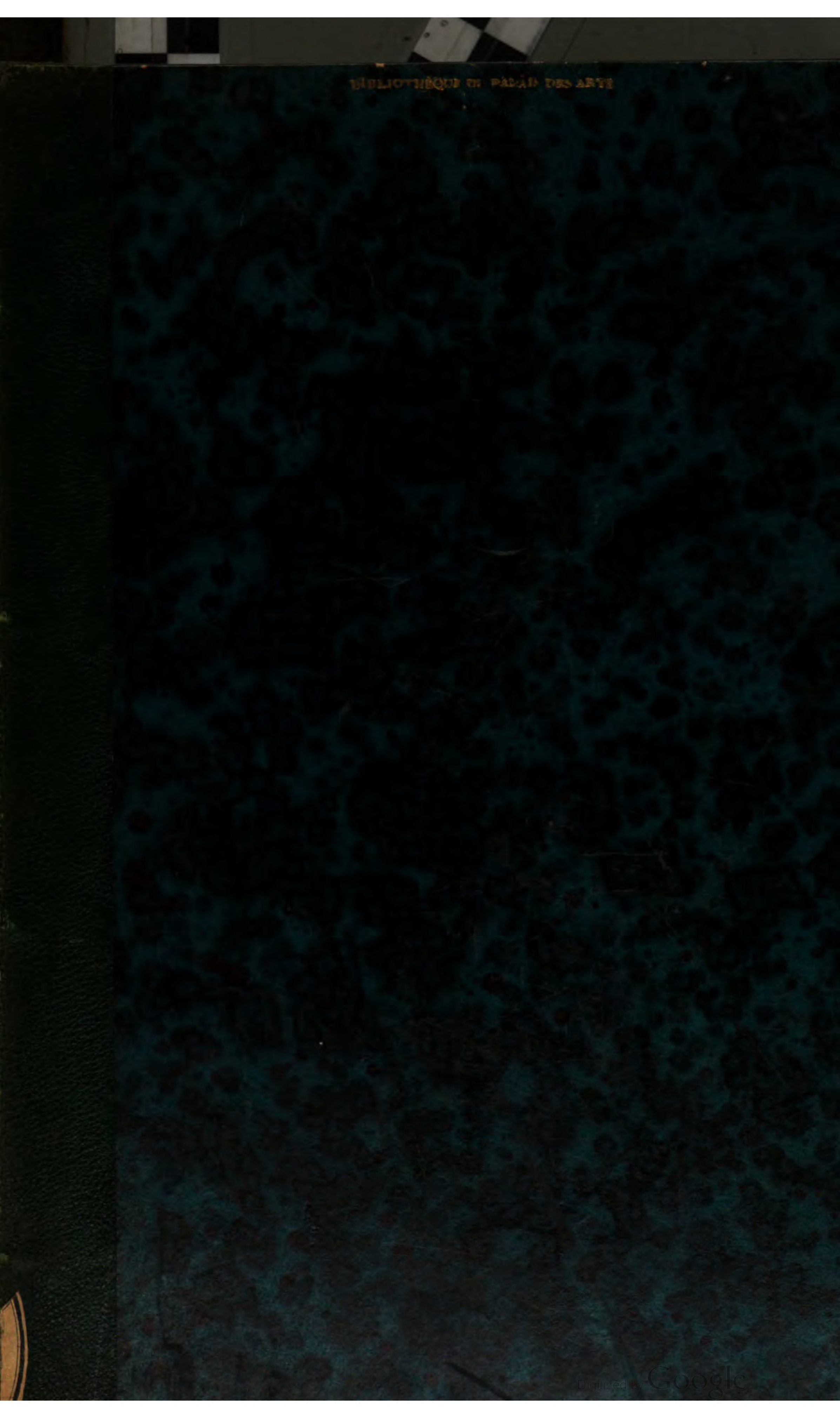
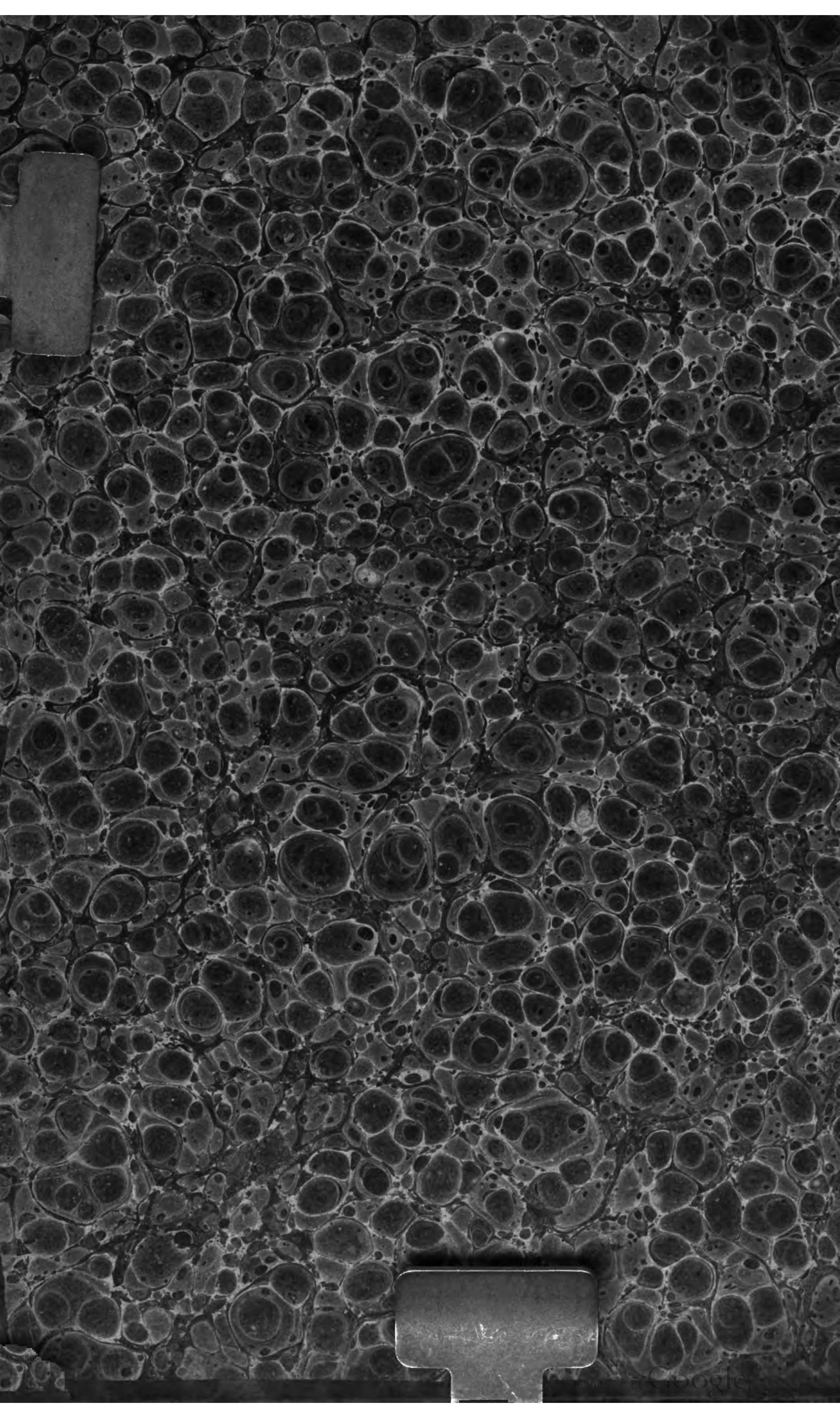
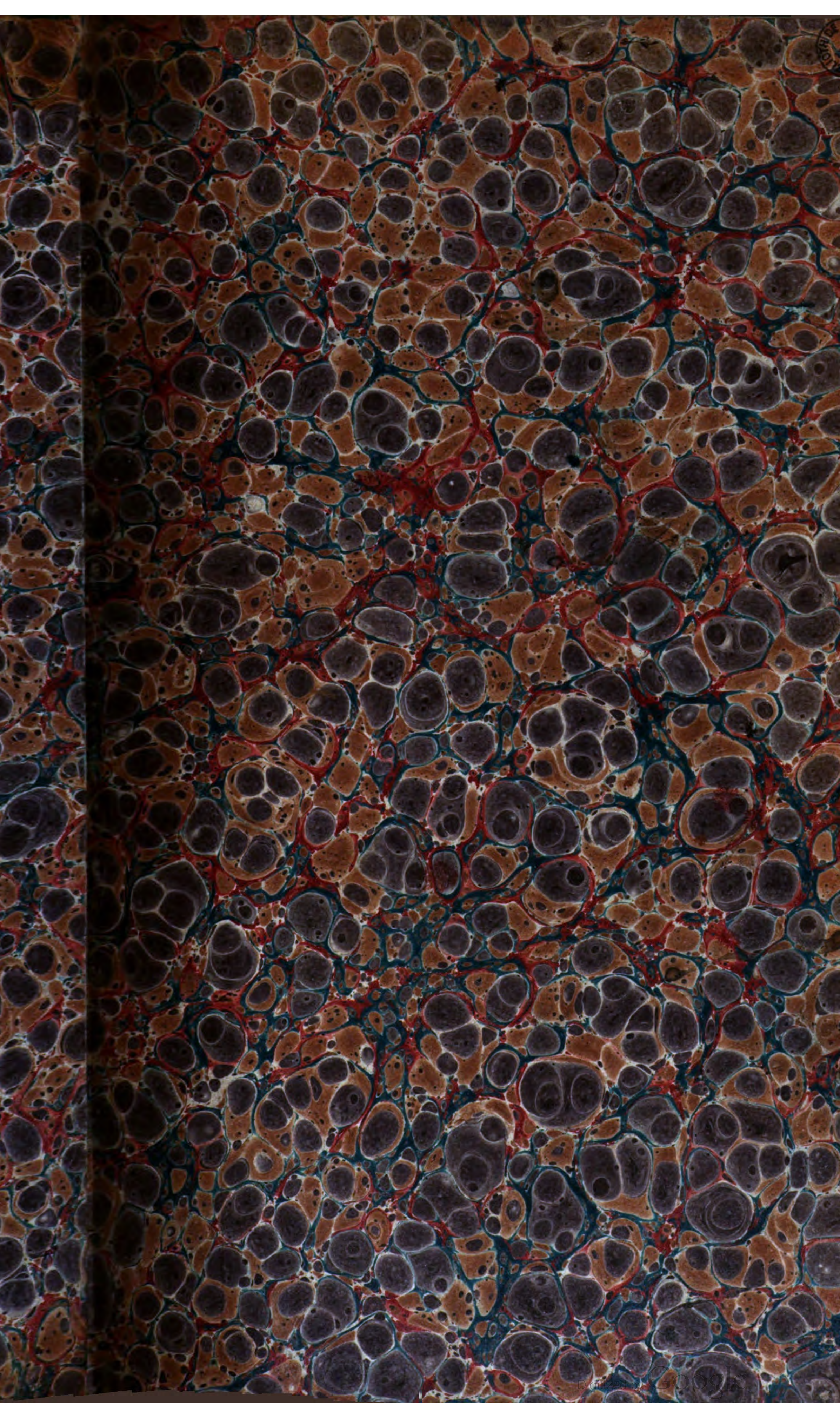
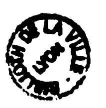



BIBLIOTHÈQUE DU PALAIS DES ARTS
Digitized by Google






BIBLIOTH DE LA VILLE
LYON



DE LA CONQUÊTE

ET DE LA

COLONISATION

DE L'ALGÉRIE.

LYON. — IMPRIMERIE DE LOUIS PERRIN, RUE D'AMBOISE, 6.

DE LA CONQUÊTE

ET DE

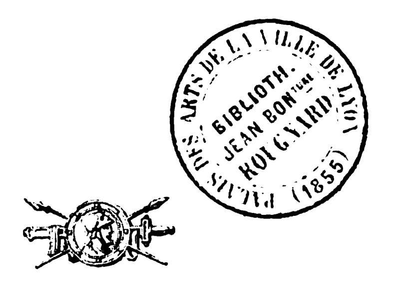
la colonisation

DE L'ALGÉRIE,

Par M. Léo Lamarque,

Capitaine au 12e Régiment d'Artillerie,

Ancien élève de l'École Polytechnique.



PARIS,
CHEZ ANCELIN, LIBRAIRE,
Rue Passage-Dauphine, 36.

LYON,
CHEZ AUG. GOURDON, LIBRAIRE,
Rue Lafont, 4.

SEPTEMBRE 1841.

PRÉFACE.

Je dois me hâter de dire que je n'ai pas encore mis le pied en Algérie. Ceci jettera, au premier abord, une certaine défaveur sur cet opuscule ; je le comprends, et ne veux point me le dissimuler; il paraîtra étrange que j'écrive, que je propose un système d'opérations sur un pays que je n'ai pas encore vu de mes yeux. Certes! ce n'était pas là d'abord mon intention; je croyais pouvoir auparavant fouler, voir et étudier le sol où m'appelaient mes vœux, afin de donner un corps à mes réflexions, de les rectifier et mieux coordonner; mais, puisque mes tentatives restent sans succès et mes demandes sans réponse, je prends à regret le parti de publier enfin ces lignes; je veux d'ailleurs, si je ne le puis de près, concourir de loin à notre entreprise africaine; je veux apporter aussi ma pierre pour l'édification de ce que je crois devoir être immensément utile et glorieux pour la France.

Chacun aurait le droit de traiter cet écrit d'inutiles rêveries, si je mettais en avant un plan d'administration locale, ou les combinaisons d'une expédition militaire; mais ce n'est pas là ce que je me propose : vivement frappé de la minime importance des résultats obtenus en Afrique après dix ans de guerres et de sacrifices, après tant de sang et d'argent répandus, j'ai été amené à en rechercher les causes. Cette investigation m'a conduit ensuite aux moyens nécessaires pour obvier dorénavant à cet insuccès, pour faire dans notre belle colonie du stable et de l'utile; j'ai compris sans peine que toutes ces phases militaires si glorieuses pour nos armes, si propres à faire ressortir la patience, le dévouement, la résignation, la discipline et l'héroïsme de nos soldats, si fécondes en traits honorables et en actions d'éclat, mais si stériles aussi en résultats de conquête réelle et d'exploitation agricole, resteront impuissantes pour amener une phase de colonisation, pour donner une forte impulsion à l'immigration africaine.

Aussi, laissant de côté tout projet d'expéditions purement guerrières, je pose d'abord en principe qu'il faut des colons et beaucoup de colons pour réussir en Algérie; je détermine ensuite les moyens efficaces de se les procurer; puis enfin,

ces colons étant armés et organisés en bataillons provisoires, je combine leur double action militaire et industrielle avec celle de l'armée permanente; j'insiste surtout sur l'emploi de lignes continues d'enceintes défensives, naturelles ou artificielles, et sur la nécessité de placer les colons organisés en des zônes intérieures et concentriques à ces lignes.

Telle est l'esquisse générale des moyens de succès que je propose dans ces pages : on conçoit dès-lors que j'aie pu me rendre quelque peu indépendant de la nécessité absolue de voir tous les lieux par moi-même. Les principes et les moyens auxquels j'ai cru devoir m'arrêter embrassent l'Algérie tout entière; ils sont, en outre, applicables partout où une grande puissance aurait à conquérir et à s'incorporer des provinces sises le long d'un littoral, habitées par une population éparse, sans organisation intérieure, sans liens communs, sans armées régulières.

Au reste, si le malheureux hasard des circonstances et le mauvais succès de mes démarches m'ont empêché jusqu'à ce jour de voir les lieux sur lesquels j'écris, les informations ne m'ont point manqué; j'ai constamment vécu avec des militaires qui avaient parcouru les diverses contrées de l'Al-

gérie ; j'ai pu en quelque sorte m'incorporer la question africaine, et des cartes détaillées de l'ex-régence m'ont mis à même d'asseoir avec quelque probabilité les véritables bases des opérations. S'il se présente quelque erreur de faits, de noms, de lieux ou de personnes, j'invoque à cet égard l'indulgence du lecteur; je me soumettrai aux rectifications avec empressement et reconnaissance.

J'oserai dire, d'autre part, que le vice originel de cet écrit, que ce défaut capital qui paraît le caractériser peut avoir aussi ses qualités : placé en dehors des influences de tout genre qui ont agi sur les militaires de l'armée d'Afrique, j'en aurai été sinon plus éclairé, du moins plus impartial, plus désintéressé. Les uns ont longuement langui dans l'enceinte des camps, sous un soleil ardent, sans abris suffisants, sans distractions, au milieu des privations de la vie; les autres ont vu de près ce qu'ont de farouche et d'indomptable la plupart des tribus qui habitent l'Algérie; il en est qui n'ont pu sauver leurs camarades blessés, mutilés et décapités sous leurs yeux; ceux-ci ont éprouvé les atteintes de la fièvre, ceux-là les ennuis de la nostalgie, et le moral de l'homme ne saurait empêcher sa nature de céder à l'action de ces diverses influences.

Voici un aperçu rapide des douze chapitres qui

composent ce projet de conquête et de colonisation graduelles.

Dans le premier, j'attire l'attention sur l'ensemble du théâtre des travaux; c'est en quelque sorte l'examen du champ de bataille, la veille de l'action. La disposition géographique des chaînes de l'Atlas, des contre-forts qui les relient, des plaines qu'ils enserrent et des rivières qui y coulent, fera pressentir les grandes divisions stratégiques de l'Algérie et la direction à donner aux lignes de défense, aux travaux de la colonisation.

Les convenances qui doivent porter la France à former sur la côte africaine un établissement vaste et solide sont le sujet du second chapitre.

Dans le troisième sont passés en revue les événements principaux des dix premières années de l'occupation, et les causes de la stérilité des résultats.

Je consacre le quatrième chapitre à décrire, un à un, les véritables éléments d'une conquête stable et réelle; j'expose quatre systèmes de lignes défensives à établir selon l'opportunité des lieux, quatre choix de positions pour les camps militaires, embryons de villes futures. J'indique les moyens de pousser vers l'Afrique toute sorte de colons européens, français, irlandais, suisses, italiens, alle-

mands, etc. Les terres de l'Algérie, déclarées par une loi terres nationales, leur seront distribuées gratis dans l'année même de leur enrôlement. A peine débarqués, on les organisera sur le littoral, ce qui en facilitera l'occupation définitive; ils y recevront des armes, un habillement uniforme et provisoire; ils y seront formés en pelotons de cent hommes, destinés à habiter un même village fermé et servant de bastion aux longues courtines de la ligne; dix de ces pelotons constitueront un bataillon correspondant à l'occupation de dix villages contigus, sur un myriamètre courant de la ligne d'enceinte. Ces bataillons seront exercés durant trois mois au maniement des armes, au tir et aux principales manœuvres, savoir: se former en colonne, en bataille, en carré; marcher en ligne. Pour se porter ensuite sur le terrain qui sera leur lot, où ils auront à creuser et à élever la fortification, les colons quitteront leurs établissements du littoral et y feront incessamment place à d'autres; ils parcourront, de concert avec les bataillons de l'armée, les zônes à fermer et celles qui auront été closes dans les années précédentes: ils fourniront ainsi un moyen auxiliaire et certain de dompter, châtier ou exterminer les tribus hostiles.

Le cinquième chapitre renferme les détails des

travaux de la première année, l'occupation militaire de la province de Constantine, la fermeture de la zône d'Alger et de celle de Mascara.

Le sixième expose les mêmes opérations dans la zône du Chélif et celle d'Oran.

La troisième année sera une année de repos pour la conquête, de travail pour l'organisation intérieure des premières zônes fermées : c'est le sujet du septième chapitre.

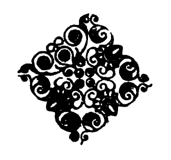
Dans le huitième on trouvera l'occupation définitive de Tlemcen, la clôture de la zône extrême de l'ouest, et le choix de frontière du côté de Maroc. La zône de Bougie, comprise entre l'Isser, l'Ajebby, les Portes de Fer et l'Atlas, sera aussi un travail de quatrième année.

Dans la cinquième année, sujet du neuvième chapitre, on sera maître de la moitié occidentale de l'ex-régence, qui est la plus hostile, la plus belliqueuse, la plus docile aux ordres d'Abd-el-Kader. On fermera la zône de Constantine, plus obéissante, plus agricole, moins fanatique.

La sixième année sera principalement consacrée à l'organisation intérieure; on fermera cependant la zône de Méjana et quelques autres compartiments : les détails de ces travaux sont exposés au dixième chapitre.

Dans le onzième, qui correspond à la septième année, ou englobera dans une nouvelle enceinte les plateaux qui sont au sud de la province de Constantine.

Enfin, le douzième et dernier chapitre expose les travaux de la zône du Méjerdah, la prise de possession du grand Atlas, et la division de l'Algérie en dix-huit départements français.



CHAPITRE PREMIER.

COUP D'OEIL GÉOGRAPHIQUE SUR L'ALGÉRIE.

Au travers de l'Afrique septentrionale se jette un vaste désert, long de 1,300 lieues, large de 300, s'étendant sans discontinuité des bords de l'Océan à la rive gauche du Nil; entre ce désert et la Méditerranée règne une zône habitable, qui, sous le nom générique de Barbarie, comprend l'empire de Maroc et les régences d'Alger, de Tunis, de Tripoli: elle est entièrement isolée du continent africain; la Méditerranée et l'Océan, qui la ferment au nord et à l'ouest, sont suppléés au sud et à l'est par le Sahara et le désert de Lybie où jadis s'agitèrent aussi des mers, et dont les flots actuels, formés d'un sable terne et siliceux, ondulent et se meuvent encore au gré des vents. La haute chaîne de l'Atlas traverse, dans sa longueur, cette île aux rivages mixtes, et lui forme comme une épine dorsale; les rivières qui en descendent vers le nord tombent dans la Méditerranée; celles qui coulent au sud ont leur embouchure et se perdent dans les sables du Sahara.

Il est une portion des régions barbaresques qui est tournée vers la France, coupée par les mêmes méridiens: c'est la régence d'Alger; ces deux pays se font face l'un à

l'autre à travers la Méditerranée, comme les deux quais d'une ville baignée par un large fleuve.

Fort allongée dans le sens des parallèles, l'Algérie en occupe plus de six degrés à l'est du méridien de Paris, plus de quatre à l'ouest; sa portion comprise entre la Méditerranée et le grand Atlas, la seule que nous considérions ici, est au contraire très étroite : la moyenne longueur des méridiens compris entre ces deux limites atteint à peine deux degrés. Le grand Atlas serpente sur le 34e et le 35e parallèle; le 36e passe sur Sétif, Tittery et Zamourah, à sept lieues de Constantine et de Médéah; le 37e effleure à peine les caps les plus septentrionaux de l'Algérie. Or, un degré du méridien comptant 111,111 mètres, soit 28 lieues, et un degré du 36e parallèle 88,500 mètres, soit 22.5 lieues, on peut dire que l'Algérie a une superficie d'environ 13,000 lieues carrées. Mais toute cette étendue n'est pas propre à se couvrir de moissons ou de fruits; elle renferme des déserts au pied du grand Atlas, et de hautes chaînes de montagnes y nouent leurs larges mailles; on y trouve néanmoins de vastes et fécondes plaines, des collines doucement ondulées, des vallées fraîches et riantes. La hauteur variable du sol y présente les climats de toutes les zônes terrestres : ici l'ardent soleil des tropiques, ailleurs nos neiges européennes; la Provence y envoie son froid et piquant Mistral, de même que le vent du désert aborde à nos rives sous les noms de Sirocco et d'Autan. La Méditerranée, qui s'interpose en modératrice sur leur passage, ôte à l'un son excès de chaleur, à l'autre son excès de froidure, les attiédit et les tempère tous les deux.

Dans toute la longueur de l'Algérie, le grand Atlas reste à peu près parallèle aux rives de la Méditerranée; entre cette chaîne et la mer, à égale distance de l'une et de l'autre, règne comme un mur de refend une chaîne secon-

daire que nous appellerons le moyen Atlas, et dont les flexuosités suivent également celles du littoral; enfin, la bande comprise entre le moyen Atlas et la mer est elle-même longitudinalement coupée par le petit Atlas qui présente à peu près les mêmes phénomènes en direction et sinuosités (1).

A l'exception du pays de Maroc, il n'est peut-être pas, dans tout ce que nous connaissons de l'Afrique, un terrain plus tourmenté, plus accidenté que celui de l'Algérie : il y a des points où viennent se nouer cinq et même six chaînes, chaînons ou contre-forts; il est d'épais massifs

(1) Ce parallélisme constant entre les trois chaînes atlantiques et le rivage méditerranéen n'est point dû au hasard ou à l'effet isolé d'une cause inconnue; il résulte de la puissante cause première qui a creusé la Méditerranée et élevé sur son pourtour les lignes faîtières qui lui versent leurs eaux. Pour rendre ceci plus sensible, isolons par la pensée une portion de cette mer, fermons pour un instant les détroits de Gibraltar et de Messine, et puis encore cet autre détroit d'une trentaine de lieues qui sépare la Sicile de la pointe africaine : nous aurons ainsi un vaste lac dont les rivages seront, sur tout leur périmètre, sensiblement parallèles aux hautes chaînes qui les dominent. En effet, le grand Atlas, qui découpe l'Algérie et dont la souche se trouve au centre du territoire de Maroc, pousse vers Gibraltar un puissant rameau; ce rameau se relève sur la terre espagnole, devient la Sierra-Névada de l'Andalousie, et se poursuit dans les royaumes de Murcie et de Valence, toujours parallèlement aux rivages. Ce même phénomène est reproduit par une branche des Cevennes, par les Corbières et les Alpes maritimes, par l'Apennin, la chaîne calabraise et celle de la Sicile, qui en est comme le prolongement. Il n'y a d'exception, sur toute cette vaste circonférence, qu'aux trouées de l'Èbre et du Rhône; encore ces directions en apparence anormales des Pyrénées et de la chaîne aragonaise, des hautes Cevennes et des hautes Alpes, sont-elles probablement dues à la présence de l'Océan. Quoi qu'il en soit, la nature semble avoir voulu relier aux destinées de l'Europe celles de notre côte africaine : elle est comme une portion des bords du grand vase de la Méditerranée.

de hautes montagnes, tels que le Merjéjah, le Jurjurah et les Bibans; d'autres massifs de faibles collines, tels que les Sahels d'Alger, de Stora, etc. Néanmoins un œil attentif découvre sans peine dans ce chaos apparent des éléments d'ordre et de régularité; tout se borne, en réalité, aux trois chaînes atlantiques et à des contre-forts communs à deux d'entre elles, ou en appuyant une seule.

Examinons d'abord d'une manière spéciale chacune des trois grandes chaînes qui découpent l'Algérie suivant sa longueur: celle du grand Atlas est nettement dessinée, elle forme la véritable limite méridionale de la régence; la pointe qui s'avance le plus vers le nord se trouve à quinze lieues de Sétif, aux sources du Bousellam et du Ksour; les parties qui s'éloignent le plus vers le sud correspondent aux deux extrémités opposées.

Le moyen Atlas, en quelque sorte noué au petit Atlas par un contre-fort à l'ouest de Tlemcen, court vers l'est l'espace de cent lieues, jusqu'au Chélif qui le coupe à six lieues de Médéah; cette chaîne se redresse ensuite un peu au sud jusqu'à un long contre-fort qui paraît la prolonger et la relier au grand Atlas; mais, en réalité, elle se poursuit par les Bibans, est coupée par l'Ajebby à quatre lieues nord de Zamourah; elle enserre ensuite les sources de l'Oued-Dsaab et de la Jimmilah, et vient former aux portes mêmes de Constantine un angle septentrional correspondant aux Sept-Caps, ou *Tretum Promontorium*; elle décrit ensuite autour du Boumerzoug et du Zénati une ganse méridionale qui correspond elle-même au golfe de Stora, ou *Sinus Numidicus*; elle reparaît sur la rive droite de la Seybouse, et se prolonge le long de la rive gauche du Mafrag jusqu'aux monts Thambes, aux frontières de Tunis.

Suivons de même la direction générale du petit Atlas: coupé par la Tafna à six lieues de la mer, il domine la rive

droite de l'Isser, puis la rive gauche du Sig, franchit cette rivière ainsi que l'Habra, enveloppe la plaine de Mascara, et vient rencontrer le Chélif à cinq lieues du rivage de la mer; il devient ensuite le Zarouël, le Merjéjah; il reste constamment parallèle au littoral durant soixante lieues, et aboutit vers le fameux col de Mouzaïa, entre l'Oued-Jer et la Chiffa. Plus loin, il jette de tous côtés de puissants rameaux; il donne des eaux et des sources à l'Aratch, à l'Hamise, à la Réghara; il se laisse franchir par l'Isser; il devient ensuite le haut massif du Jurjurah, qui domine la rive gauche de l'Adouse et vient expirer à la mer près de Bougie. Le petit Atlas reparaît aussitôt près du golfe même de Bougie; il est coupé par le Mansourah et par le Rummel; il enserre ensuite les sources des rivières qui tombent dans le golfe de Stora, et vient sur la Seybouse et le Mafrag se rapprocher du moyen Atlas.

Dans le territoire de l'Algérie, les deux chaînes du grand et du moyen Atlas sont reliées par cinq contre-forts communs qui mériteraient eux-mêmes le nom de chaînes transversales, à cause de leur continuité et de leur étendue. Deux de ces contre-forts limitent à l'est et à l'ouest le bassin supérieur du Chélif et de son principal affluent le Midroc; deux autres enveloppent de même les régions qui versent leurs eaux au Bousellam et au Zianin, dont la réunion forme l'Ajebby qui s'abouche à la mer près de Bougie; le cinquième contre-fort borne, vers l'occident, le bassin des affluents du Méjerdah (Bagradas).

Le moyen et le petit Atlas appuient mutuellement leurs faîtes parallèles par un plus grand nombre de contre-forts; on en compte cinq dans la province d'Oran: c'est à leur présence que la Mina, l'Habra, le Sig, l'Isser, la Tafna, l'Aggieroul doivent des bassins distincts et séparés; il se présente ensuite une lacune de soixante lieues, qui corres-

pond au cours du Chélif, dirigé parallèlement aux chaînes. On retrouve les contre-forts vers Médéah : l'un sépare cette ville du bassin de l'Isser; un autre, peu élevé, marque la ligne de partage des eaux qui vont à l'Isser ou à l'Adouse ; un troisième rattache, à travers l'Adouse grossie du Chélir, le haut massif du Jurjurah à celui des Bibans où se trouvent les fameuses Portes de Fer. Ces portes ou passages très étroits compris entre des roches abruptes sont d'une formation facile à concevoir : des couches alternatives de schiste argileux et de calcaire dur ont été verticalement redressées par un bouleversement terrestre, après s'être élaborées et durcies dans une position horizontale ; l'érosion des eaux, les intempéries, les actions électro-chimiques ayant détruit ensuite les couches argileuses, l'espace vacant laissé par elles forme des rues comprises entre les couches calcaires qui sont restées inattaquables, et figurent des murs à pic.

A l'est des Bibans on trouve encore de nombreux chaînons qui servent à la fois de contre-forts au moyen et au petit Atlas ; ils s'interposent entre les bassins de l'Adouse et de l'Ajebby, de l'Ajebby et du Mansourah, du Mansourah et de l'Oued-Dsaab, du Boumerzoug, affluent du Rummel, et de l'Oued-Zénati qui tombe dans la Seybouse. Tous ces contre-forts diminuent de hauteur dans la province de Constantine, ainsi que les chaînes reliées par eux.

Celle du petit Atlas est elle-même appuyée vers le nord par une multitude de contre-forts qui s'abaissent graduellement de son faîte vers le rivage de la Méditerranée : nous citerons entre les principaux ceux qui vont joindre la mer par les deux rives du Chélif, du Rummel et du Mansourah; ceux qui aboutissent à Jigelly, à Collo et à Stora, et enfin celui qui sépare Cherchel de la plaine de la Métidja. Tous ces contre-forts semblent en outre appuyer une qua-

trième chaîne atlantique, en partie disparue sous les flots, jalonnée en plusieurs points du littoral par des massifs de collines isolées, tels que le Sahel d'Alger, de Coléah, etc. La ligne faîtière qui se prolonge parallèlement au rivage de Bougie à Bordj, serait dès-lors une portion non immergée de cette quatrième chaîne.

C'est à la portion du littoral comprise entre Bougie et Alger que correspondent les montagnes les plus élevées et leurs ramifications les plus nombreuses : le Jurjurah en est comme la souche centrale, il a des pics de trois mille mètres ; la neige peut y braver les rayons du soleil d'été. Les indigènes qui habitent ces régions, véritables Asturies de l'Afrique, sont les descendants des anciens Numides ; fiers et intraitables, ils ont toujours fait respecter leur nationalité par tous les conquérants.

Maintenant que le squelette osseux de l'Algérie a été mis à nu et étudié, rétablissons les vallées qui en sont comme la beauté, la force et les muscles, les fleuves qui en figurent les artères, et les rivières qui viennent les joindre comme des veines sans nombre, et y font couler la vie.

Si les compartiments formés par les chaînes de l'Atlas et leurs contre-forts transversaux étaient sans portes et sans issues, les eaux pluviales y resteraient prisonnières, le versant septentrional du petit Atlas enverrait seul les siennes à la mer; mais toutes ces cases du grand damier de l'Algérie ne sont point isolées et sans communications : l'érosion, les intempéries et les tremblements de terre ont ouvert, dans leurs parois rocheuses, ou de larges passages ou des gorges étroites.

La chaîne du petit Atlas a dû offrir à ces causes naturelles moins de résistance que sa voisine ; car des portes s'y sont ouvertes à tous les cours d'eau qui sont venus y

heurter, tandis que le moyen Atlas n'a voulu céder qu'en trois points, au Chélif, à l'Ajebby et au Rummel. Ailleurs, ses lignes faîtières ainsi que celles des contre-forts sont restées saines, inattaquables, ou bien elles n'ont subi que ces dépressions nommées *cols* où sont partout tracés les sentiers qui les franchissent. Au sud de Constantine et de Méjana, on trouve deux larges bassins isolés et sans issues, dont l'un a une surface de 1,400 lieues et l'autre de 800 ; les eaux du ciel, qui y tombent, coulent sur leurs parois intérieures et vont se déposer au fond d'un lac central, d'une petite Méditerranée aux eaux salées, appelée par les naturels *Chott* ou *Sebgha*. Ici les phénomènes naturels de même genre se présentent identiquement semblables les uns aux autres, les dimensions seules varient. Deux portions de chaînes et deux contre-forts communs figurent, sur une petite échelle, ce que nous présentent en grand l'Atlas et les Alpes, les Apennins et les Cevennes; il faut admettre aussi ou un abaissement du centre, ou un exhaussement de la circonférence ; car que serait devenu ce déficit de terres et de roches comprises dans l'enceinte du périmètre continu ? auraient-elles emprunté des ailes à une nature gazeuse, pour s'envoler dans les airs ? ou bien, dissoutes dans des liquides, se seraient elles-infiltrées avec eux dans l'intérieur de la planète ? Cela n'est pas probable.

Entre le grand et le moyen Atlas on trouve aussi, sur le méridien de Mascara, un *sebgha* salé, allongé comme le bassin qui l'alimente, parallèle aux faîtes qui lui envoient leurs eaux. Près de là on rencontre encore des rivières qui coulent sans trouver d'embouchure, qui pénètrent, se perdent dans les sables, et ressemblent, comme l'Oued-el-sa-Sallem, à des serpents déroulés et cheminant dans ces déserts africains.

Si nous jetions les yeux par-delà l'Atlas, nous verrions encore au fond d'un vaste bassin enserré dans des chaînons méridionaux un sebgha où vient se perdre une grande rivière, l'Ouadi-Jiddi, qui a cent cinquante lieues de cours, et de nombreux affluents. La domination des Turcs fut toujours, dans ces pays lointains, incertaine et difficile; au-delà, on ne trouve plus qu'une atmosphère d'hommes qui se raréfie de plus en plus jusqu'au grand vide inhabité du Sahara.

Aux ailes de la régence, près d'Oran et de Bone, sont aussi deux grands sebghas dont le niveau, variable avec les saisons de pluie et de sécheresse, fait croire qu'il est supérieur à celui de la mer; s'il en est ainsi, un jour la civilisation et les arts importés en Afrique s'amuseront à dessécher ces lacs, les feront couler à la Méditerranée par des tranchées ou des souterrains, et récolteront à leur place de riches moissons.

Parmi les rivières qui coulent en Algérie et s'abouchent à la Méditerranée, les plus grandes sont naturellement celles qui descendent du grand Atlas : elles ne sont que trois, le Chélif, l'Ajebby et le Bagradas, Méjerdah actuel. Celles qui viennent du moyen Atlas sont beaucoup plus nombreuses : on trouve dans la province d'Oran la Tafna, l'Isser, le Sig, l'Habra, la Mina; dans celle d'Alger, l'Isser et l'Adouse; dans celle de Constantine, le Mansourah et la Seybouse. Les rivières qui baignent le versant septentrional du petit Atlas sont tour à tour de faibles ruisseaux, ou des torrents impétueux; cependant un grand nombre d'entre elles conservent toujours quelques eaux : on peut citer entr'autres la Tafna, à l'ouest de la régence; au centre, l'Oued-Jer et la Chiffa réunies en une seule le Masafran qui atteint la mer par une trouée du Sahel, l'Aratch, l'Hamise, le Bougdourah qui s'alimente aux neiges du Jurjurah.

2

Dans la province de Constantine, où le petit Atlas a sa moindre hauteur, les sources sont moindres aussi; c'est à peine si pendant les chaleurs de l'été elles fournissent un filet d'eau à l'Oued-Zour, à l'Oued-Legenil, à l'Oued-Saboun et au Mafrag.

A l'exception du Chélif dont le cours se dirige durant plus de cinquante lieues de l'est à l'ouest, parallèlement à l'Atlas, les rivières de l'Algérie coupent transversalement les chaînes de montagnes. Il est à remarquer que les trouées qui leur donnent passage sont toujours précédées d'un confluent; on dirait que ces rivières s'associaient dans leurs efforts pour s'ouvrir une route commune à travers ces masses interposées. Le Chélif et la Mina, la Tafna et l'Isser percent le petit Atlas après avoir mêlé leurs eaux; il en est de même de l'Habra et du Sig, réunis en une seule rivière, la Macta, pour franchir une petite chaîne voisine de la mer. L'Adouse et le Chélir, le Zianin et le Bousellam, la Jimmilah et le Rummel, le Zénati et la Seybouse, renouvellent ce fait du concours de leurs efforts pour se sculpter dans les parois rocheuses des montagnes un passage commun. Il est probable que ces trouées, ces solutions de continuité des chaînes correspondaient jadis à des lacs qui s'appuyaient d'elles; lorsque ensuite ces lacs ont eu une issue, ils ont mis à découvert leurs fonds boueux, qui sont devenus les plus fertiles plaines arrosées par des rivières convergeant toutes vers la gorge qui leur livre passage.

Par la nature même du sol général de l'Algérie, s'il y existe quelques grandes plaines, elle ne peuvent évidemment se trouver que près du littoral, ou dans l'intérieur de ces compartiments quadrilatères dessinés par les chaînes et leurs contre-forts: la plus belle est, sans contredit, celle du Chélif; elle se présente comme un fond de berceau al-

longé entre le moyen et le petit Atlas ; sa longueur atteint cinquante lieues ; sa largeur méridienne en dépasse moyennement six. C'est dans cette vaste vallée qu'habitent les tribus les plus populeuses, les plus riches et les plus nombreuses.

Les plaines de Méjana, de Hamsa, de Milah, de l'Habra, de la Seybouse seront un jour couvertes de belles moissons.

La plaine de la Métidja offre cela de particulier, qu'elle touche presque à la mer par ses deux bouts ; elle forme comme une ceinture au Sahel d'Alger ; et du côté opposé elle est bornée brusquement par le petit Atlas qui la clôt comme un mur, et semble s'élever d'une manière abrupte. Cette belle plaine, longue de vingt-cinq lieues et large de cinq, est aujourd'hui insalubre et marécageuse ; son bord le plus élevé correspond à l'Atlas ; sa partie la plus basse est au pied du Sahel : il est facile dès-lors de pressentir les travaux qui l'assainiraient ; au reste, elle a déjà été cultivée et habitée en grande partie ; si l'histoire n'en faisait foi, plusieurs vieilles ruines seraient là pour le prouver. La Métidja est depuis longtemps peu cultivée par les Arabes ; le voisinage d'Alger leur attirait de trop fréquentes visites de leurs dominateurs, et ils se réfugièrent dans les montagnes voisines où ils étaient moins accessibles.

On trouve, sur le versant des chaînes principales et de leurs rameaux divers, sinon de larges plaines, du moins des vallées riantes ; celles qui s'ouvrent et s'inclinent du faîte du petit Atlas vers la Méditerranée sont surtout attrayantes ; les environs de Tenez, de Cherchel et de Dellys offrent de fertiles terrains ; le paysage y est délicieux et enchanteur ; autrefois les familles de Rome venaient y habiter des villas africaines, auprès de ces cités que les révolutions humaines et les révolutions physiques ont renversées, et dont les noms ne sont eux-mêmes

que des ruines. C'est ainsi que deux bicoques actuelles, Cherchel et Jigelly (Césaréa-Julia et Igilgitis), étaient au commencement de notre ère deux villes riches et florissantes. A cette époque, l'Algérie entière était couverte de voies romaines, de villes romaines ; des familles nombreuses émigraient d'Italie, fuyant les tempêtes politiques de Rome et ses sanglantes saturnales, pour venir y goûter les douceurs paisibles de la vie.

Les Carthaginois avaient déjà fécondé de leurs mains ce beau littoral de la Méditerranée australe ; et plus tard, le christianisme, poursuivant l'œuvre des rudes enfants de Rome, installa sur ces rives quatre cent soixante-quatre prélats dont chacun gouvernait cinquante villes, bourgs ou villages.

Lorsque le sabre fanatique des successeurs de Mahomet vint à passer sur ces contrées, leur prospérité s'ensevelit sous les ruines fumantes des villes pillées, saccagées, renversées ; la barbarie y détrôna la civilisation et s'assit triomphante sur ses débris ; elle osa même y rêver la conquête de l'Europe, car c'est par là que nous vinrent ces flots de Sarrasins et de Maures, qui emplirent l'Espagne, débordèrent par-dessus les Pyrénées, parcoururent la France comme un torrent, et ne furent arrêtés qu'aux bords mêmes de la Loire par l'héroïque Charles-Martel.

A diverses époques, la côte africaine a été ravagée par des tremblements de terre ; il en survint deux, à quinze ans d'intervalle, vers la fin du quatrième siècle, sous Galien et Valentinien ; c'est alors que fut probablement renversée la ville de Césaréa, dont on découvre encore des ruines sous les flots : la mer, se retirant brusquement du rivage, l'envahit ensuite avec fureur et engendra d'immenses désastres ; cinquante mille habitants périrent par cette cause dans la ville d'Alexandrie, sur la côte égyp-

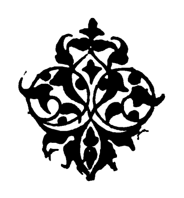
tienne, si basse, si déprimée, que la mer sembla vouloir reconquérir violemment.

Au dixième siècle, un autre grand tremblement de terre renversa, dit-on, cent villes de la Lybie. Est-ce à ces causes, que tout l'art humain ne saurait prévoir ni conjurer, qu'il faut attribuer l'absence générale de bons ports sur le rivage africain où ils seraient cependant si nécessaires? car la mer y est souvent tourmentée et furieuse, surtout à l'époque des équinoxes; la côte se couvre alors de débris nautiques, et il serait heureux pour les vaisseaux d'y trouver de nombreux refuges.

Certes! ce n'étaient pas les nouveaux dominateurs de l'Afrique, depuis les Romains, qui pouvaient réparer ces désastres naturels et couvrir la rive de nouvelles créations. Il y a trois cents ans, lorsque des aventuriers turcs eurent assis sur ces contrées la domination du sabre, la barbarie, la guerre et le pillage devinrent le partage exclusif de la régence d'Alger; le turban qui étreignait la Méditerranée étouffait sur ces beaux rivages toute idée d'industrie et de liberté; l'ignorance grossière et systématique des Turcs, leur nonchalance et leur avidité ne pesèrent pas moins sur la côte africaine que leur cimeterre; tous les talents, toutes les occupations de ces nouveaux dominateurs consistaient à pressurer les tribus arabes, à leur enlever leur argent, leurs beaux chevaux et leurs belles femmes, à caracoler sur les terres à moitié désertes de la régence.

Qui redonnera à ces contrées dévastées leur antique splendeur? Qui fera reverdir les arts et la culture sur ce beau littoral africain qui a si souvent frémi sous les pas des armées romaines? Qui ranimera du fond de leur tombeau tant de villes célèbres, Césaréa, Rustonium, Hippone, patrie de S. Augustin; Collops, Tucca, Numitana, Victoria, Régia, Maedonia, et d'autres encore dont il ne reste

plus que des pierres sculptées, des fûts de colonne renversés ou des citernes encore intactes, tous vestiges d'une belle et imposante architecture? Qui remettra les antiques forêts sur les cimes décharnées de l'Atlas, et de nouvelles moissons dans ces vallées parcourues par des rivières qu'on ne reconnaît plus à leurs noms barbares? Qui fera refleurir enfin la civilisation sur la rive africaine, et lui formera cette tête de pont d'où elle s'élancera à la conquête d'un monde entier en quelque sorte vierge pour elle?



CHAPITRE DEUXIÈME.

DES CONVENANCES D'UN ÉTABLISSEMENT VASTE ET SOLIDE SUR LA COTE AFRICAINE.

La régence d'Alger était encore, il y a à peine dix ans, un repaire d'écumeurs de mer. C'est chose vraiment inouïe qu'à la barbe des nations civilisées et puissantes il pût exister une nation faible et barbare, faisant effrontément le métier de pirate, courant sus, en pleine mer, aux bâtiments trop faibles pour se défendre, les capturant corps et biens, réduisant en un dur esclavage équipages et passagers, ne res relâchant enfin qu'après chère rançon. Les Espagnols, les Anglais, les Américains avaient tour à tour et vainement essayé d'abolir cet infâme trafic; Alger avait été bombardé et incendié; la piraterie, ce chancre de la Méditerranée, était toujours vivace; il fallut ce fameux coup d'éventail donné par le dey au représentant de la France, pour amener la guerre qui le culbuta lui et sa puissance. Cette guerre entreprise par la dynastie des Bourbons, contre le gré de l'Angleterre, leur faisait honneur; il est vrai que d'autres intérêts étaient en jeu : au moment où l'on méditait le retrait ou la mutilation de la charte, on voulait s'assurer le concours éventuel de l'armée, en la flattant, lui offrant gloire et batailles, profits et récompenses.

Les droits de la guerre mirent la France en légitime possession de la régence. Le dey avait été provocateur ; une fois vaincu et renversé, il dut demander grâce et merci ; on le laissa partir avec ses femmes et quelques trésors ; un gouverneur français et une armée française le remplacèrent, lui et ses Turcs. C'était le vœu de la nation de garder cette conquête, donnée par une guerre juste ; il n'y avait dans ce vœu, dans cette conduite, rien que de naturel, de légitime et de rationnel.

A l'égard de la Turquie, suzeraine du dey d'Alger, la question était plus délicate et sujette à controverse ; la force dut concourir avec la raison pour dénouer la difficulté. Depuis longtemps le dey d'Alger négligeait de payer au sultan le tribut annuel ; il en était, par le fait, tout aussi indépendant que Méhémet-Ali, le vieux pacha d'Egypte : vassal nominal, il n'avait d'autre suzerain que lui-même. D'un autre côté, la révolte et l'émancipation récente de la Grèce, la désastreuse exécution de la flotte turque à Navarin, n'avaient fait qu'accroître l'impuissance réelle du sultan, et rendre plus fictive son autorité sur le dey algérien ; aussi la France, qui, dans sa guerre africaine, n'avait considéré qu'une injure à venger et s'était peu inquiétée des fâcheries de la Sublime-Porte, dut conserver de même après sa victoire, sans remords, sans égards et sans crainte, les dépouilles du provocateur jusque-là indépendant, alors vaincu et terrassé.

Au reste, il n'est pas besoin d'être Français, d'obéir à cet instinct national qui porte chacun à vouloir la gloire et la grandeur de sa patrie, pour se convaincre que l'Algérie est légalement française et qu'elle doit rester française. En effet, la céderait-on au sultan actuel ? lui ferait-on la prétendue restitution d'un domaine prescrit et depuis longtemps perdu pour lui ? l'inviterait-on à y tenter un

nouvel essai de son autorité suzeraine, par l'intermédiaire d'un dey ou autre préfet quelconque? Mais alors qu'un sultan capable, fier et hautain, tenait les rênes de l'empire, son fouet et son cordon ne pouvaient atteindre jusqu'à Alger; que serait-ce aujourd'hui qu'un jeune imberbe occupe le vieux trône des Osmanlis, se débattant dans le triple embarras du protectorat tyrannique de la Russie, du protectorat intéressé de l'Angleterre, et de la réforme intérieure? Qu'on demande aux plaines de Nézib ce que valent ses armées! qu'on lui demande à lui-même où était sa flotte depuis deux ans!

On ne saurait non plus permettre à un chef indigène de former en Algérie une nationalité arabe, de s'y échafauder un trône par le levier et la force du sabre. Abd-el-Kader serait le seul candidat pour ce nouveau rôle; il aurait, pour le remplir, assez de ruse et de talent; il est un homme supérieur, un organisateur, mais il deviendrait pour ses sujets un tyran farouche; il n'aurait d'autre sceptre qu'un cimeterre; son chapelet musulman serait le seul lien qui lui rattacherait les Arabes. Fanatique et sanguinaire comme Mahomet, il arborerait le Coran, ainsi qu'un nouveau prophète; il interdirait à ses sujets le contact des Européens, de ces *chiens* de chrétiens qu'il hait et qu'il méprise; la barbarie serait de nouveau et pour longtemps assise sur la côte africaine; on verrait se renouveler le scandale de la piraterie marchant audacieusement à nos portes, infestant encore les belles eaux de la Méditerranée.

Les intérêts de la France et de la civilisation, la liberté commerciale et la sûreté de tous prescrivent donc que l'ex-régence d'Alger ne redevienne pas une province turque, et qu'elle ne forme pas elle-même un royaume indépendant sous un trône arabe et un sceptre bédouin : il

faut y importer l'Europe avec ses lois ordonnées et sa civilisation; il faut que, physiquement africaine, l'Algérie soit moralement européenne.

Or, quelle est celle des puissances qui conviendrait le mieux pour dominer et gouverner dans la régence? La géographie prononcerait le nom de l'Espagne : une mer étroite sépare les deux rivages; on peut apercevoir de l'un les montagnes de l'autre; les mêmes parallèles passent sur l'Andalousie et l'Algérie; le soleil s'y présente presque aux mêmes heures; ses rayons y sont également directs, également puissants. Mais l'Espagne est désormais sans poids dans la grande balance des nations européennes; son zèle de religion fanatique et intolérant, ses colonies lointaines et ses guerres civiles l'ont appauvrie, minée, épuisée; elle n'a que dix millions d'habitants disséminés sur son beau et large territoire. Sa flotte et ses armées, son crédit et ses finances, ses arts et son industrie, tout languit également, tout est également amaigri, atrophié. Que l'Espagne se refoule donc sur elle-même, ou remplisse ses lacunes avant de s'épandre au dehors; qu'elle soit maîtresse chez elle avant de commander aux autres; qu'elle pose les bases stables de son gouvernement, au lieu de conquérir la domination sur des étrangers d'outre-mer. Si elle égalait la France en puissance d'organisation centrale, en ressources, en grandes armées, notre voix dirait comme la géographie: L'Algérie doit être espagnole. Mais à l'Espagne telle qu'elle est, en proie à l'anarchie et aux dissensions intestines, à l'Espagne tourmentée par l'enfantement laborieux et sanglant d'un état social, nous dirons: Non, l'Algérie ne doit point t'appartenir.

L'Angleterre a fait brillamment ses preuves d'aptitude aux colonisations lointaines; elle ne le céderait, certes, à aucune autre puissance, si elle devait tenter

l'essai d'un établissement dans le nord de l'Afrique ; mais là ne sont pas ses intérêts ; elle n'est d'ailleurs déjà que trop épandue sur le monde entier : ses comptoirs envahissent toutes les mers, son industrie exploite tous les continents ; elle vient de guerroyer en Syrie ; son affaire du Canada est loin de toucher à son terme ; sa lutte avec la Chine tarit à sa source son plus riche commerce ; ses intrigues de l'Afghanistan lui consomment des millions et des soldats. Quelque fort et étoffé que soit le n oyaucentral de la puissance de l'Angleterre, ces vastes tiraillements en éprouvent cruellement l'élasticité, en réduisent singulièrement l'épaisseur et la résistance ; ce qu'elle veut avant tout, c'est la Syrie et l'Égypte, c'est conserver ses Indes qui sont sa vie et ses ressources ; elle aura bientôt assez à faire pour combattre l'invasion russe sur l'Oxus, l'influence russe sur le Bosphore. Les embarras de l'Afrique ne feraient que compliquer cette position ; il est d'ailleurs de l'intérêt des nations européennes d'empêcher l'Angleterre, qui n'est déjà que trop puissante dans les eaux de la Méditerranée, d'y prendre une nouvelle prépondérance. L'Angleterre ne doit donc pas rationnellement gouverner en Algérie.

L'Autriche n'est pas une puissance navale, elle ne touche à la mer que par une pointe aiguë. Sa flotte, naguère d'un brick, comme celle de la Prusse, n'est que d'un vaisseau et de deux frégates.

La Russie, la Prusse, la Suède, sont évidemment beaucoup trop éloignées de l'Afrique ; la candidature de toutes ces puissances ne saurait être sérieuse. En terminant leur énumération, nous arrivons à la France, qui seule aurait dû être mise en regard ; autant concentrée en elle-même que l'Angleterre est disséminée sur le globe, elle remplit toutes les conditions et réunit toutes les convenances de

ce beau rôle de civilisateur du nord de cette Afrique qui se trouve presque à l'issue de ses ports ; d'ailleurs elle a fait, seule, les frais de la guerre ; seule elle a bravé les périls de la lutte, elle en a eu toute la gloire et les honneurs ; personne ne lui a été en aide pour la victoire. Le droit et la raison la placent donc, sans obstacle, en légitime possession de l'Algérie qu'elle a conquise.

Reste maintenant à considérer deux choses : si la politique de la France d'abord, et ses intérêts ensuite, doivent lui conseiller de maintenir et de compléter sa conquête.

Au cas d'une guerre avec l'Europe, l'Algérie serait peut-être un embarras, une entrave pour la France ; il faudrait concentrer, aux Alpes et sur le Rhin, les nombreux et bons bataillons que nous avons par-delà la Méditerranée ; cela paraîtrait plausible et rationnel. Du moins cette opinion aurait de nombreux partisans, bien que la France puisse se montrer forte à la fois et en Afrique et en Europe.

Mais une guerre continentale est-elle réellement à craindre ? Il y a huit mois, à la fin de 1840, la réponse eût été facile ; depuis cette époque, bien des événements se sont accomplis; ce nœud gordien de la question égyptienne est à peu près dénoué, d'une manière, il est vrai, bien malheureuse pour l'honneur et la dignité de la France; mais, d'un autre côté, cela même a extirpé les plus grandes causes de guerre : il ne sera plus au pouvoir de l'Angleterre d'amener cette rupture générale qu'elle espérait. Sa politique a présentement et conservera longtemps encore trois points culminants ; l'Angleterre veut : 1° conserver ses Indes, 2° s'y frayer une route commode et facile, 3° abaisser la France qui la gêne et lui porte ombrage. Pour atteindre son triple but, elle a dû commencer par rompre une alliance qui était devenue impossible, incapable de lui

convenir, à elle entièrement vouée au culte des intérêts matériels qui sont sa politique exclusive. Or, les intérêts de la France et ceux de l'Angleterre n'ont qu'un seul point commun ; partout ailleurs ils divergent. Maintenir l'intégrité de l'empire turc, empêcher les Russes de s'emparer de Constantinople : tel est le seul but qui pouvait réunir les deux puissances que sépare la Manche; en toute autre chose, leurs intérêts sont antipathiques et même réciproquement hostiles ; ce qui est positif pour l'une devient négatif pour l'autre. S'il en est encore qui croient à la possibilité durable d'une alliance anglo-française, qu'ils répondent à cette simple question : Cette alliance renouée, fût-elle en pleine phase d'âge d'or, se maintiendrait-elle un seul instant encore, si la France avait à mettre sa main sur Anvers ou sur Mahon ? De son côté, la France, supposée ferme sur la ligne du devoir, de l'honneur et de ses intérêts, ne devrait-elle pas la rompre, si les Anglais devenaient les maîtres en Egypte et en Syrie, ainsi qu'ils le désirent ardemment; si une route exclusive ouverte vers les Indes devait accumuler toutes leurs flottes dans la Méditerranée ; si, sur cette mer géographiquement française, ils voulaient partout nous ravir notre juste influence, comme en Espagne, en Sicile, à Naples, etc. ?

Non, cette alliance anglo-française ne saurait avoir ni vie, ni durée: si le soleil du 16 juillet 1840 en a desséché le germe, cela n'est point fait pour étonner; cela devait être, c'était la force des choses.

Pour mieux abaisser et compromettre la France, l'Angleterre, en rompant brusquement notre alliance, devait en nouer une avec nos ennemis naturels, et les ameuter contre nous : elle n'a point fait faute en cela, et elle est en voie de continuer. Mais sa tâche la plus difficile n'était point d'isoler et de compromettre la France; elle consistait

à jouer la Russie et à écraser le pacha égyptien, afin d'éloigner le danger qui menace le vaste empire des Indes, et de posséder un point de départ pour la route directe qui doit y aboutir. D'une part, à l'intégrité de l'empire turc est intimement liée celle des possessions anglaises sur l'Indus et le Gange; de l'autre, Méhémet, puissant et dominateur en Syrie comme en Égypte, occupait en maître le territoire que doit parcourir la route tant convoitée par les Anglais. Il fallait donc à la fois ôter aux Russes tout prétexte d'occuper Constantinople, de prendre pied sur le Bosphore, et chasser Méhémet de la Syrie. Certes ! le cabinet britannique a joué ce double rôle avec un aplomb et une vigueur d'exécution admirables; la brusquerie et la témérité de l'attaque en ont fait le succès. Ibrahim s'est laissé battre en Syrie, au lieu de l'évacuer pour passer le Taurus, courir sur Constantinople, et mettre en feu tout l'Orient. La fortune a été, en cette occasion, prodigue de ses faveurs à l'égard de l'Angleterre : non-seulement cette puissance a réussi du même coup à préserver la Turquie de l'ambition du Czar, Constantinople de la présence des armées russes, et les Indes d'un danger prochain, mais encore elle s'est violemment substituée aux Egyptiens sur les côtes de la Syrie. Bien plus, elle a feint de couvrir de son égide Méhémet vaincu, en le faisant maintenir dans la possession héréditaire de l'Égypte ; elle lui a étalé avec orgueil la réalité, l'efficacité de sa bienveillance, tout en mettant à nu la vanité d'un protectorat français, la futilité de cette alliance française qu'elle venait de rompre elle-même.

Mais il reste maintenant à l'Angleterre à compter avec la Russie que son succès offusque, rend jalouse, et dont l'ambition jouée a vu s'évanouir des projets longtemps élaborés et tendrement caressés, l'appât succulent qu'elle

savourait déjà. La Russie ne consentira point à avoir vainement concentré sur la mer Noire et ses armées et ses flottes ; la Russie ne renoncera point à ses desseins favoris sur Constantinople, sur la Turquie d'Asie et même sur ce qui est au-delà ; la Russie ne souffrira pas enfin que l'Angleterre s'intronise en Syrie ou en Égypte, que cette influence, qu'elle s'étudie à combattre dans toute l'Asie, y grandisse et s'y enveloppe de l'éclat prestigieux de la victoire. Cette alliance de l'Angleterre et du Czar était un monstrueux accouplement qui ne pouvait porter de fruits ; l'événement le prouvera bientôt ; et la France, naguère isolée, menacée, orgueilleusement mise à l'écart et presque au ban des nations, va se voir choyée et recherchée par chacune des puissances de la récente coalition. Déjà la Russie a, dit-on, renouvelé ses propositions d'Andrinople : il est loisible à la France de nouer comme une ceinture le Rhin autour d'elle, et de hisser ses frontières sur le faîte des Alpes, si elle laisse la carrière libre à l'ambition moscovite, si elle consent au grand holocauste de la Turquie. Certes ! l'Angleterre, par son récent et brusque revirement, par sa jalousie vivace et son hostilité haineuse, mériterait bien que la France entrât franchement dans les projets de la Russie : si la flotte française se joignait sur le Bosphore à la flotte russe de la mer Noire, grossie de celle qui accourrait des eaux de la Baltique ; si notre drapeau tricolore abordait aux rivages connus de la Syrie restituée au pacha égyptien ; au bout de quelques années, les aigles moscovites auraient arraché au léopard britannique cette proie indienne dont il se repaît depuis si longtemps. L'événement ne saurait être douteux : flanquée par les bataillons français, mêlés en Syrie et en Égypte à ceux d'Ibrahim et de Méhémet, la Russie s'avancerait rapidement vers l'Euphrate à travers les provinces turques

conquises ; la Perse, forcément devenue la vassale du Czar, fournirait quelque nouveau Typo-Saëb marchant à l'avant-garde vers l'Afghanistan, d'où l'influence de l'Angleterre ne tarderait pas à battre en retraite ; deux ans après, la vaste presqu'île de l'indus et du Gange deviendrait la proie de ces races slaves et mongoles qui connaissent déjà la route et les trésors de Delhy. Les résultats seraient : l'Angleterre reléguée sur ses vaisseaux, et comme refoulée vers elle-même ; la Russie détournée, pour des siècles, de l'Occident, déviée vers les riches provinces de l'Asie; et, en Europe, une paix qui aurait des chances de durée.

Si cette coalition, en apparence étrange, de la France et de la Russie, venait à se réaliser activement ; si ces deux puissances comprenaient leurs rôles divers, déjà étudiés et tracés par notre grand empereur ; l'Autriche et la Prusse, prises comme dans un étau, céderaient à leur pression et formeraient avec elles un tout solidaire. D'ailleurs l'Autriche, agrandie de quelques provinces danubiennes de la Turquie, et la Prusse, dont on élargirait le long territoire, ne demanderaient pas mieux que d'entrer dans ce grand complot des nations européennes, dont les victimes seraient la stupide et trop faible Turquie, et l'Angleterre dont l'égoïsme trop exclusif et trop ambitieux aurait causé la perte.

Quoi qu'il en soit, avant de donner suite aux propositions de la Russie et de se prêter à ses projets, la France peut prudemment sonder le terrain, et scruter avec soin toutes les chances des prochaines éventualités ; elle tient encore dans ses mains les destinées de l'Europe, et peut-être du monde. La guerre et la paix sont dans les deux pans de sa robe, et le trident de l'Angleterre ne vaut pas l'épée de la France.

De cette digression, qui n'est intempestive qu'en apparence, il ressort clairement qu'une grande lutte européenne n'est pas sérieusement à redouter; l'éventualité en est subordonnée aux volontés de la France; l'Angleterre la désire vivement, car cette puissance insulaire est hautement intéressée à souffler la discorde sur le continent : durant ce temps, ainsi que le singe de la fable, elle croquerait le marron tiré du feu; mais il sera facile de surveiller et déjouer ses projets; et, puisque la France est rentrée dans le fameux concert européen, elle peut ajourner les chances de la guerre; elle est enfin complétement libre de porter toute son attention sur sa grande affaire de l'Algérie. Il n'y a plus à considérer, à cet égard, que la crainte d'une guerre maritime.

Or, l'Angleterre est la seule puissance qui en offrirait le cas, qui menacerait de ce danger; mais, ainsi qu'il a été dit, son char social et politique est déjà assez embourbé; elle a présentement trop d'affaires sur les bras; son conflit avec la Chine, ses embarras de l'Inde, sa position délicate à l'égard des États-Unis, absorbent tous ses soins; elle peut avoir une guerre prochaine avec la Russie; elle ne voudrait point s'attirer la plus terrible de toutes, une guerre maritime avec la France. L'issue pourrait en être douteuse, mais elle serait sûrement mortelle à son commerce; car la France, après avoir cicatrisé toutes ses plaies, peut maintenant reparaître en champ clos; sa marine renaît forte et glorieuse; d'ailleurs, la vapeur doit dès à présent changer les chances des combats sur mer, et l'on peut dire qu'à cet égard les mines de houille sont des mines de matelots. Lorsqu'aux manœuvres savantes des gros vaisseaux et à l'art de prendre le dessus du vent, comme à Trafalgar, on pourra substituer l'abordage direct, le Français reprendra sa force et sa supériorité; les exem-

ples d'autrefois et les exemples de nos jours prouvent qu'il ne combat jamais mieux qu'à l'arme blanche et corps à corps; ces qualités sont permanentes, elles coulent pour ainsi dire dans le sang; elles sont rehaussées par cette audace intelligente, cette soif de gloire, cet attrait du danger, ce mépris insoucieux de la mort, qui ont, à toutes les époques, caractérisé la race gauloise.

L'Angleterre pourra voir d'un œil contrit nos succès africains; elle nous jalousera, elle munira même d'armes et de poudre les tribus arabes; mais elle ne lèvera point le masque; elle ne dira pas à la France : Je m'oppose à ta domination en Algérie.

Examinons maintenant la question des intérêts matériels; nous allons voir que, sous toutes leurs faces, ils sont favorables à notre conquête; ils demandent d'une voix unanime que la France étende, organise et consolide son empire africain.

En effet, la Méditerranée est maintenant comme le vase où doivent être pétries et remaniées les destinées du vieux monde. C'est là une vérité qui n'échappe à personne. Cette mer jetée, d'une manière en quelque sorte providentielle, bien avant au milieu des terres, est le lien commun entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie; elle est comme un espace neutre et liquide, comme un vaste champ de foire entre trois continents; ils y font aboutir leurs trésors, leur commerce, les produits de leurs arts, de leur industrie. Les intérêts de la France lui commandent donc de prendre, sur ce nouveau terrain, une position forte et stable; il faut qu'elle s'y montre assez puissante pour offrir une protection efficace à notre négoce, à nos transactions et à sa propre dignité de puissance de premier ordre : or, nous n'occupons sur cette mer qu'un sommet de golfe, un rivage étroit et peu facile, tandis que vis-à-vis nous avons

conquis un beau littoral de trois cents lieues, et notre drapeau y flotte par-delà la première chaîne de l'Atlas; il faut donc l'y maintenir, y fixer dans le sol cet emblème de notre puissance et de notre domination. Lorsque, avec lui, nos industries et nos arts, nos idées et nos formes sociales auront pris racine sur ce rivage africain, chaque jour verra se développer les avantages inhérents à cette position naturellement belle et surtout si heureuse géographiquement. En face de l'Algérie, la Méditerranée semble en quelque sorte multiplier ses rivages, et de nombreuses îles s'étendent sur ses flots; les deux ailes de la régence touchent presque l'Espagne et la Sicile; mais, entre ces deux points extrêmes, de Malaga à l'ancienne Lilybée, que de sinuosités dans le bord septentrional de la Méditerranée! que de golfes et de promontoires! que de ports visités par les vaisseaux de toutes les nations! L'Espagne, la France, l'Italie et la Sicile se forment en demi-cercle autour de notre Algérie; leurs rades et leurs ports sont tournés en face de ses ports et de ses rades. N'est-ce pas dans ce concours naval près des eaux de l'Afrique qu'il faut chercher le mot de cette piraterie si effrontée et si vivace dans ces parages? Un navire n'osait passer de l'Italie en Espagne, de France en Sicile, sans redouter un audacieux forban; et, si les vents le jetaient vers cette côte inhospitalière, il était dans la cruelle alternative de se voir brisé contre les récifs ou capturé par ces pirates africains habitués à une mer turbulente. Lorsque notre établissement sera consolidé et que la paix y fleurira, lorsque nos ingénieurs auront créé sur ces rivages des ports et des abris, le commerce y acquerra la plus grande activité; il y aura comme une constante fourmilière de navires; et si la navigation à vapeur, perfectionnée, est un jour pleinement installée entre les rivages opposes, le trajet de nos

ports aux ports africains n'exigera pas plus de deux jours: de deux voyageurs partis en même temps de Toulon, l'un pour Alger, l'autre pour Paris, le premier sera de retour quand le second aura à peine atteint le but de sa course. La plus courte distance de notre côte à celle de l'Algérie est tracée de Port-Vendres à Alger; elle est de cent soixante-cinq lieues; celle de Toulon à Alger atteint cent quatre-vingt-cinq lieues; les plus grandes dépassent à peine deux cents lieues. Ne voit-on pas là des conditions admirables de réciprocité commerciale entre une métropole et sa colonie? Mais ici le mot *colonie* est impropre par opposition à nos lointaines Antilles: l'Algérie sera une série de départements français séparés de quatre-vingt-cinq d'entre eux par un lac, comme la Corse l'est à présent. Ces départements africains recevront en moins de trois jours les ordres télégraphiques de Paris, et en cinq jours ses ordres matériels; nous ne craindrons pas de les perdre, comme ces autres départements dont les chefs-lieux étaient Rome ou Amsterdam.

Il est malheureusement beaucoup de gens en France qui veulent usurper à leur profit exclusif le titre d'hommes positifs, qui ne voient que l'intérêt du moment, et calculent tout par centimes; l'avenir est, à leurs yeux, nu et infertile comme le Sahara : ceux-là prétendent que l'Afrique fait notre faiblesse; mais, ainsi que l'a éloquemment prouvé à nos députés un premier ministre, l'Afrique, loin de faire notre faiblesse, est notre force. Il ne faut pas oublier, en effet, que les illustres guerriers de la révolution n'existent plus dans les rangs de notre armée; ceux de l'empire ne sont que de rares débris; nos sous-lieutenants de Leipsick ont déjà droit à la retraite. Au cas d'une lutte européenne, où le salut de la France serait engagé, nous n'aurions bientôt que des soldats braves sans chefs expérimentés. Il faut

donc une guerre, si faible qu'elle soit, pour faire sortir des rangs et briller au grand jour nos officiers d'avenir, les futurs généraux de nos armées, les dignes successeurs des vainqueurs d'Austerlitz, d'Iéna et de Vagram; pour maintenir parmi nos soldats l'aiguillon de l'émulation et le nerf de la discipline; pour les exercer au concours des trois armes, à l'art de se garder, à la routine de la défense et de l'attaque, aux marches rapides, à l'insomnie et aux privations. Or, nous n'avons à combattre en Afrique qu'une population de deux millions d'habitants, destinée par conséquent à être, selon nos vœux, subjuguée ou détruite; des partisans déterminés, qui tombent comme la foudre et disparaissent comme l'éclair. Ce n'est donc point là une guerre dangereuse, c'est une école à former des soldats; elle a déjà produit de jeunes généraux qui ne demandent qu'un théâtre plus digne de leurs proportions, et des régiments que nous pourrions avec confiance opposer aux meilleures troupes d'Europe.

Quelle guerre pourrait, au reste, de ce côté de la Méditerranée, nous présenter plus d'avantages matériels avec moins de dangers et de chances funestes? nous trouverions partout des populations qui ne voudraient se laisser ni dominer ni conquérir; elles seraient seulement disposées à accepter notre concours pour se donner des gouvernements de leur choix et d'une nature homogène avec le nôtre. En Afrique, nous ne voyons sur l'horizon de notre conquête aucun ennemi dangereux ou menaçant: d'une part, la Méditerranée la protége; de l'autre, l'Atlas et le désert. Tunis et Maroc sont à deux cent cinquante lieues l'un de l'autre; ils ne sauraient se donner la main que par-delà l'Atlas : force sera à ces deux états de vivre avec nous en bons voisins, sinon on les attaquerait tour à tour, on les réprimerait sévèrement; on pourrait même, au

besoin, les subjuguer et se les incorporer. Quelques bataillons espagnols conquirent les Amériques, et les États-Unis ont repoussé comme un vain obstacle les nomades du Saint-Laurent, de l'Ohio et du Missouri; les armes anglaises se jouent, dans l'Inde, de la résistance des naturels, et les armes russes de celle des Kirghirs, des Kiviens et autres débris mongols de Gengis-Khan; les bataillons disciplinés d'Ibrahim n'ont-ils point dissipé, à Konieh et à Nézib, les bataillons inorganisés de la Turquie? n'ont-ils point eux-mêmes cédé à la stratégie anglaise? Pourquoi notre infanterie aguerrie, notre artillerie si mobile, notre cavalerie si impétueuse, n'auraient-elles pas également raison de ces bandes tunisiennes et marocaines, sans frein, sans solde, sans discipline, uniquement mues par la crainte du pal, l'espoir du butin, ou l'ardeur d'un fanatisme qui s'éteint de jour en jour? Partout où la civilisation aura désormais à lutter contre la barbarie, elle sera victorieuse; le désordre n'aura plus force sur l'ordre, les bandes éparses sur les troupes disciplinées. N'est-ce pas par son amour de l'ordre en toutes choses et son instinct organisateur, autant que par son génie, que Napoléon a remporté ces éclatants succès, qu'il a atteint de si prodigieux résultats? Il a été enlevé dans un tourbillon de peuples soulevés, et jeté dans une île lointaine; mais il nous a laissé une France homogène comme un individu, modèle actuel des organisations sociales.

Quelle que soit celle des faces sous laquelle on considère les intérêts de la France, on les trouve toujours favorables à notre entreprise africaine: le prolétariat, grossissant toujours, tend à enjamber ses rives et à déborder sur la propriété; l'émeute grondante de la rue perdra peu à peu sa couleur politique; elle prononcera bientôt un mot nouveau et bien terrible, la loi agraire. Eh bien! accordons

cette loi agraire, mais en Afrique et seulement en Afrique; donnons l'Algérie entière en curée ordonnée à nos prolétaires, et ils se tairont à Paris, à Lyon.

D'un autre côté, les jeunes gens sont embarrassés pour se trouver des débouchés; la discorde n'offre point pâture suffisante à tous les avocats; il n'y a pas assez de malades pour alimenter ces légions de jeunes esculapes qui se pressent à la clinique des écoles. Le commerce et l'administration sont déjà assez enchevêtrés dans leurs rouages ; ils ne veulent pas se compliquer encore. Aussi que de jeunes gens consument inutilement leur vie et leur santé dans la fumeuse oisiveté de l'estaminet! combien d'autres emploient leurs talents pour des tâches de mince étoffe! que de filles nubiles qui ne voient point apparaître sur leur horizon l'épouseur tant désiré qui les délivrera de la contrainte des mœurs et de la vie de famille, et les fera naître à la vie véritable de la femme! L'Algérie entière peut devenir une carrière ouverte à tant d'êtres mécontents de leur sort et dans la vague attente d'une destinée meilleure.

Que d'éléments dangereux pour la France, en France même, lui deviendraient plus utiles encore de l'autre côté de la Méditerranée! Esprit de guerre, esprit de réformes, esprit d'innovations sociales, tout serait absorbé par et pour le grand œuvre de l'Algérie. Si, au lieu de laisser sur un arbre ses rameaux parasites et ses branches gourmandes qui gaspillent inutilement la sève sans porter de fruits, ou pouvait les faire devenir eux-mêmes arbres féconds en les enlevant et les transplantant dans une autre terre, quel serait l'agriculteur assez insensé pour ne pas mettre immédiatement la main à l'œuvre ?

Il en est qui, peut-être trop préoccupés de l'avenir, voient un horizon noir et nuageux, parce que la jeunesse leur paraît trop oisive et trop turbulente : ceux-là deman-

dent la meurtrière intervention de la guerre et des fléaux. Eh bien ! l'Algérie est là, pouvant remplir, si l'on veut, ce rôle cruellement invoqué, mais en sens inverse, en changeant les éléments du mal en éléments du bien, en faisant porter des fruits savoureux aux guis parasites et aux branches gourmandes du grand arbre social.

Un certain nombre de députés, pour lesquels la mer est décidément nauséabonde et le *plancher des vaches* un objet d'affection, parlent et votent systématiquement contre les subsides de l'Algérie : ils mettent en avant, chose étrange ! que cette colonie produirait les mêmes denrées que produit la France. Alors il faudrait refuser, pour la même raison, les plaines de la Belgique et les plaines du Pô. Il n'y a qu'à gémir de voir agir ainsi les mandataires de la nation, les représentants du peuple français. Au reste, il faut s'attendre à tout, quand on a vu des députés, soi-disant hommes de talent et de patriotisme, hostiles aux fortifications de Paris qui décupleront les forces de la France, et qu'on aurait dû voter par acclamation. Sans nul doute l'Algérie produira des denrées que donne aussi la France ou la partie méridionale de la France, mais on y trouvera aussi d'autres produits qu'on ne trouve pas en France : le coton, la canne et le café pousseront peut-être en Algérie, et ne poussent pas en France ; nous nous fournissons, en partie, d'huile d'olive auprès des Espagnols et des Italiens : l'Algérie nous donnera, un jour, toute celle qui nous sera nécessaire ; on n'y récoltera pas de vins, ou ils seront d'une qualité inférieure : ce sera donc là un nouveau débouché pour nos vignicoles. Dans tous les cas, les laines et les cuirs de l'Algérie viendront, en France, diminuer le prix de nos habits et de nos chaussures ; et cependant il faudra, pour ce grand transit d'hommes et de choses, de voyageurs et de marchandises,

il faudra des navires et des matelots; et un jour ces vaisseaux embarqueront des canons, ces matelots endosseront l'uniforme des équipages de ligne.

Ces mêmes députés qui ne veulent pas de l'Afrique sont tout disposés à offrir le sucre indigène en holocauste au sucre colonial, afin de donner, disent-ils, une nouvelle vie à notre marine marchande. Mais c'est là une contradiction manifeste; car ces rapports commerciaux de tous les jours, qui s'établiront entre nos deux côtes opposées de la Méditerranée, seront plus rapides et plus nombreux que ceux que nous pourrons avoir avec les lointaines Antilles, et avec Bourbon qui est presque sous le tropique austral.

On voit partout un égoïsme étroit là où l'on devrait trouver une large intuition des intérêts de la France : Marseille et Bordeaux sont unanimes quand il faut tuer le sucre continental, lequel ne passe pas par leurs ports ; mais quand il s'agit d'Alger, Marseille crie pour, et Bordeaux contre. Pourquoi cette dernière ville? uniquement par jalousie envers l'autre.

On ne connaît pas encore assez le sol de l'Algérie pour asseoir une opinion sur les ressources minérales qu'il peut présenter. S'il est vrai que le plomb y abonde, ce sera un gain de plus; car les étrangers nous fournissent, en partie, celui qui nous est nécessaire. Dans le règne minéral comme dans le règne végétal, l'Algérie pourra donc doter un jour sa métropole des objets de luxe et de première nécessité, dont nous manquons et pour lesquels nous laissons de larges tributs aux mains des étrangers.

Ne devrions-nous point rougir enfin, en renonçant à notre conquête, de faire battre en retraite les enseignes de la civilisation de la terre africaine, et d'y faiblir dans lés coups portés à la barbarie?

CHAPITRE TROISIÈME.

COUP D'OEIL SUR LES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE L'ALGÉRIE DEPUIS DIX ANS, ET CAUSES DE LA STÉRILITÉ DES RÉSULTATS.

Une expédition française quittait, en 1830, le port de Toulon et faisait voile vers l'Afrique : emportait-elle un plan régulier de conquête et de colonisation? se proposait-on de jeter sur le sol algérien les fondations d'un établissement vaste et solide, ou bien ne voulait-on que venger l'injure faite à un consul, culbuter le dey, raser Alger, étouffer la piraterie? Ceux-là seuls pourraient nous renseigner à cet égard, qui étaient initiés aux arcanes de la politique; ils nous diraient aussi si le gouvernement français d'alors avait toute sa liberté d'action, s'il n'était point engagé auprès de la jalouse Angleterre, s'il ne devait point abandonner Alger après la vengeance accomplie. Peut-être encore des vues de politique intérieure et gouvernementale dominaient-elles le but apparent de cette expédition.

Quoi qu'il en soit, après une traversée longue et orageuse, un débarquement rapide et le gain de la bataille de Staouéli, Alger fut cerné et enveloppé; les premiers et terribles effets de nos canons de siége, l'épouvantail de la canonnade navale, amenèrent bientôt la reddition de la place : un

mois après le débarquement, la capitale de la régence était à nous; nos troupes prenaient possession de la Casbah, en embarquaient les trésors et les canons.

Il est probable que le gouvernement français, étonné de sa victoire facile et rapide, aurait élargi l'horizon de ses vues africaines et conçu un projet fécond d'organisation; mais un événement imprévu vint se jeter au travers : par un brillant soleil de juillet, éclata un grand coup de tonnerre qui fit trembler l'Europe; un trône vola en éclats, et le convoi funèbre de la royauté terrassée s'acheminait vers le port de Cherbourg. Par un jeu bizarre des événements, Charles X et le dey d'Alger tombèrent dans le même mois; les vaisseaux qui les portaient l'un et l'autre en exil voguaient aux mêmes jours sur la mer.

Les résultats de notre entreprise africaine furent nécessairement tourmentés, dans leur germe naissant, par cette grande intempérie politique; tous les regards se portèrent sur le continent, l'Europe éclipsa l'Afrique. Les amis de la liberté durent craindre ou plutôt espérer la profane intervention de la sainte-alliance dans les affaires intérieures de la France; les idées de gloire nationale se reveillèrent; on entendait déjà des cris de guerre : le nouveau gouvernement jugea prudent de suspendre, en Afrique, le cours des entreprises militaires; une portion de l'armée expéditionnaire fut rembarquée; il fallait concentrer nos forces vers le Rhin et sur les frontières de la Belgique, qui fut toujours comme le lit naturel du fleuve des armées.

Le maréchal Clauzel, resté en Afrique avec dix-huit mille hommes, se trouva nécessairement borné dans ses projets militaires; il osa toutefois faire flotter le nouveau drapeau de la France sur les cimes de la première chaîne de l'Atlas, et descendit même l'arborer à Médéah, sur le

versant méridional. Il est vrai que la nationalité arabe, longtemps écrasée par le despotisme turc, ne renaissait pas encore; l'éclat de notre victoire l'avait un instant éblouie; elle ne voyait pas sur l'horizon de l'Atlas un drapeau auquel elle pût se rallier.

L'année 1831 ne fit que compliquer les embarras de la France, et la mit dans une position de plus en plus délicate vis-à-vis des grands potentats de l'Europe. Le fait accompli de la révolution belge; la lutte héroïque de la Pologne; les soulèvements partiels de l'Allemagne, de l'Italie et de l'Espagne; ce tremblement convulsif qui agitait à la fois les rives du Rhin, de la Vistule, du Pô et de l'Ebre; nos armements faits sur une grande échelle : tout faisait pressentir une conflagration générale et prochaine, une grande joûte européenne. Notre colonie naissante d'Alger en souffrit : nombre insuffisant de troupes, absence de plans, décousu des opérations, tout contribua déjà à amortir le coup violent que nous avions frappé sur l'imagination impressionnable des Arabes; on leur permit de concevoir l'espoir d'une nationalité propre, et l'ambitieux Abd-el-Kader commença déja à filer le réseau de sa puissance. Nos troupes éprouvèrent, cette année, un premier échec : une division, commandée par le général Berthezène, fut vivement ramenée par les Arabes de Médéah et de Miliana de ce col fameux que devait illustrer, dix ans plus tard, tant d'héroïsme et de bravoure.

Durant les années suivantes, notre position vis-à-vis de l'Europe fut toujours incertaine; nos projets africains durent rester stationnaires : les mêmes causes ne pouvaient engendrer des effets différents. Trop souvent renouvelés, les divers gouverneurs de l'Algérie reflétaient, dans leur conduite militaire et administrative, le vague et l'indécision des projets du gouvernement; ils firent même la faute

de disséminer sur un littoral de deux cents lieues, et en des points intérieurs, des forces à peine suffisantes pour agir fructueusement dans une zône restreinte. Oran avait été occupé à la fin de 1831; en 1832, on s'empara de Bone; puis, de Bougie. Mostaganem, Arzeou, et d'autres positions isolées, contribuèrent encore à affaiblir, en l'étendant, l'étoffe de l'armée. Il y avait là une faute immense : chez un peuple aussi fanatique que le sont les Arabes, ayant des mœurs et une religion si différentes de notre religion et de nos mœurs, habitué à courber la tête sous le joug de fer que maintenait le cimeterre turc, il convenait de se montrer avec tous les attributs de la force. C'est par la force que se manifestait le Jupiter des Grecs, comme celui des vieux Gaulois; ils voyaient dans la foudre et le tonnerre, qui en sont les terribles symboles, l'expression de ses volontés et de sa colère. C'est encore dans l'appareil de la force que les Mahométans lisent les desseins de leur Dieu; aussi inclinent-ils leurs fronts et se résignent-ils devant la force. Le prestigieux effet de nos premiers succès à Staouéli et à Alger disparut donc bientôt aux yeux des Arabes, quand nous leur donnâmes notre faiblesse en spectacle, quand ils purent impunément bloquer et murer dans leurs bicoques nos bataillons isolés et prisonniers.

Les divers gouverneurs de l'Algérie foulèrent donc aux pieds ce premier principe de la guerre qui consiste à grouper les masses, à concentrer les forces, à les faire agir successivement et rapidement contre des masses plus faibles : principe fécond en résultats, appliqué avec un égal succès par Napoléon général et Napoléon empereur; applicable à la fois contre les peuples d'une même coalition, contre les divers corps d'une armée, contre les différentes divisions d'un même corps; applicable encore dans un combat entre individus, ainsi que l'histoire nous en offre

un mémorable exemple dans l'Horace survivant contre les trois Curiaces blessés.

Mais, dans ce funeste éparpillement de nos forces sur le vaste sol de l'Algérie ne consista point toute la faute des gouverneurs : ils encouragèrent Abd-el-Kader naissant ; on réchauffa, au lieu de l'étouffer, cet embryon de sultan; on lui reconnut une certaine autorité; on le regarda comme l'émir des Arabes; on conclut avec lui des stipulations; on donna un drapeau à une nationalité africaine, quand on aurait dû en déraciner avec soin tout germe naissant.

D'autre part, il fut permis à une multitude d'agioteurs et de brocanteurs de marcher à la suite de nos bataillons, de spéculer sur le sol, de rançonner le véritable colon, l'utile cultivateur. On laissa ces mêmes colons s'épandre imprudemment dans la Métidja, cultiver, faucher, planter, bâtir avec anarchie; et, chose incroyable! aucun des sept gouverneurs qui ont jusqu'à ce jour passé sur la terre africaine n'a songé à réaliser la possession absolue sur un seul pied carré de cette vaste surface. Si, au lieu de disséminer notre petite armée, on l'avait concentrée autour d'Alger, occupée à creuser, sur un demi-cercle de huit lieues de rayon et appuyé à la mer, un fossé continu, à élever contre ce fossé un simple parapet de terre garni de redoutes; si elle avait monté la garde le long de cette fortification et dans quelques camps placés en avant, l'espace intérieur se serait couvert de cultures; un fleuve de colons aurait coulé d'Europe en Afrique, à travers les eaux de la Méditerranée; ils auraient récolté, sans combats, des moissons semées sans péril : en peu d'années, cette première zône, en vertu de la pression intérieure de ses cinquante mille colons-soldats et de ses vingt mille combattants, se serait élargie dans tous les sens et entourée d'une nouvelle enceinte.

Si Bone et Oran, aux deux extrémités de la régence, avaient été, comme Alger, les centres de deux nouvelles zônes fermées, fortifiées, appuyées à la mer, on aurait vu d'année en année ces ganses colonisées reculer de quelques lieues le périmètre de leurs fossés et de leurs bastions habités; les nouvelles lignes d'enceinte, repoussant en avant les camps protecteurs, se seraient assises sur leurs travaux; les deux zônes des ailes, s'agrandissant incessamment comme celle du centre, auraient elles-mêmes fini par la rencontrer, et ce jour aurait marqué la fin de la conquête africaine. Quoi de plus certain, de plus inévitable que les résultats d'une telle marche progressive, mais forte et assurée? L'Algérie entière serait ainsi devenue la proie de la France, de même que l'oiseau fasciné par un serpent vient en piaillant et battant de l'aile dans la gueule béante et sifflante de son ennemi.

Si ce système eût été franchement adopté et énergiquement suivi dès 1830 ou 1831, l'année 1835 en eût vu l'éclatant résultat, tandis qu'elle signala les premiers revers de nos armes.

A défaut d'invention et de raisonnement, l'histoire n'était-elle pas là pour donner à cet égard d'utiles leçons ? pourquoi ses pages devaient-elles nous être stériles ? Quand un général débarque avec son armée sur une terre étrangère, s'il n'est pas assez fort pour dominer également et irrésistiblement partout, ne doit-il pas d'abord se créer près du rivage une tête de pont, une sorte de place d'armes où il soit inexpugnable, d'où il puisse peu à peu agrandir le cercle de sa puissance ? N'était-ce point ainsi que faisaient les Romains, nos maîtres à tous en fait de colonisation et d'organisation stable des provinces vaincues? N'est-ce pas encore à peu près de même que quelques Espagnols, réfugiés dans les montagnes des Asturies, après

y avoir entretenu le feu sacré de l'indépendance nationale, surent le propager peu à peu au dehors? leurs succès étaient lents, mais ils marchaient toujours; et après des siècles d'efforts constants, de patience et de ténacité, ces fiers Ibères finirent par reconquérir leur belle patrie, en expulsèrent complétement la race maure, la rejetèrent par-delà la mer sur cette terre africaine d'où elle était venue. N'est-ce pas encore ainsi qu'opéra de nos jours un illustre général anglais, lorsqu'il voulut affranchir le Portugal d'une invasion française, et en couvrir la capitale? Il fit d'abord sa fameuse place d'armes de Torres-Vedras, appuyée au Tage et à l'Océan, et hérissée de retranchements; inexpugnable dans ses lignes, il en sortait à propos quand nos vieilles bandes prêtaient le flanc ou dégarnissaient imprudemment une province; il y rentrait dès qu'il était le plus faible, et cependant il habituait les Portugais et les Espagnols à recevoir ses ordres, à n'obéir qu'à sa voix; il sut organiser leur résistance, et, à force de patience et de longanimité, peut-être aussi à force de fautes de la part de nos grands maréchaux, il réussit à devenir l'agresseur, il fit abandonner l'Espagne aux Français trop affaiblis, et les poursuivit même dans leur patrie à travers les Pyrénées, cet Atlas de l'Europe.

Non, il ne saurait rester aucun doute sur le succès de ces zônes fermées et habitées par une population dense de colons armés, ayant pour sentinelles avancées des camps militaires. Ces noyaux d'extension agressive auraient envahi lentement, mais sûrement, l'Algérie entière.

L'année 1835 signala, avons-nous dit, les premiers revers de nos armes en Afrique: lorsque Abd-el-Kader, devenu, de marabout, émir et général d'armée, eut osé planter ses enseignes en face du drapeau tricolore, et se mesurer contre nos forces; lorsqu'il eut vivement ramené une de nos di-

visions et compromis son salut au défilé de la Macta, il grandit subitement aux yeux des siens de cent coudées; les Arabes virent en lui un drapeau, et s'y rallièrent; toutes les tribus qui ne recevaient pas l'influence de quelques cheiks jaloux espérèrent alors ouvertement reconquérir leur nationalité sur les traces d'Abd-el-Kader. Au reste, le génie de ce chef ne sommeilla pas; il est à hauteur de son ambition. Des émissaires zélés parcouraient les tribus, et lui faisaient des prosélytes; les marabouts, par orgueil de caste et en haine des mécréants, le secondèrent par leurs prédications passionnées, le servirent de toute l'autorité morale qu'ils exercent sur les populations arabes.

L'échec de la Macta tira un instant le gouvernement français de son assoupissement fatal à l'avenir de notre colonie; un vain désir de vengeance fit courir sur Mascara une petite armée qui avait à sa tête un maréchal de France et le prince royal. Cette ville, chef-lieu de résidence de l'émir, fut en partie détruite, et ses habitants durement rançonnés : tels furent aussi tous les fruits qu'on retira de cette expédition; notre petite armée reprit la route d'Oran, et Abd-el-Kader, resté maître dans ses tribus, redevint libre de rentrer dans Mascara profanée. La ruine partielle de cette ville ne fut qu'un coup de sabre inutilement frappé dans l'eau; les résultats de cette petite campagne d'automne devinrent funestes, par l'imperfection de leur ébauche d'abord, et puis par un accroissement de l'éparpillement de nos forces.

Un bataillon français alla s'enfermer dans le Méchouar de Tlemcen, pour y donner aux Arabes un nouveau spectacle de faiblesse et le plaisir de l'y clore par un blocus hermétique; il fallait une expédition militaire dans toutes les formes, toutes les fois qu'il était nécessaire de le ravitailler; mais il fallait aussi un point de départ à cette expé

dition : de là le camp des bouches de la Tafna, et l'occupation de l'île de Rasgoûn qui se trouve vis-à-vis.

En 1836, ce camp de la Tafna, sans cesse harcelé par les Arabes, fut vivement cerné, et le ravitaillement de Tlemcen rendu impossible ; il fallut embarquer des troupes en France, et voler au secours. Cette première expédition fut commandée par le général Bugeaud qui la conduisit en soldat résolu et en chef expérimenté : il dégagea la Tafna, débloqua la brigade d'Arlanges, battit Abd-el-Kader à la Sikkah, lui fit cent vingt prisonniers, et ravitailla Tlemcen.

Au lieu de faire poursuivre à outrance, à l'instar des Romains, le nouveau chef numide ; au lieu d'en finir avec la province d'Oran et d'y créer quelque chose de stable, le gouvernement en détourna les yeux pour les jeter du côté opposé, vers la province de Constantine. Le maréchal Clauzel reçut l'ordre de s'emparer de l'ancienne Cirta, qui était la capitale et la résidence ordinaire du bey Achmet. Concertée depuis plusieurs années, cette expédition était le complément nécessaire de l'occupation de Bone et de Bougie. Au point de vue du maréchal-gouverneur, l'opération présentait des avantages, puisque, sans trop accroître le morcellement de nos troupes, elle devait assurer notre domination dans tout l'est de la régence. Iousouf, chef d'escadron dans un de nos régiments africains, entièrement dévoué à la France, connu par sa brillante bravoure et ses mystérieuses aventures de Tunis, habitué aux mœurs et au langage des Turcs et des Arabes, devait être installé bey de Constantine, en gouverner la province à la turque, mais au profit et au nom des Français. L'expédition de Constantine avait donc son bon côté ; elle méritait d'attirer des regards exclusivement favorables, et plus de résolution de la part du gouvernement. Mais, comme si l'incertitude et l'hésitation devaient être l'immuable

cortége des conseils de la couronne, les ministres renouvelés n'accordaient pas au maréchal Clauzel les moyens nécessaires pour mener à terme cette entreprise; on manquait surtout de mulets pour les ambulances et les provisions. Aux constantes réclamations du chef, les ministres répondaient qu'ils le laissaient libre de faire ou de ne pas faire l'expédition; que c'était à lui de juger si ses moyens lui suffisaient; qu'il ne pouvait compter ni sur de nouvelles troupes, ni sur de nouvelles ressources pour les transports. Le maréchal Clauzel ainsi acculé, mais confiant dans sa bonne étoile et l'ardeur de ses six mille soldats, stimulé d'ailleurs par l'arrivée d'un prince du sang, se mit enfin en marche. La petite armée arriva sous Constantine; ses canons en brisèrent les portes; plusieurs de nos officiers les touchèrent de leurs mains et y laissèrent la vie; mais les Kabyles guerriers des environs de Bougie avaient pénétré dans la ville, s'en étaient emparés, et y avaient organisé, contre le gré des habitants, une vigoureuse résistance. Le bey Achmet tenait la campagne avec la cavalerie et ameutait les tribus contre nous; les éléments vinrent malheureusement le seconder, et se déchaînèrent avec fureur. On était alors en novembre, saison partout très incertaine; on y jouit parfois des beaux restes de l'automne; mais, cette année, un vent d'ouest obstiné obscurcit le ciel, nous voila ses faveurs et le rendit hostile. Des pluies redoublées en tombèrent, de faibles ruisseaux devinrent des torrents impraticables; les terres étaient détrempées, et les voitures s'enfonçaient jusqu'aux moyeux; nos soldats, malades, harassés, fiévreux, sans abris, sans bois, se voyaient en outre menacés par la disette. Un dernier assaut contre une des portes de la ville n'ayant pas réussi, il devenait imprudent, en pareilles circonstances, de s'obstiner encore; il fallut commencer la retraite. Le maréchal la

conduisit avec l'aplomb, l'intrépidité et le sang-froid du guerrier expérimenté de la révolution et de l'empire. Les Arabes, acharnés à la poursuite, ne purent entamer un seul de nos bataillons trempés et harassés; ils trouvèrent partout les carrés murés par d'impénétrables baïonnettes, et la petite armée rentra paisiblement à Bone, après qu'elle eut laissé un poste à Ghelma.

Ce n'est ni le chef ni les soldats qu'il faut accuser du mauvais succès de cette entreprise; il convient d'en rejeter, avant tout, la faute sur les ministres qui refusèrent les moyens suffisants et sur les éléments dont le déchaînement rappelait la Russie; de vieux capitaines, échappés aux désastres de Moscou, crurent retrouver une fois encore les terres glacées des régions du nord; le froid et la neige, la neige si rare en Afrique! y semèrent aussi pendant quelques nuits les bivouacs de cadavres.

Il était cependant un moyen de s'emparer de Constantine, malgré la pénurie réelle des moyens, malgré le déchaînement des intempéries; mais il est facile de prévoir après coup: toutefois, si le maréchal, laissant à Bone ses prolonges et son artillerie attelée, n'eût pris avec lui que l'infanterie, la cavalerie, les obusiers de montagne, et les mulets nécessaires pour les provisions, les ambulances et les munitions; si, partie une semaine plus tôt, cette colonne légère se fût portée en cinq ou six marches rapides de Bone sur Constantine libre encore de l'invasion armée de Kabyles, elle en eût trouvé les habitants disposés à lui ouvrir les portes; quelques obus jetés contre ces portes et dans la ville eussent étouffé les premières vélléités de résistance. Au cas d'un insuccès, l'expédition, revenant rapidement sur ses pas, eût pu passer pour une simple reconnaissance. Mais il est probable que la ville serait tombée aux mains de notre petite armée; elle lui aurait servi

d'abri contre l'ouragan neigeux déchaîné plus tard; de même que Moscou, sans son incendie imprévu, aurait fourni un refuge à la grande-armée contre les rigueurs de l'hiver. Ces contre-temps atmosphériques de novembre 1836 auraient même eu l'avantage de refroidir l'ardeur guerrière des Arabes; et cependant, des détachements arrivant à force d'Alger et d'Oran, d'autres bataillons embarqués à Toulon et à Marseille, pour ne point compromettre un brillant succès obtenu, seraient venus former à Bone le noyau d'une seconde expédition qui aurait couru sur Constantine, tendant la main à la petite armée enfermée dans cette ville, où elle aurait au besoin mangé ses chevaux, faute d'autres aliments.

Qu'Abd-el-Kader dut rire dans sa sainte barbe de marabout, en apprenant l'échec de notre tentative sur Constantine! Il n'en devint que plus fier et plus arrogant. En 1837 le gouvernement français envoya une seconde fois le général Bugeaud dans la province d'Oran, avec la mission apparente d'en finir par les armes avec ce chef africain; mais, en réalité, c'était pour conclure un traité de paix. Le général, qui pouvait porter un rude coup à la nationalité arabe, se trompa comme négociateur; il aurait été beaucoup mieux conseillé par ses inspirations guerrières: il avait de la gloire à cueillir, et ses qualités militaires à développer; il était à la tête d'une belle division de marche, légère, dégagée d'entraves, ayant dans son chef une confiance juste et méritée; il paraissait enfin avoir saisi le fil du dédale militaire, et conçu la véritable guerre à faire aux Africains. On était en mai; les blés, les orges mûrissaient; on s'attendait à voir Abd-el-Kader traqué, poursuivi à outrance, ses tribus ruinées, notre domination enfin assurée par les armes sur cette portion de l'Algérie..... Quel ne fut pas le cri d'étonnement de

la France entière lorsqu'elle apprit ce trop fameux traité de la Tafna qui constituait Abd-el-Kader émir et en quelque sorte sultan des Arabes, lui livrait de vastes terrains, des villes occupées par nos armes, des populations amies dont les têtes se virent aussitôt menacées par l'épée de la vengeance!

On a accusé ce traité de la Tafna d'avoir été la cause de bien des maux, une espèce de boîte de Pandore ouverte sur l'avenir de notre colonie: on a eu raison, mais on a affecté d'en jeter toute la responsabilité sur le général Bugeaud, et l'on a eu tort en cela; ainsi ne le veut point la stricte justice. Le négociateur ne fit que remplir avec une ponctualité toute militaire une consigne reçue; il conclut ce traité de paix, ainsi qu'on lui en avait donné l'ordre. Peut-être le général Bugeaud agissait-il aussi d'après sa conviction propre, puisqu'il avait toujours cru avec raison que, eu égard aux moyens accordés, nous avions fait notre entreprise africaine sur une trop grande échelle. Il importait d'ailleurs, à cette époque, d'avoir le plus possible de forces disponibles pour venger l'échec de nos armes sous Constantine.

Au reste, ce général tomba dans une erreur qu'il a franchement confessée depuis: il eut foi dans la loyauté apparente et le caractère religieux de l'émir; il oublia que l'intérêt est, avant l'honneur et même avant la religion, le plus puissant moteur de l'Arabe; que les chrétiens sont à ses yeux des *chiens*, des âmes damnées; que le Coran lui-dit: « Fais la guerre à l'infidèle; » et qu'enfin toute trève, tout armistice conclu avec lui n'aura jamais d'autre durée que l'actualité de ses intérêts engagés ou compromis.

Le général Bugeaud, négociateur indépendant du gouverneur dont l'opposition avait le juste pressentiment de l'avenir, usa de son droit de plénipotentiaire en accordant à

l'émir de grandes étendues de terrain; au lieu de le repousser au-delà du Chélif, il le mit presque à l'intérieur de ses propres lignes. Une idée bizarre avait, à cette époque, pris une haute faveur : on croyait qu'en faisant un pont d'or à Abd-el-Kader, qu'en lui offrant des conditions très avantageuses, des villes fortes à habiter, on fixerait enfin sa mobilité arabe, on se ménagerait la faculté de saisir ce Protée, si l'on avait plus tard à le châtier. Mais l'on comptait sans la ruse du chef africain.

Quelque fâcheux que fût par lui-même ce traité de la Tafna, ce n'est pas lui qu'il faut accuser d'avoir causé tant de dommages à notre colonie; les volontés qui le maintinrent en sont les seules causes. La faute réelle consiste à n'avoir pas jeté le tranchant du sabre au travers des clauses de cette paix, dès qu'on la crut mauvaise, dès le premier inconvénient qui en surgit. Abd-el-Kader n'aurait pu nous taxer de déloyauté; car il offrit lui-même plus de cent fois le prétexte et l'occasion de rompre avec lui. Tantôt il violait notre territoire étriqué et compris entre le petit Atlas et la mer; tantôt il vexait nos tribus amies; d'autres fois il empêchait les Arabes de traiter avec nous et d'approvisionner nos marchés, ou bien il réclamait insolemment quelques fugitifs; il se plut enfin à spolier, à égorger presque sous nos yeux ces Coulouglis de Tlemcen, qui nous avaient été si fidèles, si dévoués, et que, pour toute récompense, nous avions lâchement abandonnés.

Pendant que ces événements se passaient dans la province d'Oran où nos troupes évacuaient Tlemcen et la Tafna, la France devenait libre de concentrer toute son attention du côté de Constantine. On avait ôté le commandement au maréchal Clauzel pour en revêtir le général Danrémont qui devait, dans les prochaines opérations, être presque aussi malheureux et même perdre la vie:

il eût été convenable de laisser le maréchal à la tête de l'armée expéditionnaire et de lui fournir amplement les moyens de prendre glorieusement sa revanche, de laver l'injure de nos armes, et de restaurer sa propre réputation militaire compromise seulement aux yeux peu clairvoyants; mais les ministres du roi se montrèrent presque aussi inexorables et aussi ingrats que l'avaient été les républicains de 93 et les vieux républicains d'Athènes à l'égard des généraux malheureux. Au reste, ces mêmes ministres manifestaient encore, dans cette occasion solennelle, cette indécision malheureuse, en quelque sorte incarnée en eux: au lieu de se hâter d'exercer une vengeance annoncée d'abord avec éclat, on fit au bey Achmet des propositions de paix, et l'on faillit atteindre encore, chose étrange! la saison des pluies : on était en octobre, lorsque l'armée s'ébranla enfin. Mais, cette fois, elle avait ses gîtes d'étapes marqués par des camps; il en était un à Dréan, à Nesehmen; Ghelma avait une garnison, ainsi que Myez-Amar. On s'avança néanmoins l'épée nue d'une main et l'olivier de l'autre; on espéra jusqu'au dernier moment que le bey Achmet composerait, qu'il reconnaîtrait la suzeraineté hiérarchique du gouverneur français et du roi des Français comme il avait reconnu celle du dey d'Alger et du grand-sultan. Mais, par le fait même de la culbute de Hussein-Dey, Achmet était devenu complétement libre et indépendant; il trouvait une certaine volupté à lâcher les rênes à son goût effréné pour le sang, le pillage et la rapine; il s'obstina donc jusqu'au dernier jour. Il fallut commencer l'attaque; le canon tonna; les portes de la ville tombèrent: mais elles étaient renforcées par d'autres en seconde ligne ; des pans de murailles s'abattirent: mais derrière restait debout le rempart naturel de la roche. Le général Valée, commandant en chef de l'artillerie, exa-

mina attentivement la portion accessible de la place, et désigna avec bonheur le point où une brèche pouvait être pratiquée sans que le roc mis à nu par la chute du rempart offrît aux colonnes d'assaut un obstacle invincible. Un premier obus indicateur frappa la muraille à la hauteur exacte où elle devait être coupée; la brèche fut bientôt ouverte, mais elle n'était pas encore praticable, et il ne restait plus qu'un petit nombre de boulets dans les coffrets de l'artillerie; d'un autre côté, les vivres transportés à grands frais se consommaient rapidement ainsi que le bois. Le général en chef prononça, dit-on, en ce moment, le mot de retraite. Oh! c'eût été trop de déshonneur que de reculer une fois encore, alors que l'Europe entière avait les yeux fixés sur nous; elle eût été désormais en droit de narguer notre impéritie! nous fussions devenus l'objet de sa risée: c'eût été renoncer à une vengeance annoncée à haute voix et préparée depuis un an, montrer tous les efforts de la France inutiles, toute sa puissance impuissante devant les murs d'une ville africaine! Il n'était pas un soldat à qui l'idée seule de la retraite ne fît monter le rouge au visage; ils eussent tous préféré trouver, au pied de la brèche, une mort certaine!

Quoi qu'il en eût été de ce trop prudent dessein, contesté depuis, le boulet qui emporta le général en chef emporta aussi ces idées timides de retraite. Le général Valée, le premier par ancienneté, prit le commandement; il n'hésita pas un instant à faire tirer les derniers boulets et à ordonner l'assaut: on sait combien il fut fécond en actes d'héroïsme; les Français prouvèrent, par leur aplomb et leur ardeur intrépide en ce moment suprême, qu'ils n'étaient nullement dégénérés; ils envahirent la ville comme un ouragan impétueux; la résistance fut acharnée, mais elle dut se retirer de rue en rue, de maison en maison. Au

sommet de la brèche reparut bientôt cet héroïque colonel, à jamais célèbre, qui, mortellement atteint, la poitrine traversée par deux balles, venait annoncer au prince et à son général que le succès était certain, que nos colonnes triomphaient de la résistance des Kabyles: il avait dans ses traits ce calme apparent de froide bravoure, qui allait devenir et était presque déjà le calme pâle de la mort.

Constantine enlevée, on se hâta d'en réparer les brèches; une garnison s'y enferma et l'armée expéditionnaire reprit le chemin de Bone, décimée par le choléra et le typhus; elle sema tous ses pas d'officiers et de soldats victimes du double fléau. Cette courte expédition fut surtout meurtrière pour les généraux: le commandant en chef resta sous Constantine; le général Caraman, de l'artillerie, mourut du choléra sur la route, pendant le retour; et le général Perregaux, atteint d'une balle au front, expira dans la traversée, sans pouvoir toucher le sol de la patrie qu'il avait glorieusement servie, et où l'attendait une juste récompense.

Il arriva à Constantine, quelques jours après l'assaut, un certain Farath surnommé le *grand serpent du désert*, qui accourait en toute hâte pour prendre part au sac de la ville ; il avait avec lui quelques centaines de cavaliers étriqués; on les fit camper hors des murs, et la garnison leur donna des rations jusqu'à ce que leur départ vînt la délivrer de ces hôtes incommodes. Le *grand serpent* s'étonnait surtout de deux choses: d'abord, que les Français eussent pu emporter si facilement la formidable place de Constantine; et puis, qu'ils eussent été assez modérés pour ne pas tout piller et saccager. Ce chef nomade retourna à ses déserts, promettant de poursuivre Achmet et de le ramener prisonnier : on apprit, quelque temps après, qu'il l'était devenu lui-même d'Abd-el-Kader à qui il avait osé résister.

Le général Valée, nommé maréchal de France et gouverneur de l'Algérie, adopta un régime particulier pour la province de Constantine : il y donna des chefs arabes aux Arabes, leur laissant le libre exercice de leur religion, de leurs lois, de leurs droits de propriétaires. L'armée française n'était là que comme modératrice et pour assurer la soumission. Dans cette partie de l'ex-régence, les indigènes sont plus pacifiques, plus adonnés aux travaux de l'agriculture que dans les autres contrées de l'Algérie : ils ne tardèrent pas à apprécier la douceur de la domination française, surtout après les rapines et les sanglantes exécutions qui avaient fait naguère les délices d'Achmet ; aussi ne fut-il pas difficile aux généraux Bernelle et Négrier, qui se succédèrent dans le gouvernement de la nouvelle province française, d'y maintenir l'ordre et d'y faire respecter leur autorité.

Il fallait lier Constantine à la mer par une route facile et praticable; celle de Bone était trop longue, elle comptait six étapes et une quarantaine de lieues : le maréchal Valée jeta les yeux sur l'ancienne Russicada, près de l'anse de Stora, un des mouillages les moins mauvais de tout le littoral. Cette ville romaine renaquit de ses ruines; elle redevient aujourd'hui florissante sous le nom de Philippeville, et elle supplante déjà Bone sous tous les rapports. La voie romaine qui conduisait de Russicada à Cirta fut restaurée par le génie militaire, et rendue facile aux voitures; elle est parcourue en trois étapes; il y a un camp à chaque gîte.

Durant l'année 1838, il ne se passa aucun événement important dans toute l'Algérie; le maréchal Valée s'occupa avec succès de l'application de son système gouvernemental à la province de Constantine. Du côté opposé, vers la province d'Oran, Abd-el-Kader n'eut garde de rompre une paix qui lui était nécessaire; il travailla à rassembler dans ses mains les rênes de son naissant empire; il eut à

vaincre et à châtier l'indocilité de plusieurs tribus, à désarmer la jalousie de leurs cheiks : il n'ignorait pas que ceux des tribus du Chélif, dans le but de s'affranchir de son ambition, avaient, en 1836, offert leur concours au général de Létang qui commandait à Oran; le départ subit et forcé de deux régiments pour la première expédition de Constantine empêcha le chef français de profiter de ces offres, qui, franchement acceptées et énergiquement soutenues, auraient pu changer le cours des événements ultérieurs.

Durant la majeure partie de cette année 1838, Abd-el-Kader devint tout-à-fait introuvable, en quelque sorte impalpable; le maréchal Valée ne savait où lui faire parvenir ses griefs et ses réclamations. Ce rôle était le précurseur de quelque événement sourdement médité: il aurait dû, seul, avertir de se tenir sur ses gardes et même conseiller de rompre enfin la paix de la Tafna. Cette absence calculée est, du reste, une ruse commune à tous les chefs africains : c'est ainsi que, il y a trois ans, lorsque Méhémet-Ali, le vieux pacha d'Egypte, méditait ses projets de conquête de toute la Syrie et peut-être des desseins secrets sur l'empire ottoman, il fit un voyage de plusieurs centaines de lieues vers le Sennaar et les hautes régions du Nil; il trouva ainsi le moyen de se soustraire, durant près d'un an, à toute explication demandée par son suzerain ou par les consuls des diverses puissances. De même Abd-el-Kader, désireux de consolider son autorité avant d'entamer la guerre, consacra toute l'année 1838 à parcourir l'intérieur des provinces, écrasant ou domptant ses rivaux, soumettant les tribus les plus lointaines. Il fut surtout occupé à réduire un chef d'outre-Atlas, nommé Tedjini, qui résidait à Aïn-Madhy, ville située à 70 lieues d'Alger vers le sud-ouest. Le caractère de l'Arabe est tellement empreint de mystère ou porté à l'exagération, que,

durant un an entier, on ignora ce qui se passait sous les murs d'Aïn-Madhy, place pour le siége de laquelle la France avait eu la bonhomie de fournir des canons à Abd-el-Kader. Tantôt on disait l'émir vaincu et en fuite, tantôt c'était Tedjini qui était réduit à se rendre à discrétion; il serait difficile même aujourd'hui de préciser ce qui se passa réellement sous Aïn-Madhy.

On n'a peut-être pas porté assez d'attention à cette persistance ténace que mit Abd-el-Kader à s'emparer de cette ville : il avait probablement la pensée d'en faire une seconde capitale pour ses états. Il y aurait eu, dans ce cas, une certaine audace à planter son drapeau en face d'Alger, à portée comme nous de poser une main sur Oran et l'autre sur Constantine; il aurait commandé ainsi aux tribus qui habitent les deux versants opposés de la grande chaîne de l'Atlas; il voulait enfin s'assurer un refuge en cas de défaite, lorsque, à la rupture inévitable d'une paix impossible, nous aurions couru sur sa capitale où nous avions voulu le fixer pour savoir où frapper. Dans les régions de l'Afrique, comme chez les peuples d'Europe, le plus rude coup porté à une puissance est l'occupation de sa capitale : Abd-el-Kader ne se croyait pas en sûreté à Tlemcen et à Mascara, déjà occupés par nos bataillons, et Tagadempt était de même une position facilement accessible à nos armes. Aussi, voulant une capitale à l'abri de nos coups et pure du contact des chrétiens, il avait jeté les yeux sur Aïn-Madhy qui était garantie par les trois chaînes parallèles de l'Atlas, au travers desquelles il n'est pas probable que nous eussions pu le poursuivre. Ce qui prouverait la vérité de cette hypothèse, c'est ce soin que prenait Abd-el-Kader de fortifier des points éloignés, tels que Boghar, Saïde et Thaza, au sud de la ligne qui passe par Miliana, Tagadempt et Tlemcen;

il élevait aussi de nouveaux remparts autour de ces trois dernières villes, et il y tenait enfermées ses fabriques d'armes et ses fonderies, pour lesquelles la France, toujours en avance de générosité, avait fourni des ouvriers et des machines.

Durant la première moitié de l'année 1839, aucun événement digne d'être rapporté, si ce n'est la prise de Jigelli, n'eut lieu en Algérie, il n'en fut pas ainsi dans les derniers mois : le prince royal étant allé en Afrique, le maréchal Valée voulut lui donner la fête d'une promenade militaire au travers de l'Algérie, et du passage des fameuses Portes de Fer, défilés de quelques pieds, sacrés chez les Arabes, compris entre deux murs naturels d'une grande hauteur. Afin d'épargner à sa petite expédition les embarras et les dangers sur sa route, le maréchal couvrit son projet d'un silence difficile à réaliser et pourtant obtenu : la division partie de Constantine se dirigea vers Milah, comme si elle eût voulu explorer le Rummel et les environs de Jigelli, naguère tombé dans nos mains; puis on ordonna tout-à-coup le *tête de colonne à gauche*, qui changea la direction de la marche, la dévia des affluents du Rummel pour la porter vers Jimmilah, Sétif, Méjana et les Portes de Fer. La musique militaire de nos régiments fit retentir les hymnes patriotiques de la France, au passage de ces fameux défilés : c'était la prise de possession de l'Afrique. Abd-el-Kader, trompé sur les projets du maréchal, devint furieux de cette prétendue violation de son prétendu territoire; il se sentait assez fort pour commencer la guerre, il prit immédiatement ses dispositions. Des émissaires zélés parcoururent les tribus; il ne négligea aucun moyen pour exciter les Arabes : nés pillards, il les alléchait par l'appât d'un riche butin et l'espoir du pillage d'Alger; zélés mahométans, il leur montrait avec le Coran des infidèles à

égorger et le ciel à mériter. D'un bout à l'autre de la régence la guerre sainte fut proclamée; un hurrah général retentit dans les vallées du Chélif, du Sig et de l'Habra : des nuées de cavaliers semblèrent surgir du sol; leur agression fut rapide comme la foudre; des vêpres africaines et le glas de notre colonie faillirent sonner dans toute l'Algérie. Pourquoi rappeler ces funestes événements de novembre 1839? les colons surpris et massacrés, leurs maisons détruites, l'incendie et le feu ravageant la Métidja; nos bataillons assaillis dans leurs camps isolés, dans leurs redoutes de terre; les convois attaqués, leurs escortes égorgées; des centaines de têtes françaises portées sur des piques comme des trophées, promenées en triomphe dans toutes les tribus! Que d'héroïsme inutile! que d'actes sublimes de dévouement et de courage ensevelis à jamais dans le silence des tombeaux! Jamais les Arabes ne s'étaient levés plus fiers et plus menaçants : c'en était fait de nos précédents travaux et du fruit de nos victoires; il fallait recommencer à la fois et les travaux de la conquête et les travaux de la culture. L'édifice colonial était renversé : on avait à le recréer de toutes pièces.

On connaît l'astucieuse lettre d'Abd-el-Kader au maréchal Valée et son hypocrite déclaration de guerre; tandis qu'il se disait forcé par les Arabes et l'intérêt de leur religion, il les excitait lui-même, il fixait le jour où sa mule s'abreuverait à la fontaine de telle place d'Alger. Instruit de l'hostilité systématique d'une portion de nos députés à l'entreprise africaine, parfaitement au courant de ce qui se passe à Paris comme à Alger et à Toulon; persuadé que quelques dégoûts, quelques insuccès de plus donneraient force à cette minorité parlementaire et amèneraient la France à se contenter de la stérile occupation d'Alger, de Bone et d'Oran, Abd-el-Kader ne doutait pas du succès

de la guerre; mais il se trompa. Le sentiment national, vivement ému en France, imposa silence, dans le parlement, aux vieilles hostilités contre notre colonie, et fit prononcer à la royauté de nobles et fortes paroles. Le sang fumant de nos soldats et de nos colons demandait vengeance, on ne songea plus qu'à l'exercer. Durant six mois, les gros bâtiments de guerre, les navires marchands et les bateaux à vapeur voiturèrent, de France en Algérie, bataillons, escadrons et canons, mulets et ambulances. Le maréchal Valée, à l'aide des premiers secours, fit face à l'ennemi et le contint; il eut bientôt entre les mains un effectif de 60,000 hommes; il se prépara à rendre alors aux Arabes désolation pour désolation. D'immenses approvisionnements furent rassemblés à Blidah et à Bouffarick; à la fin d'avril, le prince royal, l'héritier de la couronne, aborda de nouveau au rivage africain, comme pour sanctionner les volontés immuables de la France et l'importance de la guerre. L'armée commença ses opérations dans les premiers jours de mai; malheureusement on fit quelques fautes dès l'origine : on méprisa trop les Arabes, on ne compta pas assez sur leur résistance; un temps précieux fut perdu à fortifier le poste de Mouzaïa et à faire courir vers Cherchel la division du prince royal, pour aller s'y grossir d'un régiment trop tardivement jugé nécessaire; enfin on s'embarrassa de cavalerie qui devint inutile dans les montagnes, tandis qu'elle aurait rendu tant de services dans la Métidja et le Sahel, trop imprudemment dégarnis; aussi Abd-el-Kader, qui tenait la campagne avec les épais contingents de cavaliers venus, à travers le Chélif, des vallées de l'Habra et de la Mina, s'élança sur les flancs et sur les derrières de l'armée, promena l'incendie et la mort jusqu'aux portes d'Alger, massacrant les colons et les aubergistes de la route, semant

partout la terreur et le découragement, achevant de détruire ce qui avait échappé à sa colère de novembre. Ce fut seulement vers le 15 mai qu'on se prépara au vaste assaut du col de Mouzaïa : cette position, point de passage obligé pour aller sur Médéah, est créée forte par la nature, et l'art en avait longuement élaboré la défense. Les pics étaient couronnés de redoutes ; il y avait des forts élevés par les soins des transfuges de la légion étrangère, garnis d'artillerie et défendus par les Kabyles guerriers et l'infanterie régulière de l'émir. Mais rien ne put résister à l'élan impétueux de nos colonnes ; l'escarpement des lieux, la plus vive fusillade, le feu inusité de l'artillerie, les parapets des forts ne furent que de vains obstacles au courage de nos soldats : en quelques heures tout fut pris et enlevé, le drapeau tricolore flotta de nouveau vainqueur sur la cime de l'Atlas. Honneur aux chefs intrépides des colonnes d'assaut ! les noms de Duvivier, Lamoricière, Changarnier, Bédeau seront à jamais gravés dans nos fastes militaires.

Après avoir forcé le passage du col de Mouzaïa, l'armée descendit vers Médéah et prit possession de cette ville abandonnée par ses habitants sur l'ordre d'Abd-el-Kader. On éleva à la hâte quelques fortifications tout autour, et le général Duvivier s'y enferma avec 2,000 hommes et le titre quelque peu fictif de commandant de la province de Tittery.

A son retour sur Blidah, la colonne française fut attaquée au passage du Téniah par Add-el-Kader qui osa s'interposer, sur ce col fameux, entre notre armée et Alger, pour lui en fermer le retour. Le combat fût acharné ; on lutta à l'arme blanche et corps à corps : nos soldats furent victorieux comme toujours, mais on eut à regretter la perte de bien des braves.

Après avoir accordé quelque repos à ses troupes, le maréchal Valée se prépara à une seconde expédition ; elle eut lieu au mois de juin. Une division forte de 10,000 hommes quitta Blidah, passa la Chiffa, se porta sur l'Oued-Jer, remonta cette rivière jusqu'aux montagnes, et prit, par une arête du Zaccar, sa direction sur Miliana ; les Arabes, découragés par leurs pertes récentes et frustrés dans leurs espérances, ne combattirent que faibement et de loin. Abd-el-Kader fit évacuer Miliana et y mit le feu en se retirant ; le maréchal, apercevant la fumée de l'in cendie, se porta rapidement sur la ville, y entra sans coup férir et se rendit maître des flammes. On fortifia Miliana comme Médéah ; un colonel y prit garnison avec mille hommes et un approvisionnement de soixante jours. L'armée se dirigea ensuite vers Médéah par la vallée du Chélif ; mais le maréchal, ayant appris qu'Abd-el-Kader avait résolu de prendre position au col de Mouzaïa et de l'y attaquer pour la troisième fois, l'y prévint par une marche de nuit, en laissant Médéah à droite. Ce col est beaucoup plus escarpé vers le midi que du côté du nord ; l'occupant y a un avantage énorme : aussi le général français eut raison de ne pas laisser le chef africain y prendre position ; néanmoins, au moment où l'arrière-garde, composée des Zouaves et des tirailleurs de Vincennes, se préparait à gravir le Téniah, Abd-el-Kader tomba sur elle à l'improviste avec son infanterie. Le combat fut encore plus acharné que les précédents; la mêlée devint sanglante; mais ce fut le dernier effort des Arabes : ils n'osèrent plus se mesurer avec ces bataillons d'élite qu'ils avaient surnommés les *enfants de la mort*.

De retour à Blidah, le maréchal Valée y trouva un convoi qu'il y avait mandé d'Alger, et destiné au ravitaillement des garnisons de Médéah et Miliana. Le colonel

Changarnier fut jugé digne de conduire cette opération; il venait de déployer la plus brillante bravoure et de belles qualités militaires. Déjà général à son insu, il fut mis à la tête de cinq mille hommes, et il achemina le convoi vers les deux villes transatlantiques; il attaqua partout les Arabes à la baïonnette, suivant une vieille et bonne habitude, et fit bien des vides dans leurs rangs. Abd-el-Kader ne put ramener les siens au combat, tant le découragement s'était accru : aussi le colonel Changarnier porta-t-il la dévastation dans la plaine du Chélif; il campa même sur les rives de cette rivière; et, à son retour sur Blidah, il fit une terrible exécution de la tribu des Mouzaïas qui s'étaient montrés constamment hostiles.

Les chaleurs de juillet, qui sont très fortes en Algérie, obligèrent le maréchal Valée à suspendre les opérations; les troupes prirent position dans leurs camps respectifs. Il est fâcheux que cet arrêt fût commandé par le climat, car c'était le moment de battre vigoureusement le fer : les Arabes étaient démoralisés; on leur aurait infligé, sans danger, les plus terribles châtiments. Il est à regretter qu'en ce moment une nouvelle expédition ne pût descendre le Chélif, en ruiner les tribus, et opérer sa jonction sur la Mina ou à Mascara avec la division d'Oran convenablement renforcée.

Cette division avait eu de cruelles épreuves quelques mois auparavant: elle s'était battue chaudement à Mostaganem, à Mazagran, à Misserguin et à Bridia; mais sa faiblesse numérique ne lui permit jamais de prendre l'offensive.

L'insurrection arabe était si générale que la petite garnison de Cherchel eut à repousser aussi, les six premiers jours de mai, les assauts furieux de plusieurs milliers de Kabyles. Mais le défenseur de cette place était le même qui s'était maintenu pendant deux ans dans le Méchouar de

Tlemcen; il se multiplia durant ces jours de combats continus, et il sut communiquer son ardeur à son bataillon africain qui resta victorieux sur tous les points. Ce bataillon était composé de ces hommes turbulents et indisciplinés dans la paix, mais nés pour les émotions et les travaux de la guerre; c'était la même essence de ces défenseurs de la Tafna, de Sétif et de Mazagran : c'est dire que leurs rangs sont des remparts de fer; mais il leur faut des capitaines au caractère d'acier, à l'âme noble et intelligente, des hommes de cœur, et le commandant de Cherchel était une spécialité pour les commander.

La fin de l'année 1840 devait être signalée par une campagne d'automne, décisive et destinée à terrasser pour longtemps le moral des Arabes. Mais cette campagne n'eut pas lieu; elle se borna à des ravitaillements classiques de Médéah et de Miliana. Les événements qui menacèrent d'embraser l'Europe détournèrent l'attention générale de l'Afrique, et la mortalité était d'ailleurs devenue effrayante dans l'armée d'occupation. La seule garnison de Miliana, obligée de se nourrir de farines avariées, hermétiquement bloquée par les Arabes, en butte à un soleil ardent, avait perdu la moitié de ses soldats; les autres furent retrouvés à l'état de spectres ambulants. Dans les camps, dans les blockaus, la nostalgie, la fièvre et la dyssenterie avaient fait aussi d'affreux ravages. L'insuffisance des abris, l'inclémence du ciel, la mauvaise qualité de la nourriture étaient, avec l'ennui, les causes de cette fâcheuse mortalité. Déjà, l'année d'auparavant, le prince royal avait remarqué, dans sa tournée africaine, ces vices inhérents à notre occupation militaire de l'Algérie; et un savant écrivain, M. Blanqui, les avait énergiquement signalés. Les malades, tour à tour exposés au soleil des jours et à l'humidité des nuits, ne recevaient que des soins imparfaits; ils n'avaient pas de

médicaments, *faute de fioles*. Tout annonçait insuffisance de moyens, incurie coupable de la part des chefs, rapacité effrénée et barbare spéculation de la part des employés subalternes. Le gros état-major de l'intendance et de l'armée était trop souvent à Alger, à Marseille et à Paris, pas assez dans les camps de l'intérieur.

Les différentes phases de notre entreprise africaine viennent d'être succinctement exposées; les causes de la stérilité des résultats sont évidentes : le défaut de plans arrêtés et coordonnés, les hésitations continuelles du gouvernement, l'insuffisance des moyens de succès, le changement trop répété des gouverneurs, l'occupation entreprise sur une trop vaste échelle, l'éparpillement déplorable des troupes, le décousu des opérations, le peu de sécurité, de protection et de conseils donnés aux colons, tels ont été durant dix ans les vices attachés à notre système africain. On a laissé un chef actif et ambitieux réunir en faisceau les tribus arabes, réveiller leur nationalité, devenir pour notre colonie un formidable ennemi. On n'est pas maître absolu d'un pied carré de terrain sur tout le sol de l'Algérie; on n'est pas certain de récolter le grain de blé qu'on a semé. Un général, qui a commandé dans la province d'Oran, écrivait avec raison, il y a un an : qu'il serait heureux qu'on pût revenir au point de départ, que nos affaires africaines seraient plus avancées si la flotte expéditionnaire sortait à peine du port de Toulon.

Au cas où l'on ne verrait dans cette assertion qu'un jugement empirique, qu'une prévention outrée, on sera obligé de se rendre devant les détails d'une sévère analyse. Commençons par la partie occidentale de la régence. Certes! on a beaucoup guerroyé depuis dix ans dans la province d'Oran; Tlemcen a été occupé et gardé, Mascara pris à la course et évacué; des garnisons ont pris place à

Mostaganem, à Mazagran, à Arzeou, au camp du Figuier, à Bridia, aux bouches de la Tafna. Oran est le siége du gouvernement de cette province; plusieurs bataillons y ont constamment séjourné; on a livré aux environs bien des combats heureux ou malheureux; la défense de Mazagran y a illustré nos armes; le général Lamoricière y a mis vigoureusement en action un nouveau genre de guerre; ses raziahs répétées ont jeté l'épouvante parmi les Arabes, et fait un désert autour de lui : eh bien! quels si grands résultats a-t-on donc obtenus? où est le germe de la colonisation? où sont les fruits de la conquête? quels sont les champs semés et moissonnés? là se trouve encore le siége principal de la puissance d'Abd-el-Kader, ses bataillons réguliers y asservissent les tribus; ses cavaliers rouges nous viennent parfois insulter jusque sous le canon des remparts; deux tribus à peine sont ralliées : les Douairs et les Smélas font cause commune avec nous, s'élancent au combat à côté de nos troupes; le vieux Mustapha les trouve dociles à ses ordres. Mais si l'on allait au fond des choses, si l'on examinait les vrais moteurs de la conduite de ces Arabes alliés, quelle espérance d'avenir pourrions-nous donc saisir? Ces deux tribus arabes ne marchent sous nos drapeaux que par le gain qu'elles réalisent en conduisant, escortant nos convois, en pillant les autres tribus pendant les raziahs, en servant d'intermédiaires pour le commerce de toute la province de Tlemcen : voilà le secret véritable de cette alliance. Si de nouvelles tribus désiraient embrasser notre cause, se séparer d'Abd-el-Kader, se rallier franchement à nous, les Douairs et les Smélas seraient les premiers à les dissuader ou à les combattre : ces indigènes ont le monopole de notre alliance, le monopole de la raziah, le monopole du commerce; ils veulent conserver pour eux seuls ces sources diverses de lucre et de profits.

Allons plus loin : la grande et belle vallée du Chélif était encore naguère à l'abri de nos expéditions; elle n'avait pas, pour ainsi dire, été touchée par nos soldats; Tagadempt, à quatre étapes de la mer, pouvait, à l'aise, s'élever des remparts, fabriquer des armes à l'émir; cette ville a longtemps conservé sa virginité arabe. Et tout cet espace compris entre la mer et cinquante lieues du cours du Chélif, l'avons-nous donc occupé d'une manière fixe, ou même à la volée? nos baïonnettes ont-elles brillé sur les cimes du Merjéjah et du Zarouïl? la belle plaine de Tenez a-t-elle été fendue par le fer européen? Sur toute cette longue zône rien n'est encore fait, rien; mais mieux vaut encore cela que de s'y être montré faible comme ailleurs : car, dans ce sens, on a fait en d'autres parties de l'ex-régence moins que rien...... Nous touchons enfin à Cherchel, nous mettons le pied dans la Métidja; Alger domine cette contrée; le gouverneur général, ce vice-roi de la colonie, est libre d'y occuper la Casbah des anciens deys. Là est le gros état-major de l'armée et de l'intendance, le point d'arrivée de la plupart de nos régiments, le but où tendent les visiteurs de toutes les nations, les spéculateurs et les intrigants de tout acabit. Certes! nos divisions ont tout autour battu la contrée, fait d'interminables promenades à main armée; le col de Mouzaïa a été arrosé plusieurs fois du sang des Français et des Arabes : là doit donc être la partie brillante de notre entreprise africaine, l'Eldorado enfin conquis de notre colonie? Mais non, la Métidja est plus déserte que jamais; notre sang l'a rougie, mais non fécondée; les vingt mille cadavres de nos soldats, que recouvre le sol de cette contrée, lui sont eux-mêmes un engrais infertile; la colère arabe y a brûlé les projets de l'Europe; le tronc des oliviers, des mûriers plantés par nos colons imprudents, y fume encore; une seule tribu, repaire

de brigands effrontés, celle des Hadjoutes, a pu y braver impunément durant dix ans une juste vengeance. Sur l'autre revers de l'Atlas, nous occupons bien Médéah et Miliana; mais ces deux villes sont plutôt un sarcophage d'un millier de soldats qu'un noyau de douze cultivateurs. Les contingents d'Abd-el-Kader ont bloqué, dans les murs crénelés de ces bicoques, leurs impuissantes garnisons; plus tard seulement elles ont pu respirer parfois l'air libre des champs; mais aussi il y avait un intrépide régiment et un chef énergique, Cavaignac et ses Zouaves.

Au-delà de la Métidja, vers l'est, après avoir dépassé ces camps pestilentiels du Fondouc et de l'Hamise, autres inutiles cimetières de nos bataillons, quelle immense lacune inoccupée! Nos soldats ont-ils parcouru les bords de ces rivières qu'alimentent les neiges de hautes montagnes? connaissent-ils les vallées du Bourbarek, du Bougdourah, de l'Ajebby, du Manzouriah semé de villes romaines? en est-il un seul qui ait pressé sur sa lèvre un rayon de ce miel renommé que les abeilles de la Summah vont cueillir sur les pentes odorantes du Jurjurah? Dans tout ce vaste espace, Bougie est le seul point gardé par nos troupes, encore y sont-elles bloquées dans l'enceinte des remparts; le brigandage des farouches Mézaïas y reste toujours impuni.

Nous voici enfin dans la zône de Constantine, que couvrent sur le littoral Jigelly, Philippeville et Bone, que gardent, en sentinelles avancées, les garnisons de Sétif, de Jimmilah, de Ghelma. Là, seulement là, nous avons quelques succès; la sage perspicacité du maréchal Valée en a proscrit les brocanteurs européens, a su donner à la fois aux Arabes le sentiment de leurs vrais intérêts, une haute idée de nos forces, et une grande confiance dans notre loyauté; l'indigène s'y livre paisiblement à la culture, paie

assez régulièrement un faible impôt ; il y est gouverné selon la méthode turque, mitigée par l'humanité et la civilisation françaises ; il reste sourd aux suggestions d'Abd-el-Kader.

Quand ce chef arabe envoie quelque lieutenant y essayer de son autorité, il n'éprouve que des échecs. Un vif désir de vengeance a dû profondément graver dans son cœur le souvenir du massacre d'un de ses bataillons réguliers par notre allié Ben-Ganuah, de ces caisses d'oreilles salées que reçut un jour le général Galbois dans son hôtel de Constantine.

Mais gardons-nous de nous féliciter outre mesure de ces succès ; et la régence entière eût-elle dû passer des mains turques aux mains françaises, avec son régime et sa soumission, nous ne devrions pas encore en tirer gloire et vanité : ce résultat, dont quelques optimistes se seraient à tort contentés, n'eût pas été digne de la grandeur et de la noble ambition de la France. Où auraient d'ailleurs été les bénéfices réels ? Une fois payés ces janissaires turcs si redoutés des Arabes, que restait-il donc tant pour le dey d'Alger ? que restait-il pour le sultan de Constantinople ?

Qui pourrait d'ailleurs garantir que, même dans la province de Constantine, un soulèvement général n'aura jamais lieu parmi ces Arabes inconstants et mobiles ? qui dira que les bandes tunisiennes excitées, soudoyées par une puissance jalouse et peut-être ennemie, ne passeront pas le Méjerdah, n'apparaîtront pas un jour au milieu de nos bataillons isolés et bloqués dans leurs places ou dans leurs redoutes de terre, ne proclameront pas une autre guerre sainte, ne tendront pas les mains aux projets d'Abd-el-Kader ? Constantine n'est-elle pas la Cirta des Romains ? la province qu'elle commande n'est-elle pas l'ancienne Numidie, la patrie de Jugurtha et de Massinissa ?

Non, ce n'est pas en conservant à l'Algérie son organisation barbare et l'individualisme des tribus, ce n'est pas en y livrant combats sur combats que la France ouvrira enfin la barrière aux véritables destinées de l'Afrique; ce serait comme un gouffre sans fond où elle jetterait inutilement ses soldats, ses trésors, ses plus précieuses ressources. Une nouvelle guerre se prépare encore en ce moment: nos soldats descendront de nouveau de Médéah, de Miliana, sur le Chélif; ils franchiront cette belle rivière, ils occuperont de nouvelles villes, après avoir déjà forcé les portes de Tagadempt, une des capitales de l'émir; ils brilleront encore par leur bravoure; ils seront toujours, sous ce nouveau soleil, la noble race des enfants de la France. On fera peut-être de savantes marches, on manœuvrera habilement sur les champs de bataille; mais ce ne sera là qu'une vaine fumée de gloire militaire; au même instant la fumée de l'incendie obscurcira peut-être encore le zénith de la Métidja, et même du Sahel d'Alger; quatre cavaliers isolés ne pourront se rendre de Bouffarik à Blidah, de Blidah à Médéah, sans qu'on ne trouve sur la route quatre cadavres nus et décapités.

Il est temps de recommencer une autre ère africaine; il faut renoncer à ces boutades de force suivies d'années de faiblesse, à ces grands coups de sabre inutilement frappés dans l'eau, à ces vigoureux coup de collier qui ne sont que fatigants et meurtriers pour nos troupes, à ces expéditions purement militaires: les Arabes les voient venir de loin et s'en mettent à couvert, non comme d'une avalanche rapide qui descendrait de l'Atlas, mais comme d'une masse lourde qui se meut péniblement à travers champs, avec son long cortége de chars attelés, d'ambulances et de files de mulets. Ils caracoleront devant nos colonnes, derrière nos colonnes, à droite et à gauche de nos colonnes,

mais ils seront insaisissables; ou bien ils créeront au-devant de nos pas un désert artificiel, sans aucune voix humaine, sans un cri autre que celui du sauvage chacal. La marche de notre armée au travers de ces déserts mouvants et improvisés sera comme le passage d'un navire sur les vastes plaines de l'Océan : un sillon qui s'ouvre, se referme et disparaît aussitôt.

L'Arabe a toujours été et sera longtemps encore un ennemi élastique se refoulant sur lui-même au-devant de nos bataillons, en prenant pour point d'appui l'Atlas ou le désert, puis se détendant et revenant sur eux dès que la fatigue ou la fin des provisions détermineront la retraite.

Un grand succès militaire n'est possible contre un tel ennemi, qu'autant qu'on lui fermera le chemin de l'Atlas ; il n'aura de résultat réel qu'autant que les expéditions seront aussi périodiques que le retour des saisons, qu'autant que l'incendie systématique des moissons fera régner la famine parmi les tribus et les forcera à la soumission.

A trente ans d'intervalle, la France a envoyé deux grandes expéditions sur la terre africaine. Les vieilles bandes de l'armée d'Italie, conduites par un général qui n'avait pas trente ans, abordèrent, à la fin du siècle dernier, au Delta égyptien ; deux ans plus tard, un champ de bataille de 300 lieues avait été conquis ; une armée de trente mille hommes combattait à la fois sous les cataractes du Nil, aux rives de la mer Rouge, et dans les déserts de la Syrie ; elle occupait Syène et le Caire, Alexandrie et Rosette, Suez et Cosseir ; elle livrait vingt assauts aux remparts de l'antique Ptolémaïs ; le drapeau tricolore brillait au Thabor, y dissipait une atmosphère d'ennemis, comme le soleil levant dissipe les nuages et fait la toilette du ciel : et cependant on avait à combattre l'hostilité active de l'Angleterre, de grandes armées régulières, la meilleure

cavalerie du monde, et ces milliers d'Arabes fanatiques accourus d'Iambo et de la Mecque à travers la mer Rouge. On y livrait de fructueuses batailles, le Nil se teignait de sang osmanlis; l'arène du combat se joncha plus d'une fois de quinze mille cadavres. Malgré le départ de son général, l'armée, tous les jours affaiblie et ne se recrutant jamais, gagnait de nouvelles batailles, restait victorieuse de l'Angleterre, de la Turquie et des Mamelouks; et, lorsque l'héroïque Kléber tomba sous un poignard assassin, si l'armée eût mis à sa tête Reynier, et non l'incapable Menou, la domination française serait peut-être encore établie aujourd'hui sur l'Egypte.

La France a envoyé, il y a dix ans, une armée, égale en nombre à notre armée égyptienne, sur les rives les plus prochaines de l'Afrique, sur celles qui font face aux nôtres, sans que l'Angleterre ait tiré un seul coup de canon, sans que l'Europe ait présenté un ennemi à combattre. Cette armée a été portée à soixante mille soldats, elle a eu à sa tête sept généraux divers; nos recrues, nos trésors, toutes nos ressources incessamment en marche de notre rive à la rive africaine ont établi sur les eaux de la Méditerranée comme un double courant de navires: et cependant nul résultat n'est obtenu; tous ces efforts paraissent frappés de stérilité, tout est encore à faire. On ne voit pas, ainsi que l'a dit un éloquent orateur, on ne voit pas de fruits, pas même de fleurs sur l'arbre de notre colonie, bien qu'il soit arrosé de tant de sang.

Il y a, dans ce contraste malheureux de nos deux grandes expéditions africaines, de bien graves, de bien amères, de bien tristes réflexions à faire. La France serait-elle donc frappée de démence ou d'incapacité? ne peut-elle produire désormais qu'un inutile et interminable verbiage? de frivoles luttes de tribune seraient-elles dorénavant nos

seules batailles, des conquêtes de majorités parlementaires nos seules conquêtes? toute notre virtualité gouvernementale s'épuiserait-elle en vaines intrigues ayant l'enceinte de Paris pour limites? la manie du bel esprit, une loquacité aussi vide qu'infatigable seraient-elles devenues une plaie incurable sur le corps de la patrie? devraient-elles toujours revêtir d'un clinquant d'oripeaux ses plus chers intérêts, ses questions les plus vitales? Où en sont nos voies métalliques? qu'ont pensé devenir nos remparts de Paris, cette cuirasse commune de tous les Français? où est notre vieille fierté nationale? que sont devenues cette dignité, cette indépendance forte de la France, qui commandait le respect des peuples; cette susceptibilité d'honneur, cette vaillance inhabile à compter les ennemis? qu'avons-nous fait de nos alliés? où en est enfin notre Algérie? serons-nous obligés de l'abandonner, faute de résultats, en faisant l'aveu de notre impéritie, ou bien y jetterons-nous enfin les bases solides d'une nouvelle France?

Si quelques tribus nomades devaient braver tous nos efforts et se jouer de nos armes, qu'aurions-nous à attendre au cas où il faudrait combattre l'Europe coalisée? Mais non, ne nous laissons pas aller à la crainte; les Français seront toujours eux-mêmes, un sang bâtard ne coule pas dans nos veines; une direction défectueuse donnée à nos forces peut en paralyser momentanément l'effet et faire sommeiller la vertu nationale, mais on saurait la retrouver tout entière au besoin; il suffirait pour cela d'un signal, comme il suffit d'une étincelle pour faire partir des poudres longtemps muettes et emprisonnées.

De même, dès que la France voudra donner à son entreprise africaine la direction qui lui convient, le succès dépassera peut-être ses espérances. Aujourd'hui, après dix ans révolus de faiblesse et de boutades de force, d'incer-

titudes et de succès décousus, on tente un nouveau système d'attaque, appliqué par un nouveau gouverneur. Le maréchal Valée, rappelé en France, a transmis au général Bugeaud les rênes de la colonie, au moment où le char allait peut-être se mettre enfin en mouvement. Des noyaux de cultivateurs européens s'installaient à Blidah, à Cherchel; les Arabes, quoique toujours hostiles, étaient partout découragés, désiraient une trève et peut-être la paix. Les colons, ressaisissant de fugitives espérances, ont accompagné le vieux maréchal jusque sur son navire, en témoignant de leurs regrets les plus sincères; car enfin, s'il n'avait pas toujours été heureux dans le cours de son gouvernement, il l'avait du moins glorieusement encadré entre le brillant assaut de Constantine et les récents travaux de Cherchel et de Blidah. On doit encore dire de lui avec justice, qu'il eut toujours foi dans l'avenir de la colonie, et que sa probité administrative fut si vraie, si généralement reconnue, que l'ombre même du soupçon ne la toucha jamais.

Plus jeune et par conséquent plus actif, le nouveau gouverneur attaque vigoureusement la tâche difficile qui lui a été confiée; il porte la guerre au sein même des provinces d'Abd-el-Kader, il le harcelle partout, il ruine les tribus hostiles, il veut les forcer à accepter enfin la domination française.

Il lui fallait des soldats pour tant de courses et de combats: aussi a-t-il mis un terme à leur funeste éparpillement; il les a réunis en gros corps; il pourra mieux veiller sur leur santé et sur leurs besoins; car il aime le soldat, et il en est aimé: il est soldat lui-même, il en a la rude franchise et le positivisme clairvoyant. Peut-être mettra-t-il enfin un frein puissant à cet amour désordonné du lucre qu'ont, en général, les hommes chargés d'alimenter l'armée. Il en est qui, pour s'échafauder rapidement une

coupable fortune, se jouent de la vie, de la santé du soldat, et sacrifieraient sciemment une armée entière : que de liquides frelatés! que de pain menteur à la qualité! que de viandes malsaines! Puisse le général Bugeaud régulariser enfin la qualité et la quotité exacte de toutes les fournitures pour lesquelles la France paie, et paie chèrement! puisse cette mortalité effrayante de notre armée d'Afrique avoir enfin son terme!

Espérons que les colons auront, de leur côté, à se féliciter du gouverneur actuel; il est lui-même cultivateur autant que soldat; il leur a déjà offert ses conseils d'agronome, et l'on ne doit pas oublier que c'est lui qui, le premier, a demandé, au sein des chambres, vingt millions et vingt mille colons militairement organisés. Il résume en lui le gouverneur civil et le gouverneur militaire, qu'il convient de réunir en une seule et même personne, dans tout commencement d'entreprise coloniale. Au reste, il ne faut rien préjuger des nouveaux succès militaires et des succès de colonisation qui attendent le gouverneur actuel: l'Afrique paraît être devenue la terre classique des mécomptes; ce n'est qu'à l'œuvre finale, ce n'est que par les résultats qu'il conviendra de juger le général Bugeaud, ainsi qu'on l'a fait pour ses sept prédécesseurs. Jusqu'à ce jour il a déployé une activité extraordinaire, un génie militaire fécond en ressources et en expédients. Après avoir parcouru en détail la province de Constantine, groupé les forces, fait évacuer les camps inutiles, organisé l'administration, il s'est mis à la tête des troupes rassemblées autour d'Alger, et est allé jeter des convois dans Médéah et Miliana, devenues les bases des nouvelles opérations sur la vallée du Chélif. Abd-el-Kader, bien qu'à la tête de toutes ses forces, n'a pas osé troubler les opérations du général français, et s'est contenté de le côtoyer; il se

bornait à quelques embuscades, toujours inutiles et prévues. Le général Bugeaud a très bien compris qu'en face des Africains il faut toujours prendre l'offensive avec résolution, ne fût-on qu'un contre dix : toute hésitation, toute disposition de retraite les enhardit et élève leur moral, tout autant qu'une attaque franche et vigoureuse l'affaiblit et l'atterre ; aussi les bataillons français, dans leur marche sur Miliana, bien qu'enveloppés d'une nuée de cavaliers, poursuivaient paisiblement leur marche, en offrant toujours un combat sans cesse refusé, et repoussant loin d'eux l'élastique réseau de cette cavalerie ambiante. Il y eut cependant, dans cette première expédition, quelques affaires partielles toujours glorieuses pour nos armes ; notre cavalerie put même pourchasser dans la plaine Abd-el-Kader fugitif, le contraindre à passer le Chélif, franchir cette rivière sur ses pas, et porter la désolation dans des tribus qui virent les bataillons réguliers de leur chef et ses terribles cavaliers rouges impuissants à les protéger.

Laissant dans le territoire d'Alger le général Baraguay-d'Hillers avec une division et des ordres secrets, le général Bugeaud partit pour Mostaganem, emmenant quelques régiments destinés à renforcer l'armée expéditionnaire de la province d'Oran. Le mois de juin est l'époque la plus favorable à la guerre contre les Africains, parce que les moissons touchent à leur maturité : on peut dès-lors les brûler ou les cueillir, ou les faire manger aux chevaux ; enfin, à cette époque les sources sont encore abondantes, on ne manque d'eau presque jamais ; aussi la grande expédition fut-elle fixée pour le mois de juin.

Le général Bugeaud voulant parcourir et ravager la riche vallée du Chélif, détruire Tagadempt, s'emparer de Mascara, épuisa tous les moyens possibles de pourvoir à une si longue expédition ; les bœufs du convoi furent

chargés de sacs de riz, ainsi que les chevaux de nos cavaliers: ceux-ci montrèrent la plus grande résignation et un courage à l'épreuve des privations et de la fatigue. L'expédition, partie de Mostaganem, se porta sur l'Hilhil, franchit la Mina et atteignit Tagadempt le septième jour; cette ville naissante et le fort qui la dominait furent brûlés et démolis aux yeux mêmes d'Abd-el-Kader qui n'osa ni la défendre, ni proposer ni accepter un combat; cela fait, le général Bugeaud se porta sur Mascara, toujours escorté par Abd-el-Kader. Cette ville, déjà profanée en 1835, et où le chef mahométan n'avait pas voulu, dit-on, rentrer depuis, tomba sans coup férir aux mains des Français. La beauté de cette position séduisit le général Bugeaud qui résolut d'y maintenir un corps d'occupation, capable de rayonner agressivement tout autour; d'un autre côté, la difficulté du ravitaillement par Mostaganem faisait une loi de l'approvisionner par le blé même des Arabes: le chef français n'hésita pas; nos fantassins se métamorphosèrent en moissonneurs; les cavaliers transportaient les gerbes, les chevaux les dépiquaient. Cette scène agricole, qui dura plusieurs jours, se passa dans la belle plaine d'Ègres proche de Mascara, et au milieu des Arabes qui frémissaient de rage et n'osaient cependant défendre leurs moissons. Mascara fut ainsi approvisionné en grains et en paille; ses murs s'armèrent de quelques canons; un détachement y fut laissé, et la colonne expéditionnaire reprit la route de Mostaganem sans autre combat qu'une affaire d'arrière-garde au défilé d'Albet-Kredda.

Pendant ce temps, le général Baraguay-d'Hillers quittait Blidah, franchissait le Téniah, occupait Médéah, se portait dans les gorges du Chélif, et détruisait le fort de Boghar ainsi que la petite ville de Cassar-Borréri. Ces deux positions élevées dominaient, sur ses deux rives, l'entrée du

6

Chélif dans la deuxième chaîne de l'Atlas. Puis ce général, prenant à revers cette même chaîne, traversait un coin du désert, renversait les murs naissants de Thaza, repassait le moyen Atlas et venait retrouver le Chélif vis-à-vis Miliana, en suivant la vallée de l'Oued-Dardart. Cette expédition, très fatigante pour la division d'Alger, s'opéra sans rencontrer l'ennemi; Abd-el-Kader avait attiré à lui tout ce qu'il avait de forces, pour les mieux maintenir et les opposer au général Bugeaud.

Pendant ce temps encore, le général Négrier, nouveau gouverneur de la province de Constantine, ordonnait au général Guesvillers, commandant de la subdivision de Sétif, de s'emparer de Zamourah et de fouler la contrée jusqu'aux Portes de Fer; il partait lui-même avec deux mille hommes, allait prendre du renfort à Sétif, occupait Bordj-Méjana, traversait le long contre-fort commun au grand et au moyen Atlas, se portait le long de l'Oued-Kasaub jusqu'à M'silah, et chassait les Kalifas d'Abd-el-Kader de cette ville située à soixante lieues de Constantine; la cavalerie française poursuivit même l'ennemi jusque vers le grand Atlas. Le général Négrier rentra ensuite à Constantine par une route différente et plus longue, encourageant les tribus ralliées, et recrutant quelques volontaires.

Dans le mois de juillet suivant, le général Lamoricière, à la tête de la division d'Oran, quittait Mostaganem, jetait un convoi dans Mascara, allait cueillir ce qui restait de moissons aux environs, en ajoutait les produits aux approvisionnements déjà faits et rentrait à Mostaganem, sans pouvoir faire accepter le combat à Abd-el-Kader. Tout se borna à quelques affaires de détail, et à une surprise de nuit.

Tel est l'état où sont aujourd'hui nos affaires de l'Algérie. Dans cette campagne d'été, l'ennemi n'a pu montrer des forces qu'à l'ouest de la régence, dans les

lieux mêmes qui ont vu naître et grandir Abd-el-Kader. Les projets de ce chef africain sont maintenant bien tracés : il groupe autour de lui les principales masses; il évite avec soin le combat, parce qu'il en redoute l'issue, et qu'il pourrait y perdre et ce qui lui reste d'influence sur les Arabes et les moyens de dominer les tribus, d'empêcher leur soumission. Quelques embuscades, quelques combats livrés dans les défilés, quelques attaques brusques de nos arrière-gardes par des masses de cavalerie, voilà les seules opérations militaires qu'il ose se permettre. Mais il espère lui-même et il tente de persuader aux Arabes que ce nouveau développement de forces n'est qu'un effort fébrile et passager, qu'une tentative désespérée que doit suivre, en cas d'insuccès, notre retraite du sol africain; et, de fait, on n'a pu réaliser la soumission d'aucune tribu. Ces Arabes voient leurs moissons incendiées et détruites; ils fuient, à travers champs, l'approche de nos colonnes; leur misère et leurs souffrances s'accroissent tous les jours, mais ils restent fermes dans leur fanatisme, constants dans leur hostilité. La vengeance d'Abd-el-Kader est, en outre, suspendue sur leurs têtes; ils n'osent écouter les conseils que leur donne le besoin impérieux qu'ils ont de la paix.

Mais leur patience sera bientôt lasse; il suffira de deux ou trois campagnes successives pour les amener enfin à composition. Si, en septembre et octobre prochains, on les poursuit à outrance par de nouvelles expéditions, de manière à empêcher leurs semailles; si, en mars et avril d'après, on les harcelle encore en détruisant une portion des semis; si, au mois de juillet suivant, on répète sur une plus large échelle cet incendie et ce rapt des moissons, qui ont eu lieu cette année, la faim les forcera à renier leur chef et à venir se jeter dans nos bras; mais alors on se demandera encore : que faut-il faire?

CHAPITRE QUATRIÈME.

MOYENS PROPOSÉS POUR LA CONQUÊTE ET LA COLONISATION DE L'ALGÉRIE.

Si nous étions appelés à nous prononcer sur la meilleure méthode d'utiliser les troupes et de conduire des expéditions purement militaires sur le sol de l'Algérie, dans un but unique de conquête, nous nous récuserions ou nous ne donnerions que timidement notre avis; néanmoins nous condamnerions, en principe, ces camps isolés qui n'ont d'autre résultat que de paralyser des troupes trop faibles pour agir offensivement au dehors, et d'exiger des ravitaillements aussi coûteux que fatigants : les soldats, emprisonnés dans l'enceinte de ces postes détachés, y périssent victimes de l'ennui, de la fièvre, des privations, et de l'inclémence du ciel, sans pouvoir recevoir dans leurs maladies les soins les plus indispensables. Nous disposerions les forces militaires sur deux lignes jalonnées, l'une par les points les plus avancés du littoral, l'autre par des positions qui en seraient éloignées de quinze ou vingt lieues.

Les postes occupés sur le littoral ne recevraient, en général, que de faibles garnisons; protégés en avant par une fortification de campagne assez développée, ils auraient,

aux bords mêmes de la mer, un réduit maçonné et inexpugnable pour les Arabes. Entre ce réduit et le fossé de la fortification, se trouveraient les terres cultivées par les soldats ou par les Européens émigrants; dans le réduit maçonné seraient les munitions, les approvisionnements amenés par la mer. Ces garnisons du littoral occuperaient de préférence les sommets des golfes, les lieux commodes aux débarquements, des embouchures de rivières; elles intercepteraient tout le commerce des Arabes, en deviendraient forcément les intermédiaires; elles seraient sur la grande base de ravitaillement des troupes cantonnées dans l'intérieur. La force de ces garnisons varierait de cent à cinq cents hommes; rarement on la porterait à mille. Les principaux de ces postes du littoral sont marqués : à la Calle, Bone, Philippeville, Collo, Tucca aux bouches du Rummel, Jigelly, Coba aux bouches du Manzourah, Benisuleyman, Bougie, Sidi-Hamed, Dellys, Djinnel, Alger, Teffésah, Cherchel, Bresk, Tenez, Rummel-Abid, Agmis; aux bouches du Chélif, à Mostaganem, Arzeou, Oran; aux bouches de l'Oued-Salado et de la Tafna, à Gozouana. Le ravitaillement de ces garnisons, dont la somme atteindrait à peine le chiffre de dix mille hommes, se ferait sans obstacle, sans danger et avec le moindre coût possible, puisque ce serait la tâche de la marine de guerre, de la marine marchande et des bateaux à vapeur. Là seraient aussi les points de débarquement des recrues et provisions nécessaires aux grands cantonnements de l'intérieur. Ces derniers sont marqués par la position de Ghelma, Constantine, Sétif, Zamourah, Hamsa, Médéah, l'ancienne Tigava, Tagadempt, Mascara, Sidi-ab-Dallah sur le Sig, et enfin Tlemcen. Chacune de ces positions serait occupée par un corps de quatre à cinq mille hommes; la ville centrale, ou, à sa place, un fort réduit ma-

çonné et capable de soutenir un siége d'un mois, serait au milieu d'une fortification de campagne, continue et d'une lieue de développement. L'espace intermédiaire offrirait des terrains à cultiver aux soldats et aux colons européens; sous le feu de cette fortification, viendraient habiter les tribus le plus franchement ralliées. Les garnisons de ces places intérieures rayonneraient agressivement tout autour d'elles, quand il y aurait des soulèvements à punir, des hostilités à combattre. Quelques centaines d'hommes resteraient alors seuls chargés de la défense du réduit central; quand un de ces corps aurait à se ravitailler, à se procurer le surplus des choses nécessaires à la vie animale, il pousserait de même au dehors une colonne de quatre mille à quatre mille cinq cents hommes, qui parcourrait la distance de trois étapes la séparant de la mer; elle ramènerait, des lieux de débarquement occupés, les blés, viandes, vins et munitions, sans avoir à craindre d'être sérieusement attaquée par les Arabes. On ferait le plus possible coïncider les ravitaillements de deux ou trois colonnes, pour mieux en imposer aux tribus indigènes, les contenir dans leur velléité de révolte, et les diviser dans leurs moyens d'action. Les tribus qui correspondraient aux gîtes d'étape seraient exemptes de tout impôt, afin de rendre plus certain leurs concours. Aux époques autres que celles des ravitaillements, les troupes s'occuperaient à construire dans leur réduit central des casernes, des hôpitaux et des magasins; à faire des routes d'un camp à l'autre, et de chaque camp au littoral; mais elles opéreraient surtout des sorties, de fréquentes expéditions combinées. Deux ou trois camps voisins réuniraient parfois la presque totalité de leurs forces, pour agir vigoureusement; on incendierait systématiquement, tous les ans, les moissons et les douars des tribus hostiles; on serait en force partout; on ne laisse-

rait aucun ennemi en repos, aucun crime impuni; on obligerait toute tribu arabe, obstinée dans son inimitié, à devenir entièrement nomade, à fuir dans le désert; il n'y en aurait aucune, de l'Atlas à la mer, dont le territoire ne fût atteint en deux jours par la colonne partie d'un des camps intérieurs : toute vengeance serait donc certaine. Soixante-dix mille hommes, ainsi combinés sur les deux lignes de l'intérieur et du littoral, combattraient avec succès l'Algérie, supposée tout entière soulevée; mais cette circonstance ne se présenterait pas : cinquante mille hommes suffiraient certainement, en tout temps, pour l'occupation fructueuse et complète de l'ex-régence. S'il était nécessaire de frapper un grand coup sur telle ou telle autre province, les colonnes mobiles des provinces voisines se rendraient simultanément aux postes correspondants du littoral, y seraient immédiatement embarquées, et, deux ou trois jours après, elles auraient atteint le nouveau théâtre des opérations. Dans le même mois, le même bataillon combattrait, au besoin, sur la Seybouse et sur la Tafna. Supposons, par exemple, que, le 1er juin, époque des moissons, on veuille donner une leçon sévère aux tribus qui se trouvent entre Mascara et Tlemcen, y frapper un grand coup sur Abd-el-Kader : au 24 mai, par un mouvement concerté, Bone reçoit quatre mille hommes de Ghelma, Philippeville de Constantine, Jigelly de Sétif, Bougie de Zamourah, Alger de Hamza. Ces vingt mille hommes, embarqués le même jour sur nos gros bâtiments, mais surtout sur nos navires à vapeur suffisamment développés, abordent le 28 mai à Mostaganem et à Oran, où des approvisionnements concourent à la même époque; et le 1er juin, vingt-cinq mille hommes arrivant, on peut dire à l'improviste, occupent la plaine de Mascara; six ou huit jours après, ils sont à Tlemcen, et les rebelles de

la province d'Oran se trouvent en partie atteints, punis ou exterminés, mais tous frappés dans leurs moissons, leurs douars ou leurs familles. Ce serait imiter en petit cette fameuse manœuvre du camp de Boulogne, porté en poste sur le Danube, et prenant dans Ulm quarante mille Autrichiens étonnés de tant d'audace et de célérité. L'Afrique convient beaucoup mieux encore que les régions d'Europe à ces expéditions rapides, à ces coups de main hardis, puisque la zône territoriale est peu large et que la mer la touche partout; au lieu de chevaux attelés, de chars en mouvement, il ne faut que des navires, du vent pour gonfler les voiles, ou mieux encore de la vapeur, toujours prête à pousser les palettes contre les flots.

Supposons que, pendant ces grandes opérations exécutées dans la province d'Oran, la province de Constantine dégarnie se soulève tout entière : eh bien! même dans ce cas, nos armes ne seront point exposées au moindre échec. Les garnisons de tous les postes, tant à l'intérieur que sur le littoral, se retirent dans leurs réduits maçonnés et bastionnés, font feu de leurs canons sur la couronne extérieure supposée envahie, et soutiennent, en se jouant, un siége d'un mois jusqu'à ce que la mer leur restitue leurs nombreux défenseurs.

Il est probable qu'avec ce système d'occupation militaire, ou avec tout autre qu'on pourrait employer avec succès, on arriverait à la conquête matérielle de l'Algérie, à la soumission définitive des populations diverses qui l'habitent. Mais ce n'est pas là seulement ce que doit se proposer la France; quel parti avantageux tirerait-elle de la possession de cette bande de terre comprise entre le désert et la Méditerranée, peuplée à peine de deux millions d'Arabes, Maures, Kabyles, Coulouglis, tous barbares, ignorants, sans industrie et sans habitations fixes? Les

impôts africains ne suffiraient peut-être pas à l'occupation militaire, à l'entretien de l'armée active, et notre commerce serait à peine augmenté.

Il faut poser le problème africain sur de plus larges bases; il faut faire marcher de front la colonisation et la conquête, jeter sur l'Algérie la surabondance de la population française, et de celle des autres états de l'Europe; y détruire l'organisation barbare, la remplacer par notre civilisation; faire en huit ans de l'ex-régence une province française riche, florissante, versée dans les arts, le commerce, l'industrie, l'agriculture, et peuplée de dix millions d'habitants.

Voilà le but qu'on doit se proposer; quels sont les moyens de l'atteindre?

Une loi déclarera toutes les terres de l'Algérie, terres nationales; seront seules exceptées celles que les Européens possèdent légalement.

L'État ne pourra, sous aucun prétexte, vendre un seul pied carré de ce territoire; il en gardera une partie, il cédera l'autre.

Des terres seront distribuées gratis aux colons français et européens; les indigènes y auront droit sur le pied d'égalité.

Les bases de la cession des terrains seront : la valeur de quatre hectares, en bon sol, à tout colon non militaire; cinq à chaque ex-militaire de l'armée d'Afrique, s'il est soldat ou caporal; six aux sous-officiers, et huit aux officiers.

Les colons seront astreints, durant un an, à un service militaire de landwer; ils concourront au travail des fortifications, aux expéditions, à toutes les opérations d'une campagne; ils habiteront les bastions fermés des lignes continues, à raison de cent par bastion.

Durant dix ans toute vente et toute transaction relatives aux terrains seront déclarées nulles dans toute l'Algérie; le colon ne jouira de la plénitude de ses droits de propriétaire des terrains concédés, qu'après une possession non interrompue de dix ans.

Tels sont les principaux moyens de parvenir au but proposé; entrons maintenant dans quelques détails.

L'Algérie entière appartient à la France, par droit de guerre et de conquête ; toutes les terres peuvent donc y être déclarées terres nationales: si l'Etat conservait la faculté de les vendre, si les colons arrivants pouvaient les acheter, on verrait un agiotage scandaleux infester toute la colonie, en arrêter dès l'origine le développement; ce serait le règne des brocanteurs, et les prolétaires se verraient exclus de la possession ; ils se trouveraient travailleurs mercenaires, ce qu'il faut éviter avec soin. Si l'Etat ne peut vendre les terrains qu'il ne conservera pas, on enlève le premier obstacle, on aplanit la principale difficulté; en les concédant gratuitement, le prolétaire s'y élève à la condition de propriétaire, il devient colon, véritable citoyen. Enfin, en imposant au concessionnaire la condition d'une possession continue de dix ans, avant que d'être entier propriétaire; en lui ôtant la faculté, durant cet intervalle, d'acheter, de vendre, de transiger, on se rend maître de ce fléau de l'agiotage, on donne dès l'origine à la colonisation une allure franche, déterminée, totalement dégagée d'entraves. Mais il n'est pas encore temps de pénétrer plus avant dans la colonisation; entamons d'abord les moyens de conquête. Or, il faut y faire concourir les Arabes auxiliaires, notre armée, et la landvver des colons.

Les Arabes vivent en tribus gouvernées par des cheiks ; ces cheiks sont comme les autres hommes, ils ont leurs

passions, leur ambition, leur jalousie, leurs querelles personnelles, des vengeances à exercer, des injures à punir; ils se font souvent l'un à l'autre des guerres cruelles; ils renouvellent sur la terre africaine ces luttes sanglantes que les Croisades, Louis XI et plus tard Richelieu eurent tant de peine à éteindre parmi les ducs, les seigneurs et les plus petits hobereaux de la vieille France : si ce n'est que les uns se juchaient au haut de rochers escarpés, vivaient dans des châteaux inaccessibles, tandis que les autres déploient dans les plaines la toile voyageuse de leurs tentes. Abd-el-Kader, politique adroit et sanguinaire comme Richelieu, a déjà tenté de fixer l'humeur mobile de ces cheiks, de dompter leurs caprices, de dominer leurs prétentions ; il veut qu'ils ploient et déploient leurs enseignes à sa voix, qu'ils vivent sous une commune loi, et qu'ils ne prennent les armes que par ses ordres.

Les tribus elles-mêmes sont sans lien commun et presque sans nationalité; parfois des haines profondes les divisent : le souvenir vivace d'anciens griefs, des litiges de terrains, des troupeaux enlevés allument entre elles de sanglantes hostilités.

Il n'est pas difficile de préjuger quel parti l'on peut tirer de ces dispositions des tribus entre elles, des cheiks à l'égard les uns des autres. C'est là qu'un conquérant peut aisément appliquer ce principe machiavélique, mais nécessaire : *diviser pour régner;* c'est là une mine d'or à exploiter, pour un chef habile et connaissant à fond tous les ressorts qui font jouer la pantomime morale de ces Arabes. Les Romains, et les Turcs après eux, en profitèrent largement : ces derniers n'étaient pas douze mille, et ils tenaient la régence sous le joug ; ils exemptaient d'impôts certaines tribus fidèles, destinées à aider leur prélèvement sur d'autres tribus moins dociles. Quels immenses

services ne leur rendaient pas ces cavaliers indigènes, ces fameux Magzens toujours prêts à ceindre le sabre et à sauter en selle? Dans les expéditions, ils galopaient à l'avant-garde, ils envahissaient les premiers le territoire des tribus ennemies; les premiers ils s'élançaient aux combats, ils enlevaient les femmes et les troupeaux : grâce à l'agilité et au courage de ces Magzens, à leur ardeur pour le pillage, leurs dominateurs évitèrent de tirer, dans un siècle, un seul coup de fusil.

Nous avons essayé comme les Turcs d'organiser les Magzens : nous avons formé, dès l'origine, des escadrons de Spahis, des bataillons de Zouaves indigènes; mais Zouaves et Spahis se fondirent bientôt; ils désertaient avec armes et bagages, allaient former les noyaux des bataillons réguliers d'Abd-el-Kader, et servaient d'instructeurs à ses soldats.

L'exemple présent des Douairs et des Smélas près d'Oran, de Ben-Gannah et d'El-Mokrany dans la province de Constantine, est bien propre à prévenir le découragement; il montre au contraire avec éclat toute l'utilité dont peuvent être pour nous cet instinct du pillage, cette absence de liens sociaux, qui distinguent les tribus africaines; mais ce ne doit être là cependant qu'un moyen secondaire de conquête qu'il est bon de savoir employer, mais dont il est bon aussi de savoir se passer au besoin.

Passons à l'emploi des forces armées : elles doivent servir de boulevart et d'avant-garde à la colonisation, soumettre et conquérir le terrain qu'on livrera à la culture, en éloigner les attaques, concourir à la confection et à la garde des lignes fortifiées, contenir par un réseau de camps combinés les provinces militairement occupées et non encore cédées aux Européens.

La colonisation armée ne pourra pas en effet, dès

l'origine, attaquer de front toute l'Algérie; on devra dominer par la force les contrées qui resteront en dehors de sa marche graduelle : ce sera là la principale tâche des bataillons de notre armée. Si nous avons condamné, en principe, les camps détachés, isolés, privés de toute action offensive, nous adopterons au contraire, comme excellent moyen de domination guerrière, des camps combinés, formant système, pouvant rayonner au dehors et se prêter un mutuel secours. Sur quels principes doit être basée la disposition de ces camps? Dans les provinces de l'Algérie, les camps sont appelés à contenir les populations, assurer la libre circulation, intercepter les routes, les rivières et leurs vallées, garder les défilés, résister aux attaques isolées et même à un soulèvement général. Il faut qu'ils utilisent le mieux possible les forces armées qui les occuperont; une partie doit suffire momentanément à leur garde, tandis que l'autre agira agressivement au dehors : il est donc nécessaire que les défenses d'un camp soient naturellement ou artificiellement fortes. Or, il serait trop long, trop coûteux d'enceindre un espace, si petit qu'il fût, d'une fortification permanente, avec murs revêtus et bastions, capable enfin de résister à une attaque vigoureuse ou à un siége régulier : c'est donc moins de l'art que de la nature qu'un camp militaire de l'Algérie doit emprunter ses principaux moyens de défense. Il n'est pas à dire pour cela qu'il convienne de l'établir, comme les châteaux de la féodalité, au sommet de rochers élevés, au-dessus de pentes difficiles; son but serait manqué; il n'intercepterait pas les communications de l'ennemi, il ne les garantirait pas aux occupants. Mais il est des défenses naturelles autres que les lieux escarpés et les pentes inaccessibles : devant un ennemi aussi peu riche en moyens offensifs que le sont les Arabes, un large fossé plein d'eau et surmonté d'un pa-

rapet de terre, est une défense suffisante; c'est donc principalement sur le cours des rivières que se distribueront les lignes de camps; là est leur place la plus favorable, puisque leur but est, en outre, de servir d'avant-coureur à la colonisation, de préparer et d'éclairer sa marche. Ils y rempliront encore cette condition imposée, savoir: assurer la liberté des communications. Une colonne en marche peut arriver devant une rivière qui, faible ruisseau la veille, sera devenue un torrent impraticable; force lui serait donc de s'arrêter, ou de reculer vers le point de départ: ces accidents présenteraient souvent les plus grands dangers. Mais si les camps occupent à la fois les routes et les rivières, la difficulté et le danger s'évanouissent: les pluies, les neiges, les orages auront beau gonfler le lit des torrents, un pont construit et gardé par la garnison du camp livrera à travers leur fureur un paisible passage.

« Mais, dira-t-on, la plupart des rivières de l'Algérie « sont presque à sec durant l'été; la soif du soleil africain, « les vents altérés du désert en épuisent les eaux: donc, les « camps placés sur la direction de leurs cours espéreraient « vainement y trouver de puissants moyens de défense. »

Si le sol de l'Algérie était bas et uni, on y marcherait en effet à pied sec dans le lit des rivières, durant les chaleurs estivales; mais loin de là, les trois chaînes parallèles de l'Atlas et leurs nombreux contre-forts entretiennent toujours les sources, leur fournissent quelques eaux; l'Aratch, l'Hamise, le Masafrân, le Chélif, la Mina, l'Habra, le Sig, la Tafna, peuvent devenir de faibles rivières, et, si l'on veut, de maigres raisseaux, mais il reste en tout temps un filet d'eau central; il en est de même de l'Isser, de l'Adouse, de l'Ajebby, du Bousellam, du Rummel, de la Seybouse, de tous les cours d'eau qui jalonnent la direction des camps: cela suffit pour que ces camps y trouvent une défense assurée. Que faut-il? un simple barrage éle-

vant les eaux, les accumulant, les suspendant sur elles-mêmes, les faisant refluer en amont, changeant en un bassin stagnant, mais profond, leur lit presque à sec auparavant. Si donc un camp se place immédiatement au-dessus du barrage, contre la rivière artificiellement gonflée; s'il propage ce bassin dans ses fossés ambiants, il y sera à l'abri d'une surprise et d'une attaque régulière.

Si deux rivières joignent leurs eaux, les avantages de la position sont doublés; le camp militaire prendra place dans leur confluent, fermera le delta par un fossé conduit de l'une à l'autre, et à la rigueur un seul barrage suffirait pour élever leurs eaux; un seul pont y donnerait un passage commun. C'est d'ailleurs aux confluents des rivières que se trouvent ordinairement les terrains les plus fertiles, ceux qui résultent des attérissements déposés par les eaux : or, les camps militaires peuvent être considérés comme les embryons d'autant de villes futures; peu à peu leurs fortifications deviendront permanentes; un mur maçonné remplacera, d'année en année, le simple parapet de terre élevé à la hâte; à l'intérieur, la tente légère et la baraque informe se changeront elles-mêmes en bâtiments solides; si le soldat y pose des pierres sur des pierres, ce ne sera point pour les abandonner au premier jour, pour les laisser se couvrir de ronces et d'épines; s'il y cultive des champs, ces champs ne seront pas ingrats. Quand la colonisation armée aura enfin atteint les camps ainsi disposés, ils se videront de soldats, pour se remplir de cultivateurs. Or, à l'exception des villes qui sont aux embouchures des fleuves ou rivières, en est-il de mieux situées que celles qu'on rencontre aux confluents? La navigation y trouve deux voies à parcourir, la charrue agricole quatre rives à sillonner, la défense deux fossés naturels capables d'en engendrer un troisième et de compléter l'enceinte. Si Bordeaux

pouvait descendre au confluent de la Garonne et de la Dordogne, Angers de la Mayenne et de la Loire, Nevers de la Loire et de l'Allier, ces villes ne seraient-elles pas mieux situées ? La jonction de la Garonne avec le Lot et le Tarn ne marquerait-elle pas, pour des villes, des positions plus favorables encore que celles d'Agen et de Montauban? Metz sur la Moselle ne tire-t-il pas une nouvelle force des eaux de la Seille, et Bayonne sur l'Adour de celles de la Nive? Une ville située sur le rivage d'une mer peut la voir se retirer peu à peu de ses murs, elle reste au milieu d'une plage de sables : une ville placée dans l'angle du confluent de deux rivières est garantie de pareil danger ; et si l'une d'elles, dans son humeur capricieuse, prenait son cours ailleurs, au travers d'une plaine, l'autre ne s'enfuirait pas de même ; c'est ainsi que Dantzick pourra ne plus se trouver, dit-on, un beau matin, aux bords de la Vistule ; mais il lui restera la Radanne pour baigner ses remparts et le joindre à la Baltique.

Non, il ne saurait rester aucun doute sur l'excellence de la position des villes situées aux confluents des rivières : les camps de l'Algérie, destinés à devenir des villes, doivent donc prendre aussi de préférence de tels emplacements. Il en est un indiqué dans la *planche* Ire : on voit, dans chacune des deux rivières supposées, les eaux artificiellement gonflées par un barrage et traversées par un pont ; le camp est assis dans le confluent, son delta fermé par un fossé ; par-delà le fossé s'étend un espace clos destiné à être cultivé en jardins, à servir aussi de parc aux bestiaux ; le pont et le barrage, défendus sur les rives opposées par deux redans, figurent les courtines d'un front de fortification : or les courtines, quoique les parties les plus longues, sont les plus sûres, parce qu'elles se trouvent rentrantes. Enfin, au sommet de l'angle du confluent est

un bastion commun à quatre fronts : ce bastion sera la citadelle du camp, de même que le camp entier deviendra la citadelle de la ville future ; dans ce bastion fermé à la gorge, on voit le nœud des communications, les appuis des deux barrages, les débouchés des deux ponts ; on y placera la garde armée, le drapeau, le logement du gouverneur, l'usine à moudre le blé. Ce réduit se trouve, comme le camp, traversé par un canal souterrain, débouchant au niveau d'aval, servant de canal de fuite, d'égout pour les eaux pluviales, pour les eaux d'infiltration et pour les immondices du camp, de quelque nature qu'elles puissent être.

La hauteur des parapets est de six mètres au-dessus du sol ; les bâtiments intérieurs sont aussi élevés de six mètres : ils n'ont que le rez-de-chaussée et un étage ; mais les murs sont assez épais pour recevoir plus tard deux étages de plus ; une terrasse les couvrira dans la première phase ; dans la seconde, ce sera une toiture en charpente. Cette hauteur égale du parapet et des bâtiments, cette terrasse qui couronne ces derniers sont des mesures de précaution ; il ne faut pas que les Arabes arrivant, le jour à l'improviste, ou furtivement de nuit, puissent atteindre de leurs projectiles le bâtiment intérieur. Présentement ils n'ont pas d'artillerie, mais la prudence commande de leur en supposer dans l'avenir ; car enfin, cela est possible, et les effets en seraient sûrement meurtriers et destructeurs.

Les soldats composant la garnison de ces camps trouveront des distractions à faire du jardinage, à cultiver des terres facilement arrosables ; ils feront des plantations, s'entoureront peu à peu d'une verdure et d'un ombrage qui lutteront victorieusement contre l'ardent soleil ; ils se préserveront aussi de l'ennui, ce ver rongeur de l'âme. Que sait-on encore ? nos *troupiers* aiment l'innocente

pêche à la ligne, et le jet des filets; ces larges bassins, ces rivières aux profondes eaux leur offriront ce nouvel exercice; ils se plairont aussi à plonger sous leur écorce humide, à la sillonner dans une barque légère; nos *pantalons rouges* passeront sur les rives de la double rivière les longues heures du *far niente* des camps de l'Algérie. Si des familles européennes reçoivent des terres placées sous le canon des camps, nos soldats les aideront dans leur travail, en recevront en retour des soins et des égards; ils échapperont à la nostalgie, ils croiront retrouver leur village natal et une autre France, en attendant que la colonisation incessamment en marche la fasse en effet parvenir jusqu'à eux.

On élèvera peut-être des objections contre ce choix d'emplacements de camps aux confluents des rivières; on dira que ces lieux, surtout en pays de plaine, sont ordinairement bas, humides, malsains, marécageux, sujets aux invasions des crues et aux miasmes pestilentiels. Mais tous ces inconvénients seront prévenus par de simples mesures de précaution. Le parapet défensif, élevé de six mètres, formera une digue de terre, continue, épaisse, garantissant de toute invasion aqueuse l'intérieur du camp. Les barrages placés sur les rivières auront une longueur suffisante pour que les grandes crues n'en surmontent jamais le seuil de plus de trois mètres; dès-lors le parapet les dominera encore de trois mètres, et il ne sera pas détérioré, parce que dans le bassin profond formé en amont des barrages l'eau aura peu de vitesse; si elle s'introduit dans l'intérieur du camp, ce ne sera donc que par infiltration; mais on s'en délivrera au moyen du conduit souterrain dégorgeant au niveau d'aval, sous les barrages, à la pointe même de l'angle du confluent.

Quant aux miasmes que le soleil pourrait faire éclore

sur les bords des rivières qu'auraient occupés les eaux, on les préviendra au moyen d'arbrisseaux tels que saules, osiers, aulnes, lauriers-roses qui s'accommodent très bien des terrains alternativement secs et mouillés. La végétation sera au mal un puissant antidote; on aura souvent encore la ressource de garnir au-dessus du camp les deux rives de chaque rivière d'un petit parapet qui limitera les débordements, empêchera les grandes crues d'envahir au loin la campagne : cette simple levée de terre permettra même de maintenir systématiquement la rive opposée, nue et dépouillée de plantes, afin que tout Arabe ennemi puisse facilement être aperçu et prévenu.

La *planche* IIme représente un camp situé sur une rivière, en un point autre qu'un confluent. Un barrage en gonfle et soutient les eaux; deux tranchées, creusées de manière à former avec la rive occupée un camp triangulaire, se remplissent d'eau et rendent la position pareille à la précédente : seulement un pont est remplacé par une digue, un des barrages par un simple batardeau. Au reste, tout est de même : disposition des bâtiments et des redans protecteurs, hauteur des parapets. La défense y sera facile et assurée : les deux redans qui protégent les ponts et les barrages se protégent aussi réciproquement, tandis que le camp bastionné leur prête à l'un et à l'autre une excellente défense.

Dans la *planche* IIIme est figuré un camp en rase campagne; il est bastionné et quadrangulaire; les bâtiments et les parapets ont encore une hauteur de six mètres, seulement les fossés en sont secs.

Enfin, la *planche* IVme nous fait voir une gorge, point de passage obligé, occupée par un camp militaire qui est en quelque sorte double; les deux hauteurs latérales sont couronnées par un carré bastionné, et les deux

camps partiels communiquent entre eux par une double caponnière descendant jusque sur le ruisseau qui coule au fond de la gorge. De quelque côté que l'ennemi se présente dans cette gorge, il y trouvera les mêmes obstacles. Mais il sera rare, dans les provinces de l'Algérie militairement occupées, d'avoir à placer ainsi les camps; les cours d'eau y sont si nombreux et y jalonnent des lignes si éminemment stratégiques, qu'on aura la faculté de les y asseoir presque tous.

Quelle sera la force des garnisons de ces camps?

Ces camps formeront système, se prêteront un mutuel secours; ils devront faire rayonner leurs expéditions au dehors, sans cesser de rester inattaquables. Or, il serait dangereux de se hasarder contre une tribu arabe avec moins de trois à quatre cents hommes, et la meilleure position en exige une centaine pour être défendue. La force des garnisons des camps devra donc être de quatre à cinq cents hommes de toutes armes. Les tribus franchement ralliées viendront se placer à l'abri, sous le canon des parapets; elles y trouveront suffisante protection, nous fourniront une première ceinture défensive, et d'utiles auxiliaires dans les expéditions offensives.

Le rôle principal des troupes armées vient d'être tracé, attaquons maintenant la question des colons : or, pour la transformation physique et sociale de l'Algérie, il faut des essaims de colons; où les trouver? où les prendre? La réponse est facile : le prolétariat ne déborde-t-il pas de toutes parts, en France, en Allemagne, en Irlande, en Suisse, etc.? le nombre des pauvres hères ne s'accroît-il pas incessamment? Le recrutement sera-t-il donc si difficile? la France ne peut-elle pas accaparer à son profit l'exubérance de la population virile de toute l'Europe? Que de prolétaires aux bras nerveux, qui enfonceraient vigou-

reusement le fer dans ce sol vierge de l'Algérie ! On voit tous les ans de longues files de chars s'acheminer, des contrées du Rhin, vers les ports de l'Océan; des familles nombreuses fuient un sol ingrat ou devenu trop étroit, et vont demander un asile et des terres à cultiver à une nation lointaine : à peine débarqués sur les côtes des États-Unis, ces émigrants d'Europe y deviennent la proie d'une foule de brocanteurs de terres, vrais vampires qui sucent leurs faibles ressources déjà amoindries par le coût d'un long voyage, et leur vendent à un prix élevé des lambeaux de terrain. Et cependant ces migrations continues se répètent périodiquement tous les ans, elles sont devenues aussi régulières que celles des oiseaux sauvages ; il n'y a pas jusqu'à la Savoie qui n'ait déjà commencé les siennes.

Et l'Irlande, la malheureuse Irlande ! ne serait-elle point pour nous une mine inépuisable de colons? que de misère, que de privations dans cette île qu'on appelait la Verte Érim, le joyau de l'Océan ! On sait que, par suite de dissentiments religieux et de guerres de partis, Cromwel confisqua les biens des catholiques irlandais (ils étaient cinq millions) : ces terres furent distribuées aux seigneurs anglais, qui en sont encore aujourd'hui les propriétaires; l'Irlandais n'est, lui, que cultivateur mercenaire; à lui le soin de labourer les champs, de les arroser de sueur; au propriétaire anglais les fruits du travail, les produits du sol. Nulle part les propriétaires ne sont plus durs, plus froidement égoïstes que dans l'Irlande; en nul autre pays on n'exploite plus cruellement les malheureux prolétaires. Les Irlandais afferment les champs de leurs tyrans aux conditions les plus onéreuses, les plus inacceptables; ils se font même entre eux une concurrence outrée, qui élève encore le prix de ces marchés : le besoin instinctif de la

conservation et la faim en sont les causes. L'Irlandais se ruine en devenant fermier; il le sait, mais n'importe, il aura pu vivre en attendant : il se bâtit donc avec de la terre une misérable hutte au milieu du champ qu'il doit fertiliser par ses sueurs; moins heureux que les animaux libres, moins bien logé que les castors, il mène dans sa cabane enfumée la plus triste, la plus misérable vie; le jour du terme du paiement est pour lui le plus brumeux de l'année. A mesure que le bail court, ses ressources s'épuisent; et quand il n'est plus solvable, on le chasse impitoyablement de sa hutte et de son champ, pour y faire place à un autre qui se ruinera de même, qui aura un sort exactement pareil. Et cependant, la pullulation de ces prolétaires semble s'accroître en raison même de leur misère. On ne croirait pas, en vérité, ce qu'il y a de dénûment, de malheur profondément senti, dans ces populations de l'Irlande : si donc nos vaisseaux croisaient sur les côtes de cette île, pour embarquer tous ceux qui voudraient devenir dans notre Algérie des propriétaires aisés, ils ne reviendraient pas sur lest; la marchandise humaine ne leur manquerait pas : ce serait comme une traite des blancs, mais tout aussi honorable, tout autant philanthropique que celle des noirs est scandaleuse, inhumaine et digne d'être flétrie.

Que d'autres prolétaires ne recruterait-on pas encore dans la Suisse, les états de l'Allemagne, jusqu'en Italie et dans l'Espagne ! La certitude de devenir propriétaires les allécherait; ils sauraient qu'ils cultiveraient des champs leur appartenants, sous les lois et la protection de la France, de la première puissance de l'Europe, de cette nation que toutes les autres réunies peuvent braver, mais qu'elles ne bravent pas impunément.

La France elle-même ne fournirait-elle pas une grande

abondance de colons? ne gagnerait-elle pas à verser sur ces belles plaines de l'Algérie les essaims de ses prolétaires? La manie de l'émigration, le besoin d'un sort meilleur ne s'emparent-ils pas déjà de nos populations?

Il est des points de nos côtes où cela devient une frénésie: nos départements basques s'en vont, en détail, vers Monte-Video, dans le Brésil. Étrange destinée! migrations étonnantes de ces habitants de nos Pyrénées-Occidentales, dont le langage, le costume, les mœurs ont conservé une si piquante originalité! Leurs pères furent, dit-on, des Phéniciens qui vinrent s'établir, partie près du golfe actuel de Biscaye, partie au cap Finistère; et aujourd'hui, leurs arrière-neveux quittent ce nouveau sol pour fuir vers les Amériques!

Le but du recrutement colonial serait manqué, si la France n'indemnisait pas les premiers colons de leur voyage et de leurs frais d'établissement; car il en est beaucoup qui sont absolument sans ressources, qui ne sauraient, pour leur propre compte, se transporter à vingt lieues de leur manoir. Si l'on veut que les navires qui voiturent annuellement les émigrants d'Allemagne vers les états de l'Amérique du Nord, suspendent leur marche et virent de bord; si l'on veut qu'un vent irrésistible les pousse vers les côtes de la nouvelle Algérie; si l'on désire enfin qu'un courant continu de colons s'établisse à travers la Méditerranée entre l'Europe et l'Afrique, il faut que ces colons puissent être installés en plein travail de culture sur des champs livrés gratis, sans avoir dépensé une obole. C'est là le nœud de la difficulté, une condition *sine quâ non;* sans cela, l'allure de notre entreprise africaine serait lente et boiteuse: la France, pour n'avoir pas fait des sacrifices utiles, perdrait un temps très précieux, vu les circonstances présentes de l'Europe; elle ajournerait dans un lointain

indéfini le sort brillant de la colonie, elle en rendrait le succès incertain. Au reste, les voies de communication les plus économiques se trouvent très bien situées en France pour servir les familles émigrantes dans leur propre trajet et le transport de quelques meubles : ce seraient l'Alsace et la Lorraine qui fourniraient le plus de colons, les plus braves, les plus industrieux; or, une voie nautique continue s'étend de Strasbourg aux Bouches-du-Rhône. Cette verrait aboutir à son port toute la France du midi, au moyen du canal du Languedoc; et nos navires, embarquant dans nos ports de l'Océan les colons fournis par les départements de l'ouest, iraient les déposer aux points indiqués du littoral africain; notre marine marchande et notre marine militaire feraient un perpétuel trajet de nos ports de Cette, Bouc, Toulon et Marseille, au port d'Alger, aux rades d'Oran, de Bougie, de Bone, de Philippeville.

Nous prendrons pour base des travaux de l'Algérie l'envoi annuel de cent mille colons français ou européens; dans la première année, il ne faut compter que sur les premiers. Or supposons que, le même jour, dans toutes les communes de France, on publie à son de trompe que les inscriptions sont ouvertes pour les hommes valides désireux de devenir propriétaires en Algérie; que quatre hectares de bonne terre, ou leur équivalent en terre de moindre qualité, seront livrés gratis à chaque colon; que l'État paiera les frais de voyage et de premier établissement : certes! ce jour-là, il s'agira exclusivement de l'Algérie, sur toute l'étendue de la France; toutes les conversations, tous les projets se dirigeront vers l'Afrique; le prolétaire sera vivement stimulé, les charmes de la propriété le séduiront; un nouvel aiguillon chatouillera son âme. D'ailleurs, les colons volontaires ne s'expatrieront pas au loin; il n'y a pas à franchir un océan entier, un espace immense;

une mer étroite les sépare de leur nouveau sol; un voyage de quelques jours leur suffira pour l'atteindre; ils resteront français; leur langage, leurs mœurs, leurs lois, leur religion voyageront avec eux; ils recevront facilement les lettres de leurs parents, de leurs amis; chaque année nos régiments leur amèneront leurs jeunes camarades qu'ils auront laissés à l'ombre du clocher natal.

Au jour de cette publication solennelle, bien des résolutions seront prises; on peut bien compter sur une moyenne de trois colons volontaires par commune : les cent mille seront donc trouvés. Réunis, à jour fixe, aux chefs-lieux de canton ou d'arrondissement, ils en partiront par détachements, comme font les conscrits; ils recevront une indemnité de *un franc par jour;* arrivés à nos ports de mer, ils passeront immédiatement sur le pont des vaisseaux qui les déposeront aux points indiqués du littoral. Là ils seront organisés, grâce à la présence simultanée des bataillons de l'armée, en pelotons de cent hommes; dix de ces pelotons formeront un bataillon; chaque colon recevra un fusil et sa baïonnette, un équipement militaire complet composé d'une casquette, d'une blouse, d'une capote en toile cirée, de deux pantalons et de deux paires de brodequins.

Afin d'éviter les intrigues, les discordes qui naîtraient de l'obtention des divers grades par l'élection, ils seront distribués aux plus méritants par les chefs militaires chargés de présider à l'organisation.

Durant trois ou quatre mois, les bataillons de cette landwer, intercalés dans les bataillons de l'armée, s'occuperont à fortifier les points de débarquement sur le littoral, à s'y installer sous des tentes et des baraques, à clore, pour leur instruction, des espaces ambiants avec une fortification de campagne. Ils feront aussi de concert des expé-

ditions au dehors, pour préparer les tribus à la soumission et les frapper par un grand développement de forces, cherchant à les rallier ou les combattant, selon les dispositions amicales ou hostiles de ces Arabes. Pendant que les bataillons de colons seront occupés à ces travaux préliminaires et à la confection des lignes, ils recevront une solde journalière, selon les divers grades. Quand ils auront pris position dans leurs villages, au milieu des terres gratuitement concédées, la solde régulière cessera; le soldat sera devenu cultivateur, tout en restant armé; s'il reçoit de nouveaux secours, ce sera à titre d'avances.

Entrons maintenant dans quelques détails relativement au mode de colonisation et à la nature des frontières à donner aux zônes conquises.

La colonisation *en couronne* nous paraît préférable à la colonisation *pied à pied*. Celle-ci exige un déplacement continuel de la frontière, des travaux incessants de fortification; la colonisation en couronne a l'avantage de clore immédiatement un compartiment par une frontière fixe, par une fortification qui ne bougera plus; les colons les plus aguerris, les plus expérimentés resteront sur cette frontière, au poste le plus dangereux; à l'abri de cette ceinture protectrice, les nouveaux colons arrivants s'installeront sur de nouvelles lignes intérieures, jusqu'aux parties les plus centrales.

Quelle sera la nature des frontières des zônes colonisées ?

Napoléon, dont on peut toujours citer l'opinion comme celle du premier des guerriers, classait ainsi les frontières par ordre de mérite : 1° un désert, 2° une chaîne de montagnes, 3° un fleuve.

Il est certain, en effet, que si un large désert nous séparait de la Prusse, de l'Autriche, de la Russie, la France

serait beaucoup plus garantie contre l'action offensive de ces puissances qu'elle ne l'est par le Rhin ou les Alpes.

Il est certain encore que si, à la place des Pyrénées supposées enlevées, un fleuve coulait de Perpignan à Bayonne, nous aurions de ce côté une frontière d'une moindre valeur : il faudrait des forces immenses pour la surveiller ; on ne saurait empêcher une armée ennemie de passer le fleuve en un point ou autre ; tandis que quelques forts placés aux rares trouées de la chaîne pyrénéenne et à ses deux extrémités empêchent sûrement tout cavalier ennemi, toute voiture attelée de venir toucher et insulter notre territoire.

Les cours d'eau sont donc classés avec raison au dernier rang des bonnes frontières. Cela est vrai en Europe où l'on trouve de grandes armées régulières, possédant des équipages de ponts, ayant dans des proportions régulières et fixes l'infanterie qui est leur base, l'artillerie qui leur donne leur puissance d'action et leur force de résistance, et les escadrons qui en sont comme les yeux, qui éclairent et couvrent leur marche. Mais en est-il de même en Afrique où l'on n'a à combattre que des cavaliers nomades, cosaques de tous les pays, une infanterie très rare, sans canons, sans pontons, sans moyens pour en fabriquer, sans chemins pour les mouvoir? Là, au contraire, les cours d'eau peuvent être une excellente frontière : aussi les prendrons-nous de préférence ; mais ils sont rarement assez fournis d'eau pour arrêter un ennemi ; livrés à leur pente naturelle, ils n'offriraient un obstacle suffisant que durant quelques mois de l'année ; en été, leur lit est presque desséché. Les plus grandes rivières, celles qui descendent des plus hautes chaînes de l'Atlas conservent seules une eau courante, mais elles sont presque partout guéables. Il faut donc, sur une rivière choisie pour frontière à une

zône colonisée, établir des barrages solides, inaffouillables, gardés en permanence, arrêtant la pente des eaux, changeant leur lit en une série de bassins profonds. Ces bassins, formant le chapelet, seront réunis entre eux par une cascade en grandes eaux, et séparés par un mur sec et élevé, aux époques de sécheresse. Si les rives d'une rivière le permettent, on peut en dévier les eaux et les faire couler dans un fossé défensif. Dans les deltas en plaine, que forment certaines rivières par leur réunion, on peut en dévier une, et conduire ses eaux dans l'autre par une tranchée horizontale qui sera aussi une bonne frontière.

L'Algérie est admirablement disposée pour l'emploi défensif des rivières qui la sillonnent; car le terrain y est peu large, les chaînes de l'Atlas sont parallèles à la mer; tandis que les rivières, qui en descendent, tombent en général perpendiculairement aux rivages. Les zônes ont donc leurs frontières naturellement tracées par une portion de littoral, le cours de deux rivières, et une seule partie isthmique comprise entre leurs sources voisines.

Citons quelques exemples. La zône de Constantine se trouverait embrassée par la Seybouse et le Rummel, où tombent, d'une part l'Oued-Zénati, de l'autre l'Oued-Boumerzoug, rivières qui prennent naissance sur un même contre-fort. Le Rummel, de ses sources à la mer, le Bousellam précédé d'un affluent et suivi de l'Ajebby forment encore une ganse qui comprend Sétif, Milah, Jigelly; on trouve de l'eau sur ce périmètre presque entier; il n'y a encore là qu'un isthme peu étendu vers Tachouda.

L'Adouse et l'Ajebby, où tombent le Zianin et le Chélir, figurent aussi une zône dont le défilé des Portes de Fer forme la seule frontière sèche. Dans la province d'Oran, la Mina et le Chélif, le cours entier de l'Habra et d'un de ses affluents supérieurs enserrent la totalité du massif de

Mascara jusqu'à la mer : on n'y trouve qu'un contre-fort à occuper par une frontière sèche, entre le moyen et le petit Atlas, vers Saïda. Le Sig, l'Isser affluent de la Tafna, et la Tafna elle-même, ferment aussi presque en totalité la zône commandée par Oran.

Le centre de l'Algérie serait tout entier susceptible de se donner une longue frontière d'eau. La base de cette zône occuperait le littoral entre les bouches de l'Ajebby, près de Bougie, et celles du Chélif; l'Adouse et le Chélir la fermeraient à l'est jusqu'au moyen Atlas, vers Hadjar; au sud et à l'ouest, la rivière de Bordj-Souary, prolongée par le long cours du Chélif, lui fournirait une nouvelle frontière : il ne resterait à fermer qu'une longueur de quelques lieues, comprise entre Hadjar et la rivière de Bordj; encore les hautes montagnes du moyen Atlas et un contre-fort correspondent-ils à cette portion isthmique.

Cette grande zône elle-même, dominée par la position d'Alger, peut être découpée en plusieurs autres; l'Isser, l'Oued-Jer en fournissent les moyens.

Il est donc facile de préjuger l'immense parti qu'on peut tirer, en Algérie, de tant de rivières, barrées ou déviées, mises, par la suppression de leur pente, au niveau des plus grands fleuves, opposant aux Arabes des bassins larges et profonds, ou des fossés à eau courante.

Fixons maintenant la nature de la fortification qui enserrera une zône livrée aux colons. Faut-il une fortification continue? faut-il des forts détachés? Nous ne renouvellerons pas ici une interminable discussion; on a dit, dans nos deux Chambres, tant de bonnes choses en faveur de l'enceinte continue projetée pour Paris, et tant de mauvaises choses pour les forts détachés, que le choix ne doit plus être douteux. Qu'il s'agisse de couvrir une ville ou l'armée qui l'assiége, de défendre une grande position

ou une province, les forts détachés sont également impuissants : ils paralysent et isolent leurs garnisons; des corps ennemis peuvent se glisser entre deux d'entre eux, à la faveur de la nuit ou du fracas d'un orage, ou passer au galop et aller ravitailler une place; on peut également concentrer ses efforts contre un seul, l'écraser en sacrifiant des hommes, et s'assurer ainsi une libre trouée. Une ligne continue, une enceinte sans lacunes assure au contraire la circulation intérieure, permet les réunions de troupes, porte les plus grands efforts de la défense sur le point attaqué, interdit le passage à l'ennemi, est à l'abri d'une surprise, et beaucoup plus capable de résister aux attaques régulières. En Afrique, vers la fin de 1839, lors de cette levée générale de boucliers qui mit notre colonie aux abois, les Arabes passèrent librement entre nos camps avancés, les isolèrent les uns des autres, les bloquèrent, attaquèrent des convois, en égorgèrent les escortes; et, comme ils pouvaient se présenter en force et grouper leurs masses sur tel ou tel autre point, tandis que notre armée était éparpillée et paralysée en détail, ils causèrent bien des malheurs; ils purent à leur aise tout brûler, tout détruire : le seul terrain occupé par les pieds de nos soldats fut à l'abri de leur fureur.

Au reste, ces lignes continues si bonnes, si nécessaires en Afrique, seraient, en bien des circonstances, défectueuses dans notre Europe où l'on a à combattre des armées bien nombreuses et abondamment pourvues de moyens d'attaque : tel fut le sort des fameuses lignes de Vissembourg, de celles de Malplaquet. En fait de fortifications de campagne, on y voit au contraire, parfois, le triomphe des redoutes isolées, détachées; mais il faut qu'elles fassent système, qu'elle soient élevées à la hâte, le plus possible dans une nuit : alors elles peuvent, sur un champ de ba-

taille, briser le premier effort de l'ennemi, et donner quelquefois la victoire à l'armée attaquée, aux troupes les plus faibles. C'est ainsi que les Moscovites vainquirent à Pultawa les Suédois de Charles XII, jusque-là leurs vainqueurs: ils couvrirent le front de leur armée de redoutes combinées; les Suédois s'élancèrent contre elles, en emportèrent quelques-unes, mais leur effort fut brisé; et les Moscovites débouchant par les intervalles, en troupes fraîches et bien formées, remportèrent la plus décisive des victoires. Ils ont gardé un souvenir fidèle de ce fait d'armes et conservé leur reconnaissance à ces fortifications de campagne faites à la hâte et isolées. A la fameuse bataille de la Moskowa, ils couvrirent aussi leur centre et leur droite de grandes redoutes; et l'on sait le parti qu'ils en tirèrent, ce qu'elles coûtèrent de peine et de combattants à Napoléon. La bataille eût été probablement moins meurtrière et plus décisive, si l'on eût tourné ces redoutes, si l'on n'eût point cherché à saisir le taureau par les cornes, si l'on eût écouté Davoust qui voulait qu'on portât la ligne de l'armée française à équerre sur elle-même, de manière que le point occupé par l'extrême droite le devînt par l'extrême gauche. Napoléon, impatient de combattre, brûlant de joindre enfin les Russes, n'écouta pas le conseil du maréchal, il ordonna l'attaque; seulement il prescrivit d'abord au prince Eugène, qui occupait la gauche, de rester en face des redoutes sans se heurter contre elles: là, devait être le pivot de la bataille; l'aile droite et le centre devaient seuls avancer, jouer sur la gauche comme une porte sur son gond. Après le plan de Davoust, celui-là était sans contredit le meilleur; mais Napoléon ne l'exécuta pas jusqu'au bout: le vice-roi, qui devait rester immobile, reçut ordre sur ordre pour attaquer; il s'acharna en vain; l'artillerie des fameuses redoutes l'écrasait: heureusement pour lui que les

cuirassiers français les tournèrent, y pénétrèrent par leur gorge, et firent tout-à-coup briller à ses yeux étonnés l'acier de leurs armures à côté du bronze conquis, dont il était jusqu'alors foudroyé.

Il reste établi à nos yeux qu'une enceinte continue, en fortification de campagne comme en fortification permanente, doit être préférée à des forts détachés : ceux-ci n'ont l'avantage que dans le seul cas où l'on a à couvrir un front de bataille, à rompre le premier choc d'une armée assaillante. Nous regarderions la frontière d'une de nos zônes colonisées comme trop imparfaitement garantie par une série de redoutes, camps, ou autres postes militaires; une défense sans lacunes est seule à adopter. L'expérience est là d'ailleurs pour en prouver toute l'utilité : lorsqu'on a fait à travers la Métidja la route d'Alger à Bouffarik, on l'a enserrée entre deux fossés qui avaient pour but de la préserver des eaux marécageuses de cette plaine; eh bien! quand on a cru ne faire qu'un fossé d'écoulement, on a exécuté une fortification réelle. Ces fossés, larges seulement de six à huit pieds, suffisent pour arrêter les maraudeurs et guérillas arabes qui ne se présentent plus vis-à-vis de cette portion de route, et le voyageur y est en sûreté.

Un compartiment du territoire de l'Algérie, livré aux colons, sera donc enveloppé par deux rivières le long desquelles une fortification de campagne, sans intervalles, sera établie de concert par les colons et les bataillons de l'armée. Les bastions de la ligne, fermés à la gorge, marqueront l'emplacement des villages où les colons habiteront; ces bastions-villages se répéteront de kilomètre en kilomètre. Les dix pelotons de cent hommes d'un bataillon de colons correspondront à un myriamètre courant de ligne. Le commandant militaire de chacun des villages sera pris de préférence parmi les anciens officiers ou sous-

officiers de l'armée d'Afrique, devenus colons. Deux bastions voisins se relieront par une route parallèle au fossé et au parapet de la ligne-courtine. Les canons qui armeront les villages-bastions les plus exposés battront la ligne à distance de quatre à cinq cents mètres, portée du *but en blanc*, et leurs feux se croiseront au milieu de la courtine; c'est dire que leur action sera efficace.

Des tentes et des baraques seront, dans l'intérieur des bastions, les premiers logements des colons. Quand on les y aura solidement établis, ils mettront la main à l'œuvre pour élever leurs bâtiments maçonnés, conformément aux plans dressés par le génie militaire, dans un but favorable à la défense, coordonné et régulier. La forme du bâtiment sera celle indiquée pour les camps isolés; une galerie intérieure régnera tout autour sur le niveau du rez-de-chaussée et au premier étage. La hauteur ne dépassera pas, à l'origine, celle du parapet défensif qui atteindra six mètres.

La *planche* V[e] représente une portion de ligne faite sur une rivière, par bassins successifs; les barrages, de diverses hauteurs, sont élevés dans les gorges les plus étroites et font refluer les eaux; un redan, sur la rive opposée, garantit le barrage; là où serait une roche escarpée, on supprimera ce redan. Afin de prévenir, dans les époques de sécheresse, l'abaissement des bassins par la siccité des sources et l'évaporation, on élèvera les eaux, au pied de chaque barrage, de trois mètres, afin qu'il en reste toujours assez pour empêcher le passage. Si de grands terrains doivent être inondés par ce travail, on s'en inquiétera peu; les procès que les riverains indigènes pourraient susciter se videraient à coups de canon : tout doit céder, dès l'origine, aux nécessités de la défense. Plus tard, aux époques de paix, de conquête et de colonisation défini-

tives, une brèche pourra être pratiquée dans chacun des barrages, et les vallées noyées, submergées, reverront le jour, seront de nouveau sillonnées par la charrue.

Ce système de lignes par barrages successifs est, sans contredit, celui qui doit être préféré; on sera inexpugnable: malheureusement il n'y en a pas de plus long à établir, on ne pourra pas toujours l'employer; dans les gorges étroites, où son assiette sera la plus facile, et où le peu d'espacement des rives empêcherait tout autre système, il faudra forcément l'adopter. Au reste, quand deux ou trois milliers de bras seraient à l'œuvre à la fois pour élever un de ces barrages, la construction marcherait vite. On aurait généralement, à pied-d'œuvre, les matériaux principaux : la pierre, le sable, la chaux. Un tunnel inférieur, ménagé sous le barrage et muni d'une vanne, permettrait d'évacuer les eaux ou de les élever à volonté; des radeaux, des barques iraient prendre sur les deux rives les pierres préparées, et viendraient aussitôt les présenter aux ouvriers qui les placeraient immédiatement. Il sera des points où un seul barrage, élevé de cinq à dix mètres, fera refluer les eaux bien loin, et fournira une lieue entière d'une excellente défense.

Sous le rapport de l'art, la question de ces barrages est déjà jugée; il existe même en ce moment un projet de navigation de la haute Dordogne et de son affluent le Chavanon, élaboré par des ingénieurs distingués, et qui consiste à barrer les gorges parcourues par ces deux rivières, au moyen de murs solides, munis de radiers, et éclusés; on aurait aussi un chapelet de larges bassins, que les bateaux sillonneraient.

La plupart des rivières de l'Algérie, coupant les chaînes de l'Atlas, s'appuyant de longs contre-forts, présenteront des emplacements de choix pour l'établissement de ces

barrages ; on les posera sur la roche , et on les appuiera de la roche.

La *planche* VIme présente un élément de frontière de zône le long d'une rivière déviée de son cours naturel , coulant à pleins bords dans une tranchée presque horizontale , et allant déverser dans le lit d'une autre rivière. Un parapet épais formé des terres de la tranchée appuiera les eaux , leur permettra même , lors des crues , d'envahir une portion de plaine laissée au-delà. Ce procédé, qui est aussi très bon en lui-même , pourra être employé au travers du delta formé par le Chélif et la Mina.

Dans la *planche* VIIme , est représentée une portion de ligne le long d'une rivière non barrée ; les eaux coulent dans le fossé de la fortification , large de dix à quinze mètres : c'est en petit ce que figurent en grand les rivières subdivisées en bassins sans pente ; seulement, au lieu de barrages , ce sont de simples batardeaux situés dans les bastions de la ligne, et soutenant des biefs horizontaux. Ce fossé sera, en outre, un canal d'irrigation et un canal d'amener pour les industriels qui s'établiront dans les nouveaux villages.

Les portions sèches ou isthmiques des frontières des zônes seront défendues aussi par une fortification continue et par des camps militaires placés en avant. En plaine, cette fortification n'est autre chose que celle de la *planche* VII, dans laquelle l'eau est supposée enlevée des fossés. En pays de montagnes , on profitera de tous les accidents favorables du terrain , des pentes escarpées , des crêtes de rochers , etc.

Tels sont les divers éléments des fortifications de l'enceinte continue; on les combinera, on les coordonnera selon l'opportunité des lieux ; le choix en sera déjà fait lorsqu'on commencera le travail; car, dans les courses et expé-

ditions préliminaires, les officiers auront jugé, inspecté, levé le terrain, adopté et jalonné le tracé des lignes.

Voici le gros des travaux de fermeture d'une des zônes. Les colons sont débarqués, baraqués, organisés militairement sur le littoral de la zône, instruits aux principales manœuvres; ils font des expéditions rapides, soumettent les tribus voisines, exécutent pour leur instruction des zônes partielles, le long du littoral ou en des points avancés; on y installe les colons les plus faibles et ceux qui ont été accompagnés de leur famille; les autres transportent en des points avancés, bases prochaines des opérations, des vivres, munitions, objets de campement, outils de travail. A la belle saison on se met à l'œuvre : on commence par une battue générale du territoire à clore et de ses lisières; les colonnes se déploient et marchent, autant que possible, sur un même front; leur nombre, leur force, leurs intervalles de plus en plus serrés donneront la faculté de fouler tout le terrain, d'explorer toutes les gorges, de saisir ou de pourchasser tous les Arabes; on les désarmera autant que possible, on leur prendra des otages. Cela fait, on commencera les travaux de la ligne, par portions de quelques lieues; s'ils sont inquiétés, des corps d'observation les protégeront. Durant l'été, les opérations marcheront moins vite; néanmoins on pourra travailler trois heures le matin et autant le soir. Les approvisionnements, les vivres qu'on ne pourra se procurer sur les lieux, seront amenés par mer et conduits par les colons et soldats des zônes partielles, par ceux qui auront pris place sur le littoral.

Il convient, il est indispensable que ces expéditions soient dégagées de toute entrave : aucune voiture attelée n'y figurera; des fantassins, des cavaliers, quelques compagnies du génie, des canons portés à dos de mulet, d'autres mulets pour les malades, les blessés et les provisions.

A mesure que les colons s'établiront le long des lignes achevées, ils exécuteront les routes reliant leurs villages, et les prolonges, les voitures attelées seront dès-lors libres de circuler.

Dès qu'une zône sera entièrement close, les Arabes qui s'y seraient laissé enfermer, n'ayant plus la ressource de fuir vers l'Atlas ou le désert, se verront facilement pourchassés ou forcés à se rallier. Ici une question se présente : que fera-t-on de ces Arabes englobés dans l'enceinte des zônes? Ceux qui se rallieront franchement n'offrent aucune difficulté : ils seront traités sur un pied d'égalité; seulement on les obligera à se fixer; on leur indiquera les emplacements où leurs tentes seront dressées, où s'élèveront, à leur place et au plus vite, des habitations maçonnées. La *figure VIII* représente un village arabe, avec son quartier d'Européens; car il importe de mettre, côte à côte, la barbarie impuissante à côté de la civilisation victorieuse et armée : le triomphe de cette dernière n'en sera que plus rapide et plus complet; les rapports journaliers établis entre les Européens et les Arabes hâteront, faciliteront le ralliement définitif de ces indigènes à nos mœurs, à nos lois, à nos coutumes. Toutefois on leur laissera, à l'origine, leurs magistrats naturels, le libre usage de leur religion, de leurs lois; ils seront inviolables chez eux; dans le seul cas où la tribu arabe conspirerait ou recèlerait des criminels et des fugitifs, on pénétrera chez elle, on saisira les coupables, s'ils ne sont pas livrés sur sommation. Dans le village franco-arabe représenté, le quartier français est flanqué de quatre tours et muni de moulins à main, de bois, de provisions nécessaires pour un petit nombre de jours; les rues du village arabe sont tracées par des cercles et des rayons dont le centre commun est le milieu du quartier européen. Un Arabe ne pourra mettre le pied sur

le seuil de sa porte ni pénétrer dans sa rue, sans qu'il soit plongé par la terrasse ou les croisées du château-fort qu'habiteront les colons : il serait dès-lors facile d'y étouffer, d'y réprimer toute tentative de révolte.

Si une rivière coule sur l'emplacement du village mixte, on mettra les indigènes sur une rive, les Européens sur l'autre; tout sera distinct, séparé : habitations, jardins, cultures. Deux routes longeront la rivière, la principale sur la rive française ; un pont les reliera toutes les deux. La place du marché sera du côté des Arabes, au débouché même du pont; un premier barrage conduira les eaux dans le quartier français, pour y faire, au besoin, jouer les moulins et y remplir les fossés; un canal de fuite les remettra à la disposition des indigènes.

Mais que fera-t-on des Arabes hostiles ou récalcitrants, enfermés dans les zônes colonisées? On pourrait les exterminer en détail, les détruire comme on a fait des loups en Angleterre, ou les acculer à la mer et les y noyer; mais ce serait là un moyen indigne de la civilisation. On pourrait, à l'exemple des anciens, les réduire en esclavage, les distribuer aux colons; mais ce moyen serait encore indigne de la France. L'esclavage a été, sur le corps de la vieille société, une plaie vivace dont les générations de sociétés nouvelles ont tant de peine à se défaire; il est plus qu'un scandale, qu'une immoralité : il est un danger. Nos amis les Anglais le savent bien; dans nos guerres maritimes, ils n'ont jamais fait faute de jeter le signal de la révolte au milieu des nègres de nos Antilles : de combien de massacres n'est-ce pas là la cause ?

On ne peut cependant pousser au dehors des zônes ces tribus hostiles et récalcitrantes; ce serait se créer des ennemis, les plus redoutables et les plus acharnés. Que faire donc? Certes! tout moyen d'extrême rigueur, déployé à

l'égard de ces Arabes, aurait sa légitime excuse dans leur propre conduite. Quand nos soldats de l'illustre armée d'Égypte combattaient à la fois sur le Nil, dans le désert, et près des montagnes de la Syrie, partout les Arabes se faisaient une fête de mutiler, d'égorger les prisonniers et les blessés; ils leur coupaient la tête et s'en paraient comme de trophées. Dans les dix ans de guerre que nous avons faite en Algérie, les Arabes ont prouvé qu'ils sont toujours et partout les mêmes, qu'ils n'ont point dérogé à leurs cruelles habitudes; et si nos soldats avaient affaire à pareil nombre de tigres ou de panthères, ils ne courraient pas plus de dangers : il serait donc permis de considérer, en Afrique, comme une même famille indigène, les tigres, les lions et les Arabes, et de traiter ces derniers comme des bêtes fauves.

Néanmoins il conviendra d'employer auparavant tous les moyens de persuasion; on usera de patience et de longanimité, jamais cependant aux dépens du salut de la colonie; on leur dira : « Vous pouvez conserver vos lois, vos « usages, votre religion; des terres vous seront livrées, « vous les cultiverez en paix; vos impôts seront légers, fixes, « réguliers ; vous serez traités comme les Français; vous « êtes français dès ce moment si vous le voulez, nous vous « tendons la main en frères.» S'ils refusent, s'ils s'obstinent dans leur hostilité, on les traitera avec rigueur, ils seront poursuivis sans relâche, leurs troupeaux enlevés, ainsi que leurs femmes; ceux qu'on surprendra les armes à la main, seront emmenés prisonniers; on les emploiera aux travaux de fortification, ou autres : c'est là ce que les Arabes redoutent le plus. Une tribu composera, si elle sait les siens prisonniers chez les infidèles : autant ils aiment l'inviolabilité de leur for intérieur, le libre et secret exercice de leurs ablutions et autres pratiques superstitieuses,

autant ils détestent la captivité chez les mécréants, autant ils ont en horreur les prisons et la chaîne des travaux publics.

Certes! il pourra arriver que les Arabes les plus acharnés dans leur haine instinctive contre les chrétiens seront ralliés par la crainte des châtiments, sinon par la loyauté et la franchise des procédés amicaux dont on fera d'abord usage à leur égard. Ils ont d'ailleurs le sens droit et judicieux ; ils ne tarderont pas à apprécier les bienfaits de la paix, de la libre culture de leurs terres. Ils ont aussi le sentiment exquis de la justice; ils estiment la bonne foi, s'ils ne la pratiquent point : chez eux, l'homme prendra bientôt le dessus sur le mahométan fanatique. Si, aujourd'hui, nous avons à combattre les tribus indigènes, si nous ne réussissons pas à les rallier à nous, c'est que nous ne les protégeons pas d'une manière suffisamment efficace. La vengeance d'Abd-el-Kader resterait suspendue sur leur tête comme une autre épée de Damoclès. Ce chef arabe est un despote sanguinaire, il se fait un jeu d'abattre des têtes, son régime est un régime de terreur; l'ambition et l'intérêt le guident dans ces terribles exécutions, dans ces raziahs qu'il opère sur les tribus qui veulent se rapprocher de nous; elles sont incapables de résister à ses moyens d'attaque; un seul bataillon régulier et quelques centaines de cavaliers rouges, arrivant sur le territoire d'une tribu coupable de désobéissance ou de simple froideur, la mettent tout entière à leur discrétion : rien ne leur est plus facile que de s'y livrer à la vengeance, aux exactions, au meurtre, au pillage. Mais lorsqu'une tribu se verrait à l'abri, dans l'intérieur des lignes d'une zône, ou sous le canon de la fortification, à portée d'être efficacement protégée ou secourue, elle serait libre d'obéir à son instinct de paix, à ses goûts de culture, en un mot elle

se rallierait franchement à nous; elle pourrait braver impunément les injonctions d'Abd-el-Kader, arrêter et punir ses émissaires. Resterait à détruire l'influence puissante de leurs marabouts, dont les prédications fanatiques les excitent, car ces prêtres de Mahomet sont comme les prêtres de presque toutes les religions : intéressés, intrigants, et surtout ambitieux et jaloux du pouvoir; mais la conscience de ces hommes saints, de ces ministres du Ciel, n'est pas à l'abri des séductions terrestres; et, au besoin, on extirperait violemment cette cause de discorde, cet obstacle à la fusion générale.

Dans tous les cas, on punira avec la dernière sévérité tout meurtre d'un Français : il faudra que l'yatagan assassin qui tuera un seul de nos soldats, un seul de nos colons, creuse aussi la tombe de toute la tribu, si elle ne livre pas le coupable; et cela non-seulement à l'intérieur des zônes, mais encore dans les provinces non encore colonisées, et simplement couvertes d'un réseau de camps militaires. Il faudra leur inculquer un sentiment profond de la dignité, de l'inviolabilité du Français : tout le monde n'était pas citoyen romain dans les armées romaines; c'était une haute faveur pour une ville des provinces conquises, quand elle se voyait proclamée cité romaine; c'était un grand honneur pour un étranger, lorsqu'il était promu citoyen romain; il revêtait dès-lors un caractère de grandeur et d'inviolabilité, qu'on n'outrageait pas en vain. Pourquoi n'en serait-il pas de même des Français sur la terre africaine et ailleurs ?

La prudence commandera de reléguer les Arabes ralliés dans l'intérieur des zônes; il y aurait du danger à leur confier la garde d'une portion de l'enceinte. Les villages de la ligne seront exclusivement occupés par les Français mêlés, au besoin, d'un petit nombre d'Européens; en seconde et

en troisième ligne, les Européens pourront remplir exclusivement les villages, et même s'incorporer un quart ou un tiers d'Arabes.

La distance de ces lignes concentriques, jusqu'aux parties les plus centrales, sera de cinq à six kilomètres en terrains fertiles, de six à sept kilomètres sur un sol montueux ou peu propre à se couvrir de moissons. Un colon correspondra à dix mètres courants d'enceinte; il lui faudra donc une profondeur de quatre kilomètres pour compléter les quatre hectares de terrain qui formeront son lot. Mais la distribution ne se fera pas ainsi par bandes étroites de dix mètres et d'une longueur démesurée : autour des villages, le terrain propre à la culture des jardins ou aux vergers sera distribué également à tous les colons; on leur donnera le restant des terres plus loin, et le plus possible sans morcellement.

Diverses précautions d'avenir, dont nous n'indiquerons ici que les principales, devront être prises : ainsi tout colon aura, dès la troisième année, un cheval de guerre.

Un hectare sur les quatre, cinq ou six hectares qui feront la part de chacun, sera conservé en essence de bois; l'État gardera les croupes des montagnes, leurs pentes et sommités, ainsi que celles des contre-forts, et y entretiendra des forêts.

Il pourra arriver que des spéculateurs européens, ou plutôt des hommes désireux de s'établir en Afrique sur une belle propriété, recrutent pour leur compte une dizaine de colons, et se présentent à la distribution des lots. Il faudra s'en féliciter, puisque ces colons ne coûteront rien. On pourra donc accorder au même individu une somme de terrains qui pourra aller jusqu'à cent et même deux cents hectares : ce sera une prime aux Européens aisés et possédant des ressources. On leur garan-

tira la conservation de leurs colons en refusant à ceux-ci, agissant pour leur propre compte, toute part de terrain; mais il faudra, d'autre part, que ces gros propriétaires maintiennent au complet leur personnel de colons, à raison d'un par quatre ou cinq hectares. Ce sera un principe général dont on ne se départira jamais.

Quelles objections sérieuses pourra-t-on faire contre ces moyens de conquête et de colonisation de l'Algérie? La principale sera son coût élevé. Fixons d'abord le chiffre le plus probable. Un colon, français ou autre européen, supposé transporté aux frais de l'État en Algérie, et installé en pleine culture, ne coûtera pas au trésor, en moyenne, plus de cinq cents francs, savoir :

Indemnité de voyage pour se rendre à un de nos ports, en supposant une moyenne de vingt étapes.	20 fr.
Traversée sur les vaisseaux de l'État.	15
Un fusil et sa baïonnette.	36
Poudre, munitions.	10
Equipement militaire, tel qu'il a été indiqué. .	100
Frais de tentes et baraquement	30
Une pioche, une pelle, une serpe, une faucille, une faux, un hoyau.	20
Trois cents jours de solde ou vivres, à 0, 75 c. par jour.	225
Frais imprévus de convois, d'approvisionnements, d'armement de bastions.	44
TOTAL.	500 fr.

Les cent mille colons, mis en possession de leurs terres, exigeront donc une somme de cinquante millions. Mais on aura réellement pour cet argent un plus grand nombre de colons installés, puisque beaucoup de militaires de l'armée d'Afrique prendront place parmi eux après leur

libération, puisque enfin d'autres colons non expéditionnaires arriveront d'Europe et s'établiront à l'intérieur des zônes, sans que l'État dépense une obole pour eux; il leur livrera seulement la quotité des terres.

D'autre part, l'armée, maintenue au complet de soixante-quinze mille hommes, exigera une somme totale de soixante-quinze millions; mais il faut en défalquer vingt-cinq millions, attendu que, si elle était en France, elle existerait en partie, et figurerait au budget pour environ cette somme. Reste donc, pour dépense africaine de l'armée, cinquante millions.

La France aurait ainsi à avancer annuellement la somme de cent millions pour mener à terme son entreprise d'outre-mer ; au bout de huit ans ce serait huit cent millions dépensés , quoique les impôts levés sur les lieux et croissant incessamment vinssent d'année en année diminuer ce chiffre posé de cent millions. Dans l'état actuel du trésor, devant les nouvelles dépenses qu'exigent les fortifications de Paris, cette somme paraîtra comme un ballon monstrueux, on se récriera ; on dira : cent millions par année ! huit cent millions, presque un milliard en huit ans ; c'est énorme ! c'est inadmissible ! Et nos chemins de fer, et nos canaux, et nos routes, et nos industries les plus vitales ? il faudrait donc tout interrompre, tout ajourner ?

Nous reconnaissons qu'en effet le trésor est obéré, l'industrie trompée dans ses espérances, le budget des recettes aux abois devant le chiffre des dépenses. Nous nous garderions bien de proposer ce nouveau surcroît de cent millions par an, si nous ne voyions au bout un succès immense et certain, la France agrandie du tiers d'elle-même, une riche province invariablement assimilée à son organisme, notre marine florissante et augmentée, nos ressources développées sur une large échelle. Quand

l'Algérie aura reçu huit cent mille colons valides, armés, cultivateurs et propriétaires du sol; lorsque huit cent mille autres colons y auront pris place à leurs propres frais; lorsque la population totale aura atteint le chiffre de dix millions d'habitants, savoir : quatre de Français, quatre d'Européens, deux d'indigènes noyés et fondus dans cette masse, le résultat obtenu sera énorme; il représentera une valeur décuple de celle qu'il aura coûté. La certitude de l'événement légitime, à nos yeux, cette grosse dépense. Certes! avec huit cent millions, avec un milliard, si l'on veut, convenablement dépensé, on fera mille fois plus que n'ont fait les cinq cent millions et les nombreux bataillons qu'a déjà dévorés l'Afrique, parce que leur emploi a été mal calculé.

Au reste, nous ne demandons pas que cette belle entreprise d'outre-mer absorbe les ressources de la France, paralyse ses industries, suspende le travail des chemins de fer. La France a présentement assez de crédit pour trouver des emprunts à contracter; elle peut absorber à son profit les économies des divers peuples de l'Europe, de même qu'il lui est loisible de s'incorporer l'exubérance de sa population la plus virile.

Dans l'état actuel des nations fortement organisées, ce n'est pas un surplus de dette d'un milliard qui peut les compromettre, les ruiner; loin de là, une forte dette est souvent une nouvelle garantie de la stabilité de l'ordre social et des institutions. Cette dette devient nationale; dès-lors les nombreux rentiers sont intéressés à la conservation des gouvernements, ennemis-nés de tout bouleversement, de toute révolution et même des innovations sociales.

Or, posons-nous cette simple question : la France ne serait-elle pas plus forte avec une population de trente

millions d'habitants en Europe, de dix millions en Algérie, et une dette de six milliards, qu'elle ne l'est avec sa population actuelle de trente-quatre millions et cinq milliards de dette ? La réponse ne nous paraît pas un instant douteuse. Si donc il faut cent millions par an, huit cent millions en huit ans, ou même, si l'on veut, un milliard, et un milliard emprunté pour terminer si utilement, si glorieusement notre entreprise africaine, on ne devrait pas hésiter à faire ce sacrifice, ou plutôt cette avance de fonds.

Une autre objection qu'on fera probablement au projet proposé, sera le défaut de vertu prolifique de la colonisation africaine. La plupart des colons seront en effet célibataires, sans famille, et les vénus bédouines ne les tenteront guère ; mais nous ne manquons pas, en ce genre, dans notre France, de terrains sinon vierges, du moins infertiles ou mal cultivés. Ici le cri de la nature s'accorde en un véritable trio avec la voix de nos intérêts et celle de la morale, pour engager la France à faire suivre immédiatement la colonisation *mâle* d'une colonisation *femelle* : si donc, malgré ce que la proposition peut avoir de bizarre, des convois réguliers de femmes de dix-huit à trente ans, volontaires enrôlées sans enquète préalable trop sévère, étaient confiés à de vénérables sœurs de Nevers, conduits en Algérie et présentés aux colons célibataires sous le zénith du soleil africain, il est probable que cette denrée, qui trouve difficilement cours en France, s'y débiterait à merveille. Il reste sous-entendu que la bénédiction du prêtre et l'intervention de l'officier civil consacreraient préalablement ces nouveaux nœuds de multiplication. Les révérends pasteurs des âmes auraient moins à gémir sur la frivolité de leurs graves et saintes homélies ; les vertueux préjugés de la morale se trouveraient moins en désaccord avec les droits souverains et

immuables de la nature. On devrait préférer ce nouveau mode d'utiliser les femmes, à des créations nouvelles de couvents de nonnes, qu'on croit redevenus nécessaires; et en effet, au lieu de serrer les grains dans les silos, ne vaut-il pas mieux jeter en plein champ leurs germes féconds?

Les adversaires de la colonisation européenne objecteront peut-être encore l'insuffisance de la fortification frontière des zônes livrées à la culture; ils diront que leurs défenseurs ne garantiront pas sur tous les points l'inviolabilité des lignes, que les forces militaires placées en avant ne leur prêteront pas un appui efficace. Mais n'avons-nous pas dit aussi que les Arabes sont impuissants devant les moindres fortifications? ils n'ont jamais pu enlever, malgré la rage de leurs assauts, une seule de nos redoutes de terre, un seul blockaus garni d'une vingtaine de soldats français. Le glorieux et récent fait d'armes de Mazagran ne vient-il pas encore corroborer cette vérité? Cent vingt-six soldats français enfermés dans un faible réduit, sans autre protection qu'un simple mur à pierre sèche, ont résisté durant plusieurs jours à des milliers de fanatiques, qui voulaient leurs têtes et venaient saisir leurs baïonnettes; ils en tuèrent plusieurs centaines, et ils restèrent vainqueurs. Honneur à ces soldats qui ont prouvé l'énergique permanence de la valeur française! honneur encore à eux, si, dans l'ivresse de la victoire et noircis encore par la fumée du combat, ils ont fait à leurs libérateurs cette fière et sublime réponse: « Ce qu'il nous faut! du biscuit, des cartouches et l'ennemi! »

Quant à nous, nous pensons que les zônes colonisées seront suffisamment garanties par la nature des lignes continues que nous avons indiquées, par le concours armé des troupes et des colons, et par ces camps militaires

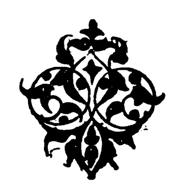
placés en avant des points les plus faibles et les plus attaquables. Dès la première année, après la fermeture des deux zônes d'Alger et de Mascara, les cent mille baïonnettes des colons organisés, les soixante-quinze mille de nos soldats auront tellement maté les Arabes, qu'ils ne songeront plus à la résistance ; le reste des opérations ne sera qu'un jeu.

Si toutefois il faut de l'artillerie pour garnir les bastions des portions les plus attaquables des lignes, ce ne sera pas un grand surcroît de dépense. On choisirait des pièces de petit calibre, des obusiers de 12, des canons de 4 et de 6 : toutes ces bouches à feu seraient coulées en fonte, brutes à l'extérieur, forées et polies au dedans. L'expérience vient de prouver que ces pièces résistent mieux, à poids égal, que celles de bronze qui coûtent dix fois autant ; seulement les effets de l'artillerie opposée les mettraient plus facilement hors de service, mais c'est là justement ce qui n'est pas à craindre en Afrique. Les affûts de ces pièces seraient en fer corroyé, ainsi que les essieux, flasques et crosses. Les roues elles-mêmes se contenteraient d'un double cercle de fer, elles auráient un petit diamètre et un moyeu de fer; les rais seuls seraient en bois. Cette artillerie n'exigerait presque aucun frais d'entretien, et elle remplirait tout aussi bien son but; les intempéries, les alternats successifs de la chaleur et de l'humidité seraient sans effet sur elle; on éviterait surtout ces refoulements des bandes de fer qu'exige la dessiccation des jantes. Ces mêmes pièces, en batterie sur les parapets de certains bastions de l'enceinte, pourraient au besoin sortir des lignes et suivre les expéditions poussées au dehors ; les colons seraient chargés de fournir les attelages et les mulets. En supposant que quelques-unes d'entre elles vinssent à tomber entre les mains des Arabes, de quelle utilité leur

seraient-elles ? où ont-ils des fabriques de boulets et d'obus ?

Enfin, une dernière objection sera peut-être l'absence des bois nécessaires à tant de constructions.

L'Algérie est en effet, sur presque tous ses points, dépourvue de forêts; les indigènes les ont détruites, parce qu'elles servaient de refuge aux lions et autres bêtes féroces; et puis, le parcours continu des troupeaux a naturellement empêché leur régénération. Mais les côtes de l'Algérie ne sont pas si éloignées de celles de l'Espagne, de la Corse, de l'Italie. Au besoin, les sapins des Vosges et des Alpes descendraient la Saône et le Rhône, iraient à la mer former de grands radeaux qui se muniraient de mâts et de voiles, traverseraient la Méditerranée, ou se feraient remorquer par la vapeur. Ces bois, débarqués ou abordés aux centres de rassemblement des colons, seraient travaillés, voiturés le long des lignes, au fur et à mesure de leur confection, et iraient enfin s'utiliser dans les constructions.



CHAPITRE CINQUIÈME.

OCCUPATION MILITAIRE DE LA PROVINCE DE CONSTANTINE.
COLONISATION DES DEUX ZONES D'ALGER ET
DE MASCARA.

Les graves événements se succèdent rapidement dans le cours de ce siècle; maintenant encore l'avenir en est gros, des brandons de discorde brillent sur les points les plus lointains de l'horizon politique; il y a peut-être dans la question orientale, au déclin si rapide, le germe d'un demi-siècle de guerres; l'ambition des chefs des nations a partout les armes à la main : c'est cela même qui doit porter la France à accélérer les phases de sa conquête africaine, et à prendre au plus vite, de l'autre côté de la Méditerranée, une position forte et stable. L'Algérie avec dix millions d'habitants doit être un jour, pour elle, le plus puissant auxiliaire, un allié sûr et fidèle. Que la France se hâte donc d'y cultiver cette vaste pépinière de marins, de soldats et de chevaux qui lui seront si utiles au moment du danger; elle a maintenant assez d'hommes, d'argent et de crédit, pour mener de front sa belle conquête : puisse-t-elle n'avoir jamais à se repentir d'une mesquine lésinerie! puissent ses regards scruter le champ de l'avenir sans timide faiblesse, mais aussi sans un mirage trompeur!

Nous avons déjà dit qu'une armée de soixante-quinze mille hommes est nécessaire en Afrique, pour en opérer et en organiser la conquête, la faire fructifier, en rendre l'allure franche, déterminée. Avec moins de forces on réussirait peut-être; mais peut-être aussi risquerait-on de faire quelques faux pas, de broncher en route, et dans tous les cas on perdrait un temps précieux. Si, sur un champ de bataille où se heurtent les fronts de deux armées, les heures, les minutes ont parfois un prix indicible; dans le champ de bataille actuel de la politique européenne, une année peut avoir aussi une importance immense et faire vivement regretter son mauvais emploi.

Pour aller vite et sûrement dans la grande affaire de l'Algérie, il faut disposer de vingt-cinq mille soldats dans chacune des trois provinces, de Constantine, d'Alger et d'Oran; il faut compter annuellement sur cent mille colons; il faut enfin sacrifier, chaque année, une somme de cent millions. On trouvera ces bases exagérées; on sera libre de les réduire, si l'on veut, sur telle ou telle autre échelle de proportion. Quant à nous, nous les maintiendrons, et notre hypothèse durera jusqu'à la fin de cet exposé. Nous serions heureux de faire pénétrer la foi que nous avons au succès, dans l'esprit des plus sceptiques, et de propager à cet égard toutes nos convictions. Il est des dépenses qu'il convient de faire vite, par grosses portions; celles qui concernent l'Algérie sont de ce nombre. Si, contre un bataillon carré d'infanterie, on envoyait à intervalles cinquante charges exécutées par dix cavaliers, il n'en serait nullement ébranlé; il sèmerait le sol, en se jouant, des cadavres de ses ennemis. Si, au contraire, les cinq cents cavaliers avaient fourni coup sur coup cinq charges successives, exécutées chacune par cent d'entre eux, le bataillon carré aurait pu être ébranlé, enfoncé et

détruit: de même ces millions, qu'on enverrait par dizaines sur l'Afrique, y disparaîtraient sans effet utile, comme du sable jeté dans un torrent; tandis qu'en les employant par cent à la fois, durant quelques années, en leur donnant une escorte de soixante-quinze mille soldats et de cent mille colons, le succès sera rapide et certain, l'effet utile hors de proportion avec ses causes.

La première année, la province de Constantine sera militairement occupée. Constantine, l'ancienne Cirta, capitale de la Numidie, a toujours été et est encore le point central et stratégique de cette contrée; il convient d'en faire un nœud d'opérations; les forces militaires doivent converger vers ce point, comme ceux d'une circonférence vers son centre. Il faut que Bone, Stora, l'ancienne Tucca aux bouches du Rummel, Jigelly, Bougie et Sétif, soient directememt liés à Constantine par des routes garnies de camps à tous les gîtes d'étape, et de postes militaires aux points de passage des rivières importantes; il faut, en outre, que Bougie puisse communiquer librement et sans danger avec Sétif, Zamourah et les Portes de Fer.

Les camps disposés dans ces larges terrains de la province de Constantine auront un triple but : se défendre contre toute attaque isolée ou combinée, fournir des détachements convergents vers les tribus hostiles ou turbulentes, assurer les routes et les communications. Ces camps seront tels que cent hommes y suffisent à leur défense durant deux ou trois jours, afin que les expéditions concertées de quelques centaines de fantassins, cavaliers ou artilleurs, puissent en sortir à heure fixe et avec toute chance de succès. La circulation doit se faire en toute saison, sans danger, sur toute la province de Constantine; il faut qu'une tribu n'y puisse commettre un crime ou un assassinat, un vol ou un acte quelconque d'hostilité, sans qu'aussitôt elle

soit attaquée par tous les côtés, enveloppée et punie. De même, en quelque point du littoral qu'un de nos navires aborde ou se réfugie contre la tempête, un camp sera là à portée de le protéger ou de recevoir ses objets de débarquement.

Voici le tableau des points à occuper dans la province de Constantine, avec l'indication du chiffre des troupes qui les défendront.

Route de Constantine à Bone.

Constantine	2,500	hommes.
Camp aux ruines d'Alligah. . .	400	
Camp au confluent de l'Oued-Alligah et de l'Oued-Zénati . . .	400	
Poste à Myez-Amar	200	
Garnison de Ghelma	500	
Camp sur la Seybouse, à 7 lieues sous Ghelma	400	
Autre camp sur la Seybouse. . .	400	
Bone.	1,000	
Total.	5,800	hommes.

Route de Constantine à Philippeville.

Constantine		hommes.
Camp à Erguareh.	400	
Poste à Gobar-el-Biel	200	
Camp à Arb-Sahal	400	
Garnison de Philippeville et Stora	1,000	
Total.	2,000	hommes.

Route de Constantine aux bouches du Rummel.

Constantine		hommes.
Garnison de Milah.	500	
A reporter. . . .	500	

Report. . . .	500 hommes.
Poste à Oued-Ouagah sur la Jimmilah.	200
Camp à Ouled-Aidoun	400
Camp aux ruines de Tucca. . .	400
Total. . . .	1,500 hommes.

Route de Constantine à Jigelly.

Constantine	hommes.
Camp à Aïn-el-Fouah	400
Camp à Ma-Allah	400
Poste sur l'Oued-Dsaab. . . .	200
Camp à El-Arb	400
Camp à Beni-Amram.	400
Garnison de Jigelly	1,000
Total	2,800 hommes.

Route de Constantine à Bougie.

Constantine.	hommes.
Aïn-el-Fouah	
Ma-Allah	
El-Arb	
Camp à Kramise (Ad Basilicam), sur le Manzouriah (Audus). .	500
Camp à Benisuleyman (Musulubium Horrea)	500
Garnison de Bougie	1,500
Total	2,500 hommes.

Route de Constantine à Sétif.

Constantine	hommes.
Aïn-el-Fouah	

Ruines d'Idicra	400	hommes.
Jimmilah.	500	
Garnison de Sétif.	2,000	
Total	2,900	hommes.

Route de Sétif aux Portes de Fer.

Sétif.		hommes.
Camp sur le Bousellam, à 7 lieues de Sétif	400	
Zamourah (Tamamina) . . .	1,500	
Poste au confluent du Zénin et du Zianin	200	
Camp à Saltourne	400	
Camp à Dra-el-Amar.	400	
Total. . . .	2,900	hommes.

Route de Bougie à Sétif.

Bougie		hommes.
Benisuleyman		
Camp aux ruines de Adficus, sur le Manzouriah	400	
Camp aux ruines de Satafi, sur le Manzouriah	400	
Sétif		
Total. . . .	800	hommes.

Route de Bougie à Zamourah.

Bougie		
Poste au confluent de l'Adouse et de l'Ajebby	300	
Camp sur l'Ajebby	500	
Camp sur l'Ajebby, au confluent de la rivière de Sidi-Eisa. . .	500	
Poste sur l'Ajebby	300	
A reporter. . . .	1,600	hommes.

Report. . .	1,600 hommes.
Garnison à Zamourah	
Total	1,600 hommes.

Route du littoral, de Bone à Bougie.

Bone.		hommes.
Camp à Foura sur le lac Felzara .	400	
Camp à la pointe occidentale du lac	400	
Camp aux ruines de Paratianæ .	400	
Philippeville		
Camp sur l'Oued-Zéamah . . .	200	
Collo.	200	
Camp aux bouches de l'Oued-Zoure, près des ruines de Faccianæ Malidiæ	200	
Camp à Tucca aux bouches du Rummel		
Jigelly		
Camp aux bouches du Manzouriah près des ruines de Coba . .	400	
Benisuleyman.		
Bougie		
Total		2,200 hommes.

Ces quarante-six garnisons, camps ou postes forment un total de vingt-cinq mille hommes de toutes armes; ils seront comme un réseau de fer tendu sur la province de Constantine; cette province est trop vaste pour qu'on puisse la contenir et la dominer également en tous ses points avec vingt-cinq mille hommes. Mais la partie qui se trouve à l'est de la Seybouse est la moins peuplée et la moins dangereuse; on n'aura pas à la redouter; le cours

de la Seybouse sert d'ailleurs contre elle d'obstacle naturel. Au sud de Constantine, Ben-Gannah, si dévoué à la France, fera obéir les tribus qui s'étendent jusqu'aux Hénanechas; El-Mokrany, Kalifa de la Méjana, tiendra facilement en respect la population plus agricole du sud-ouest de Constantine. Au-delà de la ligne de l'Ajebby et des Portes de Fer, tout ce qui s'étend vers l'Adouse et l'Isser sera dégagé de la présence de nos camps; elle ne ferait qu'irriter les Kabyles guerriers qui habitent cette contrée. Ces descendants des Numides n'aiment ni les Maures, ni les Turcs, ni les Arabes, ni les Français; toute domination leur est à charge; leur territoire se trouve coupé par les gorges profondes des chaînes du Jurjurah. C'est là la partie la plus montueuse de toute l'Algérie; quelques camps isolés seraient sans action sur ces populations montagnardes, fières et intraitables. Il faudra attendre, pour les soumettre, qu'une enceinte continue les ferme au sud et à l'est, et qu'une armée, avec des milliers de colons, puisse de force leur imposer le joug. Au reste, ces Kabyles de Bougie et du Jurjurah sont stables; ils habitent des villages, et se livrent aux arts métallurgiques. La fabrication des armes et l'agriculture les occupent, ainsi que le soin des troupeaux; si nous les laissons encore quelques années libres et indépendants, nous les aurons rarement à combattre; car, très disposés à se défendre chez eux, ils ne vont pas volontiers prêter leur appui à des populations avec lesquelles ils ne sympathisent guère.

Mais si nous laissons, pendant trois ans, inoccupé par nos armes ce quadrilatère compris entre l'Ajebby et l'Isser, et fermé par la ligne de Hamsa à Zamourah, nous n'en dominerons que mieux le reste de la vaste province de Constantine; chacun des camps intérieurs pourra, au moyen des fortifications que l'art et surtout la nature dis-

poseront sur leur périmètre, se contenter momentanément de cent à deux cents défenseurs, et pousser au dehors des colonnes de trois à quatre cents hommes, qui convergeront de plusieurs points ambiants sur un point central.

Supposons, par exemple, qu'une tribu comprise entre le Rummel et la Seybouse lève l'étendard de la révolte; un même jour, à un signal convenu, il partira quinze cents hommes de Constantine, et trois cents hommes des camps nombreux qui se trouvent dans cette zône militaire; Bone et Philippeville détacheront aussi un bataillon et quelques pièces de montagne, ou seulement des cavaliers. Cinq mille hommes seront en marche à la fois; la tribu coupable, prise de tous les côtés entre les colonnes, ne pourra sauver ni ses troupeaux, ni ses femmes; elle sera écrasée, et servira d'exemple aux autres. — Il est certain encore que les tribus placées devant le canon des camps, sous l'imminence de rudes châtiments, seront forcées à l'obéissance, et nous fourniront des auxiliaires pour ces expéditions rapides; le rapt de quelques dizaines de têtes de bétail sera un appât suffisant pour faire marcher chacun de ces Arabes pasteurs ou agriculteurs.

Les tribus qui habitent le grand plateau de Milah et les bords de l'Oued-Jimmilah, autrefois peuplés de tant de villes romaines, ne seraient pas mieux conseillées que les autres par leurs velleités de vol, de meurtre ou de pillage. Enserrées dans les quatre lignes, de Constantine à Sétif et à Tucca, de Bougie à Tucca et à Sétif; diagonalement coupées par celles de Bougie et Jigelly à Constantine, elles se verraient interceptées sur tous les points, incessamment rapprochées par douze colonnes arrivant à un rendez-vous commun.

La zône comprise entre le Mauzouriah et l'Ajebby sera aussi encadrée dans quatre lignes de camps qui la contiendront.

Les postes occupés sur le littoral n'auront que de faibles garnisons, parce qu'ils seront naturellement moins exposés, plus vite secourus, et que chacun d'eux présentera un embryon de colonisation.

Si, par impossible, un soulèvement général avait lieu, les expéditions au dehors cesseraient; chacun des camps, approvisionné pour six mois, se défendrait pour son propre compte; mais dès que viendrait l'époque des semailles ou des moissons, lorsque les Arabes quitteraient le fer de la guerre pour le fer de la charrue ou de la faucille, les camps se combinant tour à tour, trois à trois, quatre à quatre, pousseraient des sorties rayonnant sur un même point, incendieraient sans pitié toutes les moissons, feraient main-basse sur tout ennemi atteint, enlèveraient les femmes, les troupeaux; et les Arabes, en proie à la désolation et à la famine, viendraient alors aux portes de nos camps demander l'*aman* et faire humblement leur *meâ culpâ*.

Il est donc rationnel d'espérer que vingt-cinq mille soldats français maintenus au complet, les Arabes auxiliaires placés sous le canon de quarante-six villes ou camps occupés, l'aide de Ben-Gannah et d'El-Mokrany, la crainte des raziahs et des terribles exécutions de la guerre, l'incendie des moissons donnant le signal de la famine, suffiront pour maintenir dans l'obéissance la province déjà paisible de Constantine, jusqu'à ce que l'attaque régulière de la colonisation armée vienne la soumettre définitivement.

En attendant, il conviendra d'éviter d'irriter les Arabes, en leur enlevant des terres pour les livrer à des Européens; on se contentera de fermer quelques compartiments en des points favorables du littoral, autour de nos places et des camps militaires. Nos soldats trouveront sur les lieux une partie des objets nécessaires à leur entretien. Alléchés par le lucre, les Arabes leur vendront du blé, des bœufs, des moutons,

des fruits, de la laine et de la toile ; et, au besoin, si une maligne influence venait d'ailleurs les engager à suspendre tout commerce avec nous, on aurait d'abord recours à des sommations de vente et puis à la raziah ; si ces moyens se trouvaient eux-mêmes insuffisants, la faculté donnée à nos bateaux à vapeur d'aborder en tant de points occupés du littoral, et celle de communiquer avec l'intérieur par des routes munies de camps à tout gîte d'étape, garantiraient de concert la possibilité des approvisionnements.

L'ensemble des camps proposés pour l'occupation militaire de la province de Constantine forme un système solidaire dans ses parties, dont le succès sera certain ; il n'implique pas contradiction avec l'anathème ailleurs prononcé contre les camps isolés. Ici, ils sont les avant-coureurs de la colonisation, ils en jalonnent les lignes et en préparent les travaux ; ils serviront, en outre, à faciliter la fusion et le ralliement définitif des indigènes, en multipliant les points de contact.

Si une expérience de trois ans et le succès du régime appliqué par le maréchal Valée à la province de Constantine consacrent l'espoir de voir cette province soumise et obéissante, par la présence d'une force de vingt-cinq mille hommes, il n'en est pas de même des provinces d'Alger et d'Oran : il convient d'opérer dès la première année, dans chacune d'elles, avec cinquante mille colons armés et vingt-cinq mille soldats.

Exposons d'abord les travaux dont Alger sera le centre; effectuons en grand cette manœuvre appliquée souvent un jour de bataille, savoir : porter des forces supérieures contre le centre de la ligne ennemie, en paralysant les ailes par de fausses dispositions d'attaque ; séparer l'une de l'autre les deux moitiés de l'armée opposée, se rabattre sur l'une d'elles et l'écraser. C'était là une des manœuvres

chéries de Napoléon ; il en fit surtout une brillante application sur le champ de bataille d'Austerlitz : Le maréchal Soult fut chargé d'enfoncer le centre des Russes, et il s'en acquitta bravement ; on sait quels en furent les résultats : des corps entiers interceptés et écrasés, ou acculés à des lacs et noyés ; une victoire décisive. De même, il s'agit ici de porter des masses sur le centre de l'Algérie, en paralysant par une attaque directe l'aile occidentale de la régence, et contenant la province de Constantine par l'occupation militaire ; il s'agit d'isoler complétement l'une de l'autre les deux moitiés du champ de bataille de notre entreprise africaine, celle où Abd-el-Kader est craint, obéi et puissant, de l'autre qui lui est presque étrangère, mais où il tente de faire pénétrer ses intrigues ; il faut que ces deux parties intégrantes de l'Algérie n'aient plus de communication possible que par le désert.

Les lieux se prêtent admirablement à cette grande opération : le Chélif, après avoir traversé une contrée déserte, vient s'engager dans les gorges du moyen Atlas, à une quinzaine de lieues de la mer, vers Skendil-ben-Tyba. Fermons cet intervalle au moyen d'une ligne protégée par des colons armés et organisés, aidés des bataillons de notre armée ; pour rendre le succès plus certain, dirigeons le long de l'Isser une seconde ligne convergeant de la mer vers le même point du Chélif. Les limites de la zône à fermer sont donc tracées : à l'est, par le cours entier de l'Isser, à partir de ses sources vers Aïn-Bésifé ; au sud, par une portion isthmique réunissant Aïn-Bésifé et le Chélif, et une portion du cours de ce fleuve africain. L'Oued-Jer, depuis le pied du mont Gontas près de Miliana, pourrait former la frontière occidentale, qu'on prolongerait jusqu'au Chélif, à travers une plaine et le mont Gontas. Mais d'autres motifs nous portent à adopter un autre tracé : c'est la

ligne du contre-fort continu qui va du Zaccar à Cherchel; ce contre-fort, dirigé du sud au nord, borne la Métidja vers l'ouest; la plaine tout entière sera donc enfermée dans cette zône d'Alger.

Miliana occupe une position éminemment importante dans la stratégie de l'Algérie : fermée au nord par la longue et haute cime du Zaccar, dont une arête élevée court vers la mer, cette ville domine vers le sud, jusqu'au Chélif, les communications entre les deux moitiés orientale et occidentale de la régence. Malheureusement la route qui conduit d'Alger à Miliana est longue outre mesure, tortueuse, accidentée; elle coupe quatorze fois l'Oued-Jer, tandis qu'en droite ligne Miliana n'est éloignée que de trente-deux kilomètres de Cherchel, et la route qu'il est possible de tracer entre ces deux villes essentielles n'aurait pas plus de quarante-cinq kilomètres; elle pourrait, à la rigueur, être parcourue en un jour de marche : il s'agit d'ouvrir cette route, de la semer de moyens de défense et d'éléments de colonisation.

Le mont Zaccar, dont le faîte, dirigé de l'est à l'ouest, constitue plus de deux lieues de la chaîne du petit Atlas, pousse de tous côtés des arêtes d'abord abruptes et qui s'adoucissent ensuite; l'une domine à gauche l'Oued-Jer, à droite la route d'Alger; la deuxième, véritable faîte continu du petit Atlas, laisse Miliana à droite et court vers le Gontas; la troisième se dirige sur le Chélif par la droite de l'Oued-Boulan; la quatrième tombe rapidement vers l'ouest, pour se relever ensuite et continuer la cime de l'Atlas; enfin la cinquième, dirigée du sud au nord, forme le contre-fort continu dont le flanc occidental doit porter la route projetée. Au pic Erressa, à trois lieues du rivage, cette arête-contre-fort se ramifie, comme la main en ses doigts, en cinq autres contre-forts qui tous abou-

tissent à la mer: c'est celui qui court entre l'Oued-Belbak et l'Oued-Nazara qu'il convient de choisir pour l'établissement de la route. Si cette route le long du grand contre-fort de l'Atlas devait en suivre invariablement la crête, elle aurait des parties très escarpées, montant sur les pics et redescendant vers les cols : il y aura avantage à la tenir au niveau des cols, en lui faisant contourner par l'ouest la haute montagne du Zaccar, le pic Erressa et les autres pics qui hérissent la crête du contre-fort; elle aura des vues sur le versant occidental, et des sources en plusieurs de ses points qui marqueront, dès-lors, les gîtes des postes militaires et des établissements de colons. La portion comprise entre le pic Erressa et la mer sera protégée et flanquée par la position de Cherchel placée en avant. A l'ouest du Zaccar, la route se bifurquant enverra un rameau sur Miliana, et se prolongera par l'autre vers l'Oued-Boulan dont elle prendra la rive gauche jusqu'au Chélif. Un poste de militaires et de colons occupera le nœud de la bifurcation. De ce point au Chélif, la route longera une fortification continue garnie, de kilomètre en kilomètre, de redoutes habitées par des pelotons de cent colons; le reste, à partir de Cherchel, n'aura pas besoin des mêmes moyens de défense, parce qu'il correspond au nord de l'Atlas, à des terrains difficiles et escarpés, et que d'ailleurs on ne trouverait pas de l'eau sur toute la ligne; néanmoins on y distribuera, ainsi qu'il a été dit, des postes militaires et des noyaux de colonisation en des points favorables et fortifiés; dès l'année suivante, le cours du Chélif, muni d'une ligne de fortification continue jusqu'à la mer, sera la véritable limite de la zône.

Cherchel acquerra une importance toujours croissante, dès que l'art lui aura ouvert un accès vers Miliana et le Chélif; elle redeviendra aussi florissante qu'elle l'était au

temps des Romains, sous le nom de Césaréa-Julia; elle sera le nœud des communications et opérations sur le Chélif qu'elle atteindra en un autre point, l'ancienne Tigava, en restaurant la voie suivie par les Romains et encore aujourd'hui pratiquée par les Arabes.

Maintenant que les limites de la zône d'Alger sont fixées, exposons les travaux des cinquante mille colons et vingt-cinq mille soldats qui concourront à la confection des lignes d'enceinte. Les points de débarquement et de rassemblement seront Cherchel, les ruines de Tipasa aux bouches de l'Oued-Gourmat, Alger, les ruines de Rusgogna, les bouches de l'Oued-Corso et Dellys. On en prendra vers l'est quatre autres marqués à Mers-el-Fahm, Sidi-Hamed, au cap Sigli et à Bougie.

Durant les mois de janvier, février et mars, les colons s'organiseront militairement, feront leur première éducation guerrière et préluderont aux travaux de la campagne prochaine; la présence des bataillons de l'armée sur tous les points de rassemblement général, leur sera d'un utile secours. Les cinquante mille colons formeront cinquante bataillons, ayant chacun dix pelotons de cent hommes; chaque bataillon occupera un myriamètre courant de ligne, et chaque bastion présentera un village fermé et habité par un peloton.

S'exercer au tir, au maniement des armes, aux manœuvres indispensables; faire des portions de ligne complètes; pousser au dehors, pendant les séries de beaux jours, des expéditions dont le résultat sera d'épouvanter et de soumettre les tribus voisines; conduire de grands convois de blés, viande sur pied, viande salée et bois, aux centres de ravitaillement intérieurs fixés, pour la zône d'Alger, à Miliana, Médéah et Dra-el-Bégal: telles seront les occupations des colons pendant un trimestre.

Chaque centre de réunion pourra faire rayonner ses colonnes à dix ou douze lieues à la ronde, souvent par un mouvement général et concerté; c'est dire que toute une bande de littoral, sur cette largeur de douze lieues, sera battue et soumise avant les grandes opérations.

Cherchel, Tipasa, les bouches de l'Oued-Corso, Mers-el-Fahm, Sidi-Hamed et le cap Sigli seront fermés dans des zônes complétement habitées par deux mille colons, que protégeront des postes militaires.

Deux mille colons relèveront quelques ruines de Rusgogna et fermeront le cap par une ligne continue, appuyée à la mer, remontant l'Hamise et l'Oued-Régara, remplissant la lacune entre ces deux rivières.

Les deux zônes préparatoires les plus importantes seront celles de Dellys et du Sahel d'Alger; traitons d'abord de cette dernière, qu'on aurait dû faire déjà en 1830 ou en 1831. Ces cavaliers hadjoutes et autres inondant le Sahel, incendiant nos fermes jusqu'aux portes d'Alger, enlevant nos compagnies aux bords du Masafran, coupant naguère les têtes de nos soldats à Déli-Ibrahim, sont un scandale qui doit dorénavant ne plus se renouveler; il faut clore le Sahel d'Alger et de Coléah, en faire la place d'armes de notre colonie, le rendre impénétrable aux Arabes. Là doit être notre tête de pont vers l'Afrique, un lieu sûr pour nos colons, un vaste jardin européen, le grande ferme-modèle de nos établissements d'outre-mer. Les difficultés d'enceindre le Sahel sont nulles; pourquoi faut-il qu'à ce sujet, comme en beaucoup d'autres choses, on n'ait fait jusqu'à présent que du verbiage stérile, des plans décousus et ridicules?

On a dit avec raison du mur de pisé, haut de six pieds, épais de deux pieds, que les Arabes le culbuteraient de leur pied, ou y feraient brèche avec un couteau.

Le fossé continu, garni d'un mur maçonné, serait long et coûteux à établir.

Quant à la grille de fer, on la poserait rapidement, mais le coût en serait énorme; les Arabes enverraient, au travers, leurs balles, sinon leurs boulets; ils l'escaladeraient facilement, ou en détruiraient des portions à la volée. Une colonne ennemie, survenue de nuit devant une partie de cette enceinte, l'abattrait par le levier, le marteau ou la hache d'acier, s'ouvrirait un passage ou s'enfuirait à la hâte, emportant peut-être le retranchement.

Les petits postes casematés, distribués le long d'une levée de terre, se verraient enfumés comme renards, asphyxiés dans leurs impuissants abris.

Rien ne paraît plus facile à établir et à défendre qu'un fossé plein d'eau, large de dix mètres, profond de deux, surmonté d'un parapet, flanqué de kilomètre en kilomètre par un bastion fermé et habité par cent colons et au besoin par un poste militaire. Ce moyen est certain et facilement exécutable sur toute la ligne d'enceinte du Sahel d'Alger: en effet, les points les plus bas de la Métidja correspondent au pied du Sahel; là se rendent les eaux de la plaine et celles des collines; leur écoulement a lieu par l'Aratch et le Masafran. Dans le Masafran, à trois lieues de la mer et à seize mètres au-dessus de ses eaux, tombe l'Oued-Telata qui marque la ligne de plus grande dépression en contournant le pied des collines. Du côté oriental, les choses se passent absolument de même: l'Oued-Chabek écoule les eaux du Sahel et de la plaine, vers l'Aratch qu'il rencontre à trois lieues de la mer et à seize mètres au-dessus de son niveau. Les deux moitiés de l'enceinte peuvent donc être symétriques l'une à l'autre.

Un fossé muni d'un parapet et de bastions en terre peut suivre la rive gauche de l'Oued-Chabek jusqu'à l'Aratch qui fournira ensuite des eaux à la fortification jusqu'à la mer.

De même, un fossé muni d'un parapet et de bastions en terre peut suivre la rive droite de l'Oued-Telata jusqu'au Masafran qui fournira ensuite des eaux à la fortification jusqu'à la mer.

Le cours marécageux de l'Oued-Chabek et de l'Oued-Telata ne doit pas compter comme fortification, parce que la salubrité en exigera le dessèchement.

Le fossé ambiant, décomposé en biefs horizontaux d'un bastion à l'autre, pourra toujours être rempli d'eau. Il serait, du reste, possible et facile d'y maintenir constamment un courant : car la portion culminante de la ligne d'enceinte, située à mi-chemin de Sidi-ben-Abderrahman à la ferme du bey d'Oran, n'est élevée au-dessus de la mer que de trente-huit mètres, tandis que le pied de l'Atlas se trouve au-dessus. Si donc un bassin d'alimentation était creusé en ce point de partage, on pourrait y conduire à travers la plaine les eaux de l'Aratch. On dira que les partisans arabes saigneront le canal d'amener; cela serait facile à présent, mais peut-on l'admettre quand on suppose la zône entière d'Alger fermée par une fortification continue? Dans tous les cas, on ferait bien, une fois chaque trimestre, couler l'Aratch dans le bassin alimentaire, en refermant le canal supposé ouvert : cela suffirait, sinon à entretenir de l'eau courante dans le fossé ambiant, du moins à suppléer aux pertes causées par l'évaporation sur la surface entière de ce fossé, qui ne dépasserait pas vingt-quatre hectares.

On serait donc certain d'avoir pour la fortification des fossés pleins d'eau stagnante, sinon courante. Les batardeaux qui décomposeraient ces fossés en portions horizontales, se trouvant dans les bastions habités, se verraient naturellement garantis des tentatives des Arabes, même en supposant que la frontière fût forcée et la plaine envahie.

La portion orientale de l'enceinte, celle qui correspond au bassin de l'Aratch, aurait un développement de vingt-cinq kilomètres et exigerait par conséquent deux mille cinq cents colons. La portion occidentale, celle qui correspond au bassin du Masafran, aurait également un développement de vingt-cinq kilomètres et exigerait aussi deux mille cinq cents colons. Mais il serait possible de réduire les villages situés au bord du Masafran à quatre, qui seraient placés en des barrages établis sur cette rivière et rachetant les seize mètres de pente qu'elle a dans cette trouée du Sahel qui lui permet de s'aboucher à la mer.

Il est permis d'augurer qu'un jour ce fossé d'enceinte du Sahel deviendrait un canal de navigation; les écluses n'auraient à racheter qu'une pente de soixante-seize mètres, dont trente-huit sur chaque branche. En ce cas, une barque sortant de la mer par le canal de l'Aratch, y rentrerait par le Masafran. Ici nous supposerons que notre ligne d'enceinte, au lieu de se poursuivre par le Masafran à partir du confluent de l'Oued-Askarin, le remonte jusque vis-à-vis de Coléah, et la petite zône se ferme, par suite, vers l'ouest, au moyen d'une portion de fortification sèche qui monte sur la colline et en redescend vers la mer, en suivant la ligne actuelle des blockaus : la belle position de Coléah se trouvera ainsi englobée dans ce compartiment fermé. Il n'est pas besoin de dire que les postes militaires de Maelma, Doueira, Ouled-Mendille, Déli-Ibrahim, etc., devenus inutiles, se porteraient sur la ligne d'enceinte, ou en avant d'elle, ou enfin sur la frontière de la grande zône. Les cinq mille baïonnettes des colons de la ligne, celles des nombreux colons qui garniraient le Sahel, lui fourniraient une belle défense.

Passons maintenant à la petite zône préliminaire de

Dellys. De même que la position prise à Cherchel flanquera la ligne d'enceinte vers l'ouest, de même il faut faire vers Dellys un établissement fort, exerçant une action protectrice sur la ligne de l'Isser, s'avançant sur elle, et dominant le pays de Adouah et de Zouaouah, jusqu'au Jurjurah et à l'Adouse. Cinq mille colons prendront donc place immédiatement dans un compartiment fermé par les trois dernières lieues du cours de l'Isser, les cinq dernières du cours du Bourbarek et une portion isthmique de trois lieues, allant de l'une à l'autre rivière. La ligne du Bourbarek enserrera dans deux ganses fermées les deux anciennes villes romaines dont les restes sont à Bordj et à Dellys, dont les voyageurs disent les environs séduisants par leur pittoresque et leur fertilité. La petite zône figurera un château quadrangulaire dont les deux principales tours seront Dellys et Bordj (Tigisi). Une garnison y protégera les cultivateurs; d'autres colons pourront, à l'intérieur, relever d'autres ruines romaines à *Rapida-Castra* et Mers-el-Djinel. La position de Bordj, à l'angle avancé de la petite zône, sera le boulevart de la ligne de l'Isser; elle concourra, avec les autres établissements de Mers-el-Fahm, Sidi-Hamed, du cap Sigli, Dra-el-Bégal et Bougie, à contenir les Kabyles guerriers du Jurjurah.

Pendant le premier trimestre de la première année des travaux, Cherchel aura reçu dix mille colons et quatre mille soldats. Il sera résulté de leur concours la confection de la route jusque sous le pic Erressa, et d'une zône fermée autour de Cherchel : dans cette zône auront pris place quatre mille colons choisis, ainsi qu'ailleurs, parmi les moins propres aux fatigues de la campagne et ceux qui se seraient fait suivre d'une portion de leur famille.

Cette zône de Cherchel, ainsi que sa symétrique celle de Dellys, et les autres zônes partielles établies sur le litto-

ral, seront fermées par le concours de l'armée et de tous les colons, bien qu'une portion seule d'entre eux y prenne une position définitive. Le reste des bataillons et des colons sera disponible pour les travaux de la zône intégrale; nous supposerons que les grandes opérations commencent au 1er avril, au retour de la belle saison. A cette époque s'ébranleront, pour un mouvement général, les colonnes expéditionnaires formées par les bataillons de colons intercalés dans ceux de l'armée, éclairées et soutenues par quelques escadrons, munies au besoin de quelques pièces de montagne, mais affranchies de toute voiture attelée.

Au 1er avril, les corps partis de Bougie et autres points fortifiés du littoral jusqu'à Dellys occupent la ligne du Bourbarek entre Bordj et Koukou, se rabattent vers l'Isser, et se portent dans la plaine de Hamsa par Dra-el-Bégal et les autres routes qui coupent le Jurjurah. Ce mouvement est suivi à droite par les détachements partis de l'Oued-Corso, de Rusgogna et d'Alger, qui fouillent les vallées du Boudouaou, de l'Hamise et de l'Aratch; enfin les colonnes parties de Cherchel, de Teffésah et de Coléah, battent la Métidja et convergent vers le Téniah pour se porter de là sur Médéah. Durant plusieurs jours, l'armée, forte de trente-deux mille colons et quinze mille soldats, battra la plaine de Hamsa et tout le terrain qui s'étend jusqu'au pied du moyen Atlas; elle laissera un bataillon à Hamsa, à Jouob, à Aïn-Bésifé, à Tittery, et sur le Chélir au débouché des Portes de Fer, dont l'entrée, vers Dra-el-Amar, sera au même instant occupée par un détachement des troupes de Constantine.

L'armée se rabat aussitôt sur le Chélif, descend cette rivière, et vient se ranger entre sa rive droite et Cherchel, prête à entamer les travaux de la route et de la colonisation.

Quinze jours auront suffi pour cette battue générale et irrésistible de l'intérieur de la zône à fermer et de ses lisières extérieures ; les résultats en seront : les Arabes circonvenus, effrayés, soumis et en partie désarmés ; des otages pris dans les familles les plus influentes et aussitôt expédiés pour Alger, Dellys, Cherchel et autres points du littoral. Les tribus n'auront pu se soustraire à la marche concertée des colonnes, vu leur rapprochement mutuel et leur convergence : ce sera comme l'invasion de la barbarie par la civilisation.

Il importera, dans ces expéditions, de donner la plus haute idée de la force, de la résolution et de la loyauté des Français ; toute résistance sera brisée, toute soumission accueillie, toutes provisions exactement payées ; on évitera de répandre inutilement le sang ; le pillage n'aura lieu que chez les tribus hostiles ou récalcitrantes ; point de froide cruauté, point de prisonniers massacrés ; on les utilisera, sous une garde sévère, au travail de l'enceinte, là où il serait insalubre aux Européens.

Au 15 avril, l'armée, ravitaillée d'un côté par Cherchel, de l'autre par les magasins préparés à Miliana, se mettra à l'œuvre et fera la portion de ligne indiquée précédemment entre le pic Erressa et le Chélif; cette ligne sera redoublée par une seconde située à six kilomètres en arrière, passant par Miliana, et ayant ses deux extrémités sur le Chélif et au pied méridional du Zaccar. Pour renforcer encore cette portion vulnérable de l'enceinte, deux mille soldats et autant de colons prendront place à El-Cantara ou pont du Chélif, par où arrivent ordinairement les contingents de l'ouest ; ils se verront obligés dorénavant de se contenter des gués du Chélif, qui pourront quelquefois se refermer sur eux. Mais les opérations synchrones de la province d'Oran y maintiendront assez la présence de ses tribus,

qui seront trop intéressées à se garder et se défendre chez elles pour aller courir ailleurs. N'a-t-on pas déjà vu dernièrement la colonne du général Baraguay-d'Hillers se promener dans ces mêmes lieux sans rencontrer d'ennemi, pendant que celle du général Bugeaud opérait sur Tagadempt et Mascara ?

Au 15 mai, l'armée, forte encore d'environ vingt-quatre mille colons et dix mille soldats, aura terminé la première série des travaux et se distribuera sur la rive droite du Chélif, entre Skendil-ben-Tyba et le confluent de l'Oued Boulan. Cette nouvelle portion de ligne, ayant une longueur de six myriamètres, exigera pour sa garde six mille colons. Quelle sera la durée probable de sa confection ? On ne saurait admettre raisonnablement d'autre retard que celui qui proviendrait des pluies et intempéries, très rares à cette époque avancée de l'année. Les tracés des lignes seront déjà faits, dès les courses précédentes, par les officiers du génie et de l'état-major. L'immense supériorité des forces et les opérations de Mascara ôteront aux Arabes toute idée de contrarier les travaux ; enfin la fortification sera constamment en plaine ; dans ses fossés coulera à pleins bords soit l'eau du Chélif, soit celle des affluents descendus de l'Atlas : or, un colon correspond à dix mètres courants de ligne ou à deux cents mètres cubes de terre à extraire du fossé pour être mise sur le parapet ; les bastions en exigeront à peu près autant. Tout colon aura donc environ quatre cents mètres cubes de terre à fouiller et à mettre en place, à une distance moyenne de dix mètres : le résultat de son travail étant la garantie de la possession des lots qui lui seront distribués et la fortification du village qu'il habitera, il aura intérêt à travailler franchement. Si l'on admet qu'il remuera journellement quatre mètres cubes de terre, il lui faudra donc cent jours

pour compléter sa tâche ; nous porterons néanmoins ce terme à cent vingt jours, ou quatre mois. Mais au lieu de six mille colons supposés nécessaires à cette ligne le long du Chélif, il en travaillera vingt-quatre mille, plus une bonne partie de l'armée ; on peut donc réduire à vingt-cinq jours la durée de ce travail ; elle serait même moindre, si, dans la première façon des bastions, on n'élevait pas immédiatement de six mètres les trois faces qui ne sont pas dirigées vers l'extérieur.

Au 10 juin, l'armée, réduite à dix-huit mille colons et à huit mille soldats, commencera les deux myriamètres de portion isthmique comprise entre le Chélif et Aïn-Bésifé, dirigée en grande partie dans une vallée facile : ce nouveau travail, qui absorbera deux mille colons, sera terminé avant la fin de juillet. On consacrera les six derniers mois de l'année à la fortification de la ligne de l'Isser, de Bésifé à la zône de Dellys ; cette rivière parcourt les gorges profondes de l'Atlas, est presque partout acculée à des montagnes ; les barrages y seront faciles à construire, et la saison favorable. Il ne faudra pas négliger cet excellent mode de fortification africaine ; il est préférable à tout autre : par un travail de quelques mètres, on peut ainsi forcer la nature à fournir des lieues entières d'une défense insurmontable pour des Arabes ; il n'y aura pas de meilleur rempart contre l'agression des indigènes, que ces bassins successifs d'une eau profonde et impossible à dévier ; on ne se laissera pas arrêter par l'étendue des terrains à submerger. Si un intervalle de quelques mois n'était pas suffisant pour la construction de ces barrages, malgré l'accumulation des travailleurs, on les poursuivrait l'année suivante ; ou bien encore, dans les parties où les eaux de l'Isser pourraient être déviées dans un fossé latéral, on se contenterait d'une fortification d'un ordre secondaire. Au reste, de

ce côté ne sera pas le danger principal: les forces laissées dans la plaine que domine Hamsa; celles cantonnées à Bordj, à Bougie et sur le littoral; et, par-delà les Portes de Fer, les camps de la province de Constantine, doivent donner de grandes garanties de sûreté.

La ligne de l'Isser comprise entre Aïn-Bésifé et la zône de Dellys n'ayant qu'une longueur de douze myriamètres, douze mille colons lui suffiront. Il en restera donc six mille: ces six bataillons iront former des couronnes autour de Blidah, de Cara-Mustapha, de Dra-el-Bégal, de Hamsa, et aux confluents de l'Isser avec l'Acize et le Zagouan. On aura ainsi, à l'intérieur, un certain nombre de réduits; et, sur le périmètre d'enceinte, des groupes de forces qui seront comme les grandes tours de la fortification, en renforceront la résistance, en préviendront ou repousseront l'attaque.

Ainsi se trouveront closes, avec la grande zône d'Alger, un certain nombre d'autres petites zônes partielles qui en seront comme les réduits, après avoir servi à l'instruction des colons. Dans la partie centrale de ce grand compartiment fermé, à Blidah, sera un corps mobile de cinq mille soldats de toute arme, prêt à voler sur tel point du pourtour dangereusement attaqué. Médéah et Miliana conserveront aussi des garnisons.

La position importante de Bésifé, qui est un nœud de communications et se trouve sur le débouché du moyen Atlas vers Bordj - Souary (*Castellum Andiensis*) , aura aussi, outre ses colons, un ou deux bataillons toujours disponibles pour la marche.

Un corps de deux mille hommes occupera Skendil-ben-Tyba; il y sera spécialement chargé d'un travail utile qui durera peut-être plusieurs années : il s'agit d'établir au

travers du Chélif, dans une de ses gorges les plus resserrées, un barrage élevé de trente à quarante mètres, ayant enfin la hauteur nécessaire pour faire refluer cette rivière jusqu'au lac Tittery. On conçoit toute l'importance défensive de ce grand bassin qui scinderait jusque dans le désert les deux moitiés de l'Algérie, l'occident où la puissance du chef arabe est établie, de l'orient où elle est incertaine et méconnue.

Si toutes les eaux tombées au bassin supérieur du Chélif, du mois d'octobre au mois d'avril de l'année suivante, pouvaient être accaparées dans le lac artificiel, l'agriculture gagnerait immensément dans toute la vallée inférieure pendant les années de colonisation définitive. Un tunnel ménagé au fond du barrage permettrait durant l'été l'écoulement graduel des eaux de l'étang, qui produiraient, sous le puissant soleil de l'Afrique, les plus fructueuses irrigations.

Les travaux de la zône d'Alger viennent d'être exposés; ajoutons encore quelques détails. Les colons installés dans leurs villages fermés se logeront d'abord sous des tentes et des baraques. Au fur et à mesure de leurs loisirs de culture, ils se construiront ensuite des habitations maçonnées formant un système coordonné, d'après un plan unitaire qui sera fourni par le corps du génie. Chaque village exécutera aussi au plus vite une route militaire, le reliant aux deux bastions limitrophes. Ce ne sera qu'un kilomètre courant pour cette première tâche, et l'on aura ainsi un système de routes enveloppant les zônes intégrantes et la zône totale.

Plus tard les colons pousseront d'autres amorces de chemins vers les lisières extérieures, et se donneront ainsi des moyens d'action sur les Arabes du dehors et sur les tribus placées à portée de leurs canons.

Dans les années suivantes, les routes de l'intérieur seront entreprises et activement poussées; elles se noueront en plusieurs centres principaux, tels que Dellys, Alger, Coléah, Cherchel, Bordj, Blidah, Médéah, Aïn-Bésifé, Miliana. On restaurera les voies romaines du littoral et du pied du petit Atlas, celles qui allaient de Médéah à Hamsa et à Caput-Cillenum, celle de Blidah à Miliana et au Chélif; enfin, on exécutera deux routes d'Alger à Médéah, l'une par l'Aratch, l'autre déjà commencée par Blidah et le territoire des Beni-Salas. Celle d'Alger à Hamsa devra passer par le camp établi à la jonction de l'Oued-Zagouan avec l'Isser.

Après avoir exposé les opérations de la zône d'Alger, indiquons succinctement celles qui auront eu lieu en même temps dans la province d'Oran : là, fut le berceau de la puissance d'Abd-el-Kader; là, est maintenant son siége principal. Le pavois voyageur du petit sultan courait naguère de Tagadempt à Mascara, de Mascara à Tlemcen. Dans cette partie de l'ex-régence se trouvent les tribus les plus belliqueuses, les plus riches, les plus fortes en hommes et en chevaux; les fertiles plaines du Chélif, de la Mina, de l'Ill-Ill, les rives de l'Habra et du Sig ont fourni en 1840, à Abd-el-Kader, ces contingents nombreux qui lui ont permis de se mesurer de front avec nos divisions. Aussi ne saurait-on espérer de les contraindre à recevoir le joug, à moins d'y avoir une puissante armée : nous avons supposé vingt-cinq mille soldats et cinquante mille colons armés. Ces forces jetteront facilement la volonté de la France au travers des desseins ambitieux d'Abd-el-Kader; on enceindra cette nouvelle puissance africaine par deux lignes continues de baïonnettes, de la mer au moyen Atlas; ces deux lignes sont naturellement marquées par le cours de l'Habra, et celui de la Mina que prolonge le Chélif durant dix lieues.

Les limites de cette zône qui prendra le nom de Mascara, sa ville principale, sont naturelles : à l'est la Mina, à l'ouest l'Habra, au nord la mer entre les bouches du Chélif et celles de la Tafna, au sud un contre-fort commun au moyen et au petit Atlas, et deux rivières qui en descendent en sens opposés, l'une l'Oued-Neserech qui va à l'Habra, l'autre l'Oued-el-Abd qui tombe dans la Mina. Nous ne répéterons pas complétement les divers détails de la fermeture de cette zône; les colons auront exactement à faire ce qui a déjà été exposé pour la zône d'Alger : s'établir en des points du littoral, s'y organiser militairement avec l'aide et le concours de nos régiments; employer un trimestre à s'exercer aux manœuvres, à pousser au dehors de fréquentes expéditions, à soumettre les tribus environnantes, à fermer des zônes partielles jouant le rôle des réduits dans la fortification, enfin à conduire de grands convois de vivres vers les points avancés, destinés à être des centres futurs de ravitaillement.

Dix mille colons et cinq mille soldats établiront leur camp en chacun des cinq endroits suivants : les bouches du Chélif, Mostaganem, les bouches de la Macta, Arzeou, Oran. Dès que l'organisation sera faite, ces établissements se dédoubleront; on occupera Mazouna, Sidi-Mohamed, les ruines de Vasbaria sur l'Habra, le point du Sig où passe la route d'Oran à Mascara, et enfin le camp du Figuier. Les tribus placées entre la pointe orientale du Sebgha, Vasbaria et la mer, auront suffisante protection, si elles veulent se rallier; sinon, on sera en position de les y forcer.

Du 1er janvier au 1er avril, on poussera des expéditions fréquentes vers Mascara et Tagadempt, qui seront occupés ; on fera la ligne de l'Habra à partir de Vasbaria, on en tracera une autre à travers la plaine de

l'Habra; cette dernière franchira une crête peu élevée pour passer sur l'Ill-Ill, se prolongera par la plaine de ce nom jusqu'à la Mina, à hauteur de Sidi-Mohamed; là cette rivière sera déviée et conduite dans un fossé large et profond, à travers le delta, dans le Chélif vis-à-vis de Mazouna; un pont en pilotis sera fait, près de Mazouna, par les colons et soldats établis en ce point.

Le Chélif grossi de la Mina sera, à partir de ce pont jusqu'à la mer, une frontière suffisante. Les gorges qui conduisent ce fleuve africain à la mer à travers le petit Atlas sont très resserrées, aucune route n'y est tracée, les gués y sont rarement praticables; les Arabes n'ont pas de ponts, n'en peuvent construire de stables à cause de l'impuissance de leur individualisme de tribu, et ils ne savent pas nager; par conséquent les rares tribus qui habitent les montagnes de la rive droite du Chélif ne seront pas à craindre : au reste, les circonstances et l'étude faite de cette rivière feront décider s'il convient de former aussi une ligne continue le long du Chélif de Mazouna à la mer. La petite zône, occupée et fermée durant le premier trimestre, aura une enceinte continue, longue de cent dix-huit kilomètres, savoir : trente-deux de Mazouna à Sidi-Mohamed, cinquante de Sidi-Mohamed à l'Habra sous Vasbaria, et trente-six le long de l'Habra jusqu'aux bouches de la Macta, rivière qui résulte de la jonction de l'Habra et du Sig. Ces cent dix-huit kilomètres représentent cent dix-huit bastions ou villages, qui prendront environ douze mille colons. Mille se fixeront à Arzeou, à Oran, au camp du Figuier, sur le Sig, aux bouches de la Macta, à Mostaganem, aux bouches du Chélif et à Mascara. Il en restera trente mille disponibles pour la campagne; quinze mille soldats y prendront part; il en sera laissé dix mille à la garde de la zône faite et des établissements.

Au 1er avril l'armée sera sur la ligne de Mazouna, Sidi-Mohamed, Vasbaria et le camp du Figuier; elle se portera en avant vers le moyen Atlas. Le 4 avril elle sera sur la route de Mascara à Tagadempt, entre ces deux villes. Aussitôt une conversion en avant, ayant Mascara pour pivot, portera l'aile marchante partie de Tagadempt au pied de l'Atlas qu'elle longera jusqu'aux sources de l'Oued-el-Abd. Le 10 avril elle fera un mouvement en avant qui la conduira le même jour sur l'Habra; trois jours seront consacrés à battre et à soumettre les tribus des Giafras, Ouled-Khalet, Ouled-Abdad, Ouled-Ibrahim, Jouama, Sidi-Yaya, qui habitent le haut Habra et ses affluents. Le 15 avril l'armée sera à l'œuvre de la fortification le long de l'Habra, entre les ruines de Castra-Nova et celles de Vasbaria, où les instruments de travail auront été rassemblés. Cette ligne, longue de soixante kilomètres, sera terminée le 15 mai. Du 15 mai au 1er juin on fera les vingt-cinq kilomètres de fortification le long de l'Oued-Neserech, de Castra-Nova au sommet du contre-fort où un fort poste sera laissé. Durant les quatre mois suivants, époque des chaleurs, on exécutera, à petites journées, le reste de la ligne le long de la Mina jusqu'à Sidi-Mohamed, pendant une longueur développée de cent douze kilomètres environ. La Mina appuyant généralement sa rive gauche de hautes collines, c'est sur sa rive droite que la fortification sera établie; les fossés se rempliront partout de ses eaux. La zône de Mascara se trouvera ainsi fermée vers le 1er octobre, et les nouveaux colons ensemenceront leurs terres dès cette année.

Les lignes exécutées n'exigeront que vingt mille colons sur les trente mille qui étaient à placer; les dix mille restants formeront des couronnes autour de Tagadempt, Mina, Castra-Nova, Callah, et une double couronne autour de Mascara, chef-lieu de cette zône.

Les forces militaires se disposeront sur le périmètre, notamment à Mazouna, Sidi-Mohamed, Mina, Castra-Nova, Victoria, autre ancienne ville en ruines; sur le Sig, au camp du Figuier et à Oran. La zône se verra, de tous les côtés, à l'abri d'une agression; la garnison avancée de Tagadempt et trois mille colons la protégeront du côté de la vallée du Chélif.

La puissance d'Abd-el-Kader sera ainsi coupée en deux tronçons qui ne pourront se réunir, à cause de l'interposition de la zône occupée; son étoile pâlira fortement le jour où quarante mille baïonnettes françaises brilleront à la fois dans la plaine de Mascara. Le prestige de son autorité s'évanouira aux yeux des Arabes étonnés du développement de tant de forces. Dès ce jour on pourra leur imposer le choix définitif entre le chef africain et la France. Les tribus qui voudront s'affranchir du joug d'Abd-el-Kader, de la tyrannie de ses bataillons réguliers, viendront se ranger sous la protection désormais efficace de nos lignes, et à l'intérieur de la zône où des terres leur seront régulièrement distribuées. Ce sera même le cas de récompenser généreusement les tribus qui nous ont été dévouées, et qui ont souffert pour notre cause. Les Smélas et les Douairs pourront être installés dans la belle plaine du Sig, ou sur le fertile territoire de Kéristel, entre Oran et Arzeou; les Cherfas, près de Mostaganem, si fort maltraités par les kalifas d'Abd-el-Kader en 1840, prendront un riche lot dans les plaines de l'Ill-Ill, de la Mina ou de Geha; nous aurons là de chauds alliés, s'il est nécessaire de défendre les lignes ou de pousser au dehors des pointes offensives. Les Borgias qui occupent la plaine de l'Habra ont été nos constants ennemis; ils ont fourni jusqu'à quinze cents cavaliers à Abd-el-Kader; on les punira sévèrement si, dès l'origine, ils ne se rallient pas avec franchise.

Les routes à exécuter dans la zône de Mascara auront pour nœuds principaux la ville de ce nom, Mina, Callah, Sidi-Mohamed, Mazouna, Mostaganem, Vasbaria, Victoria et Castra-Nova.

Les chemins actuellement pratiqués par les Arabes sont en général bien tracés; sous ce rapport, l'instinct de ces nomades les a admirablement guidés; ces chemins, bons pour des cavaliers, joignent le plus souvent deux lieux opposés, par la plus courte distance. On utilisera ceux qui paraîtront susceptibles de l'être; ils devront devenir au plus tôt praticables pour les voitures.

Le Chélif aura, dès le commencement de l'année, reçu deux ponts, l'un près de la mer, l'autre sous Mazouna.

Durant cette campagne, les approvisionnements seront en partie venus de France, d'Espagne et même de Maroc; des escortes mixtes de soldats et de colons les auront conduits du littoral vers l'intérieur.

Les ravitaillements subséquents suivront les mêmes voies, en attendant que les colons puissent par leur travail pourvoir à leur subsistance.

Les deux zônes d'Alger et de Mascara, closes dans la première année des travaux, pourront tirer de nouvelles garanties de défense et de sûreté des tribus ralliées qu'on établira sur les lisières, de l'autre côté du fossé ou de la rivière qui en tiendra lieu; les camps placés au dehors serviront à les protéger et à les contenir. Il sera urgent de faire de ces tribus non-seulement des neutres, mais encore des alliés chauds et utiles; si elles ne comprennent pas à cet égard leurs véritables intérêts, on leur fera ouvrir les yeux sur eux à coups de canon. Chacune d'elles sera avertie que si elle ne prévient pas immédiatement des desseins et de l'approche de l'ennemi, que si elle ne prend pas elle-même les armes pour le repousser vigou-

reusement, elle s'exposera à recevoir, en temps opportun, de sévères châtiments. Les tribus qui ne voudraient pas entrer dans cette voie ou qui seraient hostiles dès le commencement se verront expulsées de leur territoire; on mettra à leur place, de gré ou de force, d'autres tribus de l'intérieur; il faudra bien que celles-ci se maintiennent sur leur nouveau sol contre les anciens possesseurs et leurs alliés: notre secours leur deviendra donc nécessaire; ce sera un moyen de nous assurer avec elles réciprocité d'alliance et de rapports amicaux.

La rapidité des signaux aériens présentera aussi contre un ennemi aussi agile, aussi apte aux embûches que le sont les Arabes, une bonne ressource pour la défense; les télégraphes, déjà installés avec succès sur plusieurs points de l'Algérie, devront donc occuper les lignes principales et les camps situés en avant d'elles. Leurs directions convergeront vers le chef-lieu, dans chaque zône colonisée; quelque rapides que soient les nouveaux Numides lançant leurs chevaux au travers des plaines de l'Algérie, les signaux aériens les devanceront: renseignées par ces dépêches, que le brouillard presque inconnu sous le ciel africain n'interrompra pas comme dans notre France, des forces militaires se porteront au-devant des groupes ennemis, tandis que d'autres iront s'interposer sur le chemin présumé de leur retraite.

Nous allons, à la fin de ce chapitre, ajouter des réflexions sur quelques questions importantes, non pour les traiter à fond, puisqu'elles ne sont pas de notre ressort, mais pour attirer sur elles l'attention des hommes spéciaux. Au moment où nous indiquons et proposons les moyens de faire affluer vers l'Afrique des millions d'Européens, il ne sera pas hors de propos de hasarder quelques conjectures sur les précautions hygiéniques à prendre afin

de prévenir les effets désastreux d'un climat jusqu'à ce jour bien meurtrier; la chose en vaut la peine : n'oublions pas que depuis dix ans l'Algérie est devenue comme un minotaure pour la France entière; elle dévore l'élite de l'armée, la fine fleur de notre jeunesse va se flétrir et périr annuellement sous les dards du soleil africain; des régiments entiers sont couchés en détail sous le sol de notre récente colonie. Le 67e de ligne, presque totalement formé de jeunes Parisiens, a blanchi les camps de leurs ossements; le 10e léger y a renouvelé presque tout son effectif; le 12e de ligne ne ramena sur nos rives, en 1839, que cinq cents soldats des deux mille qui les avaient quittées en 1837. Le 3e léger, le 24e de ligne, nos régiments de chasseurs si braves et si impétueux, se sont vus plus d'une fois décimés par le climat. Dans la seule année 1840, le sol de l'Algérie, qui ne semble jusqu'à ce jour hospitalier qu'à des cadavres, s'est ouvert et refermé sur quinze mille enfants de la France; à peine un vingtième d'entre eux ont eu la consolation de tomber glorieusement devant l'ennemi; tous les autres se sont éteints d'une mort triste et obscure dans les hôpitaux ou les camps militaires.

Les trois principales maladies qui attaquent les Européens transplantés en Afrique, sont : la fièvre, la dyssenterie, l'ophtalmie.

Les causes de la fièvre y sont nombreuses : une nourriture malsaine ou irrégulière, des fatigues outrées, des arrêts de transpiration, l'insomnie, le bivouac dans la boue, les habits mouillés, conservés sur le corps surtout pendant le sommeil engendrent ordinairement cette maladie; c'est à la sagesse, à la sagacité, au bon sens et à la surveillance des chefs qu'il faut demander, plutôt qu'aux médecins, d'en atténuer et prévenir les effets.

La fièvre est encore engendrée par les miasmes méphitiques : un terrain bas et marécageux se couvre d'eau dans la saison des pluies, et se charge de matières organiques qui fermentent ensuite et entrent en décomposition durant l'été; le soleil couve en quelque sorte et fait éclore ces miasmes, éléments de fièvre. Ce qui rend la peste si fréquente en Égypte, c'est le débordement du Nil suivi de sa retraite, c'est l'effet du puissant soleil d'avril et de mai sur les matières végétales dont les eaux et les moissons ont imprégné le sol.

En Algérie le mal n'est pas aussi étendu, parce que ses éléments n'opèrent pas sur une assez large échelle; néanmoins la banlieue marécageuse de Bone, les portions immergées de la Métidja et les sebghas qui avoisinent Oran font naître tous les ans des fièvres périodiques, surtout lorsque le vent chaud du désert vient aider l'action éclosive des rayons solaires. Les antidotes péremptoires à ce mal naturel consistent dans le dessèchement régularisé des portions marécageuses du sol, et dans une culture générale, combinée, qui étende la nappe des végétaux épurateurs; mais on ne saurait évidemment demander ces moyens qu'à une époque plus avancée de civilisation et d'industrie africaines, qu'à une population plus dense. Les seules précautions préservatrices qu'on puisse prendre actuellement consistent dans un certain choix d'aliments et dans la généralisation de l'emploi du vinaigre.

Les Romains, qui foulèrent si longtemps sous leurs pieds ce même sol africain, faisaient un constant usage d'*acetum;* leurs historiens nous disent et nos auteurs militaires répètent que, tant que les armées romaines avaient de l'*acetum*, elles étaient à l'abri des fièvres et épidémies qui se manifestaient dès qu'il venait à manquer. Pourquoi donc n'imitons-nous pas les Romains? est-ce le

cas de faire de l'innovation alcoolique? pourquoi substituer l'eau-de-vie, le *trois-six* au liquide dont l'expérience a toujours sanctionné le bon usage et démontré les salutaires propriétés ?

En fait d'hygiène, le soldat et le cultivateur sont aussi ignorants, aussi brutes, aussi insouciants que les sauvages. Donnez de l'eau-de-vie à un soldat, et dites-lui de la mêler à l'eau qui forme sa boisson ordinaire : il vous écoutera en souriant et il l'avalera, s'il le peut, en petits verres. Faites le mélange sous les yeux des chefs préposés aux distributions : le soldat méprisera l'eau alcoolisée ; il regardera avec dédain la cruche contenant le précieux liquide pollué par un mélange impur ; et d'ailleurs cela est-il praticable pendant les marches, lorsqu'on arrive fatigué et haletant devant une mare bourbeuse ou une rivière saumâtre ?

Donnez au contraire du vinaigre au soldat, et essayez de lui dire de le boire pur : il s'en gardera bien; il en acidulera, par raison et sans contraite, l'eau souvent malsaine qui doit étancher sa soif.

Le vinaigre est plus facile à faire que l'eau-de-vie, et impossible à falsifier comme elle.

On ne saurait boire le vinaigre pur; il forme avec l'eau un mélange tonique et non désagréable au goût. On ne saurait, au contraire, empêcher totalement le soldat de boire pure l'eau-de-vie qu'on lui donne; on n'est pas certain qu'il la versera dans sa boisson aqueuse.

L'alcool est enfin sans action chimique sur les miasmes méphitiques, sur les parties ammoniacales qui les composent en général; le vinaigre étant au contraire un acide et un acide volatil ainsi que ces miasmes, il doit donc tendre à les neutraliser, soit qu'on les absorbe par la respiration, soit qu'ils pénètrent dans les voies digestives.

Il est donc bien des raisons de restaurer le rôle du vinai-

gre, liquide toujours sain, et d'exclure le plus possible l'eau-de-vie, à effet souvent nuisible et toujours problématique quant à son utilité; l'eau-de-vie, que tant de vendeurs attachés aux pas du soldat falsifient parfois d'une manière infâme, en la mêlant d'acide sulfurique et autres drogues qui sont de véritables poisons.

Dans tous les pays méridionaux, les cultivateurs et les hommes de peine ont toujours fait usage, pour leurs aliments, d'ail, d'oignons et autres plantes à arôme fâcheusement incommode. Les Israélites employés à l'érection des pyramides égyptiennes se nourrissaient d'oignons, que probablement ils ne cuisaient pas plus que les briques façonnées par leurs mains. Horace, dans son ode *in allium*, fulminait contre l'habitude qu'avaient les moissonneurs italiens de se gorger d'ail... : *ó dura messorum ilia !...* Enfin, l'ail du Gascon et du Provençal, bien que chanté par un de nos soi-disant poëtes, est encore redouté du Parisien. Les Arabes eux-mêmes en font un grand usage; ils mangent volontiers, en tous lieux, des oignons sauvages et autres plantes de même nature que leur instinct leur fait découvrir. Pourquoi donc n'admettrait-on pas que cette engeance de plantes est utile ou nécessaire, en pays chauds, pour les hommes de peine et par conséquent pour les soldats, que c'est là un aliment anti-fébrile? Pourquoi dèslors n'en généraliserait-on pas l'usage dans nos troupes africaines? les soldats ne se feraient pas beaucoup prier pour cela; ce serait même aller au-devant des goûts de bon nombre d'entre eux.... D'autre part, ils n'auraient pas souvent l'occasion de craindre d'inspirer du dégoût aux petites-maîtresses, et probablement les bédouines ne sont pas très délicates sur ce sujet. Le soldat qui oindrait d'ail, comme fait le Provençal, la croûte de son pain plus noir que ne le prescrit l'ordonnance, et le mangerait ensuite, n'en

avalerait que mieux l'eau vinaigrée, et le tout éloignerait peut-être la fièvre, ainsi que la petite-maîtresse de tout-à-l'heure.

Il n'est pas de maladie plus commune et plus cruelle en Afrique que la dyssenterie; c'est elle surtout qui se charge de décimer nos bataillons : elle change peu à peu l'homme en un spectre, et le spectre en un cadavre. Les causes qui l'engendrent sont, en général, les mêmes qui engendrent aussi la fièvre dont elle est le plus souvent précédée. Il faut mettre au premier rang l'arrêt de la transpiration, qui suit une transition trop subite du chaud au froid; c'est la répercussion sur les intestins des fonctions vitales de la peau : or, la peau est la plus grande des surfaces que présente le corps humain; aussi son fonctionnement régulier est d'une telle utilité dans les pays chauds qu'en Égypte, au lieu de la question d'usage: Comment vous portez-vous? on demande: Comment suez-vous? Il est donc essentiel que cette enveloppe naturelle du corps humain reste dans son état normal; la cessation de son rôle exutoire rompt l'équilibre de l'économie animale; les intestins, qui sont l'homme physique intérieur, en éprouvent des effets de réaction; ils s'enflamment, le tube digestif tout entier s'irrite, et devient le siége d'un mal qui mine de plus en plus et éteint l'individu attaqué.

En ce qui concerne cette affection meurtrière, l'hygiène consiste donc à conserver à la peau ses fonctions, et la médecine à les lui restituer quand elle les a perdues. Mais, dans ce dernier cas, que convient-il le mieux : attaquer directement et vigoureusement le mal, chercher à le déloger de force de son siége intestinal, ou ramener peu à peu la surface cutanée à son rôle naturel? Loin de nous l'intention d'attaquer les médecins militaires; il ne nous appartient pas non plus de porter un jugement sur leur

degré de science acquise, et sur la bonté de leurs procédés de guérison ; quant à leur zèle et à leur dévouement, chacun se plaît à en faire l'éloge. Mais nous connaissons beaucoup d'officiers qui, soignés dans les hôpitaux de l'Algérie pour des dyssenteries tenaces, se plaignaient d'avoir été en quelque sorte offerts en pâture à des centaines de sangsues. Ce petit animal est maintenant le dieu de la médecine; on lui donne notre corps pour autel et pour victime; il lui faut de copieuses libations de sang humain; en cela nos grands sacrificateurs, les hippocrates modernes, ressemblent quelque peu au *Sangrado* de Le Sage et à celui de Molière, qui disait : *sannare et posteà resannare*. On dit à présent : *sangsuas applicare et posteà sangsuas reapplicare*. C'est à peu près la même chose. Qu'on fasse fonctionner sur nos veines l'acier aigu de la lancette, ou le dard du reptile en honneur ; c'est toujours une doctrine de sang. Pour combattre le mal intestinal, au lieu de faire charger à la baïonnette de noirs bataillons de sangsues, ne vaudrait-il pas mieux faire jouer l'artillerie des *émollients* et des *opiacés ?* Il est fâcheux qu'on ne puisse dresser une statistique de la population noire de nos étangs ; nous y verrions probablement que notre entreprise africaine lui cause aussi une véritable mortalité; et si ces milliers de soldats français qui dorment sous le sol de l'Algérie pouvaient se lever, ils ne réclameraient pas contre cette assertion, ils nous montreraient sur leurs corps vingt fois plus de morsures de sangsues que de trous de balles ou de coups d'yatagan.

Un exercice modéré, des vêtements de laine, une diète sévère et coupée uniquement par quelques aliments amilacés et des boissons tiliacées, calmantes et sudorifiques seraient peut-être des moyens et remèdes plus puissants que des légions de sangsues, pour ramener la peau à ses fonctions exutoires quand elle les a perdues, quand les

intestins s'en sont emparés. En Afrique, ces diverses substances devraient faire partie intégrante de tout convoi, de tout approvisionnement; ou, si on les possède, il faut éviter de ne pouvoir les emporter ou s'en servir, *faute de fioles*.

Les soins hygiéniques, propres à prévenir dans une armée la désastreuse invasion de la dyssenterie, sont bien nombreux; on ne saurait les indiquer tous : les principaux consistent à éviter, quand on est en sueur, les refroidissements brusques, les courants d'air, à se remettre en mouvement dès qu'on sent les frissons courir sur la peau; à suivre le plus possible une transition lente dans tout passage du chaud au froid ; à atténuer par un exercice, prolongé même dans les haltes et gîtes d'étape, l'effet de la pluie survenue sur le corps transpirant. De la part des chefs militaires, une surveillance active et sévère, exercée sur la qualité et la quotité de la nourriture et des boissons; de la sagacité dans l'appréciation du degré de fatigue, d'insomnie et de locomotion, dont le soldat chargé est capable ; empêcher l'abus des fruits, et de se gorger d'eau quand on est en sueur et haletant.

L'usage des vêtements de laine est surtout un bon préservatif; les anciens ne connaissaient pas le coton, et employaient moins que nous les tissus de lin; mais, en revanche, ils portaient sur la peau des étoffes de laine ; les Arabes en ont eux-mêmes conservé l'habitude; c'est donc le cas de citer le distique latin :

Si Romæ fueris, romano vivito more;
Si sis alicubi, vivito sicut ibi.

Chez tous les habitants des pays chauds, l'on voit des ceintures de laine, des vêtements de laine, même des coiffures de laine : témoin le Catalan dont le costume est, certes, tout aussi gracieux que celui de nos cultivateurs.

Pourquoi donc ne pas généraliser chez le soldat l'usage de vêtements de laine, placés immédiatement sur le corps, enveloppant surtout les reins et l'abdomen? la discipline militaire fournirait amplement les moyens d'en exiger et vérifier la propreté constante.

Un grand nombre de soldats de notre armée d'Afrique furent atteints d'ophtalmie, et l'ophtalmie entraînait souvent la cécité. Ces cas ne sont pas rares dans nos bataillons actuels de l'Algérie. Quelles en sont les causes? comment en prévenir les effets? Ceux qui n'offrent pas leur raison en holocauste aux saintes traditions, d'origine incertaine, sont loin d'admettre que tous les hommes dérivent d'un couple unique, primitivement sorti des mains du Créateur; ils pensent, au contraire, que la création jeta en divers points de notre globe, inégaux en latitude, un ou plusieurs couples d'un grand nombre de variétés de l'espèce humaine : il nous paraîtrait, en effet, également déraisonnable de croire que le Lapon doit habiter sous l'équateur, que le nègre est fait pour les régions polaires, et que l'un et l'autre descendent directement d'Adam et d'Ève, créés, nous dit-on, dans le paradis terrestre, région asiatique d'entre le Tigre et l'Euphrate. Les diverses variétés de la race humaine ont dû vivre primitivement dans des climats bien différents les uns des autres : ici, un soleil ardent, une atmosphère embrasée; ailleurs, un ciel brumeux, des terres froides, un soleil presque ridicule, effleurant à peine l'horizon. La nature, éminemment providentielle en toutes choses, dut approprier nos divers organes aux climats divers des contrées qui furent des foyers de création; il y a, entre autres, une loi généralement remarquée : c'est que les cils et sourcils, défenses de l'œil, sont de plus en plus foncés en couleur chez les créatures, à mesure qu'elles se trouvent plus rapprochées de l'équateur; cela faisait

dire à un célèbre naturaliste, que si on lui montrait un cil d'un mammifère inconnu, il déterminerait *à priori* par quelle latitude probable vivait ou avait vécu l'animal.

Le noir étant absorbant pour la lumière, cette couleur a dû être et est en effet la teinte générale des cils et sourcils des hommes et des animaux qui habitent la zône torride et les parties les moins élevées des zônes tempérées ; la nuance fléchit ensuite, en montant vers les pôles ; on trouve le brun, le châtain, le blond foncé, et puis enfin le blond presque incolore et le blanc.

Il est probable que si l'on transportait et faisait vivre dans une même région équatoriale cent mille Lapons pur sang, autant de Russes, de Prussiens et de Français, il surviendrait dans ces diverses catégories d'hommes un nombre proportionnellement plus grand de cas d'ophtalmie et de cécité : les observateurs rigides, les calculateurs scientifiquement curieux nous apprendraient peut-être que ces cas seraient proportionnels aux sinus, tangentes ou autres lignes trigonométriques, simples ou carrées, de la latitude normale des diverses classes d'Européens transplantés sous le ciel africain.

En ce qui concerne l'ophtalmie, le problème consiste donc à suppléer par l'art aux défenses naturelles de l'œil chez l'habitant des latitudes élevées transféré en des latitudes moindres. Dans toutes les parties de l'Afrique, également déversée vers l'un et l'autre hémisphère, sur des lignes croisées allant du Nil au Sénégal et d'Alger au cap de Bonne-Espérance, on trouve un ciel presque toujours pur et un soleil brûlant ; ceux des rayons de ce soleil, qui frappent directement notre organe visuel, impressionnent trop vivement la rétine et autres ramifications du nerf optique, l'irritent et y font affluer le sang, ainsi que dans toute la paroi enveloppante de l'œil.

Les rayons réfléchis par le sol, bien que moins puissants dans leurs effets que la lumière directe, exercent néanmoins une influence fâcheuse.

Ce sont là deux causes d'ophtalmie ; il en est encore une troisième : par leur continuité diurne et leur obliquité très faible, les rayons solaires échauffent outre mesure le sol africain, surtout lorsqu'il est sablonneux ; l'air qui le touche s'échauffe lui-même, monte, et communique sa chaleur aux couches supérieures ; l'atmosphère acquiert, par suite, une haute température qui lui permet de dissoudre de grandes quantités d'eau. Cette température baisse ensuite beaucoup durant la nuit, à cause du rayonnement accru par la sérénité constante du ciel, et l'eau, ne pouvant rester dissoute, se précipite en rosée abondante qui constitue une pluie fine et froide.

Sur la plus grande partie de l'Afrique, une seule nuit de rosée fournit plus d'eau qu'une journée moyenne de pluie à Paris, et par conséquent l'air pur et brûlant y renferme plus de vapeur que notre ciel froid, humide et brumeux.

Ces rosées abondantes des pays chauds affectent désagréablement l'organe visuel qui les reçoit aussi, puisqu'il se refroidit ainsi que les autres objets terrestres ; c'est donc là une troisième cause d'irritation de l'œil, d'ophtalmie.

Les conditions du problème sont maintenant bien fixées ; il faut : 1° amortir l'effet de la lumière solaire directe ; 2° amortir l'effet de la lumière solaire réfléchie par le sol ; 3° préserver l'œil, durant la nuit, du refroidissement que suit la chute rorale.

Or, nous ne pouvons changer nos cils, nos sourcils, les rendre noirs comme ceux des Africains, pas plus que les allonger, les épaissir. Il serait ridicule d'affubler le nez des soldats et des cultivateurs, de besicles et conserves

bleues, vertes, etc. D'autre part, notre coiffure à simple visière, capable d'arrêter les rayons directs du soleil, quand il est élevé sur l'horizon, ne préserve nullement de la lumière réfléchie et de la rosée des nuits. La question serait résolue par une coiffure portant sur son devant une houppe flottante de crin noir, de poil noir, ou de soie noire; cette houppe, tombant devant les yeux, et figurant en petit un des bonnets à poil des sapeurs de l'infanterie, serait le cil et le sourcil artificiels, destinés à suppléer le cil et le sourcil noirs, que la nature a octroyés aux Africains. Si, enfin, cette coiffure est assez élastique dans son pourtour pour faire varier son degré d'enfoncement, on n'aura dans les bivouacs qu'à l'abaisser sur les yeux, et ils seront ainsi préservés du refroidissement par rayonnement, et par suite de la chute rorale.

Ajoutons ici quelques réflexions sur l'usage de la barbe considérée comme moyen hygiénique.

La nature n'a pas donné à l'homme un corps velu, comme aux animaux; mais elle l'a doué d'assez d'intelligence et de raison pour qu'il puisse se faire des habits d'hiver, des habits d'été, etc.

La nature a couvert de cheveux l'enveloppe du crâne, chez l'homme et la femme; elle a donné de plus à l'homme une barbe qu'elle a cru, avec raison, devoir refuser à la femme.

Si, à part l'utilité de ces dons, on en considère la partie agrément, ornement, commodité, il paraît évident qu'on aurait tort de raser systématiquement sa tête; mais on peut avoir raison de réduire par le ciseau sa chevelure à certaines dimensions.

Pourquoi ne dirait-on pas pareillement qu'on a tort de couper systématiquement sa barbe au rasoir, et qu'on pourrait avoir raison de la réduire par le ciseau à des dimensions arbitrairement commodes?

Nous pensons que la nature n'a rien placé d'inutile dans la créature, type d'une espèce quelconque. Tous ses dons se coordonnent vers un but final et complexe; ils ont des rapports harmoniques d'utilité et d'ornement, fondés sur l'organisme et la destinée de chaque être: dès-lors, si elle a cru devoir donner une barbe à l'homme et non à la femme, c'est qu'elle avait pour cela de bonnes raisons; nous sommes donc dans notre tort en cherchant à annuler notre barbe; et nous y serions bien plus encore si, après avoir trouvé un moyen de la détruire, nous le mettions à exécution.

La nature qui n'a pas, elle, de préjugés verrait exactement du même œil l'homme viril fraîchement barbifié, et la jeune vierge qui affublerait son minois de la barbe postiche d'un de nos sapeurs de garde nationale.

Si nous n'en jugeons pas généralement de même, c'est parce que le préjugé et l'habitude, qui en est la mère, ont donné, en cela, une fausse direction à notre esprit. Les usages les plus ridicules finissent par prendre force de loi. Il n'est pas un peuple sur la terre, chez lequel on ne pût en citer plusieurs exemples; et nous-mêmes qui nous croyons si civilisés, si exempts de préjugés, que d'usages absurdes ne suivons-nous pas en vrais moutons! Quoi de plus commun, et cependant de plus contraire au simple bon sens, que de voir, à l'heure des vêpres, quatre cents paysans enfermés dans une église, y chantant à pleine bouche et à tue-tête des psaumes latins dont ils n'entendent pas un mot; des milliers d'enfants, cordés et cerclés dans leurs maillots; d'autres légions d'enfants plus grands conduits en silence et les mains croisées dans les rues de nos villes par ces niais habillés de noir qu'on appelle des *frères ignorantins*; ces mêmes enfants récitant tous les jours des mystères de trinité divine, d'incarnation divine,

et des facéties d'histoire sacrée et d'histoire profane? Chez d'autres peuples on voit les individus se tatouer de la tête aux pieds, se percer les oreilles et le nez pour y suspendre des boucles ou des grelots; on connaît aussi certain bizarre usage des vénus hottentotes.... Non, il n'est pas de chose si incroyable de ridicule, que l'usage ne puisse transformer en loi. La barbe elle-même, que nous coupons au rasoir avec tant de soin et de peine, est chez divers peuples l'objet de bien diverses coutumes.

Si nous pouvions raisonner un instant sans sortir du cadre des lois naturelles, nous nous affranchirions de bien des préjugés: nous trouverions, par exemple, que l'utilité est une des propriétés de la barbe chez le mâle, dans notre espèce. L'homme est, en effet, celle des deux moitiés du genre humain, qui est destinée aux rudes travaux de culture, fabrique, mécanique; et notre état social leur adjoint le plus pénible de tous, le travail de la guerre. Or, l'épais taillis de poil qui ombrage une partie du cou et de la figure protége la surface cutanée sur laquelle il se propage; il protége encore les glandes et autres parties délicates qui se trouvent au-dessous. Également utile l'hiver et l'été, la barbe abrite du vent et du soleil, rend plus lente la transition du chaud au froid, et régularise l'évaporation de la sueur; elle fait en quelque sorte fonction de volant dans ce bain si variable que nous forme l'atmosphère, dans lequel notre économie animale subit elle-même, par l'exercice, tant de variations; elle préserve le cou et une portion de notre face de tout refroidissement trop rapide, et de cette active évaporation causée par les vents, qui engendre des rhumes, fièvres, esquinancies, inflammation des parotides, etc.

Afin de légitimer le ridicule rôle du rasoir, la routine n'a pas manqué de suggérer quelques raisons spécieuses:

on dit que la barbe longue est sale, disgracieuse à l'œil; d'autres prétendent qu'elle expose la peau à des dartres, à des excoriations; d'autres encore ajoutent qu'elle peut devenir un repaire d'insectes, qu'elle est un masque velu sur la figure..... Apprécions la valeur de ces divers prétextes, qu'on devrait reléguer dans la bouche des barbiers auxquels seulement ils sont utiles. D'abord, une barbe en pleine croissance est moins sale que la plupart de celles que l'on fauche au rasoir; peu de personnes font cette opération tous les jours ou tous les deux jours; et, certes, une barbe d'une demi-semaine ou d'une semaine n'est pas plus flatteuse à l'œil que celle dont la croissance date de trois mois ou de six mois.

Certains modernes hippocrates, qui avaient fait probablement une partie de leurs études dans la boutique d'un Figaro, ont prétendu que la barbe longue engendre, dans la région du menton, des dartres, des excoriations, des ulcères : cela peut arriver, à la rigueur, quand on la néglige par trop, quand on passe des jours ou des semaines sans la laver, sans la peigner. Mais notre infanterie avait naguère douze cents sapeurs, porteurs de barbes de la plus belle dimension, les plus fortes barbes des régiments : a-t-on souvent reconnu chez eux pareils inconvénients? les retrouve-t-on, enfin, d'une manière générale chez les individus de la gent *à tous crins ?* Les cas rares qui auront été remarqués doivent-ils faire loi? N'a-t-on pas attribué, par hasard, à l'usage de la barbe des effets fâcheux dont la cause réelle était ailleurs ?

On n'a pas plus de raison de dire que la barbe devient un impénétrable fourré où les insectes domestiques trouvent un refuge assuré : il faudrait supposer l'absence de tous soins; il faudrait qu'on n'accordât pas au peigne le douzième du temps qu'on donne au rasoir. N'aurions-nous point

d'ailleurs des moyens péremptoires pour faire rentrer immédiatement dans le néant les petits animaux qui viendraient nous braver à notre barbe?

Certains peuples, les Turcs par exemple, ont adopté l'usage de respecter leur menton; mais ceux-là font la sottise de raser leur tête; et peut-être disent-ils aussi que, sans cette précaution incommode mais nécessaire, la chevelure attirerait sur leur occiput des dartres, des ulcères, tous les fléaux du ciel et de la terre, des légions d'insectes, voire même les sauterelles de l'Egypte.

Il est faux, enfin, que la barbe soit un masque sur la figure; elle en couvre seulement les parties passives, celles où le pouvoir réflecteur de l'âme est nul, où l'étamage manque, où la passion intérieure ne trouve pas de pores pour se faire jour, jaillir et étinceler au dehors : le front, les yeux, les pommettes des joues, les lèvres, le nez, se trouvent exempts de ce prétendu masque, et ce sont là les seules parties où se peignent les impressions.

La nature a voulu, dans la plupart des espèces, différencier le mâle de la femelle; dans la race humaine, une de ces distinctions est la barbe qui existe chez les hommes et est nulle chez les femmes; s'il en est parmi elles qui s'en trouvent affligées, nous les regardons comme curiosités, nous les poursuivons d'un œil importun ou moqueur, et en cela nous sommes fort inconséquents, puisque alors même nous avons dépouillé la nôtre.

Le lion arrache-t-il la belle crinière qui flotte sur ses épaules et non sur celles de sa lionne? le cerf s'épuise-t-il en efforts pour user ou détruire le bois qui orne son front et non celui de sa biche? Si l'homme avait le sien affublé d'un bois pareil à celui d'un cerf de dix cors, on conçoit qu'il eût quelqne raison d'abattre ces enseignes vexantes et embarrassantes; mais s'ensuit-il qu'il doive, les armes à

la main, s'acharner contre sa barbe, lui faire une guerre sanglante, se condamner à d'éternels efforts pour la détruire? s'ensuit-il qu'il doive répudier ce don de la nature, sans cesse renaissant quand il veut l'extirper?

La fashion eut naguère l'heureuse idée d'accorder trève à ses mentons, et relâche au rasoir : cela fit époque; la sensation fut grande, on déblatéra contre la bizarrerie des caprices de la mode; chacun était tenté, en province surtout, de jeter la pierre aux individus de la gent barbue. Mais ne pensa-t-on pas aussi lapider, à Londres, le premier qui s'avisa de porter un parapluie, aujourd'hui en usage partout, même dans les sommités sociales?

D'autre part, il y a quelque trois siècles qu'un monarque français ayant, au milieu d'une excursion nocturne, reçu dans sa figure un horion que Vénus ne sut parer, jugea bon de masquer sa cicatrice sous les flocons de sa barbe affranchie du royal rasoir; ses courtisans l'imitèrent, et les mentons velus furent de mode tout aussitôt. De même, si une ordonnance ministérielle prescrivait à nos soldats, ou tout au moins à ceux de l'armée d'Afrique, de jeter au loin l'acier des Figaros de régiment, leur transformation orale s'opérerait aussitôt pour leur plus grande commodité et salubrité, comme pour la plus grande gloire de Dieu. Au cas où l'on découvrirait quelques inconvénients à laisser croître librement la barbe, rien n'empêcherait de la rogner au ciseau, tous les mois, ainsi que les cheveux, et de ne lui laisser qu'une longueur de deux pouces. On ne pourrait lui reprocher que d'être parfois disgracieuse à l'œil; car l'anarchie des croisements générateurs a singulièrement dénaturé la couleur primitive de notre poil.

Tout inconvénient de malpropreté disparaîtrait facilement; les chefs militaires ont tant de moyens d'action

sur leurs soldats, en appels, consignes, salle de police et visites journalières, que ceux-là sont négligents et coupables qui n'obtiennent point de leur troupe la propreté vestiaire et corporelle. Il n'est pas, au reste, de figures plus régulièrement lavées tous les jours et à grande eau que celles des soldats ; on voit des transfigurations complètes dans le conscrit devenu *troupier ;* il est dans les corps tel Bas-Breton qui, arrivé sale et sans idée de propreté, se peigne aujourd'hui, se brosse et se mire à toutes les haltes d'une étape, et se croit poursuivi par un cauchemar, tant qu'il a une tache huileuse sur son uniforme.

La vie du soldat en campagne est tellement dure et pénible, ses privations sont si nombreuses, ses journées de marche et ses nuits de bivouac tellement fatigantes, que les hommes les plus vigoureux, que les tempéraments de fer en sont eux-mêmes ébranlés ; et cependant, si le moral est pour les armées un gage de succès et de victoire, c'est la santé elle-même qui est la base du moral. Tout ce qui touche au soldat devrait donc être marqué du doigt indicateur de l'hygiène ; l'hygiène devrait être la première consultée pour fixer l'équipement militaire ; et, il faut l'avouer, on l'a totalement mise à l'écart. Voici donc quelques considérations sur l'habillement du soldat, moins pour en indiquer mot à mot les corrections indispensables que pour en signaler les défauts et former comme un canevas que les hommes spéciaux puissent ensuite remplir. Nous nous bornerons ici à examiner les diverses parties de l'équipement du fantassin : or le fantassin était naguère porteur d'un shako d'une si prodigieuse dimension, qu'il en ressemblait à un têtard dressé et cheminant sur sa queue ; il l'appelait lui-même son ballon, quoiqu'il ne fût pas, hélas ! aussi léger. Il faisait voyager avec lui, sous l'impériale indéfinie de cette coiffure, deux brosses, une

boîte à cirage, sa pipe, son tabac et son briquet, parfois même une demi-douzaine de fruits. Ce shako chargeait inutilement la tête qui devrait être la partie du corps la plus dégagée, la serrait dans une bordure incompressible, ne la défendait qu'imparfaitement contre le soleil et la pluie ; par le froid et les vents de l'hiver, les oreilles du soldat étaient bleuies à côté de sa coiffure impuissante à les protéger, et dans la course une main était nécessaire pour en maintenir l'équilibre incertain.

On a maintenant réduit quelque peu les dimensions du shako, mais on lui a conservé ses défauts sans lui donner aucune nouvelle qualité, et nos troupes d'Afrique ont dû l'échanger lui-même contre une coiffure plus légère.

Cependant le shako classique, le shako ballon a encore ses partisans dans notre armée; on trouve des chefs, fort braves du reste, qui prétendent sérieusement que sa large impériale préservait les épaules du soldat de la pluie et du coup de sabre. Cela n'est autre chose que ridicule.... N'en trouve-t-on pas aussi qui disent que le casque métallique maintenu à nos dragons leur est indispensable parce qu'il leur donne plus de poids, et par conséquent plus d'impulsion dans une charge ? S'il en est ainsi, il faut avouer qu'on a bien mal choisi l'endroit pour placer cet utile excédant de deux livres.

Si une coiffure défensive était nécessaire aux anciens fantassins, elle serait complétement superflue pour les nôtres. Le boulet, le moindre grain de mitraille et la simple balle se font un jeu de percer nos casques métalliques, et à plus forte raison les autres. Quant au coup de sabre, il est si rare à présent qu'un fantassin le reçoive sur sa tête ! n'a-t-il pas sa baïonnette pour tenir le cavalier à distance? L'ancienne infanterie avait raison, au contraire, de porter casque et cuirasse, car on combattait corps à corps; le

casque était le complément, le prolongement du bouclier convexe. Au reste, il paraît que le soldat romain ne l'avait pas toujours sur sa tête ; il le portait probablement passé par les jugulaires sur l'avant-bras; car les Commentaires de César reproduisent souvent cet ordre du chef, à l'approche du danger ou au moment de l'action : *jubet galeari milites*. Plus tard, sous les empereurs, l'infanterie réclama et obtint la suppression de ces lourdes armures défensives, et ce fut même là l'origine de sa décadence.

Puisque aucun parallèle ne peut être établi, vu l'invention de la poudre, entre le fantassin d'autrefois et le fantassin moderne, on devrait prendre les bases suivantes pour déterminer la coiffure de ce dernier : le plus de légèreté possible, un équilibre fixe, un pourtour élastique, une forme gracieuse ; faculté d'abriter les yeux du soldat, du soleil direct, du soleil réfléchi, de la rosée des nuits; ses oreilles, du vent, du froid; son cou, de la pluie.

Un carcan de poil, qu'on nomme col, étreint le cou du soldat ; le collet trop raide de son habit vient augmenter encore l'action du col jugulateur : ces deux causes réunies ont pour effet, surtout dans un exercice violent, d'accumuler le sang dans la tête, d'en gêner la circulation. Ceux d'entre les militaires qui sont naturellement doués d'un tempérament sanguin ont, dans leur grande tenue, la figure et les yeux gonflés par le sang ; nous avons même entendu des officiers se plaindre d'avoir en uniforme moins de liberté (on ne doit prendre qu'un sens de ce mot) dans les idées qu'en habit bourgeois, moins d'aptitude à soutenir une conversation, moins de promptitude et d'à-propos dans les reparties.

L'uniforme du fantassin, serré, boutonné, agrafé, doublé, redoublé et rembourré étreint sa poitrine, y condense la chaleur; en été, s'il met habit bas après une marche, il

se voit enveloppé d'un brouillard d'évaporation. Certes! ce fraque des soldats de la ligne est loin de compenser par un luxe de grâce ses nombreux inconvénients : quoi de plus inutile que ses longues basques? pourquoi ne les a-t-on pas fait disparaître, lorsqu'on les a supprimées dans l'uniforme du pontonnier et des canonniers à pied?

Le pantalon garance a le mérite d'avoir une couleur nationale et généralement assez solide, mais il manque le plus souvent de l'ampleur nécessaire; et certains majors de régiments la réduisent encore, dans le but de se faire valoir par de prétendues économies de drap.

Les jambes du pantalon, déchirées par une marche au travers des buissons, comme il faut en faire en Afrique, deviennent en temps de pluie de vraies bottes de boue liquide.

La guêtre blanche, condamnée il y a cent ans par le maréchal de Saxe, subsiste encore : tant il est vrai que que ce qui est a toujours une raison d'être, et ne renonce pas facilement à l'existence! Cependant la guêtre blanche n'abrite le pied du soldat ni de la boue, ni de la rosée des herbes, ni des petits corps étrangers; elle est de plus sujette à de nombreux lavages, dispendieuse à entretenir.

La guêtre de peau, qui la remplace dans la plupart des régiments, présente plus d'utilité; mais qu'elle est disgracieuse à l'œil!

Le soulier, généralement fait par des ouvriers grossiers, est pour le pied du fantassin comme une prison tout osseuse de bosses et de coutures; l'hygrométricité en constitue un autre défaut; aussi, après une étape doublée, ou même après une simple étape, combien ne voit-on pas de soldats souffrant de cors, d'ampoules, de blessures, se traînant boiteux et harcelés par leurs chaussures!

Le soldat romain parcourait, par heure de marche,

plus de sept kilomètres, tandis que la vitesse moyenne du nôtre n'est que de quatre, et que sa vitesse extrême n'en dépasse pas six. Cependant la charge du fantassin romain était plus lourde que celle de nos fantassins; quelle est donc la cause de cette supériorité de locomotion? ne peut-on la trouver dans l'absence du soulier et l'usage du cothurne qui ne fatiguait point les articulations du pied, si nombreuses et si délicates?

La milice espagnole n'est-elle pas de notre temps la plus légère, celle qui supporte les plus longues marches? Ces soldats portent généralement, au lieu de souliers, la sandale ou la flexible espardille.

Si le soldat de pied avait un costume fondé sur les lois de l'hygiène, il devrait se trouver en quelque sorte inaccessible à la pluie, tandis qu'il est sans défense contre elle; la capote, qui fait fonction de manteau chez le fantassin, ne lui procure, malgré sa longueur disgracieuse, que le plus illusoire des abris: une heure de pluie fine, ou une averse d'un moment, la transforment en une véritable éponge; et puis quelle difficulté pour la sécher!

Si nous jetions les yeux sur les parties accessoires de la tenue ou de l'équipement entier du fantassin, que n'aurions-nous pas encore à reprocher au bonnet de police, coiffure éminemment absurde et que l'on conserve néanmoins avec tant de persistance! Cette coiffure est, il est vrai, généralement gracieuse, et elle ne le doit qu'à la mobilité de son gland; mais, d'une autre part, quelle inutilité et combien de défauts! Le bonnet de police tient à peine sur la tête; il ne l'abrite ni du froid, ni du soleil, ni de la pluie; on a tort, dans certains régiments, de le faire porter, durant les marches, sur la poitrine, entre la chemise et l'habit ou la capote; ainsi placé, il accroît un des vices naturels de l'uniforme.

Que n'aurions-nous point encore à dire sur ces deux larges buffleteries qui se croisent sur la poitrine du soldat! L'une est le support de cet incommode bahut aux cartouches, qui a nom giberne ; l'autre est l'élégant baudrier de cette rolande trapue qu'on nomme sabre-poignard, et dont on veut faire un coupe-chêne, tandis qu'il n'est qu'un coupe-choux. Ces deux buffleteries, soigneusement blanchies à la craie, amours des chefs de corps, belles du jour des parades militaires, deviennent dégoûtantes à voir et dégouttantes de fait après quelques grains de pluie.

La routine et le préjugé exercent tant d'empire sur notre esprit, et les moutons sont tellement habitués à se frotter contre la laine, qu'il en est beaucoup qui trouveront injuste et exagérée cette critique de l'équipement du fantassin. Quant à nous, nous la maintiendrons ; car nous sommes persuadé que l'hygiène, qui est en quelque sorte le vêtement de la santé, a été totalement mise à l'écart ou méconnue lorsqu'on a fixé le vêtement du soldat : on dirait qu'on a voulu l'habiller et l'équiper pour la paix et non pour la guerre, pour une parade au soleil et non pour la journée de marche et la nuit de bivouac. Aussi, quelles en sont les suites? Voyez ce fantassin armé et équipé, partant pour la guerre : il est gêné, alourdi, empêtré par son accoutrement. Le derrière de son buste disparaît sous la giberne et le sac par-dessus lequel s'amoncellent le rouleau de la capote ou de l'habit, du pain pour plusieurs jours, et quelquefois du bois, sans compter l'appendice nécessaire des bidons et gamelles; sur sa poitrine se croisent deux lourdes buffleteries ; un sabre inutile embarrasse ses jambes ; enfin, dans ses mains s'allonge une *clarinette* de cinq pieds et de dix livres pesant ; et ce tout informe est couronné d'un lourd shako, véritable marmite renversée.

Dites ensuite à ce soldat ainsi affublé de doubler l'étape sous l'ardeur du soleil, de prendre le trot, d'escalader au pas de course un tertre, un mur, une hauteur; de franchir un fossé, une haie, une barrière. Au bout de quelques minutes il sera haletant, ruisselant de sueur, il n'aura pas assez de mains pour tenir son fusil, sa coiffure ballottante, et le sabre qui pendille entre ses jambes ou martelle ses jarrets.

Mais supposons une étape régulière, une marche au pas de route.

Si l'on est au cœur de l'été, si le soleil et chaud et élevé, la circulation accrue par la locomotion et gênée par la triple étreinte du shako, du col et de l'uniforme, jettera du sang en abondance dans la tête et les yeux; le cerveau s'irritera de cette agglomération; le moral dont il est le siége en souffrira; il arrivera même, si la marche se prolonge et si l'atmosphère est brûlante, que le soldat se détruira par excès de gêne et de malaise; il se fera sauter la tête, ainsi qu'on l'a vu quelquefois en Afrique; ou bien, arrivé au gîte, il jettera, s'il le peut, des flots d'eau froide dans son estomac; il ouvrira ses habits, s'exposera à l'air et au vent, et recueillera ainsi des germes de maladies, des causes de mort.

Si la marche a lieu, au contraire, par la rigueur du froid et les vents piquants de l'hiver, cela vaudra mieux que l'extrême chaleur; mais les oreilles et le nez, toutes les extrémités seront engourdies, bleuies par le froid. Le repos des nuits pourra devenir meurtrier, mais cela tiendra à d'autres causes qu'à l'habillement : ce n'est pas ici le cas de les énumérer; toutefois n'oublions pas que dans la retraite de Russie, comme dans celle de Constantine, des soldats qui s'étaient couchés le soir au bivouac ne se levèrent pas le lendemain.

Autre cas; supposons une marche ordinaire par la pluie: au bout d'une heure, le soldat a pompé des livres d'eau, ses habits s'en imprègnent comme une éponge, et la peau ne tarde pas à être atteinte par l'humidité. C'est alors que le bivouac devient meurtrier, surtout si le bois manque; le sommeil lui-même, au lieu d'être réparateur, jette de nouveaux frissons sur le corps, le pénètre de germes de mort dont il est alors, sans parler au figuré, le frère et l'avant-coureur.

Il n'est presque pas de guerre dans laquelle ces diverses circonstances ne viennent à se présenter; et puis, l'on s'étonne de voir les bataillons se fondre, les rangs se dégarnir, les hôpitaux et les cimetières se peupler d'une jeunesse naguère forte et brillante!

Il n'est pas de guerre pendant laquelle les maladies ne fassent dans les rangs de plus abondantes moissons que le fer et le feu; il ne reste au-dessus de ce grand crible mortuaire que les tempéraments de fer, l'élite des hommes robustes; et encore ceux-là recueillent-ils généralement pour leurs vieux jours ces douleurs rhumatismales, ces tortures musculaires qui réalisent la fable de la robe de Déjanire, dont Hercule fut brûlé.

Que deviennent les jeunes soldats si, aux souffrances et aux privations inséparables de la guerre, viennent se joindre des intempéries continues, des pluies redoublées comme en 1813; une campagne d'hiver, comme en 1814? Que devinrent ces trois cent mille conscrits levés après les désastres de Russie? sans doute il en périt quelques milliers à Lutzen et à Bautzen, à Leipsick et à Hanau; mais cette levée se fondit en masse dans les maladies : la plupart de ces jeunes soldats sont ensevelis aux cimetières de Mayence, de Strasbourg et de Metz, où les couchèrent la fièvre et le typhus; il n'en restait presque plus dans la belle et mal-

heureuse campagne de France; et si l'honneur de nos armes resta pur, s'il jeta même de derniers et brillants éclairs, on le dut, non à ces pauvres conscrits de 1813, mais à ces restes de la grande-armée, habitués à être froissés par le fer et les éléments, et aux vieilles bandes de l'armée d'Espagne, accourues à la défense du sol envahi.

Après avoir posé en principe et tenté de démontrer que l'habillement actuel du soldat ne remplit aucunement les conditions hygiéniques les plus indispensables, il nous paraît naturel d'en jalonner ici quelques corrections : à ce shako lourd, gênant, incompressible, impuissant à garantir les yeux de la lumière réfléchie, les oreilles du vent et du froid, le cou de la pluie, il faudrait substituer une coiffure excessivement légère, peu élevée, flexible, imperméable, au pourtour élastique, sans visière, mais ayant un devant garni de poil, de crin ou de soie dont la couleur noire serait naturelle ou obtenue artificiellement. Un excès de hauteur ne ferait qu'en augmenter inutilement le poids et détruirait les proportions harmoniques du corps; la grâce et l'ornement lui seraient principalement donnés au moyen de la forme et de la couleur.

Le col raide et jugulateur peut être remplacé par une lanière de peau d'agneau, noire, simple ou doublée sur elle-même avec la laine en dedans et en dehors. Les agneaux morts-nés ou extraits du ventre de leur mère, ayant leur laine très fine et très tenace, seraient préférés, au cas où le prix trop élevé ne s'y opposerait pas. Cette laine garantirait, de concert avec la barbe en libre croissance, le cou et les glandes. Il serait possible d'employer encore pour col la dépouille d'autres animaux, ou des tissus très flexibles.

A l'habit peu gracieux du fantassin il faut aussi substituer une capote descendant à mi-cuisse, assez ample

pour permettre l'usage d'un vêtement de laine placé dessous, ayant enfin ses pans, à partir de la ceinture, d'un drap gommé et imperméable.

Sous cette capote, un pantalon à brayette, à fente et à poches, ample et de drap gommé aux cuisses et aux jambes, présenterait des avantages incontestables. Le soldat aurait toute facilité de satisfaire ses besoins naturels, nécessité malheureusement fréquente en Afrique, et très gênante à présent lorsqu'on est avec armes et bagages.

La suppression de toute guêtre deviendrait à la fois une simplification et un avantage; il faudrait des bottines à double semelle et à double empeigne, coupées carrément, amples du coude-pied, et permettant aux doigts de se placer naturellement sans se superposer ni se presser les uns contre les autres. Une autre condition de ces bottines consisterait à avoir le talon et la semelle d'égale hauteur; la sole entière du pied s'y gîterait, comme si l'homme était posé debout sur un plan horizontal. Le talon plus haut que la semelle a de nombreux inconvénients pour la marche : il change le jeu naturel des articulations du pied; il fait qu'en terrain horizontal, et surtout dans les pentes, le poids du corps chasse le pied comme un coin dans sa chaussure, et lui occasionne douleur, fatigue, frottement dur, et par suite cors, ampoules, oignons, etc... La guêtre collante et placée sur le pantalon peut être utile dans la marche à travers les buissons, comme le cas s'en présente souvent en Afrique, où, par suite, le costume de nos Zouaves est le plus convenable; elle préserve encore les hommes prédisposés ou sujets aux varices. Mais c'est à tort qu'on croit généralement qu'elle aide à la marche; car la nature, qui ne nous a pas probablement destinés à rester sur cul, n'a pas redoublé la peau de nos jambes d'une enveloppe plus tenace.

Ces bottines garantiraient le pied de la boue, de la rosée des herbes, des petits corps terreux et sableux; elles seraient une chaussure transitoire assez bonne, en attendant que les arts aient découvert pour cette enveloppe défensive du pied une substance non hygrométrique.

Les rouliers et, en général, tous ceux qui sont destinés à cheminer par toute sorte de temps portent une cape garnie d'un capuchon, espèce de toiture-enveloppe qui, placée sur la tête, l'abrite parfaitement du vent, du froid et de la pluie; pourquoi dès-lors ne pas l'adopter également pour le soldat qui a aussi à braver les intempéries, et qui se trouve, en outre, exposé à passer ses nuits et à dormir en plein air sous un ciel brumeux, pluvieux, froid ou orageux? Si l'on craignait que cet appendice du capuchon, jeté par le beau temps en arrière de la cape, ne fût disgracieux à l'œil et ne fît ressembler le soldat à un capucin, on pourrait l'en séparer totalement, en faire une pièce à part dans l'habillement. Mais on dira : Que fera le soldat de sa coiffure, lorsque sa tête sera couverte de ce capuchon, protecteur contre les intempéries? Raison de plus pour que cette coiffure soit élastique, légère, flexible, peu volumineuse, susceptible d'être roulée sur elle-même; dès-lors la coiffure et le capuchon permuteraient tour-à-tour : lorsque l'un devrait couvrir la tête du soldat, l'autre formerait un rouleau contenu dans une poche de la cape.

Cette cape ou ce manteau porté par-dessus le sac aurait l'avantage de pouvoir être ôté facilement et mis à sécher à l'air; mais il aurait aussi l'inconvénient de figurer une grosse bosse sur le dos du fantassin, d'en faire en quelque sorte un chameau à deux pieds; le maniement des armes et la charge du fusil en deviendraient d'une grande difficulté : aussi nous sentons la nécessité de conserver au soldat de pied une capote à mettre sous le sac, au lieu du

manteau qui le couvrirait tout entier. Resterait donc à fixer la nature de cette capote : une condition impérieuse est qu'elle présente un abri imperméable. Il faut donc du drap gommé ou de la toile bien serrée et également bien gommée, comme à peu près les chasseurs à pied nouvellement créés nous en présentent un exemple.

Il faut espérer que les essais faits sur ces nouveaux bataillons mettront sur la voie de bons résultats. La suppression des buffleteries les a allégés, tout en les dispensant d'un perpétuel blanchissage à la craie. Le sabre que ces chasseurs portent toujours, et qui leur sert également de baïonnette, est aussi un progrès réel; mais il en reste encore beaucoup à faire. Espérons.

Le problème d'un bon habillement pour le soldat est tellement important, tellement lié à la santé générale d'une armée, et par suite à son moral et à ses succès, que les tentatives pour le trouver devraient être continues et des primes offertes aux inventeurs. Si l'on proposait un prix de cent mille francs pour celui qui fournirait au soldat un costume convenable sous tous les rapports, et d'autres prix de dix mille francs pour ceux qui en détermineraient une seule partie remplissant parfaitement son but, nos capitaines de compagnies et les simples sergents auraient bientôt trouvé dans leur gros bon sens et leur pratique de tous les jours la solution de cette question si importante de l'habillement militaire. Il vaudrait mieux s'en rapporter à eux pour ce travail et cette découverte qu'aux généraux des comités, qui n'ont pas porté le sac, ou qui, s'ils l'ont porté, ne s'en souviennent guère; ou bien ces derniers ne devraient entrer en séance à ce sujet qu'après avoir fait, en mauvais temps, une double étape avec l'équipement complet du fantassin, et avoir passé la nuit au bivouac. Alors peut-être on serait plus pressé

d'entrer franchement dans la voie du progrès, que tout le monde pressent et que personne ne voit arriver.

Un chasseur, braconnier ou autre, parcourt souvent à travers champs une longueur de huit et de dix lieues, et il est prêt à recommencer le lendemain; cependant il a parfois à fournir des courses, à accélérer fortement son allure, à gravir des pentes; il porte son arme et des munitions, une gibecière et quelques vivres; mais consentirait-il à faire seulement cinq lieues en un jour, pourrait-il fournir une course de quelques kilomètres, s'il était chargé et accoutré comme un fantassin en campagne? Répétons-le donc encore : dans la réforme du costume des troupes de pied, dans leur allégement gît un des plus importants problèmes de l'art militaire. Le Français a, plus que tout autre peuple, de l'élan, de l'impétuosité, de l'audace, de l'intelligence; ces qualités sont éminemment précieuses : il ne faut donc pas leur mettre, pour ainsi dire, les fers aux pieds, les enrayer à sabot et mécanique, les alourdir et rendre moins utiles, par un excès de poids à traîner.

Aujourd'hui les progrès de l'art militaire et la grande école de guerre de Napoléon ont amené une sorte d'équilibre uniforme entre toutes les puissances militaires : un bataillon prussien, autrichien ou russe, s'arme, s'habille et manœuvre à peu près comme un bataillon français; c'est donc dans la vitesse des marches, dans la prestesse des mouvements et la vélocité des manœuvres, qu'il faudra surtout chercher les succès futurs. Maintenant, plus que jamais, c'est le cas de dire que dans le jeu des jambes consiste principalement la victoire. Allégeons donc nos fantassins, rendons-leur plus facile la locomotion et surtout la locomotion rapide; ils en ont plus besoin que ceux des autres puissances, car ils sont physiquement plus

faibles; mais ils ont dans un corps grêle une âme forte, un cœur de fer, de la bravoure innée, une force irrésistible d'entraînement et d'ardeur. Donnons donc à ces belles qualités le pouvoir d'agir librement, au lieu de les enchevêtrer de toutes sortes d'entraves.

Le cadre que nous nous étions d'abord donné est déjà franchi; néanmoins nous ajouterons ici, sur l'armement des troupes de pied, des réflexions que nous ont suggérées l'habitude de la fabrication des armes et leur visite annuelle dans les divers corps de l'armée. Ce sujet n'est pas totalement étranger à celui que nous traitons; car, si la France embrasse largement sa belle affaire de l'Algérie et jette sur cette contrée quelques cent mille colons, il faudra armer ces colons et par suite donner une nouvelle activité à nos manufactures d'armes de guerre.

Fusil modèle 1822. — Le fusil actuellement en usage dans toute notre infanterie résumait naguère en lui tous les progrès faits, depuis l'invention de la poudre, dans la fabrication de l'arme à feu portative; il avait pris tous les avantages et dépouillé les inconvénients du fusil modèle 1777, avec lequel on a fait toutes les guerres de l'Empire, et du fusil modèle 1816 qui en était lui-même une amélioration. Le fusil modèle 1822 est une belle et bonne arme; ses proportions s'harmonisent bien; toutes ses parties se coordonnent sur un but général d'utilité, d'ornement et de convenance. Il n'est pas dans le monde entier de régiments mieux armés que les nôtres; nulle part l'armement n'est entretenu avec un soin plus assidu et plus intelligent que dans les corps de notre infanterie, depuis surtout qu'on a substitué à un excès de brillant destructeur la simple propreté conservatrice.

Le fusil modèle 1822 présente néanmoins à côté de sa solidité, de sa grâce et de sa convenance relative, des vices

réels : le plus grand de tous gît dans le canon. La condition d'y enfoncer la balle enveloppée du papier de la cartouche, la nécessité d'obvier à l'effet de l'encrassement par un tir prolongé, ont fait adopter un diamètre de canon supérieur de 6 points ($0^{m},00113$) à celui du projectile ; puis, ce canon n'est rebuté que lorsque sa largeur dépasse de 11 points celle de la balle qui est de 7 lignes 3 points (poids d'environ 25 grammes). Ce *vent* ou vide existant entre la balle placée dans le canon, et le canon lui-même, est cause qu'il faut exagérer la charge de poudre, et par conséquent rendre le recul violent. Sur les 10 gram. et demi de poudre que renferme la cartouche, 1 gram. environ est pris par l'amorce ; le reste, ou 9 gram. et demi, va dans le canon. Aussi arrive-t-il généralement que le soldat, sans assurance dans le tir, se défie du recul et se met en garde contre lui, en laissant tomber à ses pieds une portion souvent trop grande de la charge.

Après une soixantaine de coups tirés, l'encrassement progressif rend difficile l'introduction de la balle enveloppée de son papier; elle peut être forcée dans le canon avant d'en atteindre le fond ; le fusil commence alors à courir le risque d'éclater, et ce risque s'accroît encore si le soldat, ne s'apercevant pas d'un raté au milieu de l'émotion du combat, introduit une autre cartouche ou même deux.

Dans le fusil modèle 1822, la ligne de mire, tracée sur le canon muni d'embouchoir et baïonnette, est sensiblement parallèle à son axe ; dès-lors la balle tend toujours à s'abaisser au-dessous d'elle ; et, par suite, il faut tirer, à toute distance, au-dessus du point qu'on veut atteindre. L'appréciation de cette quantité, aux divers éloignements du but, est une des grandes difficultés de la justesse du tir.

La platine du fusil que nous considérons est un chef-d'œuvre de l'art, un trophée pour l'esprit humain, le résultat de trois siècles d'expérience, d'études et de réflexions de la part des hommes spéciaux. Aussi, quel assemblage et quelle combinaison harmoniques de pièces diverses autour de cette plaque de fer, chimiquement durcie, que l'on nomme corps de platine! quelle supériorité sur ces mèches à rouet et autres machines complexes qui ont précédé! Il y a pour l'homme un bien bizarre mélange de causes d'humilité et de causes d'orgueil dans ces trois cents ans d'incubation, dans ce laborieux enfantement d'une étincelle; mais cette étincelle est un éclair que suit aussi le tonnerre. Tout petit fantassin peut se dire aujourd'hui un petit Jupiter : il fronce le sourcil, cligne l'œil, lance sa petite foudre, et fait aussi voler sur ses ailes la terreur et la mort.

Au point de vue de l'art, pris avant l'invention de la poudre fulminante et son application à l'arme à feu, la platine du fusil de nos soldats était un chef-d'œuvre d'ingénieuses combinaisons; on ne trouve pas cependant en elle le parfait absolu; il y a deux véritables défauts, — dans cette inégalité mal calculée des deux grandes vis, dont la plus longue, placée par mégarde près du chien, peut l'arrêter brusquement, en paralyser l'action, — et dans ce trop peu d'inégalité entre plusieurs couples de petites vis qui, par leurs chassés-croisés et leur placement illégitime dans le trou de la voisine, portent le trouble et la confusion dans le jeu des diverses pièces assemblées. Ce cas se présente surtout lorsque, après un tir prolongé, le feu du bassinet a encrassé l'intérieur de la platine qui doit alors être démontée, nettoyée et remontée.

Dans le bois du fusil, la solidité se trouve quelque peu sacrifiée à la symétrie; la partie qui correspond à la pla-

tine est plus faible que celle qui lui est opposée; en outre, le logement du grand ressort, placé sous celui du canon, réduit si fortement l'épaisseur du bois entre les deux, que le moindre contre-coup, la moindre négligence y déterminent une fente. C'était là un véritable guet-à-pens pour les soldats; on leur a fait payer et remplacer, pour cette cause unique, des milliers de bois; maintenant on s'est ravisé, et avec raison : les bois legèrement fendus sont tolérés; cet accident n'altère en rien leur bon service.

Un dernier défaut bien connu, que nous consignerons ici, consiste dans le talon de la culasse trop carrément placé sur la longueur du canon : il suit de là que, lors du recul, le coup frappé en arrière par le canon sur le bois y détermine souvent des fentes et des éclats, malgré certaines précautions que la fabrication prend à cet égard.

Enfin, ce frottement par glissement qu'opèrent les ressorts sur la griffe de la noix et le pied de la batterie devient un véritable enrayage lorsque le soldat néglige d'y mettre de l'huile, ou que cette huile est épaissie par la poussière. En pareil cas, l'arme refuse de faire feu; celui qu'elle défend doit cesser de compter sur elle, ou porter tout aussitôt remède au mal.

Fusil modèle 1822 transformé en fusil percutant. — L'invention de la poudre fulminante et ses capsules d'amorce ont fait une véritable révolution dans l'arme à feu; le fusil percntant est au fusil à pierre ce qu'était celui-ci à l'arquebuse à mèche.

On a beaucoup trop tardé et hésité à transformer au nouveau système les armes de nos soldats; quelquefois trop de prudence est de la timidité, et trop de lenteur paresse. Une fois le principe de la modification adopté, on s'est préoccupé outre mesure du mode de placement de la capsule; on s'est exagéré la difficulté d'amorcer par le

froid, et l'importance de ce cas si exceptionnel; on n'a pas voulu placer tout simplement la capsule avec les doigts, comme font tous les chasseurs de tous les pays, qui chassent par toutes les saisons; un temps précieux a été perdu à la recherche d'amorçoirs, de cartouches amorçantes, etc. On en est finalement venu à faire comme tout le monde. Valait-il la peine de tant chercher? Même en ce moment où tout est fixé et résolu, le gouvernement est loin de prendre des mesures assez actives pour hâter la transformation de sept cent cinquante mille fusils, dont la dépense est déjà votée par les Chambres. C'est vers ce but qu'il faudrait faire converger les principaux efforts de nos manufactures. La transformation devait être terminée en trois ans; en voilà déjà un écoulé, et l'on n'a pas même assez de fusils percutants pour armer nos troupes africaines! Si une grande guerre venait à éclater, il faudrait entrer en campagne avec des fusils à silex; ce serait plus qu'un malheur, il y aurait de la honte.

Obtenir au plus vite un million de fusils à silex transformés en fusils percutants, qui sont d'excellentes armes, tel devrait être le but à atteindre; loin de là, on s'occupe beaucoup plus de créer de nouvelles armes que de modifier si heureusement les anciennes; et cependant il y a autant de travail pour faire un fusil neuf que pour en transformer cinq. En partageant également la tâche relative des ouvriers de nos manufactures, on aurait cinq fusils modifiés pour un fusil neuf : ce n'est pas là ce qu'on a pris pour base, et cependant cela eût été convenable; n'est-il pas aussi fâcheux que ridicule de voir pour quelques années encore nos bataillons armés de fusils à pierre, tandis qu'il n'est pas un douanier, un garde-chasse ou un braconnier, qui ne place déjà des capsules fulminantes sur son vieux fusil transformé?

Tous les régiments, qui ont transitoirement possédé des fusils percutants modifiés, les ont déposés à regret; ils en étaient ravis, moins par attrait de la nouveauté que par une conviction profonde de leur supériorité : et, en effet, le fusil modèle 1822 dépouille, par le fait de sa transformation, presque tous ses défauts inhérents à la platine; on enlève toutes les pièces de l'extérieur de cette platine, et on les remplace par un simple marteau à tête creuse; ses parties intérieures ne sont plus sujettes à s'encrasser, puisque le feu de la capsule va directement dans le canon; enfin, on ne compte pas un raté sur cent coups; la pluie, l'humidité sont presque impuissantes à les produire. Deux bataillons, munis d'armes comparatives, les ayant formées en faisceaux et exposées en plein air durant toute une nuit de pluie, le lendemain un seul fusil à silex put faire feu, tandis qu'il n'y eut presque pas de ratés dans les fusils transformés. C'est là une épreuve concluante, un progrès décisif, immense. Il est des cas, à la guerre, où cette belle propriété deviendra un bienfait précieux : n'oublions pas que si, à Dresde, nos cavaliers se firent un jeu d'enfoncer les carrés autrichiens, c'était parce que la pluie en avait éteint les feux; et pareillement, si ces armes nouvelles, que nous ne nous pressons pas assez de donner à nos fantassins, avaient pu être en 1814 aux mains de ces héroïques soldats de la garde, ils n'auraient pas eu à frémir de voir un de leurs carrés s'ouvrir pour la première fois devant les chocs redoublés de la cavalerie ennemie.

Carabine des premiers chasseurs de Vincennes. — Lorsque la balle est forcée dans un canon, et parcourt en sortant des cannelures légèrement courbes, le tir acquiert une supériorité notable de justesse; on le sait depuis longtemps, les fameuses carabines du Tyrol et de la Suisse étaient

fondées sur ces principes. Mais l'on ne connaissait que deux moyens de forcer une balle au fond du canon : l'un consistait à l'introduire par la culasse dans le tonnerre, un peu plus large que le reste du canon ; l'autre, à la faire pénétrer par la bouche à coups de maillet, au moyen d'une forte baguette métallique. Ces deux procédés étaient et devaient être sans application sérieuse, à la guerre; car les armes chargées par la culasse s'encrassent, s'échauffent, se corrodent; leur jeu devient bientôt difficile, ou même impossible; il y a, en outre, un crachement incommode. Quant au maillet et à la grosse baguette, il est évident qu'on ne doit pas en empêtrer le soldat.

M. Delvigne inventa, il y a quelques années, un troisième moyen très facile de forcer une balle dans un canon : on introduit cette balle par la bouche, et elle tombe naturellement au fond du tube; elle y est reçue sur une espèce d'enclume formée par la culasse, dont la chambre destinée à recevoir la poudre doit avoir un diamètre moindre que celui du canon ; deux ou trois coups d'une baguette ordinaire, renforcée de la tête, aplatissent un peu cette balle, l'obligent à se loger en partie dans les cannelures courbes qui descendent jusqu'au fond du canon. La balle se trouve ainsi forcée ; elle parcourt, pour sortir, les rayures en hélice, prend par suite sur elle-même un mouvement de rotation qui se continue dans l'air et qui détruit ainsi l'influence des parties hétérogènes, bulles d'air, etc. Le tir en est plus juste.

M. Delvigne et M. de Poncharra, colonel d'artillerie, fondèrent sur ce nouveau principe une nouvelle carabine qu'on donna aux premiers chasseurs de Vincennes. Elle comportait, en outre, des progrès notables: sa platine était excellente, et sa baïonnette servait aussi de sabre. Mais cette carabine avait un défaut, que signala la campagne

d'Afrique, en 1840. La chambre, ménagée dans la culasse pour recevoir la charge de poudre, n'en renfermait que quatre grammes; cela suffisait, dans toutes les épreuves, pour frapper avec force et justesse un but placé à une distance de trois cents mètres et plus. Cent coups tirés de file ne produisaient pas un encrassement nuisible, et n'empêchaient pas l'effet de la capsule. Il n'en a pas été de même en campagne : une quarantaine de coups tirés avec un certain concours de circonstances encrassent beaucoup plus fâcheusement le canon que cent coups tirés de file. En guerre, on ne peut laver son arme tous les soirs; elle fait feu trois fois un jour, et vingt fois le lendemain ; elle reste chargée la nuit, et bivouaque comme le soldat; l'encrassement durcit, s'enroche ; les actions chimiques, aidées de l'humidité, opèrent sur les dépôts formés. Aussi arriva-t-il, en Afrique, que les cannelures des carabines des chasseurs de Vincennes s'emplissaient d'une crasse enrochée, laquelle envahissait aussi la petite chambre de la culasse. De là, deux inconvénients majeurs : cette chambre ne pouvait plus renfermer les quatre gram. de poudre, et la balle frappée par la baguette ne pénétrait point dans les cannelures, se déformait en envahissant la chambre, et prenait la figure d'un champignon. Il en résultait donc qu'on *lançait une balle non forcée, avec une quantité de poudre insuffisante.* Aussi reprocha-t-on à cette carabine de n'avoir pas assez de portée.

Carabine actuelle des bataillons de chasseurs, dite carabine de munition. — M. Thiéry, chef d'escadron d'artillerie, a tenté de corriger les défauts de la carabine précédente : il a donné à la nouvelle une culasse chambrée capable de recevoir sept grammes de poudre; les cannelures ont été réduites à quatre, mais elles sont larges, peu profondes, elles ne font qu'un dixième de tour sur la longueur du

canon; enfin, le poids de l'arme est supérieur à celui du fusil d'infanterie, il dépasse cinq kilogrammes. Le recul se trouve par conséquent diminué ; on a cru le diminuer encore, en donnant plus de pente à la monture. Cela n'a d'autre effet que de faire viser plus commodément ceux dont le cou est assez long, avantage compensé par l'inconvénient de couper moins obliquement les fibres du bois à la poignée qu'on a été obligé de renforcer, parce que, en outre, le ressort à chaînette de la platine s'y loge en partie. Quant au recul, il devra toujours, quoi qu'on fasse, s'amortir contre l'épaule seule du soldat; un surplus de pente peut seulement employer une légère partie de cette force de recul à relever l'arme, en la faisant jouer autour de l'épaule; et il n'est pas tout-à-fait certain que cet effet n'altère pas la justesse du tir, ne relève pas aussi la balle. La nouvelle carabine de munition paraît être une très bonne arme ; mais il lui manque encore la sanction de l'expérience de la guerre, qui est, en pareil cas, une véritable cour de cassation. On prétend que la balle (qui est et devait être sensiblement la même que celle du fusil d'infanterie) atteint une vitesse de près de quatre cent cinquante mètres par seconde, et dépasse celle de ce dernier fusil. Le pendule, dit-on, la fait reconnaître. Cela paraît bien extraordinaire, à moins toutefois que la balle, au lieu de suivre les cannelures légèrement courbes, ne se déchire sur leurs arêtes et ne parte sans rotation. Dans tous les cas, il nous semble évident qu'on peut faire un canon sans rayures droites ou courbes, de même longueur que celui de la carabine, lançant la balle plus fortement que cette dernière, et au moyen de neuf grammes de poudre, ou même de sept.

Il est bien difficile qu'il sorte de la main des hommes quelque chose de parfait; la seconde édition de la carabine Delvigne et Poncharra, faite par M. Thiéry, en est une

grande preuve : le nouveau sabre-baïonnette, si gracieux et si bon, s'adapte au bout du canon par le moyen d'un ressort; c'est là un grand vice. Ce ressort s'affaiblira par l'usage ; il pourra arriver que, lorsque le soldat fera le mouvement de mettre en joue, le ressort fatigué laissera s'échapper la baïonnette-sabre qui tombera à terre ; elle tombera également lorsque le recul, qui agit d'abord sur le canon, se communiquera ensuite brusquement à elle. On devrait proscrire l'usage d'un ressort, en un cas si essentiel; on devrait adopter la bague, comme dans la baïonnette ordinaire ; on devrait enfin mettre en demeure cette baïonnette, quelle qu'elle puisse être, de se maintenir *quand même* au bout du canon, à moins que le tenon lui-même ne vînt à s'enlever. On dira que le soldat, armé de la nouvelle carabine de munition, fera feu sans avoir son sabre-baïonnette au bout du canon : c'est là le plus mauvais des principes. Il faut que l'arme blanche et l'arme de jet soient toujours réunies en une seule et même arme dans les mains du soldat ; cela doit être dans le tir, cela doit être évidemment aussi dans l'exercice de l'escrime à la baïonnette, qu'il convient de rendre très familière au fantassin français, si apte à la mettre à profit; il faut enfin que la baïonnette ne quitte pas le bout du canon un jour de bataille : c'est dans les troupes légères que cette précaution est surtout indispensable. Un tirailleur est toujours exposé à être chargé par un ou plusieurs cavaliers; il lance d'abord sa balle, et puis il attend à l'arme blanche... Il serait très plaisant qu'un de nos chasseurs à pied, après avoir ajusté à vingt pas et manqué le cavalier qui le charge, eût à lui dire : « Halte-là! arrête un instant, laisse-moi placer mon sabre-baïonnette au bout du canon de ma carabine, afin que je puisse me défendre. »

Il est de nécessité absolue que le fantassin fasse feu avec

son fusil armé de sa baïonnette, sans la voir se détacher et tomber à terre, par défaut d'ajustage. Qu'on trouve donc le moyen d'adapter d'une manière invariable le sabre-baïonnette au bout du canon de l'arme à feu, quelle qu'elle soit. Cela est possible, et même assez facile.

Fusil percutant, *modèle* 1840. — En 1840, le gouvernement a enfin envoyé aux manufactures d'armes le nouveau fusil percutant destiné à l'infanterie; on en a déjà fabriqué un certain nombre. Ce fusil n'est autre chose que celui du modèle 1822, dans lequel on a changé la platine, la culasse, et modifié quelques petites pièces. Ce sera une très bonne arme; mais, en sa qualité d'arme définitive longtemps élaborée, elle exigeait, à notre avis, d'autres perfectionnements : ainsi le tube du canon n'a pas été changé dans ses dimensions; on aurait dû le modifier tout comme le mode de chargement. On a encore maintenu la baïonnette actuelle, au lieu de la remplacer par une baïonnette-sabre ou une baïonnette-épée, adaptée solidement au canon par un fort tenon et une bague. Quant à la nouvelle platine, elle est parfaite; il ne paraît pas possible que désormais on ait encore à la simplifier. Il ne reste plus qu'un seul ressort, dont la branche mobile agit sur la noix et le chien, tandis qu'une portion de la branche fixe, mobilisée aussi, fait fonction de ressort de gachette; la gachette elle-même, au lieu de se fixer par une vis qui souvent la serre trop et gêne son jeu, porte sur la bride et le corps par un double pivot, mode qui lui assure la liberté d'action; enfin, à ce frottement dur de la griffe du grand ressort sur celle de la noix, on a substitué l'action rotative d'une chaînette : le jeu en sera beaucoup plus liant, et l'arme entière moins fautive. L'huile en devient d'une nécessité moins absolue dans les frottements et les articulations; plus d'encrassement possible

dans la platine, plus de confusion dans ses vis lors du remontage. Cette nouvelle platine, qui a l'avantage d'être la même que celle de la carabine de munition, renferme treize pièces de moins que l'ancienne, et l'on n'en a introduit que quatre nouvelles, savoir : le chien percutant ou marteau, la chaînette, la gachette à double pivot et une seconde vis de bride de la noix dont l'arbre est maintenant hexagonal. Les deux grandes vis, remplacées par une seule bien mieux fixée, constituent encore un nouvel avantage. La détente est en acier; sa forme coudée permet, dans le tir, au doigt du fantassin de mieux la saisir.

Une autre amélioration notable du nouveau fusil, dont jouit également le fusil 1822 transformé, consiste à lui avoir donné, au moyen d'une visière fixée à la culasse et d'un guidon brasé au canon, une ligne de mire qui rencontre la courbe décrite par le projectile; il suit de là qu'il existe un *but en blanc*, à la distance d'environ 150 mètres. Le tir en sera plus juste, parce que la double appréciation de la distance du point à battre, et de la quantité dont il faut viser au-dessus ou au-dessous, aura moins d'influence. L'arme jouira, en quelque sorte, de cet avantage mathématique connu sous le nom de *maximum*.

Le bois du nouveau fusil a d'autres garanties de durée que n'avait pas celui du modèle 1822 : toutes les parties qui joignent la platine et le derrière du canon sont plus fortes. Il y a là un progrès essentiel; car le noyer, exclusivement en usage pour la monture de nos armes de guerre, devient de plus en plus rare; une consommation plus grande mettrait dans la nécessité de recourir au hêtre, ainsi qu'on est déjà obligé de le faire en Angleterre.

Enfin le nouveau fusil, très supérieur à l'ancien, pourra ne pas coûter un centime de plus.

Après l'analyse de la plupart de nos armes de guerre, il ne reste plus qu'à présenter quelques réflexions sur le sabre et la giberne, pour asseoir les meilleures bases de l'armement à donner dorénavant, sinon à notre infanterie, du moins aux nombreux colons militaires que nous proposons de jeter sur l'Algérie; or, toute notre armée en masse condamne la giberne et le sabre-poignard : c'est là un bahut inutile et une arme inutile, un poids superflu et une entrave pour la marche, une complication de deux énormes buffleteries. Il faut avant tout supprimer le sabre actuel chez le fantassin; il ne peut servir à sa défense que dans des cas fort rares; son arme principale est le fusil avec son dard, qui réunit dans sa main l'arme de jet et l'arme blanche.

Tout ce qu'on peut dire à l'avantage du sabre-poignard, c'est qu'on l'emploie aussi à faire du bois; mais remplit-il en effet le rôle d'un outil tranchant et contondant? ne le cède-t-il pas, en cela, à la moindre hachette? Dans cette dernière, le poids se trouvant à l'extrémité, et le centre de gravité parcourant un plus grand cercle, il en résulte plus d'impulsion, une plus grande virtualité de choc, en un mot plus de force vive, plus de puissance d'action. Dans le sabre-poignard, au contraire, le tranchant a une longueur inutile; le poids principal est loin de l'extrémité, et l'effort de réaction se reporte sur la soie et la poignée qui sont les parties faibles. Sans doute le sabre-poignard peut servir, à la rigueur, à faire du bois, à couper une branche, un arbrisseau; mais la dent du castor lui sert aussi à abattre l'arbre dont il a besoin pour construire sa digue : s'ensuit-il pour cela que la dent du castor soit un bon instrument pour couper ou scier le bois? Il faut considérer aussi la commodité et le temps nécessaire à l'opération. Or, en tous points, une hachette de campe-

ment sera, pour faire du bois, préférable au sabre-poignard, qu'on a fort bien baptisé du nom de *coupe-chou*; elle présenterait en outre beaucoup moins d'embarras dans la marche, puisqu'elle serait portée derrière le sac, maintenue par une petite courroie qui remplacerait cette large et longue buffleterie servant de baudrier au sabre.

Nous poserons toutefois en principe qu'il faut une arme à un soldat, en toute circonstance et même en l'absence de son fusil : rien n'est plus ridicule à voir qu'un fantassin sans arme, se promenant une baguette blanche à la main, avec son gros shako, son habit aux longues basques et ses guêtres de cuir; on ne sait s'il est un militaire, un magicien ou un troubadour quelconque. L'amour-propre du soldat, qu'il faut toujours avec soin maintenir et exciter, lui fait lui-même désirer une arme de main toujours fixée à son côté. César voulait même qu'il y eût de la richesse et du luxe dans l'épée de ses vélites et de ses hastaires.

Toutes les fois qu'il survient en une ville de garnison une rixe dans laquelle un soldat surexcité fait usage de son sabre, bien des voix s'élèvent pour demander qu'on proscrive le port de toute arme en dehors du service. On a tort; le nombre des cas de mort ou de blessures survenues dans ces rixes est annuellement très faible; et dût-il même s'accroître, ce mal serait encore peu de chose auprès de celui qui résulterait de la suppression de l'arme et de la prostration de l'amour-propre individuel dans nos soldats. L'armée est et sera longtemps encore nécessaire et indispensable à l'existence et au salut de la France; il y a donc intérêt à conserver ou à donner à chacun de ses membres ce qui peut en encourager ou rehausser l'amour-propre et le moral.

Il faut donc constamment une arme au flanc du soldat; elle est son orgueil, son attribut et sa force. Nous adop-

tons donc pleinement le principe de la baïonnette-sabre de nos chasseurs à pied, ou de toute autre baïonnette-épée; son fourreau doit être en matière flexible et non métallique, supporté par un léger ceinturon et non par un baudrier quelconque. Le fantassin en deviendra plus dispos pour la marche et la course, surtout au champ de bataille, quand il aura, de rigueur, son sabre ou son épée au bout de son fusil. En Afrique, cette baïonnette à double emploi sera utile en bien des cas : on a vu des fantassins, brusquement attaqués par des maraudeurs arabes, dans leurs promenades autour des camps, tomber sous l'yatagan sans pouvoir lui opposer un fer quelconque.

Il faut des cartouches au fantassin; c'est là, pour lui, l'aliment de la guerre. Il faut encore que ces cartouches soient à l'abri de l'humidité et de la pluie la plus continue; la giberne remplit bien ce but, mais elle le compense par bien des inconvénients. Est-elle d'ailleurs indispensable? ne peut-on la remplacer par quelque appareil moins disgracieux et plus commode? On sait que généralement, un jour d'action, le fantassin ne prend pas une à une ses cartouches dans sa giberne; ce serait pour lui trop incommode, trop gênant, trop fatigant; il en tire un paquet qu'il ouvre et met dans ses poches, ou dans une ceinture improvisée au moyen d'un mouchoir.

Si donc le fantassin avait, pour loger ses paquets de cartouches, un cylindre de cuir ou de cuivre horizontalement couché et maintenu sous le sac, il les extrairait un à un ou deux à deux, et les débiterait ensuite en les plaçant dans une ceinture ou dans une poche de peau, ménagée dans sa capote et son pantalon. On réaliserait ainsi les trois conditions essentielles, savoir : conserver les cartouches à l'abri de toute avarie, les débiter sans gêne ni fatigue, éviter l'empêtrement du bahut aux munitions.

Cela posé, fixons, s'il se peut, de meilleurs principes pour l'équipement et l'armement du fantassin.

Quand même nos nombreuses armes de guerre ne feraient pas une loi impérieuse de conserver la balle actuelle du poids d'environ vingt-cinq grammes, il le faudrait encore; car cette balle réalise suffisamment le difficile accord qui doit exister entre les exigences des approvisionnements, l'effort de recul que peut supporter le soldat, et l'efficacité du tir à la distance de deux à trois cents mètres.

Il convient d'adopter pour le fusil d'infanterie la méthode de *forcement* de la balle, trouvée par M. Delvigne, mais sans l'emploi de cannelures droites ou courbes.

Les cannelures droites sont sans effet utile; celles en hélice, quelque allongées qu'elles soient, ne donnent un surplus de justesse au tir qu'aux dépens de la vitesse de la balle. Or, il faut rendre cette vitesse de la balle la plus grande possible, il faut qu'elle atteigne au moins quatre cent cinquante mètres par seconde; les cannelures courbes ne la feront jamais obtenir. Quant à cet excès de justesse qui est leur propriété, il devient généralement illusoire, puisque le fusil a un affût extrêmement mobile et impressionnable, c'est-à-dire le soldat. L'expérience des guerres de l'Empire a prouvé qu'il faut dix mille balles au moins pour mettre un ennemi hors de combat; plus de deux cent cinquante kilogrammes de plomb, deux fois le poids de cet ennemi, pour l'abattre! c'est presque incroyable, mais c'est pourtant bien vrai. Cette proportion est actuellement plus étonnante encore avec notre armée de jeunes soldats; et certes! depuis onze ans qu'on guerroie en Afrique, on n'a pas tué un nombre d'Arabes égal au dix-millième des cartouches consommées; mais aussi, au lieu de ne donner à brûler annuellement à chacun des soldats de nos régiments que trente cartouches en six séances, pourquoi n'en

accorde-t-on pas cent? pourquoi réduit-on à un rôle secondaire un exercice aussi utile? pourquoi n'établit-on pas enfin une école de tir dans chaque caserne, avec le lieutenant d'armement pour directeur et deux sous-officiers pour surveillants spéciaux? Le fantassin qui, avec son fusil ou un autre fusil de munition de corvée, casserait une poupée à cinquante mètres, serait presque certain d'abattre un ennemi à deux cents. Toute économie de poudre et de balles est une économie mal entendue, elle est bien amplement balancée lorsque vient le jour de la guerre. Quant aux résultats d'une bataille ou d'un combat quelconque, ils étonnent si on les suppute dans l'hypothèse où seulement un cinquième des soldats en ligne seraient de bons tireurs. Mais qu'il est difficile d'obtenir la réalisation de ce qui est pourtant réalisable! Il faudra toujours compter sur une effroyable consommation de cartouches à la guerre; dès-lors nous sommes convaincu qu'une arme à feu excessivement juste doit céder le pas à une autre un peu moins juste peut-être, mais lançant la balle plus fortement. Peut-on réaliser cette arme? nous en sommes presque certain; on s'en convaincrait probablement si l'on faisait des expériences comparatives entre la carabine actuelle de munition et cette même carabine où l'on supprimerait toute cannelure, moins le dernier pouce du fond, tout en maintenant le même mode de chargement. Dans ces beaux bataillons de chasseurs à pied, si alertes et si lestes, naguère organisés par les soins du duc d'Orléans et du général d'Houdetot, il est un certain nombre d'hommes qui se servent admirablement de leurs armes à feu; nous pensons que ces mêmes hommes produiraient sensiblement le même résultat, si, leurs armes supposées chargées, l'on supposait aussi les cannelures enlevées. Dès-lors pourquoi ne pas donner à toute notre infanterie des fusils dans

lesquels le procédé de chargement serait exactement celui de la carabine de munition, et où il y aurait néanmoins absence de cannelures? Voici les principes de la confection de cette arme : platine du fusil actuel, modèle 1840, ou plus exactement, platine de la carabine de munition, qui n'en diffère qu'un peu en ce qui concerne le chien percutant; — culasse de la carabine de munition, allongée de trois centimètres, et ayant, sur cette longueur, même diamètre que le canon, et huit petites cannelures droites destinées à maintenir la balle forcée sur la chambre à poudre; — canon sans cannelures, à diamètre constant et égal à sept lignes cinq points, et ne dépassant par conséquent celui de la balle que de deux points ou environ quatre dix-millimètres; — longueur totale du canon, trente-six pouces. — Baïonnette-épée à lame triangulaire, longue de vingt-un pouces et légèrement déviée de la poignée qui ne servirait pas de douille ou anneau au canon, mais qui se relierait à lui par le procédé adopté pour la carabine de munition et d'une manière plus solide, avec bague et non par un ressort. La longueur totale de l'arme serait exactement celle du fusil actuel (modèle 1840). La pointe de la nouvelle baïonnette, dont on renforcerait la lame surtout près de la poignée, occuperait exactement le même point relativement à l'axe du canon. — Baguette renforcée de la tête.

La cartouche de ce fusil serait celle de la carabine de munition.

Les petites cannelures des trois derniers centimètres de la culasse n'auraient d'autre but que de retenir plus solidement la balle forcée au-dessus de la poudre; il pourrait même arriver que l'expérience en démontrât l'inutilité.

Il n'entrerait aucune bourre dans le canon.

La balle sortirait très peu déformée, avec la vitesse de quatre cent cinquante mètres, un diamètre transversal de

sept lignes cinq points, et sans rotation. Sa justesse serait plus grande que celle du fusil actuel, mais un peu inférieure à celle de la carabine; néanmoins elle suffirait dans la généralité des cas, vu le surplus de vitesse; le moyen résultat utile serait probablement supérieur à celui que ferait obtenir, dans les mêmes cas généraux, la carabine de munition.

Il est probable que l'encrassement du canon n'empêcherait dans aucun cas la balle d'en atteindre le fond, inconvénient inhérent au fusil de 1840 comme à ceux qui l'ont précédé, et qui ont pour dates 1777, 1816, 1822. Les balles sortantes ayant un diamètre supérieur à celui des balles entrantes, il n'existerait pas de raison pour que celles-ci ne pussent être introduites ; il y aurait du moins, en cela, complète similitude avec la carabine de munition ; le fusil projeté conserverait sur elle l'avantage d'être plus long et plus propre au combat à l'arme blanche, soit contre la cavalerie, soit contre l'infanterie des diverses puissances, dont nous connaissons les fusils. Il se présente même à ce sujet une question assez importante : n'a-t-on pas commis, dans ces dernières créations de carabines, une imprudence réelle en sacrifiant si lestement la longueur totale de l'arme? Il est une considération qui autorise à prononcer l'affirmative : le fusil modèle 1777, avec lequel les armées républicaines et impériales ont parcouru le monde et repoussé tant de fois les Mamelouks d'Égypte, comme les cuirassiers d'Eylau , avait quarante-deux pouces de canon et quinze pouces de baïonnette. Le fusil actuel, pour être plus commodément chargé par un fantassin de moyenne taille, a été réduit à une longueur de quarante pouces pour le canon (nous faisons abstraction ici du fusil de notre infanterie légère, dont le canon n'a que trente-huit pouces); mais on a cru devoir restituer à

la baïonnette ces deux pouces enlevés. Les auteurs, hommes essentiellement experts, avaient eu leurs raisons pour cela ; aussi nous garderions-nous de diminuer d'une seule ligne cette longueur totale de cinquante-sept pouces que doit avoir le canon armé de sa baïonnette ; et si, dans le fusil supposé, nous avons réduit le canon à trente-six pouces pour faciliter encore la charge à nos fantassins, dont la plupart sont si petits, nous fixons à vingt-un pouces la longueur de la baïonnette qui dès-lors ne sera pas une épée ridicule au côté de ces mêmes hommes.

Quel doit être le poids du fusil ? Ce serait évidemment un avantage que de pouvoir réduire ce poids, mais il faut malheureusement renoncer à tout espoir à cet égard ; la considération du recul s'interpose victorieusement : vouloir lancer au moyen d'une arme légère et avec une vitesse de 450 mètres la balle de 25 grammes, ce serait vouloir aussi assommer et jeter sur cul un petit fantassin ; les hommes gros et forts résisteraient seuls. Nous fixerons à cinq kilogrammes le poids du fusil armé de sa baïonnette-épée ; et néanmoins ce fusil réunirait les trois seuls moyens connus (à part le poids de l'arme) de diminuer le recul. Ces moyens sont : 1° minimum de poudre pour obtenir une vitesse donnée ; 2° résistance de la balle à l'origine, et mouvement graduellement accéléré jusqu'à la bouche du canon ; 3° pénétration de la lumière dans une chambre étroite, et très près du fond.

Le premier de ces moyens est évidemment obtenu, puisque, la poudre gazéifiée ne pouvant passer en avant de la balle qui remplit exactement le canon, on n'en emploierait que la quantité strictement nécessaire.

On conçoit aussi la présence et l'efficacité du second moyen; car le recul, ou vitesse de l'arme en arrière, étant

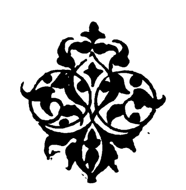
directement proportionnel, pour un poids donné de l'arme et de la balle, à la vitesse de cette balle en avant, il s'ensuit que si le projectile forcé, engagé dans de courtes cannelures, résiste à la première impulsion donnée et n'y cède que graduellement (puisqu'il ne cesse pas de frotter contre tout le pourtour intérieur du canon), le recul lui-même, faible à la première origine, devient ensuite graduellement croissant. Il est en quelque sorte un premier choc modéré, suivi d'une pression progressive jusqu'à la sortie de la balle; il n'agit pas tout d'abord d'une manière forte et brusque comme un coup de marteau, ainsi qu'il arrive pour le fusil actuel dans lequel la balle ne résiste point et laisse même passer en avant d'elle une quantité notable de gaz.

Enfin une chambre à loger la poudre, longue et étroite, recevant le feu de la capsule tout près du fond, réunit les conditions nécessaires pour modérer dès l'origine l'inflammation de la poudre, et par suite la vitesse initiale de la balle et celle du fusil, qui constitue le recul. Il existe toutefois un rapport mutuel et bien difficile à trouver, entre la longueur et la largeur de la chambre, la longueur du canon et le degré de force de la poudre. Il faut, dans tous les cas, qu'il y ait pour chaque grain de poudre inflammation et combustion complète, au moment où la balle arrive à la tranche de la bouche du canon. Nous pensons, d'après les expériences faites par les hommes spéciaux, que ces diverses conditions sont à peu près remplies par un canon de trente-six pouces, dont une portion extrême, égale à deux pouces quatre lignes, a la largeur suffisante pour renfermer sept grammes de poudre; la lumière aboutissant à environ deux lignes du fond, et la balle remplissant exactement le canon.

Cela fixé, il ne restera plus, pour compléter l'équipe-

ment et l'armement du soldat de pied, qu'à suspendre à un ceinturon le plus léger possible un fourreau de cuir ou autre substance très flexible pour loger la baïonnette-épée, et à placer sous son sac un cylindre ou mieux un prisme rectangulaire en cuir, ou en matière métallique, capable de serrer cent cartouches. Ce prisme ne dépasserait le sac dans aucune dimension ; la boite qui le fermerait lui serait fixée par une chaînette de quelques pouces ; elle correspondrait au côté droit du soldat. Outre les précautions hydrofuges à prendre à la jonction de la boîte et du corps du prisme, une portion supplémentaire de la peau du sac se rabattrait sur lui et empêcherait la pluie de l'atteindre.

Ainsi dégagé de buffleteries, de sabre et de giberne, le fantassin deviendrait propre à la locomotion facile et rapide, chose extrêmement importante à réaliser, surtout si nous avons à nous mesurer contre les armées actuellement redoutables des puissances européennes.



CHAPITRE SIXIÈME.

TRAVAUX DE DEUXIÈME ANNÉE. ZONES DU CHÉLIF ET D'ORAN.

Dans la deuxième année des travaux, rien ne sera changé dans l'occupation de la province de Constantine; complétement isolée du reste de l'Algérie, elle ne pourra être remuée par l'influence d'Abd-el-Kader. On partagera les cent mille colons, hypothétiques dans ces pages, mais réels si l'entreprise africaine était vigoureusement poussée, entre la province d'Oran et celle d'Alger. Dans cette dernière, la zône à fermer embrasse l'espace compris entre les deux zônes de première année; elle s'appuiera à la mer, de Cherchel aux bouches du Chélif; et la ligne qui la fermera, au sud, est tracée du pont romain sur le Chélif ou El-Kantara, à la Mina, au-dessus de Sidi-Mohamed.

Cette nouvelle zône, beaucoup plus longue que large, se décompose géographiquement dans sa longueur même en deux bandes distinctes et fort dissemblables par la nature du sol; le Chélif forme leur séparation. Entre cette rivière et la mer, le terrain a une largeur moyenne de quinze lieues; le massif du petit Atlas le couvre presque tout entier, et le rend de difficile accès; nos bataillons n'y ont pas

encore mis le pied. Sur la gauche du Chélif est, au contraire, une plaine belle et continue, semée de traces de villes romaines, peuplée par des tribus assez riches et puissantes.

La seule route qui existe à travers la bande montueuse de la droite du Chélif part de Cherchel et va vers le désert, en coupant le Chélif avant de rencontrer l'ancienne Tigava qui est à une lieue de sa rive gauche. C'est par cette route que les Arabes du désert et de l'intérieur venaient s'approvisionner, à Cherchel, de faux, outils de fer, etc. C'est cette route qui nous servira aussi à porter les approvisionnements aux travailleurs à l'œuvre vers le Chélif; Tigava sera choisie pour centre de ravitaillement, et trois camps partageront également l'espace compris entre cette ville qui renaîtra de ses ruines et Cherchel où la population s'accroît déjà.

Les cinquante mille colons arrivants se distribueront, sur le littoral, entre Cherchel et les bouches du Chélif. Ils seront ainsi partagés :

A Cherchel (*Césaréa-Julia*)	10,000
A Bresk (*Gunugus*), emplacement de ville romaine)	5,000
Aux bouches de l'Oued-Sahmouse. . .	5,000
A Tenez (emplacement de ville romaine)	10,000
Aux bouches de l'Oued-Chima, (emplacement de ville romaine).	5,000
A Rummel-Abid, id.	5,000
A Agmiss, id.	5,000
A Quiza-Municipium, id.	5,000
Total.	50,000

Dix mille hommes, dont quinze cents gendarmes em-

brigadés par dizaines, suffiront, avec les cinquante mille colons armés, à la garde de la zône d'Alger. Quinze mille soldats seront donc disponibles pour cette nouvelle campagne; les opérations ne commenceront qu'au 1er mai. Dans les quatre mois qui précéderont, les colons intercalés par bataillons dans ceux de l'armée soumettront sans peine toutes les tribus comprises entre la mer et le Chélif qui, à cette époque des hautes eaux, sera une barrière naturelle; deux jours de marche porteront sur cette rivière les expéditions concertées qui partiront à la fois des huit points occupés du littoral. Aucune tribu ne pourra, malgré la difficulté des lieux, échapper à cette battue générale; force leur sera de se rendre à discrétion ou de déguerpir, si elles le peuvent, à travers le Chélif. Les sept gîtes d'étape marqués entre Cherchel et les bouches du Chélif s'enfermeront dans de petites zônes à double enceinte, gardées et habitées par deux mille colons immédiatement devenus propriétaires. Ces lieux seront des centres d'action et d'approvisionnement, des lieux de débarquement.

La confection des routes à travers l'Atlas formera la principale occupation des colons organisés, durant quatre mois; ces routes devront relier les points du littoral occupés à d'autres points du Chélif, à occuper en avril, ou déjà munis, dès l'année précédente, de colons et de soldats. Deux routes conduiront d'Agmiss à Mazouna et à l'ancienne ville de Castellum-Tingitanum, qui devra être reliée à Tenez et à Calaal-Chima. Tigava verra aboutir aussi à elle deux nouvelles routes venues de Tenez et des bouches de la Sahmouse; la première existait jadis.

Durant tout le mois d'avril, des convois réguliers conduits par l'armée et les colons expéditionnaires iront approvisionner abondamment des positions prises à Tigava

et à Castellum-Tingitanum. Mazouna et Sidi-Mohamed, autres centres de ravitaillement pendant les travaux prochains, recevront aussi de Mostaganem beaucoup de provisions et munitions.

Au 1er mai, trente mille colons et douze mille soldats seront rangés en divers points du Chélif, du pont romain, coin de la zône d'Alger, à Mazouna. Dix jours seront consacrés à l'exploration complète de la vallée du Chélif jusqu'au moyen Atlas, au désarmement et à la soumission des tribus qui ne voudront pas se réfugier dans le désert. Le 10 mai on se mettra à l'œuvre, à partir du pont El-Kantara, pour faire la fortification qui aboutira à la zône de Mascara. Les huit mois qui restent seront employés à exécuter cette ligne d'environ cinquante lieues. On ne peut dire, *à priori*, la nature de cette fortification; on aura le choix entre les meilleures; l'eau en remplira les fossés. Le Chélif appuie généralement sa rive droite du massif du petit Atlas; et, à sa gauche, de grandes plaines le séparent du moyen Atlas. La pente de cette rivière ne doit pas être très forte, par la nature même de son cours dirigé parallèlement aux chaînes et à la mer. Si nul contre-fort du moyen Atlas ne vient expirer à la rive gauche, on pourra dévier le Chélif à partir du pont romain et en faire couler une partie dans un fossé continu, tracé parallèlement à la rivière, et à la distance de quelques lieues. Si, enfin, la portion de delta que dessinent le Chélif et la Mina était une plaine unie, on pourrait conduire horizontalement la première rivière dans la seconde, et on aurait ainsi une excellente ligne d'enceinte.

Nos bataillons n'ont pas encore entièrement parcouru les larges terrains de la gauche du Chélif; on n'est pas fixé sur la configuration vraie de ces terrains; il faudrait maintenant s'en rapporter au dire des indigènes. Mais lorsque

les premières courses exploratrices auront été faites, les officiers du génie et de l'état-major fixeront le choix des tracés et lèveront le terrain; tout doute sera alors disparu.

Voici, selon toute probabilité, le mode de fortification qui sera adopté: le Chélif dévié, au pont romain, coulera dans un fossé presque de niveau, jusqu'à un de ses affluents de la rive gauche; le lit de cet affluent recevra le Chélif, et sera barré là où une nouvelle tranchée horizontale pourra être conduite à un nouvel affluent, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'enfin le Chélif soit, à travers le delta, amené dans la Mina qui se grossira de ses eaux. La fortification figurera ainsi une crémaillère, dont les longs côtés seront des portions horizontales, les petits côtés des parties à pente, et terminée enfin par une grande tranchée horizontale, allant déboucher dans la Mina au-dessus du point de départ de la tranchée déjà exécutée l'année précédente.

Tous les fossés de niveau devront être munis, vers l'intérieur, d'un parapet haut de cinq mètres, large de six mètres; ces fossés seront assez profonds, et précédés d'une portion en plaine, qui se couvrira d'eau dans les grandes crues.

Le barrage construit vers le pont romain, au point où le Chélif sera devié, devra avoir une longueur telle qu'il ne se couvre jamais de plus de 2 mètres d'eau; durant l'été, son arête sera à sec. Les seuls affluents de la rive droite du Chélif l'alimenteront à cette époque.

On réalisera ainsi les deux conditions suivantes : en basses eaux, le Chélif coulera tout entier dans le fossé de la fortification, s'appuyant de son parapet, et formant en avant une certaine nappe inondante. En grandes eaux, l'arête supérieure du parapet ne sera jamais atteinte, soit par les crues du Chélif, soit par celles des affluents de sa rive gauche, tous accaparés par le grand fossé ambiant.

Les colons distribués sur la ligne auront d'excellents lots de terrain ; la qualité en sera très bonne ; et il pourra, en outre, recevoir les bienfaits des irrigations, puisqu'on prendra l'eau dans le Chélif dévié, comme au moyen de robinets. Les tuyaux, qui la conduiront du fossé sous le parapet, seront placés au niveau général du sol, afin que l'agriculture ne puisse nuire à la défense ; le fossé restera toujours plein, le surplus seul se verra utilisé. Si des colons veulent se livrer à l'industrie, la force motrice sera à leur disposition : avant de se répandre dans les champs à arroser, les eaux pourront agir sur les palettes des roues. Quant aux propriétés défensives de cette tranchée horizontale gonflée d'eau et débordant sur la plaine située en avant, elles seront incontestables.

Les Arabes viendraient-ils à cheval pour en forcer le passage ? ils trouveraient d'abord un plan d'eau, puis un fossé profond, large d'une vingtaine de mètres, et enfin un parapet élevé garni de défenseurs et de bastions habités de kilomètre en kilomètre ; les canons, placés dans ces bastions, battraient à distance de but en blanc les points les plus éloignés de leur sphère d'action sur la ligne.

Ces Arabes tenteraient-ils d'élever à travers la tranchée une digue au moyen de terres rapportées ? ce travail ne serait pas l'œuvre d'un instant : les eaux gonflées en amont de la ligne en empêcheraient la confection, entraîneraient ces terres à mesure de l'avancement ; d'ailleurs les feux de l'artillerie et de la mousqueterie, se croisant sur la tête de digue, en arrêteraient sûrement les travaux.

Si, par surprise ou tout autre moyen, les Arabes de l'intérieur ou de l'extérieur venaient à s'emparer d'une portion de la ligne, et faisaient une solution dans le parapet, le fossé en avant pourrait se vider jusqu'au niveau du terrain, mais jamais au-dessous ; il resterait toujours

une tranchée défensive ayant deux mètres d'eau en profondeur, une vingtaine en largeur.

Mais toutes ces hypothèses sont gratuites, car les Arabes ne feront aucune attaque : en présence de tant de baïonnettes, force leur sera de se résigner; ceux du dehors n'occuperont qu'une bande assez étroite de terrain entre la fortification et le pied du moyen Atlas; ceux de l'intérieur seront sans moyen d'action ; on les dominera trop fortement. D'ailleurs la ligne entière du Chélif n'ayant que 200 kilomètres, 20,000 colons suffiront à sa garde et à la culture de son parcours ; il en restera donc 10,000 qu'on placera sur une nouvelle ligne moins dense, mais continue et située près du lit naturel du Chélif.

Cette zône, faite en deuxième année, prendra ici le nom de zône du Chélif; car la barbarie a tellement ravagé ces contrées, qu'on n'y trouve maintenant aucune ville importante qui puisse lui donner le sien.

Deux anciennes villes, Vagal et Castra-Cadaum, actuellement Loka et Tagadempt, seront extérieures à la ligne défensive; néanmoins on occupera la première, et on conservera dans l'autre la garnison déjà placée l'année précédente.

Il y aura donc dans la zône du Chélif quatre lignes de colonisation : deux continues, deux à intervalles ; les deux premières correspondent au cours naturel du Chélif, et à son nouveau lit artificiel; les deux dernières sont marquées par le littoral et par les milieux des routes qui conduiront des points colonisés du rivage, au cours du Chélif.

La double zône d'Alger et du Chélif, comprenant tout l'espace situé entre le cours de l'Isser et celui de la Mina, serait suffisamment maintenue par les 100,000 colons organisés, armés, et propriétaires des terrains qu'ils auront à défendre; les 25,000 soldats, ou si l'on veut les 22,000

soldats et 3,000 gendarmes, qui seront distribués sur les lignes et aux points intérieurs, donneront de nouvelles garanties que personne n'oserait contester. Il y aura donc sécurité pour les nouveaux colons qui viendront s'établir dans l'intérieur de la double zône, où des terres leur seront livrées gratis.

Exposons maintenant les travaux de deuxième année, effectués dans la province d'Oran par 50,000 colons et 15,000 soldats (10,000 hommes seront affectés à la garde de la zône de Mascara).

Le périmètre de la zône d'Oran est presque partout une enceinte d'eau. Cette zône s'appuiera à la mer, des bouches de la Macta aux bouches de la Tafna; la ligne déjà occupée de l'Habra la fermera à l'orient, celle de l'Isser et de la Tafna à l'occident; enfin au midi, vers le moyen Atlas, la frontière, tracée de l'Habra à l'Isser, aura à gravir sur deux contre-forts, mais elle traversera deux plaines : celle de Mékerra sur le haut Sig, et celle qui est arrosée par le haut Habra. Les eaux des affluents de ces rivières seront utilisées, pendant une certaine longueur, pour remplir les fossés de cette ligne méridionale.

Les centres de rassemblement des colons et des troupes seront: les bouches de la Macta, Arzeou, Oran, le cap Sigale, le cap Figalo, les ruines de Camérata et les bouches de la Tafna. Les premiers bataillons de landwer organisés se porteront en avant : sur le Sig, au camp du Figuier, à l'autre extrémité du Sebgha, au confluent de l'Isser et de la Tafna.

Du 1er janvier au 1er mai les colons s'exerceront, pour leur éducation militaire, à fermer une zône jalonnée par les bouches de la Macta, le lac où tombe l'Oued-Ulélat, le cours de cette rivière jusqu'au point où la coupe la route d'Oran à Mascara, le camp du Figuier, le bord septentrional du Sebgha et les bouches de l'Oued-Salado.

Dans ce même temps une autre zône sera fermée, comprise entre le littoral, de l'Oued-Salado à la Tafna, et le cours de ces deux rivières ; elle sera close au sud par une ligne de fortification sèche, joignant l'extrémité de la plaine de Seydonne au point où la voie romaine dite *ad Dracones* joignait l'Isser, affluent de la Tafna.

La somme de ces lignes forme une longueur de deux cents kilomètres. Vingt mille colons y seront par conséquent installés. Deux mille colons et deux bataillons d'infanterie iront occuper Tlemcen et y fermer une couronne; enfin mille colons s'établiront aussi à Camérata, au cap Figalo, et au cap Sigale. Il restera disponibles pour les travaux de la campagne dix mille soldats et vingt-cinq mille colons, les plus forts, les plus aptes aux fatigues.

Il n'est plus besoin de prévenir que dans les quatre premiers mois de l'année tous les cinquante mille colons et les quinze mille soldats auront successivement pris part à de courtes expéditions, à des battues générales, destinées à soumettre et mater les Arabes dans ce qui reste à fermer de l'ouest de l'ex-régence.

Au 1er mai, époque du commencement des travaux, une nouvelle battue générale aura lieu; vingt-cinq mille colons et dix mille soldats, distribués sur la ligne de la *zône d'étude*, se porteront en avant; lorsque l'aile gauche aura atteint le point occupé de Castra-Nova, l'aile droite de cette ligne à intervalles sera à Tlemcen. Alors aura lieu sur Castra-Nova, pris pour pivot, une sorte de conversion, dans laquelle les parties centrales gagneront très peu de terrain en avant, mais obliqueront fortement à gauche; l'aile marchante, partie de Tlemcen, longera le pied du moyen Atlas, jusqu'à ce qu'elle ait atteint les parties hautes du cours de l'Habra : ce sera comme un coup de filet donné sur les tribus arabes, jusqu'au pied du moyen

Atlas. Celles qui auront voulu fuir dans le désert d'Angad, éviteront seules cette ganse enveloppante.

Le 12 mai, les travaux commenceront à partir de Castra-Nova, sur le haut Habra, jusqu'au contre-fort qui sépare les affluents de cette rivière de ceux du Sig; cette première portion de ligne, longue de soixante kilomètres, se garnira de six mille colons et conservera quatre mille soldats pour aider à sa sûreté. Du 10 juin au 18 août, les dix-neuf mille colons restants et les six mille soldats encore disponibles formeront une nouvelle ligne de soixante kilomètres, à travers deux contre-forts et la plaine de Mékerra ; on atteindra ainsi le haut Isser.

Il restera encore treize mille colons, qui, durant les mois d'août et septembre, compléteront la ligne le long de l'Isser, sur les trente kilomètres de son cours, non encore occupés.

Au 1er octobre, quarante mille colons installés sur leurs terres pourront les ensemencer sur toutes les lignes exécutées dans cette deuxième année.

Les dix mille colons non encore lotis seront répartis en des points faibles, tels que le haut Habra, le haut Sig, le haut Isser et le confluent de l'Isser avec la Tafna. On pourra en placer aussi un noyau d'un millier dans chacune des plaines de Seydonne, de Méléta, de Tlélat, de Tleouent et de Hantar. Dès la fin de la deuxième année toute une moitié de l'Algérie, comprise entre l'Isser qui tombe à la mer vers Dellys, et l'autre Isser qui se jette dans la Tafna, se trouvera occupée par deux cent mille colons installés en pleine culture de leurs terres, et cinquante mille soldats sous les armes. Les lignes de la fortification continue, les parapets de deux mille bastions ou villages fermés, décuplant la force intrinsèque de tant de bataillons, il paraît évident que cette moitié de l'Algérie sera en-

tièrement subjuguée. S'il reste encore quelques tribus indépendantes, elles se trouveront à l'extrémité occidentale, ou sur la lisière du moyen Atlas; mais on aura tant de moyens d'action contre elles, qu'on pourra déjà les regarder comme soumises et ralliées; dans les années suivantes, on les englobera elles-mêmes dans une dernière enceinte dont la chaîne entière du moyen Atlas sera en quelque sorte le parapet.

Les routes qui longeront toutes les lignes seront exécutées immédiatement durant la première année; chaque colon correspondra à la faible longueur de dix mètres courants. Dans les années suivantes, on restaurera les vieilles voies romaines tracées le long du littoral et de l'Isser, celle qui allait de Mina à Tlemcen (*Timici colonia*) en passant par Ballène, Castra-Nova, Tasagora et Regiæ. Les routes actuelles des Arabes sont très nombreuses dans la province d'Oran, et en général bien tracées, ainsi qu'il a été dit : on n'aura qu'à les élargir, qu'à en modifier quelques pentes. Une route neuve sera à créer le long du Sig, de la plaine de Mékerra à la Macta.

Le Sebgha, qui se trouve au sud-ouest d'Oran, reçoit les eaux de plusieurs rivières; en hiver et au printemps, le niveau de ce lac salé se gonfle, et il s'abaisse tellement durant l'été qu'il devient un dallage de sel. Cela cause des miasmes fiévreux que le vent chaud du désert peut rendre très dangereux, surtout pour Misserguin et Aïn-Brédia où se trouvent en outre quelques mares. Il sera important de dessécher complétement ce Sebgha; son écoulement le plus facile doit se faire par Oran. La distance de cette ville au Sebgha n'est que de quatorze kilomètres, et correspond à la plus grande dépression du terrain. Néanmoins il n'est pas probable qu'une tranchée d'écoulement soit exécutable dans cet intervalle; mais un canal émissaire souterrain,

n'est pas impossible. Il sera donc loisible d'extirper, au bout de quelques années, les causes de maladies; et les plaines de Tlélat, de Méléta s'étendront sur le lac desséché, où l'agriculture fructifiera dès que les eaux pluviales auront dépouillé le sol de ses particules salines.

Il est probable que les plaines du Sig et de l'Habra ont été jadis un sebgha qui s'est écoulé par la solution de continuité d'une chaîne très voisine de la mer, par la gorge même où une division française fut compromise en 1835. Il faudra aussi quelques travaux d'art pour assainir les parties basses de cette plaine, qui sont encore marécageuses.



CHAPITRE SEPTIÈME.

TROISIÈME ANNÉE. ORGANISATION INTÉRIEURE.

La troisième année des opérations en Algérie ne doit pas être une époque de conquêtes; on a déjà fermé et fortifié les quatre zônes d'Alger, du Chélif, de Mascara et d'Oran, qui comprenaient une moitié de l'ex-régence, celle qui était peuplée des tribus les plus épaisses, les plus turbulentes, les plus guerrières. Il faut employer un an entier à donner un corps à l'organisation intérieure de ces lignes conquises et gardées; avant de se porter de nouveau en avant, il convient de se créer un point de départ stable et assuré.

Cinquante mille soldats et deux cent mille colons armés, formés en pelotons, garantiront l'inviolabilité des lignes établies, pendant qu'on y asseoira sur des bases solides le régime de l'administration et de la justice, la police ordonnée des états européens.

Pendant cette année, comme dans les deux précédentes, la province de Constantine restera gardée par vingt-cinq mille soldats occupant les mêmes camps, les mêmes garnisons, partageant leur temps entre les expéditions agressives, les escortes des convois et des travaux stables de bâti-

ments, de culture de terre, d'irrigations, de constructions de ponts et barrages aux postes situés sur les rivières et servant de jalons à la colonisation prochaine.

Il est probable que, pendant cette troisième année, il se présentera un grand nombre de colons européens; les lettres écrites par ceux qui seront déjà installés inonderont la France et l'Europe; les gazettes donneront les détails de la vie intérieure des nouveaux propriétaires; tout concourra à allécher d'autres prolétaires et capitalistes, à propager la fièvre de l'immigration africaine. On ne sera pas en peine pour bien colloquer les cent mille colons et plus qui abonderont cette année en Algérie; les lignes établies se doubleront là où seront des terrains larges et fertiles; les noyaux intérieurs des zônes s'épaissiront; le littoral se garnira peu à peu d'une ligne compacte de villages. Dans la province de Constantine elle-même, on fermera de petites zônes sur le littoral; des points occupés par les postes militaires deviendront des centres de compartiments qui joindront leurs bords extrêmes. Une de ces zônes s'appuiera au Mafrag, coupera la Seybouse et sa plaine, ira joindre le lac Felzara et suivra l'Oued-Saboun jusqu'à la mer; une autre reliera Collo aux bouches de l'Oued-Zoure, une troisième Jigelly à Coba à travers les terres; enfin, Bougie et les trois gîtes intermédiaires jusqu'à Dellys fermeront leurs intervalles; la zône de Dellys elle-même sera garnie intérieurement de nouveaux cultivateurs qui en féconderont le fertile territoire.

Les villages bâtis aux bords mêmes de la mer, aux points où correspondront les mouillages naturels, les ports à créer, les rades à améliorer, prendront pour leur construction des précautions d'avenir; il ne faut pas que les canons des vaisseaux anglais y renouvellent un jour leurs exploits récents de la côte de Syrie. Une terrasse

élevée garantira les maisons des projectiles directs qui pourraient être lancés de la mer; ces terrasses seront complantées de tilleuls et de marronniers; la population viendra y savourer un jour la fraîcheur de l'ombrage et la brise marine.

La présence des colons sur la ligne du littoral permettra de mettre, de loin en loin, la main à l'œuvre pour construire des ports aux lieux qui s'y prêteront le mieux; les sinistres du mois de janvier 1841 doivent avertir qu'on ne saurait avoir des abris trop sûrs sur les bords d'une mer si turbulente et souvent si furieuse. D'un autre côté, l'exemple des travaux du port d'Alger qui sera bientôt capable de recevoir trente vaisseaux de ligne est bien fait pour encourager de nouvelles créations de ce genre, destinées à faire prospérer un jour le commerce comme l'industrie et l'agriculture, à rendre notre marine plus nombreuse, à former enfin une bonne ligne de défense contre tout ennemi européen. Il faut que, dès cette troisième année, les canons des vaisseaux anglais qui passeseront près de la rive y rencontrent l'œil silencieux mais alerte des canons français en batterie vers la mer.

L'installation des nouveaux colons le long du littoral n'empêchera pas qu'on n'en établisse plusieurs lignes dans la Métidja assainie: l'une d'elles sera tracée le long de la racine de l'Atlas, et la grande voie qu'y assirent les Romains devra être restaurée; un canal de ceinture y sera creusé; et s'il est possible, sans trop de flexuosités et de mouvements de terres, de faire couler dans cette tranchée ambiante toutes les eaux qui descendent de l'Atlas par l'Hamise, l'Aratch, l'Oued-Kébir, de Blidah, la Chiffa, l'Oued-Jer, etc., on leur interdira le passage à travers la Métidja; ou, si elles y pénètrent, ce sera dans des rigoles habilement conçues pour un système combiné d'irrigation. Les deux canaux du

pied de l'Atlas et du pied du Sahel assureront l'assainissement de cette plaine suceptible de la plus grande fertilité : le premier empêchera les eaux de l'Atlas de s'y introduire, et les conduira à la mer par le lit des deux rivières extrêmes; le second évacuera de même celles que l'infiltration pourrait y amener, ou qui y descendraient du Sahel.

La seule plaine de la Métidja contenant environ 160,000 hectares, on voit qu'il y a place pour quarante mille colons, à raison de quatre hectares distribués à chacun d'eux. Si l'on suppute d'une autre part ce qu'il y a d'espace très cultivable dans les plaines du Chélif, de l'Habra, du Sig, dans toutes celles de la zône d'Oran, sur tout son littoral, et aux bords de tant de rivières, on demeure convaincu que, les colons vinssent-ils par centaines de mille, on aura la faculté de les doter tous beaucoup plus libéralement que ne le sont les rosières de nos villages.

Les soins de l'avenir en ce qui concerne la climature, l'industrie et les constructions , demanderont qu'un noyau de l'administration des eaux et forêts se fixe en Algérie, et détermine dès la troisième année les terrains destinés à se couvrir de bois ; les points culminants des chaînes et les arètes de leurs contre-forts seront choisis de préférence; l'Etat devra y posséder, plus tard, de vastes forêts.

Ces forêts, aussi inviolablement conservées que les bois sacrés des anciens, jetteront un jour leur ombrage sur toute l'Algérie, y maintiendront la fraîcheur par une surabondance de sources ; elles offriront plus tard à l'agriculteur un engrais liquide, précieux, se rendant lui-même sur les lieux, ne coûtant rien, et d'autant plus puissant que le soleil est lui-même plus ardent ; à l'industriel, les charbons nécessaires aux travaux métallurgiques, et les moteurs indispensables ; à tous les colons, les bois exigés par la

construction de leurs bâtiments; et enfin à la marine, l'approvisionnement de ses chantiers.

Ces forêts restaurées ne seront plus un asile pour les lions, les panthères et les tigres de l'Afrique; car la dépopulation de ces animaux dangereux est une conséquence forcée des progrès de la population humaine, et un jour viendra où ils n'existeront plus que dans les ménageries, comme objets de curiosité.

Nos ingénieurs des ponts et chaussées sont surtout appelés à un beau rôle dans l'Algérie régénérée : que de routes à établir à travers les plaines et les montagnes! que de ponts à imposer aux rivières et aux torrents! que de voies romaines à restaurer! que de ruines à relever! C'est surtout le long des rivières que les nouvelles lignes de communications doivent être établies : là est leur place naturelle; là se trouvent en général les terrains les plus fertiles, les plus propres à se couvrir de villes et de villages; là, enfin, est la pente la moins forte et la plus régulière. Si l'assiette des routes y est parfois plus coûteuse qu'ailleurs, l'entretien s'en trouve ensuite beaucoup plus facile et moins dispendieux; les rivières se chargent de conduire elles-mêmes à pied-d'œuvre les meilleurs matériaux, ces cailloux de toute nature éprouvés par le choc et le roulement, propres à rendre le sol des chaussées ferme et durable.

Nos ingénieurs examineront encore les parties inférieures des rivières, pour s'assurer si la navigation à la vapeur y serait praticable durant une partie de l'année; ils fixeront les premiers travaux d'urgence. Toutes les rivières de France se couvrent aujourd'hui de bateaux fumeux; il en est parmi eux qui demandent à peine un fond de douze pouces; ils sont une mince écorce de fer, courbée sur la surface des eaux et les sillonnant avec ra-

pidité. Le cours de l'Allier, si souvent réduit aux plus maigres proportions, a montré, l'an passé, de Moulins à la Loire, aux populations étonnées sur ses rives, des bateaux à vapeur dont les palettes lancent parfois moins d'eau que de sable.

La Moselle, longtemps crue impraticable, a déjà été explorée avec succès par des bateaux pareils entre Metz et Trèves.

Pourquoi dès-lors ne serait-il pas possible que la Seybouse, l'Ajebby, le Chélif, la Macta, la Tafna fussent sillonnés aussi par de légers bateaux à vapeur qui y seraient si utiles pour les approvisionnements et les petites expéditions? leur présence exercerait en outre sur l'imagination des indigènes ce prestige certain d'influence que les arts ont toujours produit, même sur les natures les plus grossières. Bien que les rivières de l'Algérie aient généralement leurs embouchures barrées et embarrassées par des sables, il serait possible d'y trouver un fond d'une douzaine de pouces; et, au besoin, on les dégorgerait en rétrécissant leurs lits à leurs débouchés dans la mer. Non-seulement nos ingénieurs amélioreront le cours des rivières africaines, les couvriront de ponts, et feront quelques mailles du grand réseau de routes qui couvrira un jour cette Algérie destinée à reconquérir sous la domination française la puissance et la civilisation dont Rome sut la doter jadis, ils trouveront encore bien des travaux divers à entreprendre. S'ils n'ont pas, comme leurs prédécesseurs de dix-huit siècles, à clore des arènes pour les bêtes féroces, à élever des cirques et des amphithéâtres pour les gladiateurs, des temples à une multitude de dieux, leur art ne sommeillera pas; on a d'ailleurs aujourd'hui de grands moyens d'action, des ressources que ne connaissaient pas les ingénieurs romains. Là où

le travail lent du pionnier ou le vinaigre fabuleux d'Annibal avaient à ouvrir des rochers, le salpêtre insufflé dans les flancs du granit ou du marbre fait éclater comme des bombes leurs masses fumeuses; à ces gigantesques aquéducs jetés monumentalement au travers des vallées, l'art moderne substitue un tube continu de fonte, invisible et ignoré sous le sol, mais faisant soudainement jaillir du sein de la terre une eau fraîche et limpide. Dans ces villes nombreuses, où de vastes citernes étaient longuement élaborées pour recevoir les eaux pluviales, une sonde artésienne, plus puissante que la baguette de Moïse et celle des sourciers qui l'imitent, ira chercher dans les entrailles de la terre les eaux de quelque nappe inconnue. En bien des points de notre colonie africaine, se renouvellera un jour ce spectacle féerique auquel Paris a récemment assisté : un torrent continu exhumé d'une profondeur immense, et jetant ses flots dans l'air en gerbes épanouies. Il est probable que le sol de l'Algérie se prêtera à ces travaux si glorieux pour la science, si utiles sous un ciel brûlant. Le soulèvement de l'Atlas a dû incliner les couches stratifiées vers la Méditerranée; les vastes plateaux de la province de Constantine sont généralement élevés et formés de terrains tertiaires : il est donc possible que les eaux pluviales soient en partie absorbées par les couches sableuses qui les font couler à des profondeurs variables sous le sol de l'Algérie; tandis que la surface est desséchée par le soleil d'été, elle repose peut-être sur une nappe d'eau, continue et ignorée.

Enfin, bien des villes africaines seront abreuvées par un procédé bien simple qu'on adopte généralement en France, et que les Romains ne connaissaient peut-être pas : un bassin large et profond est creusé près d'une rivière, et rempli par les eaux infiltrées à l'aide de la pression

naturelle d'un niveau supérieur; ce bassin est rempli de grosses pierres, que recouvrent d'autres cailloux moins gros recouverts eux-mêmes de gravier ou de sable. Des tuyaux amènent l'eau qui se réunit au fond de ce filtre à un établissement hydraulique; les eaux de la rivière, pures ou bourbeuses, agissent sur des roues qui font jouer des pompes, et ces pompes élèvent l'eau fraîche et filtrée au sommet d'une tour, d'où elle redescend par des tuyaux pour aller former des fontaines ou des gerbes aériennes au sein des places publiques et sur tous les points d'un niveau inférieur. Les villes africaines qui seront situées sur les rivières (et la plupart de celles qu'on construira se trouveront dans ce cas) pourront donc adopter cette méthode simple de se procurer de l'eau potable, d'entretenir la propreté de leurs voies et la verdure de leurs jardins.

Dans cette année de repos militaire, les créations de la paix surgiront sur tous les points des zônes conquises : des districts de juridiction seront provisoirement formés; des tribunaux destinés à protéger la marche, qui devrait être éternellement immuable, de la justice, prendront place au centre de ces districts. Il ne nous appartient pas de fixer l'étendue du pouvoir des juges, d'organiser la toge; cependant on peut dire à *priori* qu'il sera nécessaire d'y donner aux juges de paix une grande puissance de juridiction; déjà en France on a cru devoir reculer les limites de leur exercice judiciaire, à plus forte raison faudra-t-il le faire en Algérie où tous les ressorts doivent, surtout dès l'origine, jouer librement et sans complication.

Au reste, il est constant que le manque d'aisance et la misère n'influent pas moins que les vices inhérents à une civilisation exubérante ou en phase caduque, pour garnir les bancs des accusés, et contraindre les juges à jeter en quelque sorte l'ancre dans leurs fauteuils des tribunaux;

or, en Algérie, ces deux circonstances majeures seront absentes: la civilisation, loin d'y avoir dépassé son apogée, s'élèvera à peine sur son horizon, et il n'y aura point de vagabonds, point de ces misérables que guide la faim de ses mauvais conseils, *malesuada fames*. Le travail y préviendra l'oisiveté et son cortége de vices; tout colon y sera propriétaire, possédera des champs dont la culture excédera presque ses forces. L'aisance et un certain confort de la vie en seront la conséquence nécessaire : or, homme de bien, *vir frugis*, est synonyme de propriétaire; et d'autre part, malgré les assertions de Bossuet et autres philosophes de cabinet, malgré les théoriciens du péché originel, la nature de l'homme n'est pas mauvaise par son essence et dès le commencement des choses, ou par l'accident causé à Ève et à Adam par un quidam reptile. Il est encore constant que le petit cultivateur est ardent au travail de ses champs; il aime à voir naître et grandir les plantes dont il a tenu les germes dans ses mains, et qu'il moissonnera bientôt; il se plaît à conduire aux pâturages les bœufs compagnons de son travail, et ces animaux domestiques qui connaissent le timbre de sa voix et sont fiers de ses caresses. La nature a déposé chez l'homme un vif attrait pour la culture ; l'éducation ou des habitudes excentriques peuvent, en apparence, étouffer cet instinct général; mais, pour le retrouver, on n'a qu'à sortir un instant de l'enceinte d'une ville ou d'un château de province; on n'a qu'à suivre silencieusement un paysan dans quelques détails d'une seule de ses journées.

On peut dire, en outre, que nos besoins incompressibles font naître l'égoïsme, dès qu'il y a pour tous insuffisance de biens et de commodités de la vie; et c'est l'égoïsme qui, pris dans toute l'étendue de sa signification, engendre les crimes, les délits, la plupart des actions mauvaises ou indélicates;

il altère les sentiments d'honneur, la loyauté et la bonne foi; il rend la parole donnée élastique, trompeuse et fugitive; il est pour la moralité de l'homme un poison corrosif, sa main ouvre sur elle la boîte de Pandore; il est enfin la fièvre et le choléra des sociétés; il dissout, une à une, toutes les qualités naturelles de l'homme.

Or, dans nos provinces africaines colonisées, tout Européen, tout indigène rallié sera pourvu de terres cultivables; son travail fournira amplement à tous ses besoins: il est donc permis d'augurer que les nouveaux colons seront loin d'occuper incessamment les juges, de fournir une copieuse pâture au glaive de la loi.

Que de nouvelles garanties ne puise-t-on pas d'ailleurs dans cette organisation familiale et militaire de tous les habitants d'un même village, qui cultiveront ensemble, qui combattront ensemble, et dont l'union intime doit être devant l'ennemi le principal moyen de force et de conservation!

L'installation de la loi française dans nos zônes de l'Algérie pourra donc se faire sans embarras ni difficultés; l'impossibilité, durant les dix premières années, de tout litige de terrains, fournira encore une bonne chance de plus, peut-être la meilleure.

Le retrait des champs concédés, qui suivra une condamnation à une forte peine, sera un nouveau frein pour la discorde, la turbulence et la chicane. Dans tous les cas, la libre marche de la colonisation exigera qu'il y ait une séparation tranchée entre la juridiction civile et la juridiction militaire.

Pour étouffer dans son germe un commerce coupable et l'amour d'un gain illicite, il faudra porter des peines sévères et impitoyables contre tout colon qui vendrait à l'ennemi des armes ou des munitions, de même que contre

les traîtres, les espions et les déserteurs repris : les besoins de la sûreté en font une loi impérieuse, surtout dans les premières années. Pendant celle que nous considérons ici, la troisième, l'organisation de l'intérieur et les travaux de la paix ne paralyseront pas les travaux de la guerre, si les circonstances les rendent nécessaires. Des tribus intérieures deviennent-elles turbulentes, celles du dehors lèvent-elles l'étendard de la révolte ou de la guerre, il faut tomber sur elles de tous les points à la fois et les écraser; la présence de l'armée et de la landwer des colons en fournira partout la possibilité; les troupeaux enlevés seront distribués aux vainqueurs; la culture y gagnera de nouveaux moyens d'action.

La raison admet et l'histoire de tous les peuples prouve que lorsque le hasard ou le calcul ont amené la formation d'une ville en un point géographiquement et industriellement favorable, cette ville devient rapidement un grand centre de population, exerce sur les contrées qui l'environnent une action politique, commerciale et artistique. Il est donc important de déterminer quelles sont en Algérie les positions des villes belles d'avenir, afin d'en hâter les destinées, en y jetant au plus tôt un grand nombre de colons de choix; les plus riches en capitaux et moyens d'action devront surtout y prendre place, ainsi que ceux qui auraient cultivé les arts et les sciences, ou se seraient rendus habiles dans la plupart des métiers. Or il nous paraît évident que, dans un pays baigné par une mer, les meilleures positions pour des villes se trouvent, sauf rares exceptions, aux bouches des principales rivières : là concourent, en effet, les plus grands bassins géographiques; les communications possibles ou faciles avec les parties

centrales en partent, comme les rayons d'un foyer, tandis que la mer offre ses grandes ressources pour y amener les produits étrangers ou en évacuer les produits indigènes.

Bien que la plupart des rivières de l'Algérie, coulant dans une direction perpendiculaire ou peu oblique à celle des chaînes de l'Atlas, aient par suite une forte pente, la navigation pourra un jour s'installer sur leurs cours barrés et éclusés, ou dans des canaux creusés snr leurs rives ; ou bien, dans leurs vallées s'établiront, aux époques futures de population compacte, de prospérité agricole et industrielle, ces chemins de fer si précieux pour parcourir avec rapidité les plus grandes distances.

D'après ces considérations, les villes futures de l'Algérie, les plus riches, les plus florissantes, ont leur place marquée sur le littoral, aux bouches des principales rivières. Si nous faisons ici abstraction des positions déjà faites et occupées par nos armes, ainsi que des actualités topographiques sur lesquelles nous n'avons pas assez de données ; si nous nous bornons, en un mot, aux convenances géographiques, nous placerons en première ligne : les bouches du Chélif, celles de l'Ajebby ou Oued-el-Kébir où se trouve à peu près Bougie, et les bouches de la Macta au sommet du golfe d'Arzeou ; en deuxième ligne, l'ancienne Tucca aux bouches du Rummel ; en troisième ligne, les bouches de la Seybouse ou Bone, les bouches du Sefsaf ou Philippeville, les bouches du Bourbarek près de Dellys, les bouches de l'Isser, celles de la Tafna ; enfin nous indiquerons, en quatrième ligne, la Calle, Collo, Coba aux bouches du Manzouriah, les bouches de l'Aratch, celles du Masafran, Cherchel, Tenez, Agmiss, Mostaganem, Oran, les bouches de l'Oued-Salado, et Gozouana.

A l'intérieur, les meilleurs emplacements pour des villes sont aux confluents des principales rivières : nous cite-

rons, en première ligne, les confluents du Chélif et de la Mina, du Bousellam et du Zianin, de l'Ajebby et de l'Adouse; en deuxième ligne, les confluents du Rummel et de la Jimmilah près de Milah, de l'Adouse et du Chéhir, du Chélif et de l'Oued-Fadah près de l'ancienne Tigava, de l'Isser et de la Tafna; en troisième ligne, les confluents de la Seybouse et du Zénati près de Myez-Amar, de l'Isser et de l'Oued-Zagouan, du Bourbarek et du Bougdourah près de Bordj, du Chélif et de l'Oued-Isly, de la Mina avec l'Hilhil et l'Oued-el-Abd, du Bousellam et de l'Oued-Kibber au sud de Sétif, du Zénin et du Zianin.

La plupart des positions indiquées avaient déjà été occupées par les Romains. Nous citerons encore Tipasa (Tiffech), Calama (Ghelma), Cuiculum (Jimmilah), Sitifis (Sétif), Ad Basilicam (Kramise), Equiselum (Méjana), Ad Olivam, Hamsa, Médéah, Blidah, Miliana, Vagal (Loka), Castra-Cadaum (Tagadempt), Mina, Castra-Nova près de l'Habra, Vasbaria sur l'Habra, Regiæ sur le Sig, à portée des trois plaines de Hantar, Tleouen et Mékerra; Timici (Tlemcen), et Mascara qui commande la riche plaine d'Ègres.

Celles des positions énumérées qui présentent, en outre, une grande importance militaire devront, dès les premières années, attirer une attention toute spéciale. Il faut placer en première ligne le confluent du Bousellam et du Zianin : cette position domine le cours de l'Ajebby et la plaine de Méjana, jusqu'aux Portes de Fer; elle est la clef d'un vaste pays, et offre de puissants moyens d'action sur les Kabyles; elle assure à Bougie ses communications les plus importantes avec les contrées méridionales; il faut donc choyer et fortifier cette position essentielle. La ville actuelle de Zamourah (Tamamina des anciens) occupe, dit-on; le versant méridional d'une montagne escarpée; une forte garnison, aidée par quelques milliers de colons,

pourrait relier cette ancienne ville de Tamamina avec le Bousellam et le Zianin. Les rives de ces deux rivières, jusqu'à leur réunion en une seule, l'Ajebby, se couvrant elles-mêmes d'une enceinte continue, on aurait là une place d'armes avancée qui offrirait de grandes ressources pour commander le pays et pour faciliter les opérations ultérieures.

Il existe de l'autre côté des Portes de Fer une position symétrique à celle de Zamourah, où il convient aussi d'accélérer la formation d'une ville : c'est le confluent de l'Adouse et du Chéhir ; ce serait comme une seconde main de laquelle Bougie saisirait la plaine de Hamsa et tout le pays qui s'étend de Tittery à Médéah.

Enfin, les positions de Tigava et de Mazouna marquent, sur la ligne du Chélif, les points de ce fleuve où de forts établissements militaires doivent être installés au plus vite, afin de dominer cette grande et belle vallée.

Sur le littoral, les bouches de la Macta, de la Tafna, de l'Aratch et du Manzouriah présentent encore des emplacements stratégiques pour des villes qu'il faudra se hâter de construire, parce qu'elles occuperont les sommets de golfes et domineront par conséquent une grande quantité de terres, tout en conservant l'avantage d'être sur le littoral. Maintenant qu'il s'établit un grand concours de troupes et de convois entre Mascara occupée et Mostaganem, on doit regretter de n'avoir pas fait depuis longtemps un bel établissement aux bouches de la Macta, sur la rive droite de cette rivière ; c'est là que la géographie et la stratégie marquent évidemment le véritable point de départ pour Mascara. On atteindrait cette ville en deux journées assez fortes, ou tout au moins en trois étapes.

A la fin de ce chapitre qui est comme une halte dans

l'exposé des travaux de la colonisation armée, il convient d'ajouter quelques considérations, dont la place aurait peut-être dû être marquée ailleurs. Ainsi, nous avons adopté immédiatement et sans discussion, pour civiliser et conquérir l'Afrique, le mode des colons européens comme étant le plus commode, le plus certain, le plus expéditif: néanmoins, les nombreux écrivains qui ont déjà publié des projets sur l'Afrique n'ont pas tous cette opinion; les uns s'exagèrent le parti avantageux qu'on peut tirer des indigènes et se prononcent pour l'exclusion des Européens; d'autres voudraient bien un concours, un mélange d'Européens et d'Africains, mais ils n'indiquent pas les proportions exactes; il en est, enfin, qui n'admettent qu'une colonisation purement militaire.

Il ne sera donc pas hors de propos d'exposer les motifs qui nous ont porté à adopter un mode tout opposé : le versement d'essaims de colons français et européens sur notre Algérie, une étreinte irrésistible pour les tribus indigènes qu'il faut d'abord mettre dans l'impossibilité de nuire, et puis s'incorporer par la force ou la persuasion.

Toute cette population africaine de sangs divers, de races diverses, atteint à peine le chiffre de deux millions. Elle est clairsemée, disséminée sur un espace immense qui pourrait amplement nourrir douze millions d'habitants. Ces tribus diverses sont sans liens communs, elles vivent dans l'anarchie et la guerre ; plongées dans la barbarie et le fanatisme mahométan, elles ont une haine instinctive pour les chrétiens, du mépris pour ce qui n'est pas circoncis et coiffé du turban ou du burnous. Y aurait-il possibilité d'amener ces coupe-têtes à nos mœurs, à nos usages, à l'industrie et aux arts? l'avenir ne serait-il pas plus incertain encore que le présent n'est difficultueux et hostile? Que ne faudrait-il pas de ménagements et de prudence, de

temps et de soins pour obtenir un succès mesquin dans ses proportions et dans ses résultats! Ce succès serait lui-même fort problématique; car des événements majeurs et les hasards d'une guerre maritime pourraient faire échouer une entreprise de longue haleine, sinon les difficultés inhérentes au caractère des indigènes; et puis, comment combler cet abîme immense qui est creusé entre le Français et le Kabyle, entre le chrétien et le mahométan? d'un côté est la barbarie avec le Coran et un cimeterre; de l'autre, la civilisation avec l'Evangile et une croix.

En supposant, au mépris des apparences, que la France réussît sans encombre à amener la soumission des diverses peuplades de l'Algérie, à obtenir d'elles le paiement régulier de l'impôt, à leur faire goûter les avantages de la civilisation, des arts et de l'industrie; nous le demandons, en quoi les ressources de la France seraient-elles donc tant accrues, son commerce développé, et sa marine plus florissante? il en faudrait toujours venir à l'immigration pour remplir le cadre des résultats et les lacunes territoriales laissées entre les tribus groupées et condensées. Ne vaut-il pas mieux y recourir immédiatement, accélérer les résultats, et sabrer vigoureusement toute difficulté, toute résistance venue de ces barbares qui nous mépriseront, quand nous voudrons les civiliser?

Mais, dira-t-on, nous faisons facilement marché de l'hostilité de ces Arabes et Bédouins qui, même en ce moment, tiennent en échec une armée française de soixante mille hommes. Cela peut être, et nous n'en rechercherons pas les causes; seulement jetons les yeux sur les faits qui dominent les événements: la France a trente-quatre millions d'habitants, et des ressources infinies; les Africains de notre Algérie ne sont pas deux millions, et il en est une moitié qui est neutre, sinon ralliée. La France n'a qu'un mot à

prononcer annuellement, et quatre-vingt mille soldats surgissent de terre. Abd-el-Kader, malgré sa ruse, son talent, ses promesses et son habileté à remuer le fanatisme des Mahométans, n'a jamais pu réunir plus de vingt mille Cosaks, Bédouins ou Kabyles de pied. Il n'a été qu'une fois attaqué avec vigueur, et il s'est vu obligé de lâcher pied partout; il bornait ses exploits à couper les têtes de quelques traînards. Pendant qu'il se dérobait indéfiniment devant le général Bugeaud qui lui présentait partout le combat, un autre général français allait paisiblement démolir des forteresses élevées naguère, passait et repassait le Chélif, traversait deux chaînes de l'Atlas, et prenait pied jusque dans le désert.

Plus loin, le brave général Négrier, si estimé et redouté des Arabes de Constantine, se portait avec quelques bataillons à soixante lieues de cette ville, et faisait fuir vers le désert, aussi timides que des gazelles, le frère même et les kalifas du chef africain.

Il est donc possible et facile à la France de briser cette résistance arabe, si elle veut se laisser saisir; il lui est facile encore de la faire disparaître, au cas où elle se déroberait, tout en continuant d'agir partout et en détail. Notre armée africaine, maintenue au complet actuel, n'aurait alors qu'à combiner et rendre général l'incendie ou le rapt des moissons; et les Arabes, pour ne pas mourir de faim, se rendraient à discrétion. L'instinct de la conservation est plus fort que le fanatisme fatigué par le malheur et la misère; il leur commanderait de capituler et de demander l'*aman*.

Eh quoi! soixante mille Français ne feraient pas ce qu'ont fait à leur aise six mille Turcs? Il est vrai que, dans leur gros bon sens, ceux-ci ne laissèrent jamais s'élever un Abd-el-Kader.

Dans tous les cas, si, au lieu de soixante mille soldats, nous en portons le nombre à soixante-quinze mille ; si nous leur envoyons un renfort annuel de cent mille Européens prêts à s'organiser et à s'armer; si des opérations militaires bien combinées, et l'emploi régulier d'enceintes continues et fortifiées, viennent décupler encore la force de tant de bataillons, n'est-il pas évident que les Arabes n'auront plus dès-lors qu'à se résigner et accepter le joug sans murmure? Mais non, ce ne sera pas un joug imposé; ce sera les arracher à la guerre, à l'anarchie, à l'ambition des chefs qui les pressurent, pour les faire jouir des bienfaits de la paix, des arts, de l'industrie, de la civilisation qu'ils méconnaissent. Leur perspicacité positive et naturelle écartera enfin le voile du fanatisme, pour leur faire apercevoir tant d'avantages réels.

Il est donc permis, devant les moyens que peut déployer la France, de faire abstraction de la mauvaise volonté des Africains et de leur hostilité si tenace jusqu'à ce jour. Il serait même permis, à la rigueur, de faire abstraction d'eux-mêmes, de supposer l'Algérie déserte, sa population absente; et cependant, en pareil cas, quel serait le Français qui oserait prêcher l'abandon de ce vaste domaine de la France, qui ne le considérerait comme une riche ferme à exploiter, comme un moyen d'accroître énormément nos ressources, notre marine, notre commerce? qui ne proposerait alors de jeter sur ce beau littoral, sur ces plaines fertiles, le plus possible de colons et de cultivateurs, d'y prendre au plus vite une position forte et stable? Cela ne vaudrait-il pas mieux, en effet, que ces procédés timides, longs et incertains de colonisation telle, par exemple, que la colonisation militaire ou la colonisation mixte?

Où prendre d'ailleurs, dans les circonstances actuelles, ces colons-soldats? Dans l'armée d'Afrique? elle n'en four-

nirait évidemment qu'un trop faible nombre pour rendre le succès rapide et certain; et tous ceux qui auraient arrosé de leur sang cette terre barbare et inhospitalière ne seraient guère tentés de la tremper encore des sueurs de leur travail. Prendrait-on ces colons dans la conscription? mais on ne saurait avec justice condamner un conscrit français à s'expatrier indéfiniment, ou, tout au moins, à passer ses sept ans de service à cultiver des terres en Afrique: ceux-là seraient de bien mauvais colons, qu'on installerait de force et de par la loi. Il faut des volontaires, il faut ces vigoureux prolétaires qui manquent, en France et en Europe, de pain et de travail; qui tiennent peu au sol d'une ingrate patrie, et sont disposés à s'en créer une partout où il y a du terrain à posséder, des sillons à creuser, des moissons à cueillir. Et si pareils colons, véritablement destinés à nos possessions africaines, y arrivaient trop peu nombreux, insuffisants en moyens d'action, les indigènes leur opposeraient leur haine et leur hostilité; les mieux disposés d'entre ces derniers ne sauraient voir sans une jalousie inquiète l'arrivée de ces étrangers leur prenant une portion de leurs terres, les limitant dans le parcours de leurs nombreux troupeaux. De la froideur ou de la haine à l'hostilité ouverte, il n'y aurait ensuite qu'un pas : il faut donc prévenir cette hostilité actuelle ou éventuelle, la désarmer par la force, par l'influence du nombre et la supériorité des moyens.

On voit que tous les raisonnements conduisent à adopter un mode de colonisation forte, certaine et rapide, marchant d'une allure franche et soutenue. Or, il n'est pour cela qu'un moyen : c'est de déverser sur l'Afrique l'excédant de la population virile de la France et des autres états de l'Europe; il s'agit de forcer la main aux aborigènes africains, de les noyer dans les flots d'une grande

immigration, sans que celle-ci soit en quelque sorte troublée par ce mélange hétérogène.

Des prophètes de mauvais augure (qui seront crus, il faut l'espérer, comme l'était l'infortunée Cassandre, sans avoir comme elle le mérite de prédire juste) prétendent que la colonisation par les Européens amènera forcément l'extermination des indigènes; et ils comparent ceux-ci aux peaux rouges de l'Amérique du nord. Mais on a tort évidemment; il n'y a entre les deux cas aucune similitude : les tribus indiennes étaient purement sauvages, elles n'offraient pas même une ébauche naissante de civilisation. Les tribus africaines en sont au contraire un débris, malgré le mélange bizarre de leurs formes patriarcales et barbares. Les unes vivaient uniquement de pêche et de chasse, ne connaissaient pas les arts; les autres cultivent des champs et les arrosent, élèvent des troupeaux, tissent des étoffes, se livrent à la métallurgie. Enfin ces Arabes appartiennent avec nous à un même ordre de création : ils ne sont ni rouges, ni noirs; ils sont peaux blanches, quand le soleil ne les a pas brunis; et, si les variétés de la race humaine servaient de limites aux grandes divisions géographiques du globe, et non les fleuves, les montagnes et les mers, toute notre Algérie serait européenne; l'Afrique serait Europe, de la Méditerranée au Sahara.

Qu'auront de mieux à faire les Arabes que de se soumettre et de se rallier, lorsqu'ils se verront en face d'une grande invasion armée qui les foulera d'abord et serrera ensuite autour d'eux de puissants anneaux? à quoi leur servirait une résistance prolongée, sinon à leur apporter de nouveaux malheurs, de nouvelles misères? Jusqu'à ce jour nous avons agi envers eux de manière à leur laisser espérer une nationalité propre qu'ils n'avaient pas sous le régime des Turcs, nos prédécesseurs; ils veulent être

indépendants, et ils font bien des efforts pour cela. Mais les feraient-ils réellement ces mêmes efforts, sans la tyrannie puissante du chef africain? Une force brutale met les armes aux mains de beaucoup d'entre eux, qui préféreraient la soumission et la paix; Abd-el-Kader recrute par la violence, arrête par la violence les sympathies pacifiques des Arabes, empêche par la violence leur libre commerce avec nous. Ses cavaliers et ses bataillons réguliers sont un moyen certain de domination sur des tribus sans solidarité commune; encore se voit-il obligé parfois d'avoir recours à la prière et à des voies de persuasion pour retenir sous ses drapeaux ses soldats découragés: tantôt il leur dit que, si après un dernier effort il ne se délivre pas des Français, il se retirera dans le désert; tantôt il annonce notre prochaine et volontaire retraite du sol africain; et, si l'on en croit les rapports des prisonniers récemment rachetés, les noms des députés connus par leur opposition à notre colonie sont prononcés dans les camps arabes; les paroles imprudentes ou coupables, proférées aux bords de la Seine, éveillent des échos aux rives du Chélif.

Cependant les peuples ont, en général, un instinct qui ne les trompe pas : en France, malgré le peu de résultats actuels de notre entreprise d'outre-mer, la volonté nationale et le vœu national sont la consécration de la conquête, l'établissement et l'organisation de notre colonie. Un pressentiment vague, mais certain, indique à chacun le parti précieux, bien qu'ignoré jusqu'à ce jour, que la France doit tirer de son vaste domaine. Les colons qui ont passé la mer, ceux mêmes dont les entreprises ont échoué, sont encore tenaces dans la même opinion. M. Vialard, dont les fermes ont été incendiées et détruites, les ouvriers égorgés ou enlevés, écrivait dernièrement qu'il n'est nullement

découragé par suite de ces malheurs, pas plus que ne le sont les autres colons au nom desquels il parlait ; les uns et les autres refuseront d'être payés de leurs pertes au prix de leur départ d'Afrique, sans pouvoir faire de nouvelles tentatives d'exploitation agricole dans cette belle plaine de la Métidja. Toutefois, le vague et l'incertitude qui ont toujours plané sur la meilleure direction à donner à nos affaires de l'Algérie ne s'évanouiront pas encore ; nous ne nous flatterons pas de rallier tout le monde au vaste projet de colonisation de notre Afrique par des essaims de prolétaires et capitalistes européens ; on épuisera même contre lui un arsenal entier d'entraves et d'objections : on dira que l'Algérie ne suffirait pas à une population de dix millions d'habitants ; que la France aurait tort d'aliéner quatre millions de ses enfants ; que les autres quatre millions ne pourront être fournis par le reste de l'Europe ; que le climat serait par trop meurtrier aux uns et aux autres ; qu'une guerre maritime avec l'Angleterre compromettrait tous nos travaux d'outre-mer, l'avenir de notre colonie, l'existence même de notre armée d'Afrique, etc., etc.

Il est pourtant bien facile d'annuler ces diverses objections : ainsi l'Algérie qui, du grand Atlas à la mer, entre Tunis et Maroc, présente une surface totale d'environ treize mille lieues carrées, en renferme bien sur ce nombre dix mille d'un terrain tout aussi cultivable que celui de la France. Or nous comptons à peu près autant de millions d'habitants que nous avons de milliers de lieues de superficie territoriale : cela donne par conséquent une moyenne de mille habitants par lieue carrée (seize kilomètres carrés); et cependant la France est loin de présenter partout des terrains propres aux cultures ; toute la partie centrale est couverte de collines rocheuses, sans compter les sables du Berri ; les Alpes et les Pyrénées, le Jura, les

Vosges, les Cévennes hérissent de leurs pics un vaste espace; nous avons encore les landes de la Gascogne, beaucoup de dunes sur nos rivages. Malgré ces vices naturels de notre territoire, ses trente-quatre mille lieues fournissent amplement à la vie de trente-quatre millions de population, sans compter les flots mouvants d'étrangers qui passent ou séjournent dans nos villes. Quel obstacle se présenterait-il donc à l'assiette d'une population de dix millions d'habitants sur les dix mille lieues de bonne terre que renferme notre Algérie, où les lots seraient beaucoup mieux répartis qu'en France, où des cultivateurs laborieux n'auraient pas, comme chez nous, à gratter des pentes abruptes, à fatiguer du fer de leurs charrues tant de terrains ingrats?

En Algérie comme en France, cent soixante ares correspondraient, en moyenne, à chaque individu, et huit hectares à chaque famille de cinq personnes. Mais, en Algérie, cette moyenne étant prise entre des limites moins distantes, ce serait évidemment à l'avantage du travail et de la production. On doit encore faire militer les combinaisons très praticables d'irrigation et de culture plus unitaires, que le morcellement actuel et l'enchevêtrement des héritages empêchent dans notre France.

Dix millions d'hommes, femmes et enfants trouveront donc sur l'Algérie cultivée et organisée autant de facilité et de ressources pour vivre qu'on peut s'en procurer chez nous. L'essentiel, c'est de fournir les huit millions d'habitants supplémentaires destinés à noyer dans leur masse les deux millions d'indigènes, afin de compléter la population future de l'Algérie. Or la France peut, sans s'épuiser, donner un contingent de quatre millions; il y a tant de prolétaires, tant d'ouvriers superflus et même dangereux dans nos villes! D'autre part, que de propriétaires

dont la génération prochaine va réduire à des proportions exiguës et insuffisantes le mince patrimoine! En ce moment, une famille de paysans est à l'aise quand elle possède une superficie de huit hectares en terrain moyennement bon, et bien des communes rurales ont leur maire, leurs adjoints et membres de leurs municipalités, qui ne possèdent pas davantage; en Afrique, toute famille de prolétaires immigrants cultivera tout autant de terrain : il n'y a donc pas à craindre pour son alimentation.

Quant aux quatre millions de nouveaux habitants que l'Algérie doit encore appeler à elle, l'Europe ne les fournira-t-elle pas? l'Irlande et l'Angleterre elle-même ne pourront-elles pas contribuer pour un million; la Belgique, les états du Rhin et la Suisse pour un autre million; toute l'Europe centrale pour un troisième; et le quatrième épuiserait-il l'Espagne et l'Italie, Naples, le Piémont, la Sardaigne et la Savoie? La seule île de Minorque a fourni jusqu'à ce jour quatre mille Mahonnais, dont bon nombre sont déjà en plaine culture dans le Sahel d'Alger. Cette proportion de colons donnés par une seule petite île est énorme, si on la compare à la somme totale des Européens débarqués et fixés en Algérie depuis notre conquête. Si le nombre entier n'en est jusqu'à présent que de trente mille, il faut l'attribuer au peu de sécurité et de garanties qu'y trouvent les colons jusqu'à ce jour : ils auraient beau cultiver, les armes à la main, aiguillonner leurs bœufs avec la pointe de leurs baïonnettes, ils ne cesseraient point de courir le risque d'être enlevés par les maraudeurs et les partis ennemis, car le pays est ouvert de tous côtés; aucune enceinte fortifiée, pas même un fossé continu, ne protége les compartiments livrés aux Européens. Ne nous étonnons donc pas si le nombre de ceux qui sont arrivés en Algérie ne s'élève qu'à trente mille; encore en trouve-

rait-on fort peu réellement utiles à la colonie, si on en défalquait les agioteurs, les marchands, les filles de joie et tous ceux que le vent de la spéculation a poussés au travers des eaux de la Méditerranée.

Quand toute sorte de facilités et de garanties seront données aux prolétaires européens qui voudront devenir en Algérie des propriétaires aisés, il n'en manquera pas; ils fourmilleront dès qu'un succès infaillible aura couronné les premiers efforts. Et c'est à tort qu'on se préoccuperait des chances malheureuses fournies par un climat qu'on prétend si meurtrier : ce même sol africain n'a-t-il pas été, il y a quinze cents ans, foulé, cultivé, habité par des Européens? au milieu des ruines de tant de villes romaines, qui le couvrent, on trouve bien des pierres tumulaires couchées sur des ossements qui étaient encore debout à l'âge de quatre-vingts ans. Nos pères eux-mêmes n'ont-ils point chevauché dans ces mèmes contrées? Lorsque César combattait aux environs de l'ancienne Utique les derniers partisans de Pompéé, on trouvait parmi les corps qui jonchaient les champs de bataille bon nombre de Gaulois qu'il était facile de reconnaître à leur stature élevée, à la blancheur de leur peau et à leur blonde chevelure. Au jour où les progrès de la culture et la prévision de l'avenir vêtiront les champs d'arbres et de moissons, les montagnes de forêts; lorsque l'art européen aura desséché les portions marécageuses du sol, il n'y aura plus de raison pour que le climat africain soit meurtrier aux enfants de l'Europe. Une vie active et le travail attrayant du cultivateur-propriétaire lui seront de nouveaux garants de sa santé; il y a déjà à ce sujet des exemples bien frappants : de tous les régiments que les maladies ont décimés en Algérie, aucun n'a été plus maltraité que le 12e de ligne; eh bien! il est dans ce régiment un capitaine qui a

ramené en France sa compagnie au grand complet de cent hommes, il n'avait pas perdu un soldat; il était resté en garnison à la Calle, où ses hommes travaillaient constamment soit pour l'Etat, soit pour les particuliers ; le climat ne les avait nullement atteints. Il est bon d'ajouter que les tribus arabes des environs se montraient hospitalières; le langage provençal leur était même familier; car la Calle a été jusqu'en 1827, époque du fameux coup d'éventail, un établissement Marseillais pour la pêche du corail.

On aurait tort encore d'objecter au grand projet de colonisation le défaut et la cherté de la main-d'œuvre pour tant de travaux d'établissement et de culture. Jusqu'à ce jour tout a été exceptionnel : les grands cultivateurs, installés nouvellement en Algérie, ne s'étaient pas fait suivre du personnel de travailleurs nécessaire à leurs entreprises et à l'étendue de leurs terres. Ils devaient donc les prendre soit parmi les colons eux-mêmes, soit parmi les indigènes; or le colon n'avait pas passé la mer, ne s'était pas expatrié pour gagner péniblement sa vie comme mercenaire ou manouvrier à faible solde; il voulait être bien payé, et il avait raison. Quant aux Kabyles, ils ont d'abord travaillé à raison de trente ou quarante centimes la journée; mais ils ont bientôt senti qu'on avait d'eux un besoin indispensable, et la concurrence se les disputait. Dès-lors ils ont dû élever graduellement le prix de leur journée de travail; c'était encore la force des choses. Ces gens-là sont âpres au gain; ils sont les Auvergnats de l'Afrique, avares et thésauriseurs par goût et par instinct; ils se trouvent heureux quand ils peuvent réaliser dans leurs mains la chère présence de quelques pièces de blanche monnaie, et cet argent est tout aussitôt enfoui; les Arabes se ménagent ainsi, au cas où ils seraient ruinés dans une razziah, les moyens de relever leur petite fortune, d'acheter un autre

cheval, de nouveaux troupeaux, etc. Un tel concours de causes et l'avarice innée de ces Kabyles ont dû les amener à des prétentions graduellement élevées relativement à leur salaire. Mais il n'y a nulle parité entre ces circonstances actuelles ou antérieures, et ce qui se passera lorsque les essaims européens auront pris place dans les compartiments fortifiés et garantis de toute attaque extérieure. Ces zônes closes deviendront de véritables ruches de travailleurs; l'un d'eux correspondra à quatre ou cinq hectares à cultiver; et, pendant tout le temps que les moissons resteront sur pied, il ne manquera pas de bras disponibles pour toute sorte de travaux. Ces mêmes colons, qui auront de leurs mains élevé la fortification destinée à garantir leurs cultures, et les parapets qui entoureront leurs villages, construiront et leurs habitations maçonnées, et les ouvrages d'art. Une des conditions de l'abandon des terres sera la confection des routes qui parcourront les lignes fortifiées et colonisées : l'État n'aura donc rien à dépenser pour ce but utile. On ne fera pas immédiatement des ponts sur toutes les rivières, sur tous les torrents; un gué large, long et pavé en dallage, les suppléera dans bien des cas. Au reste, on vient de découvrir récemment un mode très rapide de construire solidement des ponts de douze mètres d'ouverture, lesquels seront suffisants presque partout; ce mode n'exige ni cintres de bois, ni pierres taillées; c'est une couche épaisse de béton placée sur un massif circulaire de terre ou de briques, qu'on enlève quelques jours plus tard. Ce procédé de construction facile et rapide trouvera de nombreuses applications en Afrique, où la chaux est commune et le bois fort rare. On l'emploiera surtout pour les voûtes et terrasses des villages-bastions.

Une autre considération essentielle, c'est que les capitalistes et spéculateurs européens qui viendront s'établir, en

Afrique, à la tête de beaux domaines de cinquante, cent et deux cents hectares, seront tenus d'amener avec eux leur personnel de travailleurs au grand complet d'un par quatre à cinq hectares. Au lieu d'avoir à réclamer des ouvriers soit parmi les Kabyles, soit parmi les colons, ils les auront sous leur main, à eux appartenant moyennant pactes conclus et gages consentis. Ils pourront même, de novembre en juin, époque des moissons debout sur leurs racines, fournir pour travaux d'art les éléments nécessaires en main-d'œuvre et charrois; aucun d'eux ne sera libre, comme par le passé, d'acheter à un prix quelconque de grands terrains, et d'y établir une ferme vide de travailleurs spéciaux.

La main-d'œuvre ne manquera donc pas dans les compartiments colonisés, fortifiés, livrés gratis en détail aux émigrants d'Europe; il y aura parmi eux un grand nombre de petits propriétaires; et les travailleurs mercenaires n'existeront que dans les grandes fermes établies par les possesseurs de capitaux, sans que l'État ait à dépenser une obole pour ces derniers : il paiera avec les terres concédées; et si les uns ou les autres ont éventuellement besoin de secours et d'avances, l'État pourra les leur donner, mais il se rédimera d'année en année.

Il est aisé de voir qu'on aura une civilisation de toutes pièces, embarquées en Europe et débarquées en Afrique où elles en reformeront le grand édifice : cela est à comparer à ces navires qu'on décompose en leurs parties constituantes, et qu'on transporte au travers de terres pour les remonter sur un fleuve ou une mer. C'est ainsi qu'ont fait les Anglais lorsqu'ils ont voulu explorer l'Euphrate à l'aide de bateaux à vapeur partis du golfe d'Alexandrette; c'est ainsi que voulait faire Pierre-le-Grand, lorsqu'il eut l'idée de trafiquer sur la mer d'Aral aux rivages déboisés, et sur les deux beaux fleuves qui s'y jettent.

Cette civilisation importée d'Europe en Afrique s'y installera, s'y développera beaucoup plus facilement que s'il fallait la réaliser au milieu d'une population préexistante et portée déjà au complet de dix millions. En pareil cas, au lieu de tout construire sur des plans unitaires et préconçus, on aurait nécessairement à faire engrener le moderne avec l'antique, l'ordre avec le chaos ; le goût serait affligé par des disparates peu gracieuses, et la misère jetterait souvent ses haillons au travers du beau et du grandiose.

Quel est l'art ou le métier qui n'aurait en tout lieu ses représentants parmi les membres nombreux de l'émigration européenne ? L'agriculture ferait immédiatement concourir vers la nouvelle Algérie tous ses progrès déjà réalisés dans toute l'Europe. Manquerait-on de maçons, de charpentiers, menuisiers et plâtriers pour élever les constructions, de tapissiers et de peintres pour orner et décorer les maisons, d'ingénieurs et d'architectes pour dresser les plans des nouveaux édifices, pour organiser la résurrection de tant de monuments romains, de tant d'antiques ruines qui sont couchées sur le sol ou enfouies sous les ronces? Les quatre millions de Français transplantés dans leur nouvelle patrie ne fourniront-ils pas des artistes, des ouvriers pour toutes les parties imaginables ? S'il manquait de métallurgistes, de mécaniciens, la Belgique et l'Angleterre ne les feraient-elles pas trouver dans leurs contingents de colons ? l'Irlande ne donnerait-elle pas des tisseurs ? la Suisse et l'Italie seraient-elles avares d'artistes ingénieux ?

Non, rien ne manquerait au succès féerique du grand œuvre africain, à l'agrandissement rapide de la nouvelle France ; ce qui manquera peut-être malheureusement, c'est la bonne volonté des ministres, c'est la sanction des corps

de l'État. Ces derniers sont même souvent en arrière des autres : c'est ainsi qu'ils ont refusé naguère au gouvernement la direction et l'établissement des grandes voies métalliques, et la France est, par suite, dans une piteuse infériorité pour ses chemins de fer. Dernièrement encore, lorsqu'un célèbre maréchal, débris glorieux de la Révolution et de l'Empire, colonne vivante du passé, a voulu, fort de sa vieille expérience, restaurer notre armée devenue un sable mouvant de recrues avec une réserve imaginaire, un égout de remplaçants et de mercenaires, nos Chambres, malheureusement inspirées, lui ont refusé leur concours ; doit-on espérer dès-lors qu'elles comprennent mieux tout l'intérêt qu'a la France à se dédoubler en quelque sorte sur la terre africaine, à ouvrir les barrières à sa marine et à son commerce, à semer sur cette rive de la Méditerranée, qui fait face à la nôtre, une abondante moisson de soldats, de matelots, et de coursiers de guerre ? Après avoir consommé sur le sol de l'Algérie cinq cents millions et soixante mille braves soldats dans ce gonflement pénible d'une bulle de savon, brillante de reflets couleur laurier et pourpre de sang, et prête à s'évanouir au moindre souffle de vent, voudra-t-on employer pareils moyens, pareilles dépenses mieux dirigées, pour fonder sur cette même terre un établissement vaste et solide, indépendant des événements de la guerre et même d'un désastre naval ?

Ce dernier mot nous conduit à examiner de nouveau la valeur d'une dernière objection : l'éventualité d'une guerre maritime avec l'Angleterre.

Oui, en effet, si une guerre éclatait avec notre voisine rivale ; si un malheureux combat naval avait lieu, tel que celui de Trafalgar ou d'Aboukir, ce qui est possible quoique peu probable, puisque les intérêts nouveaux de la France

amarrent, comme par un attrait irrésistible, nos vaisseaux de guerre à la rade de Toulon et non à celles de Brest ou de Cherbourg ;

Si les flottes de l'Angleterre s'interposaient ensuite entre la France et l'Algérie ;

Si une armée anglaise prenait pied sur le littoral de notre colonie ;

Si l'or anglais mettait les armes aux mains des Arabes;

Oui, c'en serait fait de nos établissements naissants sur la côte africaine, et notre armée d'occupation se verrait compromise.

Mais que conclure de ces éventualités ? quelles conséquences en tirer ? C'est que si la France devait conserver la même allure à ses affaires de l'Algérie, et persister dans les mêmes errements ; c'est que si elle devait y tenter quelque projet mesquin à exécution lente, interminable, tel que civilisation des indigènes ou colonisation militaire, il vaudrait mieux, dès aujourd'hui, ordonner un roulement général de tous les tambours de Bone à Oran, de la Seybouse à la Tafna, faire cesser le feu sur toute la ligne, donner le signal de la retraite, et rembarquer au plus vite tout ce qui porte, en Afrique, nom français ou habit français.

Cela même nous fait sentir profondément la nécessité d'adopter un mode de conquête et de colonisation, grand, rapide, irrésistible, également certains de pouvoir repousser victorieusement une attaque extérieure, et mater, museler les indigènes, les traiter comme ces serpents qu'il faut empêcher de mordre, alors même qu'on les a réchauffés. Un intervalle de quelques années nous suffit pour cela, nous sommes à peu près certain de l'avoir ; hâtons-nous donc de le mettre à profit ; construisons au plus vite les murs de notre Pirée africain ; ne nous laissons

pas surprendre par l'avalanche d'événements, qui suivra la catastrophe imminente de l'empire turc.

Nous avons déjà dit ailleurs qu'une guerre maritime avec l'Angleterre n'était pas immédiatement à craindre : cette vérité se lie si étroitement au succès d'une entreprise française dans le nord de l'Afrique, qu'il faut qu'elle se détache, claire et transparente, sur ce fond noir que forment l'état actuel, les craintes et les projets de l'Angleterre. Or, l'Angleterre a laissé se développer outre mesure sa population ouvrière qui devient famélique, demande à grands cris du pain à bon marché et du travail ; il lui faut donc indispensablement des débouchés pour empêcher l'engorgement de ses produits, la pléthore des magasins de ses industries. Mais l'Europe centrale apprend de jour en jour à se passer de l'Angleterre, qui se voit obligée de se rabattre sur le Portugal et l'Espagne, où elle exerce ouvertement la contrebande à main armée. Ce besoin impérieux de débouchés lui fait un devoir de bondir de la Méditerranée dans la mer des Indes, d'*escamoter* le cap de Bonne-Espérance ; c'est là l'unique moyen de faire arriver vite et économiquement les produits de ses cent millions de sujets de l'Indus et du Gange, et d'y transporter, d'y débiter avec rapidité les siens propres. Il lui faut donc, soit par la Syrie et l'Euphrate, soit par l'Égypte et Suez, une route marchande et militaire vers l'Inde ; elle songe sérieusement à entreprendre enfin cette route indispensable, et elle paraît faire, en cela, abstraction des projets de la Russie *qui*, du reste, *pourra la laisser faire, certaine d'interposer ensuite et victorieusement ses bataillons sur ces isthmes percés, ou sillonnés par des voies métalliques, et de profiter elle-même des établissements déjà formés.*

Quoi qu'il en soit, l'Angleterre aspire à voir prochainement ses flottes, aujourd'hui échelonnées sur cette longue

mer équatoriale qui enveloppe l'Afrique, se condenser et concourir, moitié dans la mer Rouge ou le golfe Persique, moitié dans la Méditerranée, vers Alexandrie ou vers Alexandrette. Elle a donc pour but de dominer dans cette mer et d'y prévenir tout danger pour le concours futur de son commerce flottant : c'est là son nouveau point de départ.

Or, les deux seules rivales que l'Angleterre ait à craindre sur la Méditerranée sont la Russie et la France. Lorsque la Russie possédera enfin le Bosphore et les Dardanelles, elle jettera de ce côté son poids de colosse; elle délaissera la Baltique, cette Méditerranée du nord, pour concentrer toutes ses flottes dans notre Méditerranée qu'elle préfère; la mer de Marmara et la mer Noire deviendront sur cette mer un double port russe, inaccessible à d'autres, deux vastes chantiers de construction, deux arsenaux de guerre; de là la Russie pourra, à tout instant et d'un signe, lancer une mitraille de vaisseaux par ce long tube des Dardanelles, ou déposer en Asie, sans risque ni péril, une armée qui serait en vingt jours sur l'isthme d'Alexandrette et de Nézib, en deux mois sur l'isthme de Suez. L'Angleterre connaît et apprécie ces dangers : aussi s'efforce-t-elle de serrer dans les doigts moribonds d'un sultan énervé la double clef de l'Hellespont et du Bosphore.

Quant à l'autre rivale qui contrarie d'une manière plus actuelle les projets méditerranéens de l'Angleterre, c'est la France dont les chantiers maritimes se hérissent de constructions nouvelles, la France qui tient condensées dans les eaux de Toulon ses flottes redoutables, la France dont les marins intrépides accepteraient avec des cris de joie le signal de la grande lutte. L'Angleterre n'ignore pas que si nous formons sur la côte africaine un établissement solide, que si le port d'Alger, achevé, est suivi de la cons-

truction d'autres ports aux sommets de tant de golfes, à Bone comme à Oran, à Stora comme à la Macta, à Bougie comme à Cherchel, ces ports et ceux de Toulon, Marseille, Bouc et Port-Vendres formeront comme un puissant étau dont les mâchoires serreront sa marine, sur sa route future et indispensable. Ici on n'apprend rien à l'Angleterre, elle sait tout cela ; elle sait encore que si Mahon passe jamais aux mains françaises, Mahon qui partage également la distance de notre côte à la côte africaine, le danger devient immédiatement quadruple et l'avantage de Gibraltar en quelque sorte annihilé, de même que celui de la position prise à Malte.

L'Angleterre comprend combien ses intérêts sont engagés dans cet établissement de la France sur la rive australe de la Méditerranée; si elle n'ose s'y opposer ouvertement, elle proteste à la face du soleil, en refusant de reconnaître la légitimité de notre conquête, en maintenant à Alger, comme au temps des deys, son représentant consulaire que nous aurons un jour à faire déguerpir de force. Dès aujourd'hui qu'une ombre de succès paraît sourire à nos efforts africains, elle devient sérieusement inquiète ; il nous faut déjà surveiller ses vaisseaux qui rôdent autour de Tunis: peut-être a-t-elle l'intention d'y mettre pied à terre, pour se ménager les moyens de prendre à revers la province de Constantine, tandis que, par Maroc, elle tend déjà à celle d'Oran sa main lourde de balles et de poudre, Si, au bout de quelques années, l'exécution marchante d'un projet de colonisation, lent et boiteux, faisait croître en importance et prospérité notre établissement de l'Algérie, l'Angleterre serait violemment conseillée par son ambition et ses intérêts de se jeter brusquement en travers : il faut donc profiter de ses embarras actuels pour *jeter, le plus vite possible, le plus possible d'éléments de*

force intrinsèque sur notre rive Africaine. Maintenant l'Angleterre est occupée sur tous les points du globe, en Syrie, en Égypte, sur le Bosphore, dans l'Afghanistan, dans l'Inde et dans la Chine. Une guerre avec les États-Unis a ses chances : le colonel Mac-Léod peut en donner le signal du bout de la corde de quelque gibet; et, d'autre part, les puissances européennes commencent à voir nettement dans leurs intérêts maritimes : les éclairs récents des canons anglais sur la côte de Syrie ont été comme un phare jetant une vive lumière sur la politique égoïste et ambitieuse de la prétendue reine des mers. En ce moment, la Hollande et la Belgique, le Portugal et l'Espagne, Naples et la Sardaigne, la Grèce et Méhémet voient dans l'Angleterre l'ogre qui a faim de leurs navires. La Russie elle-même, dont l'avenir est si beau, suit d'un œil calme et fin les courbes tortueuses que décrit la politique de l'Angleterre; elle ne la verrait pas avec plaisir faire de nouveaux progrès, acquérir plus de prépondérance dans les eaux de la Méditerranée, où elle est elle-même destinée à partager la domination avec la France qui n'a que faire dans l'Inde. La Russie préférerait qu'il survînt un échec à la marine anglaise qu'à la nôtre; et si, dans ce moment, la trompette de la discorde venait à sonner ses fanfares dans les eaux de la Manche, l'Angleterre, loin d'avoir un seul allié, verrait peut-être d'autres flottes grossir celle de la France, qui, du reste, peut se présenter seule aux batailles rangées, tandis que nos corsaires innombrables feraient un mal immense à son commerce ; et elle sait aussi que si le commerce n'est que secondaire pour la France, il fait, à elle, sa vie, son capital, ses ressources: d'équivalentes prises des deux côtés auraient des résultats fort inégaux.

L'Angleterre, à moins d'une audace imprudente et désespérée, n'engagera donc pas encore la lutte contre la

France ; les circonstances lui font un devoir d'attendre. Profitons de ce délai pour effectuer et organiser la conquête de notre Algérie ; jetons-y au plus vite, par centaines de mille, la surabondance des prolétaires français et des prolétaires de toute l'Europe : ces prolétaires armés, militairement organisés, devenus propriétaires et assis sur leurs nouveaux domaines, les défendront victorieusement et contre la faiblesse de la population indigène, et contre les attaques plus fortes de la Carthage moderne qui baigne ses pieds dans la Tamise, et veut étreindre de ses mains le globe entier.



CHAPITRE HUITIÈME.

QUATRIÈME ANNÉE. ZONES DE BOUGIE ET DE TLEMCEN.

Les travaux de la quatrième année sont destinés à exécuter la frontière du côté de Maroc, et à clore la zône de Bougie, dont la limite est surtout tracée par des rivières. Appuyée à l'Isser, cette zône sera fermée par l'Ajebby à partir des environs de Zamourah, et par l'Oued-Zianin, de Zamourah à Dra-el-Amar près des Portes de Fer; ces défilés serviront ensuite de frontière jusqu'au Chélir qui la tracera le long de son cours dirigé suivant la racine de l'Atlas. Enfin, à partir de Tittery, on contournera le haut plateau de ce nom, en parcourant le pied de l'Atlas jusqu'à Aïn-Bésifé.

Tout le littoral déjà occupé, entre Dellys et Bougie, sert de points de débarquement et d'organisation aux colons; deux autres centres sont pris sur le golfe de Bougie, à Bénisuleyman gardé depuis trois ans, et à Coba aux bouches du Manzouriah.

Soixante-dix mille colons et quinze mille soldats, telle est la force de l'armée expéditionnaire.

Sept mille soldats sont sur les lieux, le long de l'Ajebby, à Zamourah, etc.; huit mille autres viennent de la province d'Alger.

A part les travaux reliant à la mer Bénisuleyman ainsi que Coba, nulle zône n'est à fermer sur le littoral. Du 1er janvier au 1er mai, tout l'intérieur de la province de Bougie est battu par des expéditions fortes et répétées coup sur coup; les gorges du Jurjurah sont fouillées, les bords de l'Adouse et de l'Ajebby, du Bourbarek et du Bougdourah, parcourus incessamment par nos colonnes; nul répit n'est laissé aux Kabyles; des otages pris à toutes les tribus garantissent moralement leur soumission, tandis que ce vaste développement de forces lui donne des garanties physiques et matérielles.

Huit mille colons forment une ligne qui remonte le Bourbarek, franchit le Jurjurah et va joindre l'Adouse, en passant par des ruines romaines à Koukou, Bourinen, Tubusuptus. Huit mille autres colons s'établissent le long de l'Adouse, de Tubusuptus à Bougie; cette rivière, le Nasabath des Romains, la Summah des Arabes, parcourt une belle vallée. Le fossé de la fortification sera entre le pied du Jurjurah et le parapet défensif.

Dans le même temps, neuf mille colons ferment une nouvelle zône dans le delta de l'Adouse et de l'Ajebby; ils prennent place sur cette rivière entre les points où elle reçoit celle de Sidi-Eisa (*Sava-Municipium*) et l'Adouse, ligne jalonnée depuis quatre ans par trois camps militaires; ils ferment le delta de manière à y enserrer la ville romaine de *Ad Olivam*, qui était un centre de communications.

Ces deux zônes d'étude présentent de grandes facilités d'approvisionnements pour les colonnes expéditionnaires. Bougie, grand centre de rassemblement et d'objets de

débarquement, ravitaillera, le long des lignes établies, soit Tubusuptus sur l'Adouse, soit les postes de l'Ajebby.

Au 1er mai, l'armée, forte de douze mille soldats et quarante-cinq mille colons, commence ses opérations. Le terrain entre le Bourbarek et l'Isser est fouillé avec soin, et le Jurjurah franchi; l'armée se trouve sur la ligne de l'Adouse, entre Bougie et Noya. Alors a lieu une grande conversion : le pivot est Noya, et il se porte peu à peu vers Saltourne; l'aile marchante, partie de Coba, remonte le Manzouriah et atteint Sétif; le centre explore les terrains montueux compris entre le Manzouriah et l'Ajebby, entre l'Ajebby et l'Adouse. Le 10 mai, l'armée est rangée de Saltourne à Sétif; les deux ailes se replient vers la Méjana, pour soumettre définitivement cette plaine. Durant ce temps, le centre établit autour de Zamourah une couronne enveloppant celle qui a déjà été faite pendant les années précédentes dans cette belle position stratégique. Ce sera une place d'armes inexpugnable, un centre d'approvisionnements qui y viendront de Bougie, par la ligne de l'Ajebby.

Du 20 mai au 20 juin, une moitié de l'armée forme huit lieues de ligne le long de l'Ajebby, à partir du confluent qui est sous Zamourah, jusqu'à l'angle de la petite zône de *Ad Olivam*. Les postes militaires établis sur cette rivière auront, dans leurs loisirs des années précédentes, formé quelques barrages, et par conséquent exécuté des portions de lignes là où les gorges trop resserrées n'auraient pas permis d'installer une fortification. Ailleurs on ne fera pas de barrages, la grandeur de la rivière les rendrait longs et dispendieux.

Dans le même intervalle du 20 mai au 20 juin, l'autre moitié de l'armée fait une ligne de fortification facile le long du Zianin. La place d'armes de Zamourah se

trouve ainsi complétement liée aux Portes de Fer. Le 20 juin, l'armée passe ces défilés; elle termine dans les mois suivants ce qui reste de ligne jusqu'à Aïn-Bésifé, le long du Chélir et du moyen Atlas. La longueur de l'enceinte est de treize myriamètres le long du Zianin et de l'Ajebby, et de quatorze le long du Chélir et de l'Atlas. Il reste donc à placer dix-huit mille des quarante-cinq mille colons expéditionnaires : quinze mille compléteront la ligne de l'Adouse entre Tittery et Tubusuptus ; mille fermeront dans une couronne la position importante de Dra-el-Amar, et deux mille se porteront en avant pour en clore une autre autour de Méjana (*Equiselum*).

Ainsi se termineront les travaux de cette zône de Bougie, une des plus faciles par les défenses naturelles, une des plus difficiles par la nature montueuse du sol et le caractère belliqueux des Kabyles qui l'habitent. Nous avons déjà dit qu'ils sont les Corses de l'Afrique : les Turcs eux-mêmes ne purent jamais leur imposer leur joug de fer; il fallait livrer des combats pour percevoir le tribut annuel. Mais ces indigènes ne pourront lutter contre la France agissant sur eux avec quatre-vingt-cinq mille baïonnettes, les cernant de tous côtés, les coupant d'écharpe par des lignes secondaires, jetant au milieu d'eux des noyaux de colonisation armée, les isolant de la mer et du désert. Au reste, l'exemple antérieur de la zône d'Alger, le renom des armes de la France et l'éclat de ses volontés africaines, la soumission régularisée d'une moitié de l'Algérie, la certitude de continuer avec sécurité les travaux artistiques et agricoles, la régularité des impôts, les garanties de toute sorte fraternellement offertes seront autant de raisons qui porteront ces Kabyles à accepter franchement notre alliance; si elles ne suffisent pas, on emploiera la dernière, *ultima ratio regum*, la force et la coër-

cition; on sera en mesure de leur appliquer le moyen.

Les diverses circonstances, imprévues aujourd'hui, qui accompagneront les travaux d'enceinte de cette zône de Bougie, détermineront ultérieurement la disposition des forces militaires chargées d'y maintenir une sûreté et une soumission parfaites; ce serait s'exposer évidemment à des erreurs que de les indiquer dès à présent; car, ainsi qu'il a été dit, cette zône de Bougie ne ressemble aux autres ni moralement, ni physiquement; elle est comme le nœud de toutes les montagnes de l'Algérie. Les routes naturellement placées le long des lignes de la zône totale et de ces zônes intégrantes serviront à merveille la circulation, dès la première année; Tittery et Hamsa entreront en communication directe avec Bougie, le long de la belle vallée de l'Adouse; Bordj et Tubusuptus, Bougie et Zamourah, Zamourah et les Portes de Fer communiqueront par des lignes continues. Hamsa sera aussi un nœud de routes importantes qui se dirigeront vers Noya, les Portes de Fer, Tittery, Bésifé, Médéah, Alger et Dellys. Faut-il s'étonner si tant de voies doivent concourir à Hamsa? Cette ville, munie d'un fort qu'occupèrent successivement les Romains, les Arabes et les Turcs, est une position réellement stratégique : elle commande la triple plaine du Chéhir, de la haute Adouse et du haut Isser; elle intercepte la route d'Alger à Constantine; elle est la clef d'un grand espace dominé de tous côtés par les chaînes de l'Atlas et leurs contre-forts, et semblable à un fond de vase : toutes les eaux qui y tombent n'ont que deux issues, l'une par l'Isser, l'autre par l'Adouse.

Indiquons maintenant d'un manière succincte les opérations simultanées de la zône de Tlemcen : trente mille colons débarqueront, prendront place et s'organiseront sur le littoral, entre les bouches de la Tafna et celles de

l'Oued-Aggiéroul ; les principaux centres seront: les ruines romaines de Portus-Cœcilii, Artisiga, Gozouana et le point du littoral le plus méridional de l'Algérie, situé à mi-chemin de Gozouana aux bouches de l'Aggiéroul.

Douze mille soldats, tirés de la province d'Oran, concourront aux travaux, à l'organisation, à l'instruction des trente mille Européens, ainsi qu'aux expéditions partielles.

La frontière véritable du côté de Maroc est marquée par le moyen Atlas qui vient, vers les ruines de Macdonia, se nouer par un contre-fort avec le petit Atlas, et le cours de l'Oued-Teyma, de Macdonia à Gozouana sur le littoral. Cette dernière ligne sera faite immédiatement, et servira de paroi commune à deux zônes d'étude : la première aura pour limites une fortification sèche entre Macdonia et les sources de l'Aggiéroul, et le cours entier de cette rivière jusqu'à la mer; ce sera l'avant-frontière du côté de Maroc.

La limite de la seconde zône d'étude partira également de Macdonia, et se portera de cette ancienne ville, aujourd'hui Médroma, le long d'une voie romaine, à l'établissement déjà formé au confluent de la Tafna et de l'Oued-Isser.

La zône totale, ayant pour chef-lieu Tlemcen, sera faite du 1er mai au 1er octobre. Sa limite longera le pied de l'Atlas laissé en dehors jusqu'aux sources de l'Isser, et descendra cette rivière, en joignant l'angle de la zône d'Oran.

La position de Tlemcen est admirable pour bien commander cette nouvelle zône : l'Isser figure, de ses sources à son embouchure dans la Tafna, un demi-cercle décrit de Tlemcen comme centre avec un rayon de huit lieues; et vis-à-vis ce demi-cercle, à l'ouest, le moyen Atlas en décrit un autre pareil dont le diamètre a ses deux extrémités vers Macdonia et vers Tlemcen. La portion de cette

zône, comprise entre le moyen et le petit Atlas, a la forme d'un éventail en cœur ; le nœud en est au confluent de la Tafna et de l'Isser; vers ce point concourent un grand nombre de vallées.

Les douze mille soldats expéditionnaires resteront dorénavant dans la zône de Tlemcen ; ils prendront place dans cette ville, à Macdonia, à Gozouana, aux bouches de l'Aggiéroul, et ils garderont les points où le moyen Atlas est coupé par les routes dirigées vers Maroc et le désert. A partir de cette année, les Anglais auront beau débarquer à Mogador, en Maroc, des poudres, des fusils et des balles, Abd-el-Kader ne pourra plus les recevoir : toutes les routes lui seront fermées; sa puissance s'évanouira complétement; il se consolera en dévot marabout, en faisant passer souvent dans ses doigts les grains de son long chapelet.



CHAPITRE NEUVIÈME.

CINQUIÈME ANNÉE. ZONE DE CONSTANTINE.

Si les travaux indiqués pour les cinq premières années ont été fidèlement exécutés, si les pouvoirs de la France n'ont pas hésité à accorder les moyens suffisants, au commencement de la sixième année toute la portion de l'Algérie, comprise entre l'extrême ouest et la ligne de l'Ajebby, sera fermée, fortifiée et garnie de cinq cent mille colons en pleine culture; la province de Constantine, maintenue par quarante-cinq postes militaires, munis pour la plupart de casernes maçonnées, présentera en chacun d'eux l'embryon d'une ville future.

Ces grands résultats obtenus auront le double avantage de déterminer la France à de nouveaux sacrifices ou plutôt à de nouvelles avances de fonds, et de donner un surplus d'impulsion à l'immigration africaine; de tous les points de la France et de l'Europe, il arrivera journellement de nouveaux colons : les plus âgés, les plus faibles, ceux que suivront leurs familles, seront placés de préférence sur le littoral et à l'intérieur des lignes ; les plus jeunes, les plus vigoureux prendront part aux travaux de la campagne.

Transportons-nous donc par la pensée au commencement de la cinquième année de la grande entreprise africaine, et attaquons la province de Constantine. Cette province, déjà à peu près conquise dès ce jour, restée fidèle durant les événements de 1839, au milieu du soulèvement général des Arabes, sourde aux promesses d'Abd-el-Kader et terrible à ses kalifas, se sera durant cinq ans habituée à notre domination, et aura apprécié les avantages de la protection puissante de la France; l'influence de quelques chefs indigènes aura contribué à resserrer les liens de l'alliance commune. Il ne sera pas difficile à cent mille colons en armes, aidés de vingt mille soldats, d'exécuter les travaux de fortification dans les directions choisies pour limites; ils trouveront le littoral presque entièrement occupé par des Européens, disposé en compartiments fermés et déjà cultivés.

Les cartes du pays auront été exactement levées par les officiers de l'état-major; le génie militaire y aura déjà tracé les lignes de fortification, les lots destinés aux tribus arabes, ceux qui seront accordés aux cent mille colons : par conséquent, les difficultés militaires des travaux de la cinquième année s'évanouiront. Quelle serait la tribu arabe qui oserait résister à cent vingt mille baïonnettes étincelantes à la fois au soleil africain, dans cette seule province de Constantine? Nous nous contenterons donc d'indiquer ici les lignes d'enceinte les plus probables de la nouvelle zône, celles qui fermeront les zônes d'étude durant les quatre premiers mois, et enfin les autres lignes qui décomposeront la grande zône en plusieurs subdivisions. Cent mille colons suffisant à un développement de deux cent cinquante lieues de lignes fortifiées, il deviendra dès-lors facile de resserrer les mailles du grand réseau de fer, sous lequel la province de Constantine sera immobile et étreinte

Les centres de rassemblement des colons seront pris à volonté sur toute cette longue étendue de littoral, qui va de la Calle à Dellys; les petites zônes déjà établies dans tout cet espace contribueront à donner de premiers abris et une nourriture saine; de fréquentes expéditions exécutées, à la fois, pendant les séries de beaux jours, quand le vent soufflera du nord, et poussées jusqu'à quinze lieues du littoral, ne laisseront aucun vallon inexploré, aucune tribu insoumise ou impunie. Tout Arabe aura vu de ses yeux un millier de baïonnettes; la renommée lui dira que, de la Seybouse à l'Ajebby, elles formaient à la fois comme une muraille compacte et marchante. Même au temps de Rome, ces terres africaines ne virent point une pareille invasion; pour en retrouver des exemples comparables, il faudrait repasser par la pensée en Europe, remonter au cinquième siècle, et se placer sous les pas de ces débordements successifs des enfants du Nord, si ce n'est que les Vandales, les Huns et les Goths passaient sur la civilisation comme des trombes dévastatrices passent sur les vallées, tandis que les bataillons français arboreront son drapeau, envahiront les contrées barbares de l'Afrique pour y asseoir la justice, l'ordre, la paix et la liberté qui en naîtra bientôt après.

Dix mille colons placés de Dellys à Bougie, trente mille de Bougie au Rummel, fouleront incessamment sous les pieds de leurs colonnes de marche les Kabyles de la zône déjà fermée de Bougie, ceux qui habitent entre le Manzouriah et l'Ajebby, entre le Manzouriah et le plateau de Milah.

Aux deux ailes de la grande zône de Constantine seront fermées, dans les quatre premiers mois, deux zônes d'étude importantes par leur position, appuis latéraux des prochaines opérations : Ghelma se reliera à Bone par une ligne continue qui longera la Seybouse, et à Philippe-

ville par une autre ligne tracée le long du cours entier de l'Oued-Légenil; la portion sèche et isthmique, comprise entre l'Oued-Légenil et la Seybouse, n'aura qu'une longueur de quatre lieues et correspondra aux ruines de Aquæ-Fibilitanæ (1) ou Hamman-Borda. La zône de droite, appuyée à l'Ajebby, se bornera, vers l'est, au cours du Manzouriah jusque vers Satafi; elle se fermera au moyen d'une ligne qui descendra vers l'Ajebby par la rivière de Sidi-Eisa (Sava), et vers le Manzouriah par un petit affluent; la partie isthmique est marquée à travers un contre-fort de l'Atlas, dont la direction est exactement du sud au nord.

La frontière de la grande zône est tracée à l'est par le cours de la Seybouse à partir de Sbahihi (Centenarium), à l'ouest par l'Ajebby. La limite méridionale aura une longue partie de fortification sèche comprise entre Sbahihi et les affluents du Bousellam ; la direction à lui donner sera ultérieurement fixée par les explorations des officiers du génie militaire. La condition péremptoire est qu'on puisse avoir de l'eau de source, de l'eau de puits, ou un ruisseau, si faible qu'il soit, pourvu qu'il conserve toujours quelques eaux, soit naturellement, soit à l'aide de grands bassins artificiels. Il est probable que cette direction sera donnée par cette voie romaine où l'on trouvait les villes de Tenebreste, Tigisi, Sigus, Visalta et Tucullianæ; elle suivait, en partie, l'Ampsaga, Rummel actuel; on joindra ensuite vers Tachouda un affluent du Bousellam; et le Bousellam, vis-à-vis de Sétif, conduira au grand établissement de Zamourah. Dès que la grande zône sera

(1) Il y a là des sources jaillissantes d'eau chaude, qui déposent du calcaire et forment sur le sol comme une forêt de tuyaux creux et coniques, s'élevant jusqu'à la hauteur du jet. On pourra y faire un jour, comme les Romains, un bel établissement thermal.

close, les colons non encore lotis se rabattront sur des lignes intérieures : il en partira trois de Constantine; l'une remontera le Rummel jusqu'à Tucullianæ; l'autre le descendra jusqu'à ses bouches, aux ruines relevées de Tucca; la troisième ira joindre Philippeville et longera, à partir d'Ergareh, la rivière qui vient tomber dans le golfe de Stora.

Deux lignes de colonisation relieront Sétif à Satafi sur le Manzouriah, et à Milah, position importante dans le delta que forment le Rummel et la Jimmilah. Dans cette direction est une voie romaine semée d'un grand nombre de villes ruinées : on y trouvait, de Milevium (Milah) à Cuiculum (Jimmilah), Nova-Fusciani, Fons-Camerata, Berzecium, Modolana, Caput-Budelli. On décidera ultérieurement si la ligne de colonisation doit suivre cette direction, ou prendre celle de la Jimmilah.

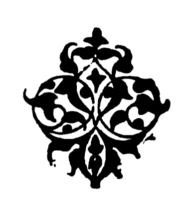
Une dernière ligne colonisée, moins fertile que les autres, mais néanmoins nécessaire pour compléter l'occupation irrésistible de la province de Constantine, ira, à travers deux contre-forts, de Kramise (Ad Basilicam), sur le Manzouriah (Audus), à Ma-Alla (Nova-Fusciani), sur la Jimmilah.

Après tant d'enceintes qu'occuperont régulièrement des villages de cent colons, distribués de kilomètre en kilomètre, il restera encore quelques milliers de colons à installer : on les utilisera à former une double couronne autour de Constantine, reine de la province, autour des postes importants de Sétif, Milah et Ghelma qui fut jadis une très grande ville, sous le nom de Calama.

Les tribus arabes seront placées dans les parties centrales des diverses cases fermées qui découperont la province de Constantine; on emploiera la force à l'égard des récalcitrantes. Celles qui auront donné des gages constants

de fidélité et de dévouement pourront être, à l'intérieur seulement, laissées sur les portions de ligne qu'elles se trouveront occuper; mais elles seront tenues d'en habiter les bastions, tout comme les Européens.

Devant la présence de tant de forces armées et combinées, la soumission des indigènes ne saurait être mise en question : l'Europe, avec sa vigoureuse organisation, aura posé sur ces contrées une main de fer.



CHAPITRE DIXIÈME.

SIXIÈME ANNÉE. ORGANISATION INTÉRIEURE. ZONE DU HAUT CHÉLIF ET DE LA MÉJANA.

La sixième année sera, comme la troisième, consacrée à l'organisation intérieure des zônes fermées. On placera les colons arrivants dans les points reconnus faibles ; ils y doubleront les lignes ; ils en jetteront de nouvelles le long des rivières qui arrosent des terrains cultivables, là où une route doit être avantageusement tracée. Mettre par de belles voies de communication les établissements du littoral en rapport facile et direct avec ceux des lignes les plus avancées, améliorer les lieux favorables aux débarquements, jeter des digues au travers des gorges où l'on pourra accaparer les eaux, construire dans les anciennes villes relevées des casernes et des hôpitaux, des bâtiments dans tous les villages ; donner un premier essor à l'industrie, régulariser les Arabes ralliés ou soumis : tels seront les principaux travaux, et les occupations les plus importantes dans cette sixième année. Tout le littoral, des bouches de la Seybouse aux bouches de la Tafna, se garnira d'une ligne continue de villages. Cela n'empêchera

pas de porter les limites des contrées fermées dans la moitié occidentale de l'Algérie, jusqu'au moyen Atlas, et de munir de fortins les cols où cette chaîne est coupée par les routes allant de l'intérieur au désert.

Six mille colons prendront place sur le haut Sig, autant sur le haut Habra, et sur la haute Mina; Médrossa, Souamma et Mératte jalonneront une nouvelle ligne qui mettra enfin au dedans la ville de Tagadempt. La ganse tout entière que forme le Chélif, de ses sources jusqu'à son confluent avec l'Oued-Isly, sera fermée et habitée par vingt-cinq mille colons; cette zône remarquable occupera les deux versants méridional et septentrional du moyen Atlas jusqu'au cours du Chélif qui la bornera partout, excepté dans la partie correspondante à l'Oued-Isly; une ramification avancée de cette zône ira enserrer la ville de la Takerréah et s'appuyer au Midroc. Le poste de Midroc, à trois lieues en avant de cette dernière ganse, sera lui-même occupé par une petite garnison facile à ravitailler par la ligne en arrière, et commandant les trois routes qui s'y réunissent.

Dès que ces travaux seront terminés, malheur à la tribu qui se souviendrait d'Abd-el-Kader ou de sa propre origine arabe, et qui voudrait continuer ou entamer les hostilités! attaquée et circonvenue le lendemain même de sa levée de boucliers, elle se verrait rudement châtiée, au besoin exterminée, et ses ruines fumantes auraient un silence bien éloquent pour persuader aux autres tribus qu'elles doivent enfin rester obéissantes, et que c'en est fait définitivement de la barbarie sur cette portion du sol africain, désormais conquise, au profit de la France, par la civilisation européenne.

Durant cette sixième année on préparera, dans la moitié orientale de l'Algérie, les moyens d'action pour reculer prochainement les limites des zônes conquises. Les

nouveaux centres d'approvisionnement seront : les trois belles positions de Constantine, Sétif et Zamourah. La route reliant cette dernière place d'armes à Bougie, le long de l'Ajebby, sera agrandie, perfectionnée, et se couvrira de voitures roulantes. Sétif devra parfaire également ses communications avec Bougie, les bouches du Manzouriah, et Milah ; la route de Constantine à la mer, le long du Rummel, se verra aussi parachevée et entretenue comme lorsqu'elle était voie romaine, alors que Constantine s'appelait Cirta, et le Rummel Ampsaga. Rien n'empêchera donc que les provisions amenées par mer à Bougie, ainsi qu'aux nouvelles villes relevées de Coba, Tucca, Igilgitis et Russicada, ne soient conduites à Zamourah qui commande si bien la Méjana, à Sétif, nœud important de communications, et enfin à Constantine, et de là à Phységéah (Visalta), sur la ligne extrême de la grande zône.

Dans l'automne de cette sixième année, on clora encore une zône bien faible dans ses dimensions, mais bien intéressante, la plaine entière de Méjana. La nouvelle ligne de clôture partira du débouché des Portes de Fer, vers Dra-el-Amar, coupera le Zénin à quelques lieues au-dessus de Méjana, passera à Chellala et viendra se terminer à Sidi-Hissa sur le Bousellam ; Sétif sera relié à Sidi-Hissa, qui n'en est éloigné que de quatre petites lieues. Cette zône, oblongue dans le sens des parallèles, renfermera des terrains très fertiles ; il faudra que le fossé de la fortification qui l'enserrera ait de grandes parties horizontales qui se remplissent des eaux du Zénin, du Zianin et du Bousellam ; on pourra y puiser, durant les étés suivants, de fécondantes irrigations.

CHAPITRE ONZIÈME.

SEPTIÈME ANNÉE. ZONE DES DEUX SEBGHAS.

Dans l'état où les travaux des six premières années auront mis l'Algérie, les lignes de fortification, qui enserreront les nouvelles zônes, seront de simples mesures de précaution, les expéditions militaires de simples promenades inoffensives.

Dans la septième année on fermera le sud de la province de Constantine, les bassins des deux Sebghas, qui s'étendent entre le grand et le moyen Atlas, entre des contre-forts communs à ces deux chaînes.

Les cent mille colons de septième année débarqueront, prendront position et s'organiseront sur le littoral, entre Dellys et Bone; durant les quatre premiers mois, ils voitureront incessamment des provisions, des outils de travail et des objets de campement sur les lignes les plus méridionales; Hamsa, Zamourah, Sétif, Constantine deviendront les grands magasins de dépôt, les centres d'approvisionnement.

Au 1er mai, les cent mille colons armés et quinze mille soldats entreront en campagne, ou plutôt en opérations de

fortification et de culture. La ligne méridionale qui enserrera la nouvelle zône sera ainsi tracée :

1° La rive droite du Chélif jusqu'à sa jonction avec la rivière de Bordj-Souari, et cette rivière jusqu'au sommet du contre-fort où elle prend sa source;

2° La rivière de Sidi-Hissa (Tatili) jusqu'à Sidi-Hissa, et l'Oued-Lehm jusqu'au grand Sebgha;

3° La rive septentrionale du Chott et le cours de l'Oued-Boumarouze jusqu'à la pointe la plus septentrionale du grand Atlas, aux sources de l'Oued-Bousellam et de l'Oued-Ksour;

4° Le pied septentrional du grand Atlas jusqu'à l'Oued-Serkah, et l'Oued-Serkah jusqu'au Chott qui le reçoit près de Phységéah.

Les zônes intégrantes de cette grande zône seront obtenues par des lignes continues, ainsi fixées :

1° De Hadjar à Sidi-Hissa sur l'Oued-Lehm;

2° De Chellala au grand Sebgha, à travers un contre-fort et le long de l'Oued-Soubikah;

3° Le Bousellam, de sa source sur le grand Atlas, à Sidi-Hissa;

4° Le cours d'une rivière, de Gigel à Sidi-Hissa, et le cours de l'Oued-Chibkah jusqu'à son confluent avec l'Oued-Serkah.

A l'ouest du grand Sebgha, une nouvelle et petite zône sera fermée entre le Lac, l'Oued-el-Chayer, l'Oued-el-Lehm, et une ligne enserrant Hermain, Boucada et Bouferjonne.

Les points du grand Atlas, où des garnisons seront placées, sont marqués aux cols où passent les routes de Boucada à Aïn-Mathie et à Toalgha, d'Aïn-el-Kelb à Biscara, de Jimmilah à El-Kantara, et enfin à Aïn-Mégar.

Les plateaux qui constituent cette zône des Sebghas sont élevés d'environ six cents mètres au-dessus de la mer;

cette hauteur doit nécessairement y tempérer quelque peu l'ardeur du soleil africain.

On trouve dans les bassins de ces Sebghas, partie méridionale de l'ancienne Numidie, les traces de beaucoup de voies et de villes romaines; des bicoques arabes et des chemins arabes y existent maintenant: cela prouve que ces contrées méridionales ont toujours été et sont encore à présent habitées et cultivables. Au sud, et par-delà le grand Atlas, s'étendent les vastes plaines baignées par l'Ouadi-Jiddi et celles qu'arrose inutilement le Ksour, aperçues déjà par ce bataillon français qui, parti de Sétif, en août 1840, remonta le Bousellam et parvint au sommet du grand Atlas.

Les bords de l'Ouadi-Jiddi et de la rivière de Biscara sont semés de petites villes qui reconnurent quelque peu la domination des Turcs; il existe encore au service de la France, à Constantine, des soldats de cette nation qui ont fait le siége d'El-Kantara. Quand nos colons armés et les bataillons de nos régiments seront à l'œuvre vers l'Oued-Boumarouze et l'Oued-el-Chayer, aux parties les plus méridionales de la zône, il leur sera loisible d'aller, pour leur curiosité et si les moyens de transport ainsi que leurs provisions le leur permettent, explorer cette contrée transatlantique, toucher à Aïn-Mathie, Dousan, Toalgha, Biscara, El-Kantara, qui seront soumises dans les années suivantes et paieront tribut en attendant.

Le grand Sebgha est une petite Méditerranée figurant le fond d'un large vase aux bords peu inclinés; sa longueur a environ quinze lieues, et sa moyenne largeur quatre; dix lieues de la chaîne du grand Atlas et deux longs contre-forts y envoient leurs eaux par un grand nombre de rivières. Il est probable que ce lac salé est sujet à de grandes oscillations du niveau de ses eaux; ses rivages doivent être fort

élastiques. Du mois de novembre en avril la surface mouillée est beaucoup plus étendue que dans le reste de l'année; aussi les bouches des diverses rivières qui l'alimentent paraissent être peu habitées. Il est probable qu'un jour les colons européens, venus sur les bords de cette petite Méditerranée aux eaux salées, y renouvelleront les travaux des Hollandais aux rives de l'Océan, y construiront des digues qui leur garantiront la conquête de terrains fertiles; seulement les marées, les tempêtes et les ouragans leur seront infiniment peu redoutables de la part de cette mer, grande seulement de soixante lieues carrées.

Si une digue de terre, épaisse, haute de six mètres, enveloppait le Sebgha dans ses dimensions du mois d'août, sans autres solutions de continuité que les embouchures des rivières; si pareilles digues remontaient de quelques lieues le long des deux rives de chacune de ces rivières, les dimensions en surface du lac et de ses affluents alimentaires resteraient sensiblement les mêmes dans toutes les saisons; la hauteur verticale, ou profondeur, varierait seule. L'art conquerrait donc, par ces digues, des terrains irrigables et fertiles; ils pourraient se couvrir, l'hiver, de quelques eaux d'infiltration, mais ils se dessécheraient dans la belle saison lorsque le niveau du lac s'abaisserait, et ils se couvriraient de plantes à végétation rapide.

La hauteur exacte des digues serait donnée par un calcul bien simple quand on connaîtrait la quantité d'eau que renferme le Sebgha d'hiver et le Sebgha d'été, dans sa plus grande et dans sa plus petite étendue superficielle.

En attendant l'époque propice et encore lointaine de ces travaux, les colons s'établiront le long des parties hautes des rivières qui se jettent dans le Chott, et se tiendront à une distance respectueuse de ce lac, tel qu'ils le trouveront aux mois de juin et de juillet; leurs enfants afri-

cains, héritiers de la science agricole de l'Europe, tireront ensuite le meilleur parti possible et des rivages variables du Sebgha, et des terrains bas parcourus par les rivières qui l'alimentent.



CHAPITRE DOUZIÈME.

HUITIÈME ANNÉE. ZONE DU MÉJERDAH; FRONTIÈRE TUNISIENNE.
DIVISION DE L'ALGÉRIE EN DÉPARTEMENTS.

La huitième année clora les grandes opérations en Algérie ; il ne reste plus qu'à jeter la colonisation armée dans la région qui s'étend de la Seybouse au Méjerdah. Les limites de la nouvelle zône sont évidentes ; elle s'appuie au sud au grand Atlas, au nord à la mer, à l'ouest aux deux zônes de Constantine et des Sebghas; à l'est, elle délimitera l'Algérie. Cette frontière, du côté de Tunis, se trouve marquée par le Méjerdah de l'Atlas à l'Hamise, par une ligne reliant Madaurus et Bulla-Regia, ou plutôt les environs de ces deux anciennes villes qui appartiennent à Tunis ; le cours de l'Oued-Bull, et celui d'un ruisseau qui tombe à la mer près de la Calle, traceront ensuite la frontière jusqu'à la Méditerranée. La zône du Méjerdah sera elle-même divisée, comme les autres, en plusieurs compartiments fermés et colonisés : une ligne suivra le Mafrag, de sa source sur la chaîne-frontière, à la mer; une autre descendra l'Hamise, de Tiffech au Méjerdah ; une troisième longera le Chébrou, du Méjerdah au grand contre-fort, et ira se nouer, vers Sbaihi, à la zône de Constantine.

Les opérations militaires et les travaux de la huitième année ne présenteront d'autres difficultés que celles des approvisionnements ; les dangers seront nuls ; il y a pour cela trois grandes raisons : premièrement, on ne trouvera que des tribus rares, clairsemées ; deuxièmement, l'hostilité de ces tribus n'a jamais été sérieuse, elles ont même fait acte de soumission auprès du général Galbois qui gouvernait la province de Constantine ; en troisième lieu, le pays n'est pas aussi accidenté que le reste de l'Algérie.

Les chaînes secondaires de l'Atlas viennent en quelque sorte expirer dans cette région du Méjerdah ; à l'exception de la chaîne qui longe la rive droite de la Seybouse, et de celles qui courent le long du Mafrag, on ne trouve que de faibles collines dans ces régions parcourues par l'Hamise et les affluents de l'ancien Bagradas.

Telle était la puissance d'assimilation de l'ancienne Rome relativement aux provinces conquises, que ce pays, maintenant à peine foulé par quelques tribus, est semé de ruines de villes et de larges voies : près du littoral on trouvait Tuniza et Ad Dianam ; deux autres voies partaient de la plaine de Seybouse (Ubus) ; l'une joignait la rive droite du Mafrag (Armoniacus), et, après avoir rencontré Odiana, et tourné les sources de cette rivière, elle passait sur l'Armus (Oued-Bull), et rencontrait Ad Aquas, Simitu, Bulla-Regia ; une autre voie coupait le Sugéras (Hamise) à Tagaste ; une troisième enfin remontait l'Ubus et allait à Tipasa, ville importante qui était un nœud de communications, et se reliait d'une part avec Calama et Cirta par Capraria, Tibilis, Castellum-Erbatianum ; de l'autre à Ad Molas, Vasidicæ, Tagura, Gegetu, Nazaggara ; une dernière voie allait, de Tipasa, joindre à Gazansula celle qui était parallèle au littoral, à une distance de trente lieues ; enfin, d'autres voies plus centrales conduisaient les

armées et la civilisation romaines jusqu'aux confins méridionaux de la Numidie.

Telle est la province dont la France est appelée à faire renaître l'antique splendeur : à vingt siècles de distance, ce beau et grand rôle de civilisateur est éminemment rempli par l'empire romain et par l'empire français; chez l'un comme chez l'autre on voit les armées, et des armées également redoutables, cheminer à l'avant-garde de la civilisation, ouvrir et éclairer sa marche. L'épée des consuls romains, qui se présentait menaçante aux ennemis, traçait autour d'eux, après la victoire, un cercle puissant de protection; elle était comme une baguette féerique couvrant le sol conquis de voies, de villes et de monuments, fécondant ces plaines africaines; bien différente en cela du sabre de Mahomet, qui frappa de mort et de stérilité ces mêmes contrées naguère florissantes.

Semblable à Rome, la France lutte à la fois contre les barbares du Midi et contre les barbares du Nord, contre les Africains, et les Scythes de Moscou, et les Germains de la Baltique, et les nouveaux Gètes ou Gélons de l'Ister; comme Rome, elle fait briller à tous les soleils ses armes triomphantes et civilisatrices. Les cataractes du Nil et les vallées du Liban, les glaces de la Russie et les cimes de l'Atlas ont vu dans ce siècle même le vol audacieux de nos aigles ou nos enseignes tricolores, là où autrefois se posèrent aussi les aigles de Rome, là où flottèrent les étendards de ses invincibles légions.

Qui a régénéré l'antique patrie des Pharaons? La France, devancière de Méhémet et naguère sa seule alliée. Quel nom invoquent les chrétiens du Liban? Celui de la France. Qui a fait briller de nos jours la vieille Italie d'un éclat digne de sa splendeur romaine? La France. Qui a pressé d'un siècle la marche de la civilisation et de la liberté, à travers

les plaines de la Germanie? Les armes de la France. Qui a semé des germes d'indépendance et des sentiments de dignité individuelle jusque chez les Slaves lointains? La France, toujours la France. Qui osait naguère élever la voix et menacer de tirer l'épée contre les royaux et barbares conjurés de toute l'Europe? La France. Qui sauvera enfin la liberté des nouveaux périls qui se lèveraient sur elle? Le génie de la France, les armes de la France; et cela ne l'empêchera point de franchir les mers et de planter le drapeau de la civilisation sur ces terres africaines, depuis si longtemps inféodées à la barbarie; les murmures jaloux des uns, les menaces des autres, elle ne les entendra point. Si on s'isole d'elle, elle en sourira; sa nudité ne doit pas connaître la pudeur, elle fera voir la force de ses proportions.

La France n'ignore pas que, si elle est haïe des rois de l'Europe, elle en est tout autant redoutée; elle est comme une hydre aux yeux de ces hercules du despotisme. Si, après un combat acharné, une lutte d'un quart de siècle, elle vient à être épuisée, vaincue, terrassée, on a beau la mutiler et presser ses têtes du pied, bientôt ses tronçons se réuniront; l'hydre, quelque temps silencieuse, reprendra sa force et sa vigueur premières, laissera là sa dépouille de vaincue; et, dressant un million de dards, sifflant ses hymnes de gloire et de liberté, elle bondira contre ses prétendus vainqueurs pour les enlacer dans ses plis et peut-être les.détruire à jamais.

En attendant, nous allons mettre ici cette hydre (puisque hydre il y a) aux prises avec le fameux serpent du Bagradas. La France va croiser ses pas avec les voies que Rome traça jadis dans ces contrées.

Cent mille Européens organisés en bataillons de landwer et douze mille soldats prendront place sur le littoral, de la

Calle à Philippeville; ils conduiront de grands convois à Tiffech et à Sbaihi, centres d'approvisionnement, et fermeront pour leur instruction, durant les quatre premiers mois de l'année, deux zônes d'étude, l'une entre le Mafrag et le littoral, l'autre de Tiffech à la Seybouse, dans la ganse que cette rivière forme autour de Ghelma.

Les grandes opérations commenceront au 1er mai; le reste de l'année sera consacré à la confection des lignes qui ont déjà été indiquées : il n'y aura ni difficultés d'art, ni difficultés de guerre sérieuse.

Les routes que l'armée et la colonisation doivent créer, de concert, dans la zône du Méjerdah, sont tracées par les directions des lignes. Dans les années suivantes, on restaurera les voies romaines qui, dans ces provinces fortement occupées, formaient un épais réseau couvrant le littoral et le cours des rivières, jetant ses mailles sur les chaînes de l'Atlas. Une nouvelle voie sera cependant établie le long du littoral, entre la Calle et Bone. Des vestiges de voies romaines et de ponts romains, maintenant couverts d'eau aux environs de Bone, prouvent qu'en ces lieux la mer gagne peu à peu du côté des terres. Cette marche graduelle et méridionale de la Méditerranée continuera probablement durant plusieurs milliers d'années, jusqu'à ce que la seconde demi-oscillation périodique de l'axe terrestre la ramène vers le nord. Ce flux et ce reflux de la Méditerranée, dont la période comprend plus de deux cent cinquante siècles, auraient des effets très sensibles sur les rivages bas et déprimés de Bone et de la Calle : des marais insalubres en seraient les résultats. Bone en a déjà éprouvé plusieurs fois la fâcheuse influence. Il faut donc que l'art vienne ici neutraliser les effets de cette grande cause naturelle. Le moyen est simple et facile : il faut que les routes, qui longeront les deux rives de la basse

Seybouse et les points les plus déprimés du littoral, soient portées sur des digues épaisses et assez élevées pour qu'elles ne se couvrent jamais des flots de la mer orageuse, ou des crues de ces rivières. Quelques eaux d'infiltration pourront seules passer à travers ces digues; mais néanmoins tout le pays compris entre Bone et la Calle serait suffisamment mis à l'abri de l'invasion progressive de la Méditerranée, et de l'insalubrité des marais.

Nous avons supposé, pour les travaux de la conquête graduelle et de la colonisation de l'Algérie, un contingent annuel de cent mille Européens immigrants. Mais si la France a pris à cœur cette belle et glorieuse entreprise; si elle a fait le sacrifice provisoire de huit cents millions dépensés en huit ans; si elle les a jetés comme une semence féconde sur ces provinces africaines qui désormais lui appartiendront de fait comme de droit, et formeront un de ses membres : au lieu de huit cent mille colons venus d'Europe, il s'en trouvera à la fin de la huitième année huit millions de tout âge, de tout sexe, de toute nation. Deux millions d'indigènes, fondus et noyés dans cette migration européenne, compléteront les dix millions d'habitants que l'Algérie peut amplement nourrir.

Cette France africaine sera dès-lors, à l'exclusion de l'Égypte elle-même, le premier des états d'une des cinq parties du monde, un état au moins équivalent aux puissances du second ordre en Europe. Mais, bien mieux placée pour son climat et sa défense, l'Algérie serait dès-lors aussi féconde qu'invincible : une population éminemment guerrière l'habiterait; au midi, le désert et le grand Atlas lui donneraient des barrières naturelles et sûres; la Méditerranée ne serait pas une frontière moins forte vers le nord, puisque sur ses bords se trouverait une ligne de postes depuis longtemps occupés et fortifiés, puisque enfin

un canon placé sur la côte, derrière un épaulement, peut tenir tête à cent canons pareils faisant feu de leurs vaisseaux. A l'est et à l'ouest, Tunis et Maroc deviendraient d'excellents limitrophes, des voisins commodes; sinon, au premier signal d'hostilité, ces faibles états seraient successivement envahis et conquis par l'Algérie organisée à la française. Quelle serait, d'ailleurs, la puissance européenne qui pourrait mordre sur cette France d'outre-mer? où trouverait-elle une base d'opération? Que pourraient, en pareil cas, les Anglais eux-mêmes avec toutes leurs flottes? Au commencement de ce siècle, ils se hatèrent de s'emparer du Delta égyptien, abandonné par notre immòrtelle et malheureuse armée; ils occupèrent même Alexandrie. Certes! ils avaient bonne envie de conserver cette position, depuis longtemps convoitée et qu'ils convoitent encore. Eh bien! il suffit d'un soldat hardi et de quelques milliers d'Albanais pour leur enlever cette proie et les refouler à la mer. Ce soldat était Méhémet. De cette lointaine époque date la haine vivace qui anime présentement encore la jalouse et ambitieuse Angleterre contre le vieillard du Nil, dont l'âge mûr fut une série de rudes et périlleux travaux, et dont la verve octogénaire pouvait naguère et peut encore mettre le feu à l'Orient.

L'Algérie, avec dix millions d'habitants, lèvera et nourrira une armée de cent cinquante mille soldats et, au besoin, quatre cent mille hommes de landwer. Ne sera-t-elle donc pas, à plus forte raison, invincible et inabordable? ne possédera-t-elle pas, d'ailleurs, les moyens d'alimenter la guerre? ne sera-t-elle pas à même de lutter, seule, des années antières, et de se passer de tout secours venu de France?

Si l'Angleterre, voulant suivre notre exemple sur la côte africaine, tentait d'y former un établissement durable;

si elle allait susciter quelque mauvaise querelle à Tunis ou à Maroc, pour couvrir d'un spécieux prétexte une entreprise de longue haleine, l'Algérie pourrait, au moindre danger pour elle, s'y opposer de tout l'ascendant de sa supériorité acquise. Mais laissât-elle faire, laissât-elle les Anglais s'installer sur la côte de Maroc ou de Tunis, il n'y aurait pas encore de raison pour que le repos de son sommeil en fût troublé. Au reste, l'Angleterre a ses vues dirigées ailleurs, et des embarras partout : disséminée sur tout le globe, elle ne saurait tenter en Afrique ce que peut y faire à son aise la France, en quelque sorte concentrée en elle-même.

Dès la fin de la huitième année de ses travaux, ou tout au moins dans la dixième, la France découpera l'Algérie en dix-huit départements, y asseoira définitivement la base de son organisation, de son régime et de ses lois.

Lorsque nos chambres révolutionnaires voulurent partager la France elle-même en départements, afin d'y détruire l'esprit de province, et fonder cette centralisation puissante qui est maintenant un des secrets de notre force matérielle et morale, elles ne furent pas toujours heureuses dans le choix de ces circonscriptions départementales ; il est, en effet, des limites de départements, qui courent le long de la rive d'une même rivière, le long du faîte d'une même chaîne. C'était manquer en partie le but qu'on se proposait, savoir : mutiler et fractionner les provinces, les faire enjamber, déborder les unes sur les autres, former des unités administratives avec des fractions hétérogènes de plusieurs d'entre elles, et concentrer les diverses rênes en une seule main, aux bords de la Seine. Néanmoins le procédé était si bon par lui-même, que l'homogénéité totale est maintenant à peu près conquise ; le grand résultat préparé pendant plusieurs siècles, vigoureusement

poussé dans le nôtre, se trouve enfin obtenu. Le hasard ou la direction des événements, le génie de plusieurs rois et celui de leurs ministres, mirent des siècles à réunir en une seule et royale couronne ces lambeaux de couronnes ducales et princières, épars dans toute la France ; mais les circonscriptions provinciales duraient encore ; la centralisation n'était qu'une ébauche grossière. La Convention nationale, qui brisa la couronne, acheva de briser aussi les prétentions individuelles des provinces. Il en est résulté ensuite, sous la main finisseuse et organisatrice du grand empereur, la France actuelle, une, compacte et homogène, un corps organisé, aux parties solidaires, ayant un cœur central qui pousse jusqu'aux extrémités, et au même instant, la puissance du fluide vital. Dans cette masse homogénéisée, le mouvement se transmet avec facilité de la circonférence au centre, et du centre à la circonférence ; c'est l'image des ondulations dans un milieu élastique et fluide. Grâce à cet admirable réseau de préfectures et de sous-préfectures, d'arrondissements, de cantons et de communes, une loi, un ordre, émanés de Paris, ondulent à la fois sur la France entière, se propagent jusqu'à ses limites les plus reculées, et avec une même intensité d'action ; et réciproquement, tout événement de la surface a ses échos fidèles qui le transmettent instantanément au centre.

Grâce encore à ce réseau épais de brigades de gendarmes, le ministre sait tous les jours ce qui s'est passé la veille sur tous les points de la France : et, si un coupable, si un malfaiteur échappe un instant au cours régulier de la justice, il peut être, au même moment, signalé sur toute l'étendue du territoire ; s'il fuit de toute la vitesse des chevaux, les signaux aériens le devancent, et font en quelque sorte courir ses traits et son crime au-devant

de lui-même; sa figure absente est comme présente partout.

Dans cette portion nouvelle de la France, qui sera par-delà la Méditerranée, il importera d'installer au plus vite le régime politique, administratif et judiciaire de la France d'Europe. La division de l'Algérie en départements se montre donc nécessaire avant tout. Mais pour créer cette homogénéité, dont la circonscription départementale forme un des principaux moyens, il convient de passer à pieds joints sur toute considération de lieux, sur toute difficulté géographique : le procédé le plus simple est de découper l'Algérie suivant ses parallèles et ses méridiens; chaque département sera rectangulaire, et tous ses points d'un même côté auront même longitude ou même latitude. Si un méridien coupe une chaîne de l'Atlas, si un parallèle se jette au travers d'une rivière, n'importe : cela sera même pour le mieux; et dût-on avoir des départements pareils à celui du Cantal, avec un noyau central de montagnes et un grand nombre de vallées convergeant vers un même point culminant, il ne faudra pas se laisser arrêter par diverses considérations, telles que la difficulté des communications entre les diverses parties d'un même arrondissement ou d'un même canton. Cela obligera à faire des routes là où elles n'auraient pas été pratiquées sans cela, et les autres n'en existeront pas moins.

Le Rhône, la Durance, la crête des Cévennes, sont des limites départementales, inopportunes en France, dont il ne faudra pas laisser subsister les pareilles en Afrique : il n'y aura que plus de routes, plus de ponts, plus de communications de toute sorte; la puissance fécondante du sol, de l'industrie, et l'organisation intérieure n'en prospéreront que mieux.

Tels seront donc les bases et les principes de la divi-

sion de l'Algérie en départements : chacun d'eux sera circonscrit par deux parallèles et deux méridiens, voisins l'un de l'autre d'un degré. Il n'y aura guère d'autre exception qu'aux frontières, mer comprise, qui doivent forcément servir de limites aux départements extrêmes; celui qui correspondra à la rive droite du Chélif, près de la mer, devra aussi, pour s'agrandir convenablement, se borner le long de cette rivière.

TABLEAU DES DÉPARTEMENTS.

NOMS DES DÉPARTEMENTS.	NOMS des chefs-lieux.	NOMS DES CHEFS-LIEUX D'ARRONDISSEMENT.
		Entre la Méditerranée et le 36e parallèle.
Du Merjéjah.	Mazouna . .	Tenez, Rummel-Abid, Quiza.
Du Chélif.	Cherchel . .	Zimala, Miliana, Zerba, Tigava, Ville aux bouches de l'Oued-Shamouse.
De la Métidja	Alger. . . .	Coléah, Teffésad, Blidah, Herba, Médéah, Halifa.
Du Jurjurah	Dellys . . .	Mers-el-Fahm, Koukou, Noya, Hamsa, Dra-el-Bégal, Rusubricar.
De l'Ajebby	Bougie . . .	Sidi-Hamed, Zamourah, Saltourne, Sidi-Eisa, Bénisuleyman.
Des Bouch. du Rummel	Jigelly . . .	Tucca, Milah, Idicra, Jimmilah, Hamara, Coba.
Du Rummel.	Constantine.	Collo, Philippeville, Paratianæ, Myez-Amar, Sbaihi, Phységéah.
De la Seybouse	Bone. . . .	Muharur, Ad Dianam, Tagili, Tiffech, Ghelma, La Calle.
		Au sud du 36e parallèle.
De la Tafna.	Tlemcen . .	Macdonia, Gozouana, Regiæ, Camérata, Aïn-Bridia.
De l'Habra	Oran	Arzeou, Mostaganem, Vasbaria, Mascara, Castra-Nova, Tassagora.
De la Plaine-d'Or . . .	Tagadempt.	Médrossa, El-Callah, Sidi-Mohamed, Souama, Loka, Tingitanum.
Du Haut-Chélif	Mémoun . .	Tissum-Sily, Midroc, Ville-sur-Ruina, Ville-sur-Fadah.
Du Lac-Tittery	Bordji-Souari	Tittery, Takerréah, Ville-sur-Lac.
Du Grand-Sebgha . . .	Sidi-Hissa. .	Hadjar, Boucada, Chelah.
De la Méjana	Chellala . .	Sétif, Boumaggar, Aïn-el-Kelb.
Du Grand-Atlas	Aïn-Sultan. .	Gigel, Tattubt.
Du Mont-Auress. . . .	Ager-Souda.	Neiny, Ville-sur-Sebgha.
Du Méjerdah	Tipna. . . .	Dahamam, Amamah, Lerneb.
		Départements au-delà du grand Atlas.
Du Haut-Jiddi.	Aïn-Mathie .	Louante.
Du Mont-Tell	Dousan . .	Amoura, Enyaddil.
Du Jiddi	Biscara . . .	El-Kantara, Toalgha, Imach, Emdoukkal.

Ces trois derniers départements, qui correspondent à la partie habitée du versant méridional du grand Atlas, seront fermés, du côté du désert, par le cours de l'Ouadi-Jiddi qui doit être une grande rivière si l'on en juge par l'étendue de son bassin et le nombre de ses affluents, dont les sources occupent une longueur de cent trente lieues de la chaîne.

Nous supposerons que la conquête définitive de cette contrée transatlantique ne sera exécutée qu'après l'organisation définitive des dix-huit premiers départements de l'Algérie. En attendant, l'armée permanente de soixante-quinze mille hommes, en partie maintenue au complet par la conscription africaine, sera ainsi divisée :

Dix mille hommes sur la frontière de Maroc, de Tlemcen aux bouches de l'Aggiéroul ;

Dix mille sur la frontière Tunisienne, le long du Méjerdah et de la rivière qui s'abouche à la mer près de la Calle ;

Quinze mille sur l'Atlas en des fortins qui occuperont les passages de ses chaînes, comme font Bellegarde et Mont-Louis dans les Pyrénées, Briançon et Mont-Dauphin dans les Alpes ; presque partout un simple poste maçonné suffira ;

Quinze mille hommes sur le littoral ;

Enfin vingt-cinq mille seront répartis, selon les besoins, dans l'intérieur.

Si la France, jetant tour à tour les yeux sur elle-même et sur l'Algérie, sur sa puissance, ses ressources, sa belle armée et sa population compacte, et sur ces régions de l'Atlas avec leur tribus éparses et leur barbare organisation, disait d'une voix ferme : « Je suis grande de trente-« quatre mille lieues, forte de trente-quatre millions

« d'enfants; et l'Algérie n'a, dans ses treize mille lieues,
« qu'une famille bâtarde de deux millions d'Arabes, Mau-
« res, Coulouglis, Juifs et Kabyles;

« J'ai beaucoup de finances et encore plus de crédit,
« des ressources de mille genres; je brille dans les arts, je
« couvre la mer de mes voiles; et ces Africains ignorants,
« barbares et grossiers, n'ont d'autre fortune qu'un peu
« d'orge et le lait de leurs troupeaux;

« Ma famille est unanime, ardente pour me soutenir,
« pour me rendre fière et glorieuse; et ces tribus arabes,
« divisées d'intérêts, sans liens communs, sans sûreté, sans
« garanties, vivent dans l'anarchie ou obéissent en trem-
« blant au sabre despote de quelques tyrans;

« Je puis, d'un geste, étaler et faire briller au soleil un
« million de soldats, tous braves et dévoués, aimant les
« combats comme les fêtes, calmes et insoucieux devant
« la mort, qu'elle soit spectre fiévreux, yatagan assas-
« sin ou boulet sifflant; de l'autre côté de la mer, je ne
« vois que des cavaliers nomades se dissipant comme un
« nuage, quand luit le soleil des moissons; point de canons
« roulants, à peine quelques bataillons à rangs ordonnés:
« et cependant, de belles provinces, un beau et fertile ri-
« vage de trois cents lieues, des montagnes, des collines
« et des plaines fécondes, un ciel propice pour y cou-
« vrir les champs de moissons et de fruits. »

Si la France ajoutait : « Je veux m'asseoir sur cette terre
« africaine qui m'appartient par droit de guerre et de con-
« quête;

« Je veux y installer avec moi la civilisation triomphante
« sur les ruines de la barbarie vaincue et écrasée;

« Je veux redonner à ces contrées la richesse et l'éclat
« dont elles brillaient il y a quinze siècles;

« Je veux que dix millions d'habitants y joignent leurs
« mains;

« Je veux que les ports de l'Algérie servent incessam-
« ment de but à mes navires dans leurs courses rapides
« sur le vaste hippodrôme de la Méditerranée;

« Je veux que ses coursiers belliqueux viennent frémir
« en Europe sous mes agiles cavaliers;

« Je veux, en huit ans de travaux, couvrir cette zône afri-
« caine d'un réseau fécond et continu de vingt départe-
« ments;

« Je veux en tirer, au besoin, deux cent mille soldats,
« de nombreux escadrons et des marins hardis, pour m'ai-
« der à combattre en Europe;

« Je le veux. »

Si la France tenait ce langage, si sa volonté ferme et tenace s'appuyait de ses moyens féconds, de ses puissantes ressources, l'événement serait certain; les destinées de l'Afrique deviendraient, dans nos mains, flexibles et liantes comme la cire; ses belles contrées, en proie à la guerre et à la dévastation, depuis longtemps inutile et vaste sarcophage de nos soldats, seraient, au bout de huit ans, une quatrième partie de la France, la plus belle, la plus fertile et la plus guerrière.

FIN.

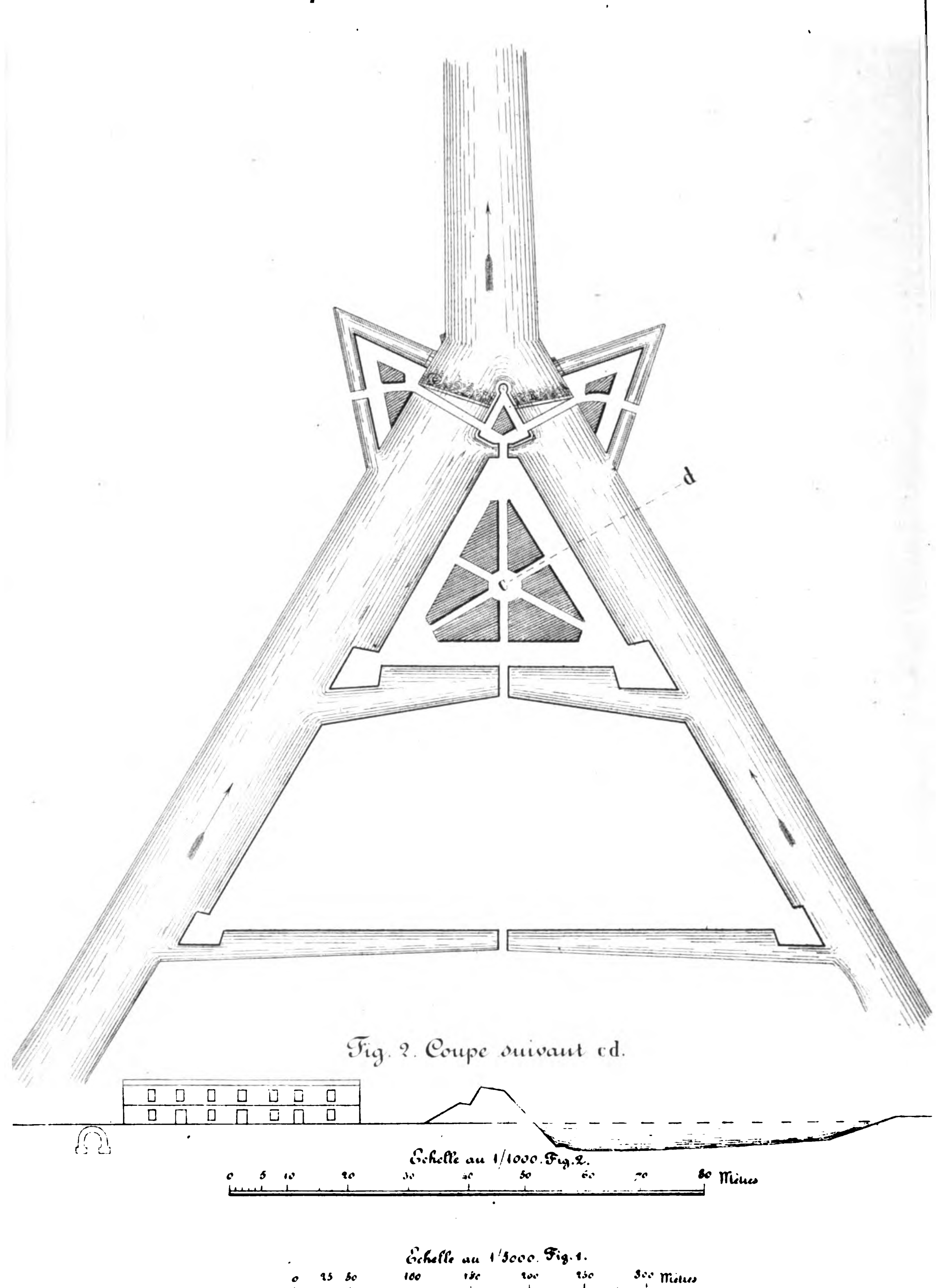
Table des Matières.

Pages.

FIN DE LA TABLE.

PLANCHE 1re

Camp Militaire dans un Confluent.



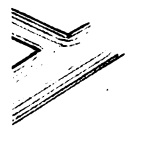


PLANCHE 2.

Camp Militaire sur une Rivière.

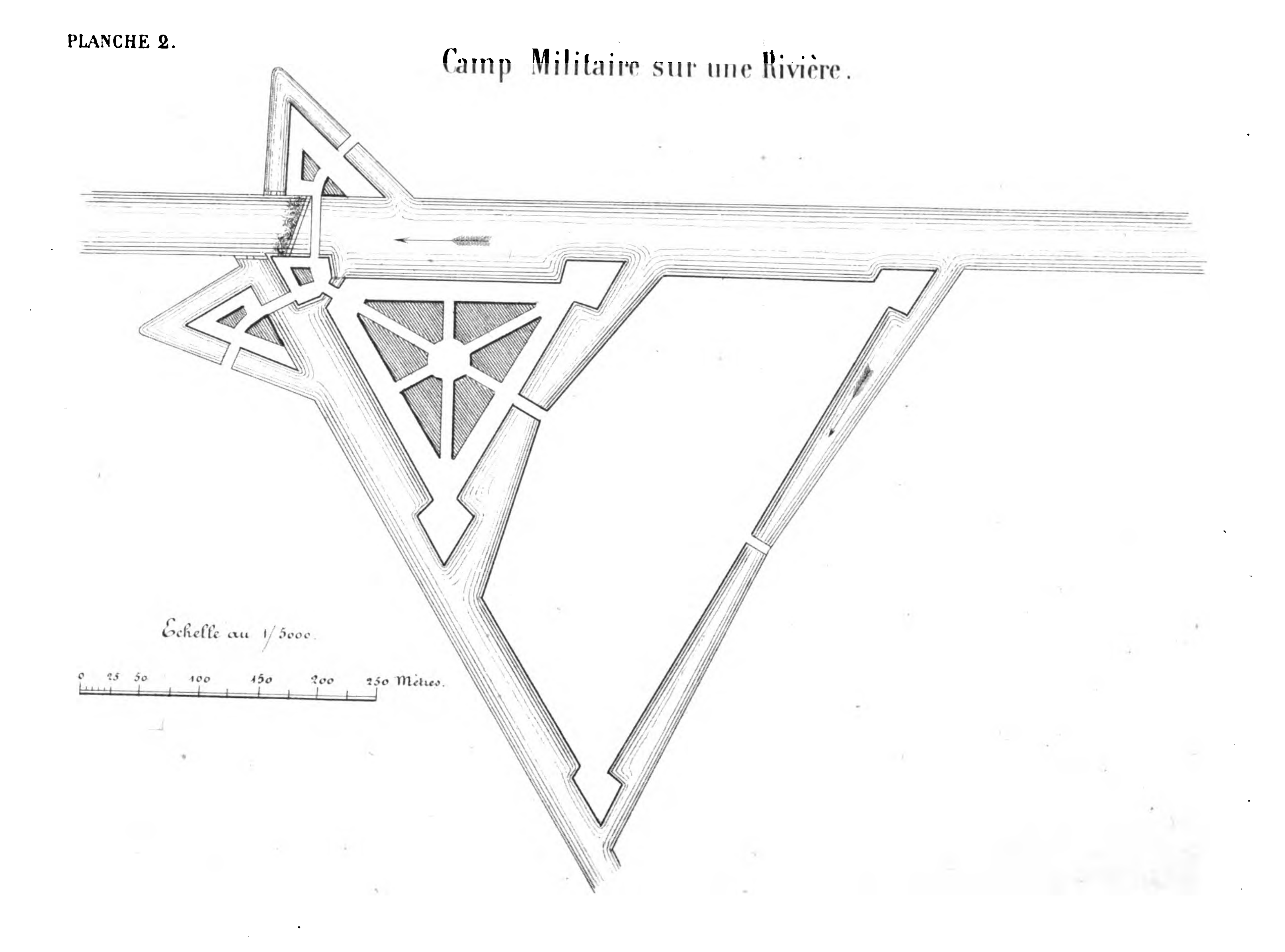


PLANCHE 3

Camp Militaire en rase Campagne.

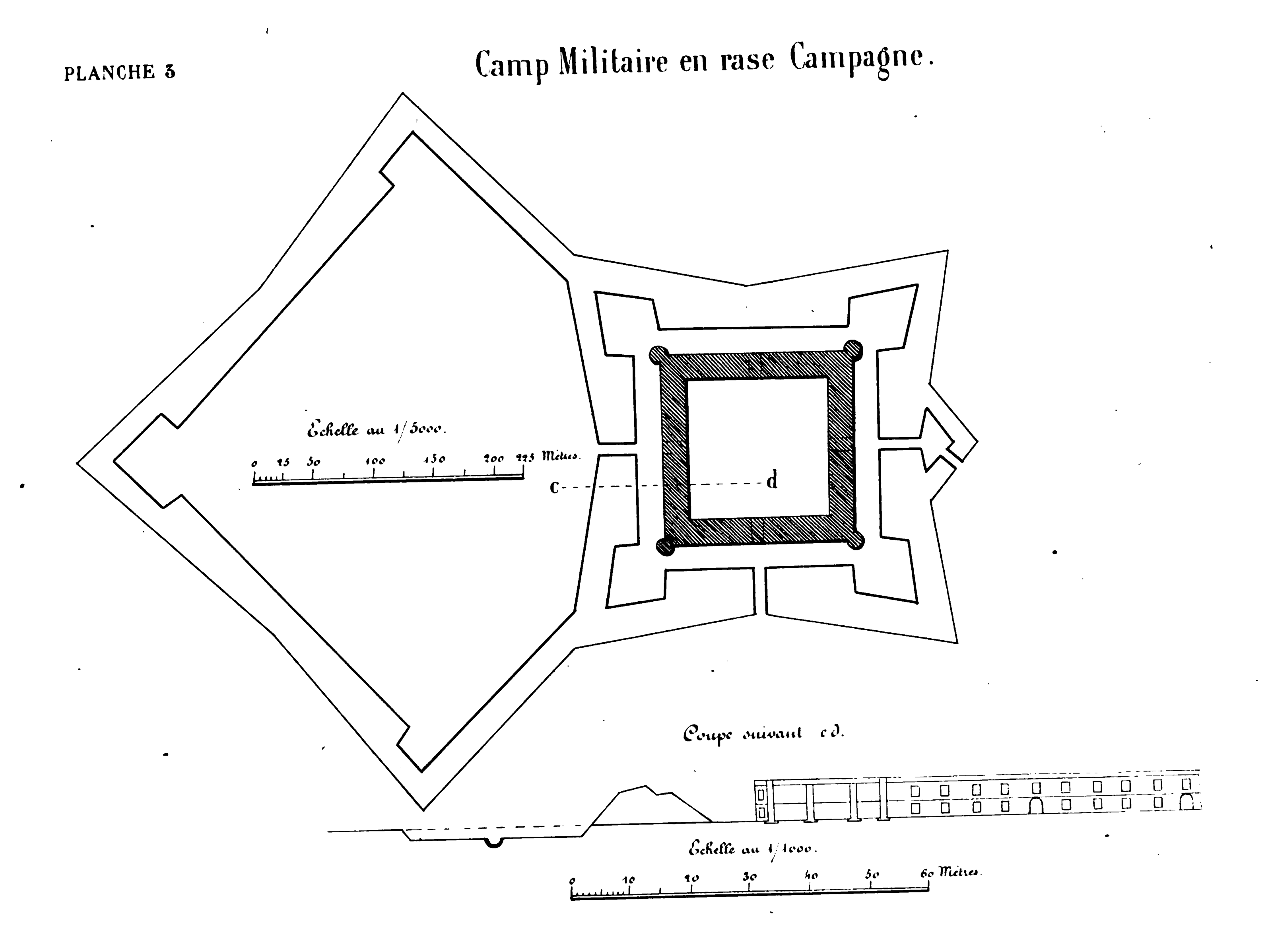
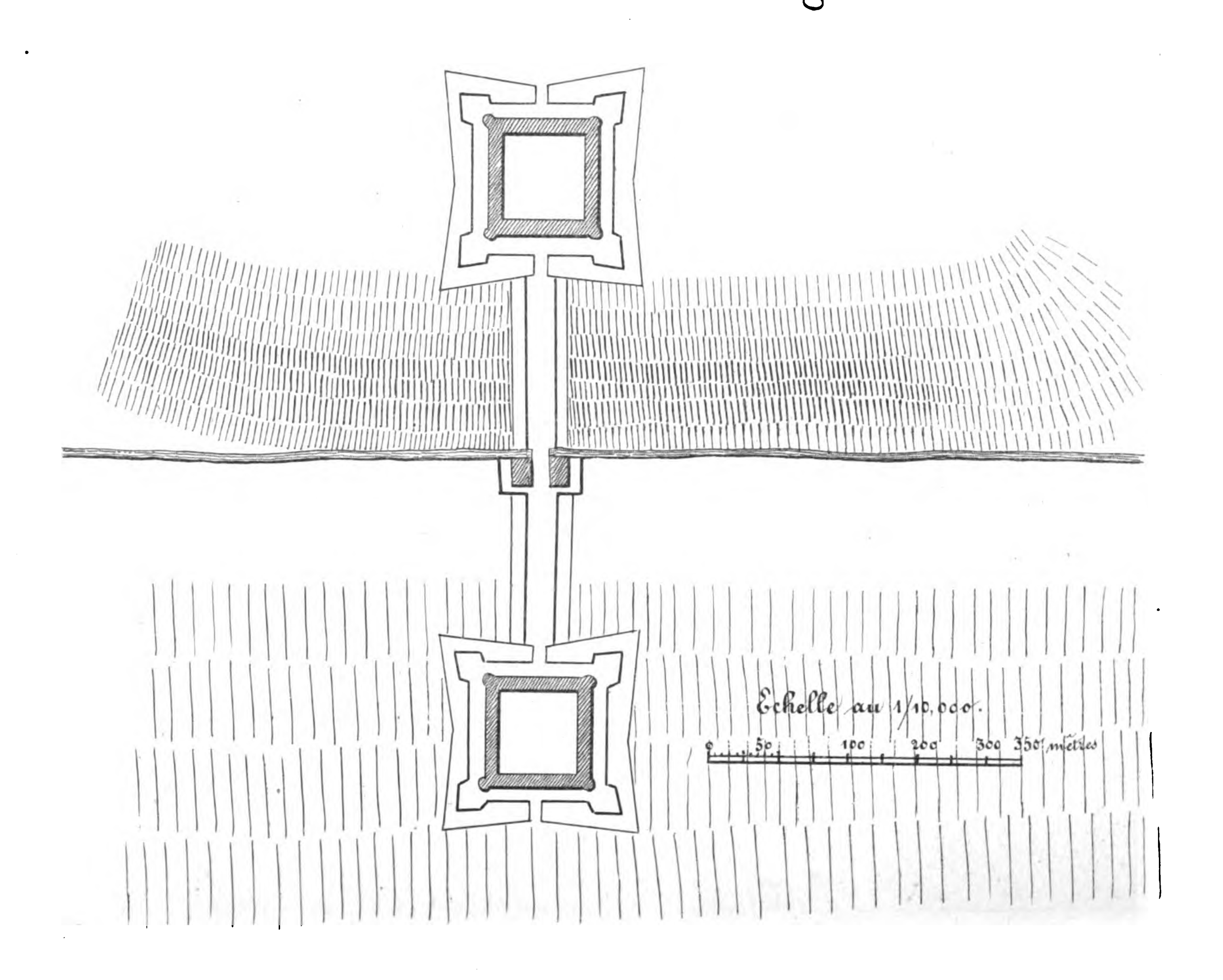


PLANCHE 4.

Camp militaire occupant une Gorge.



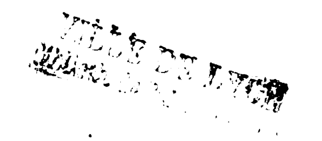


PLANCHE 5. **Portion de ligne d'enceinte sur une Rivière barrée.**

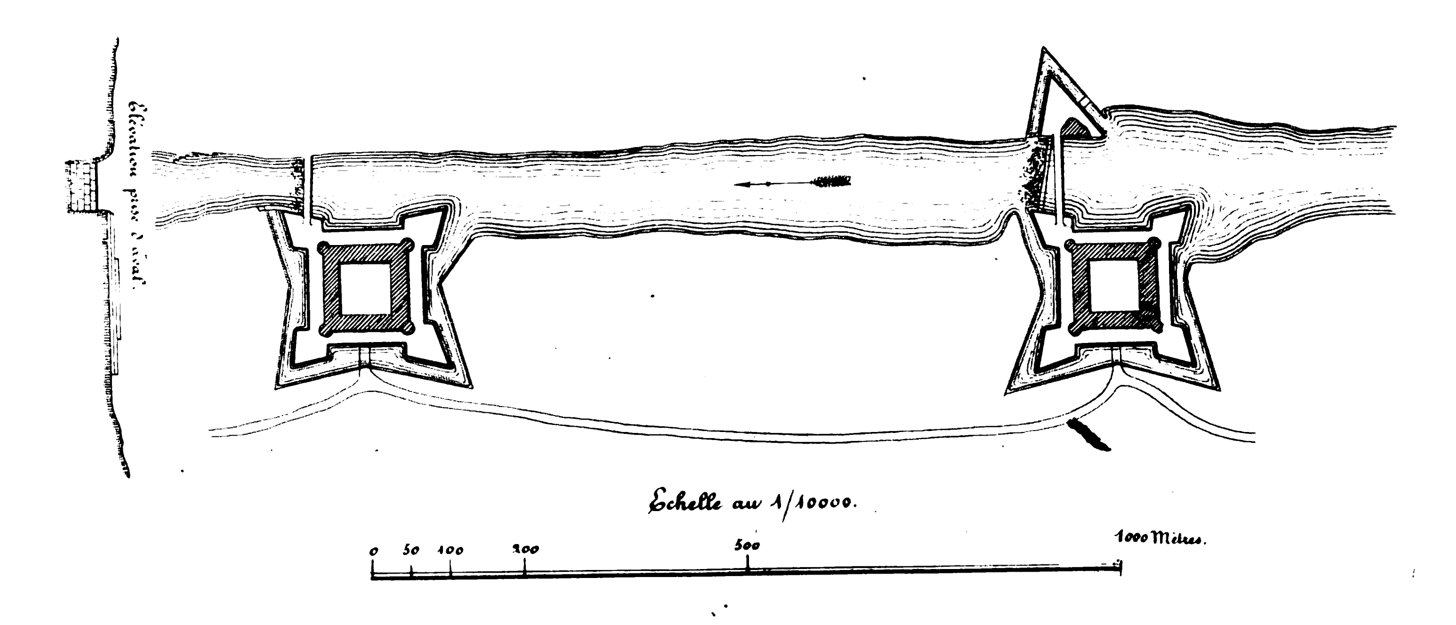


PLANCHE 6.

Portion d'enceinte le long d'une Rivière déviée.

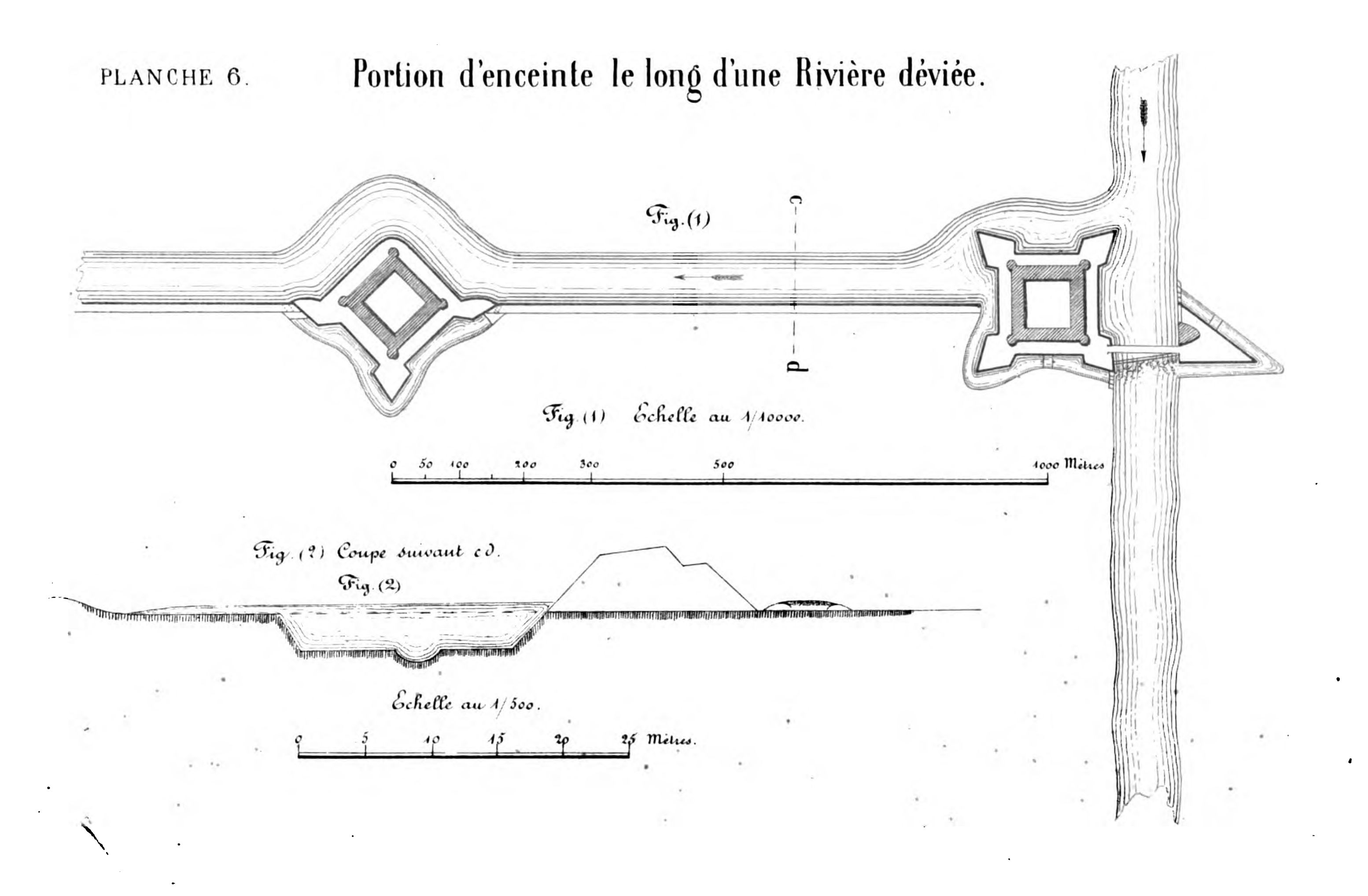


PLANCHE 7

Portion d'enceinte le long d'un fossé plein d'eau.

Fig. 1.

c

d

Fig. 1. Echelle au 1/10,000

0 50 100 200 300 400 500 mètres.

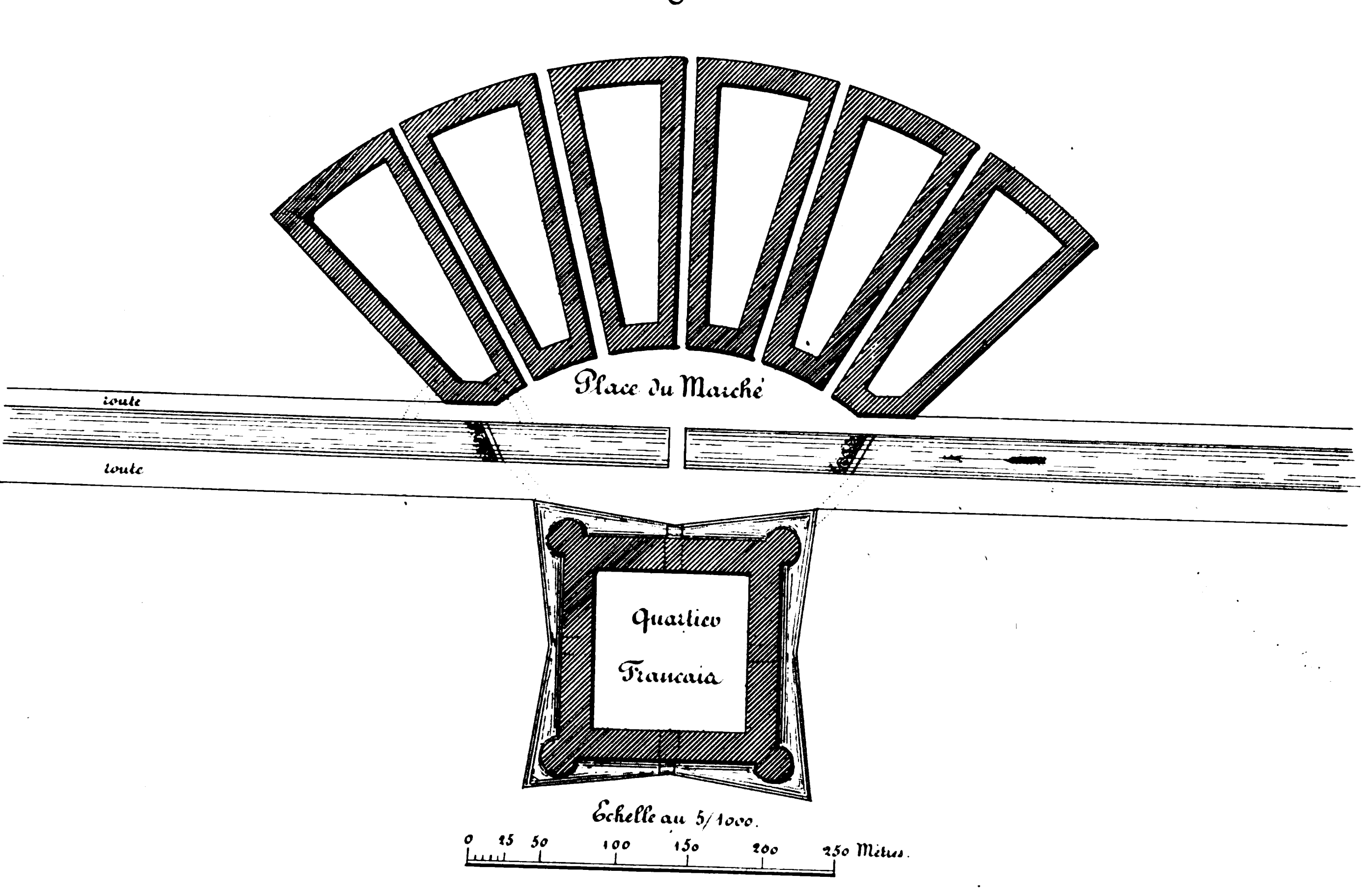
Fig. 2, Coupe suivant c, d.

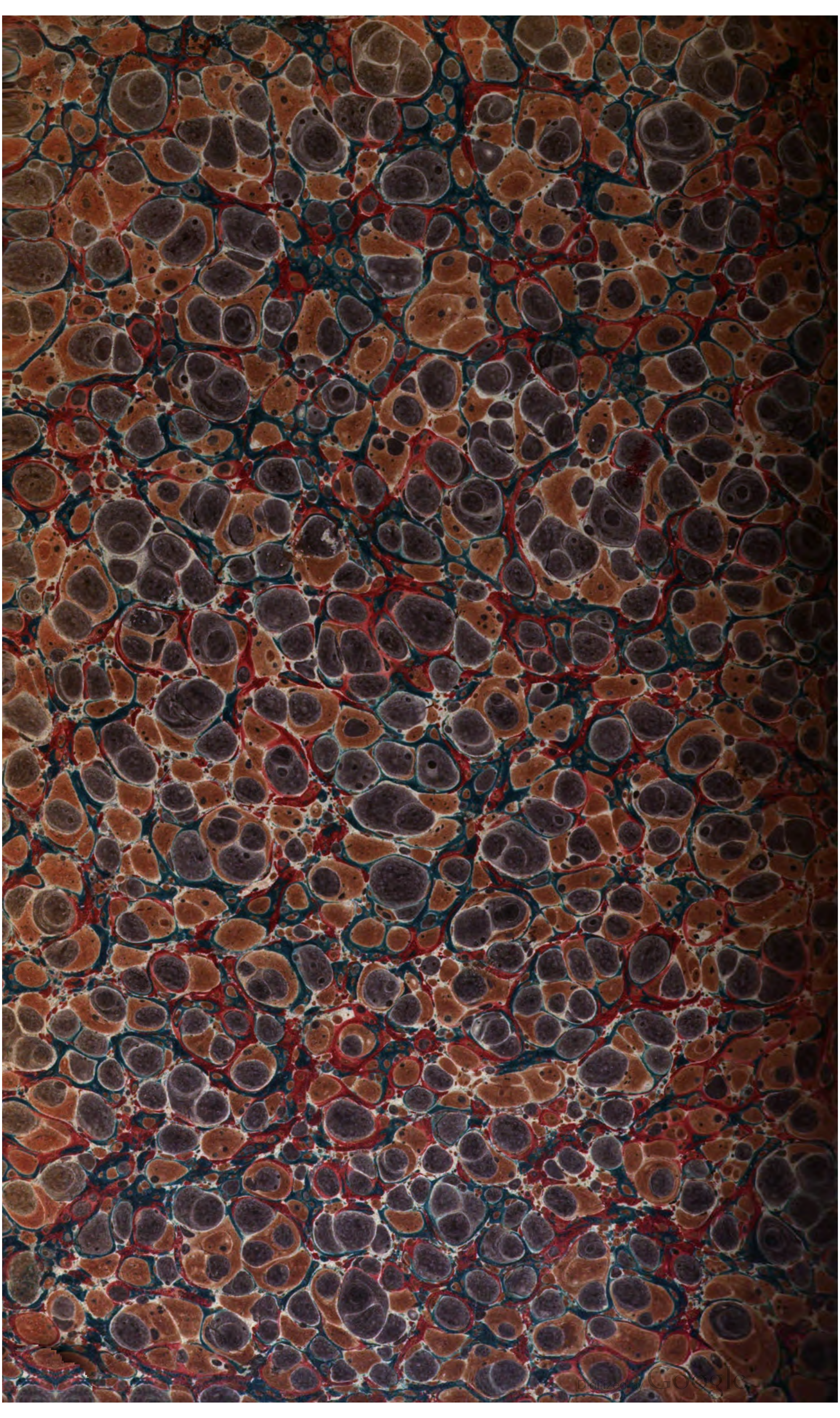
Echelle au 1/500.

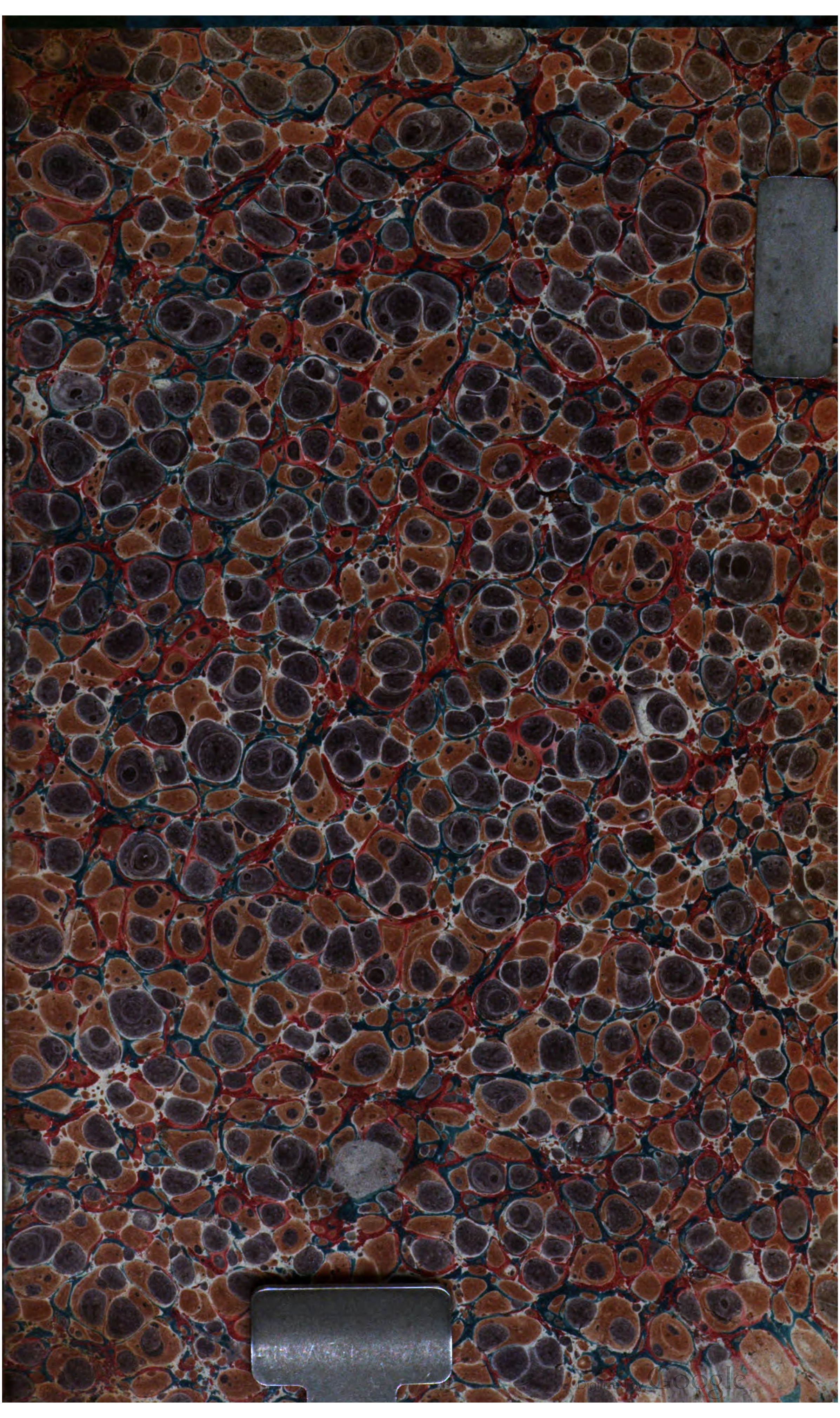
0 5 10 15 20 25 mètres.

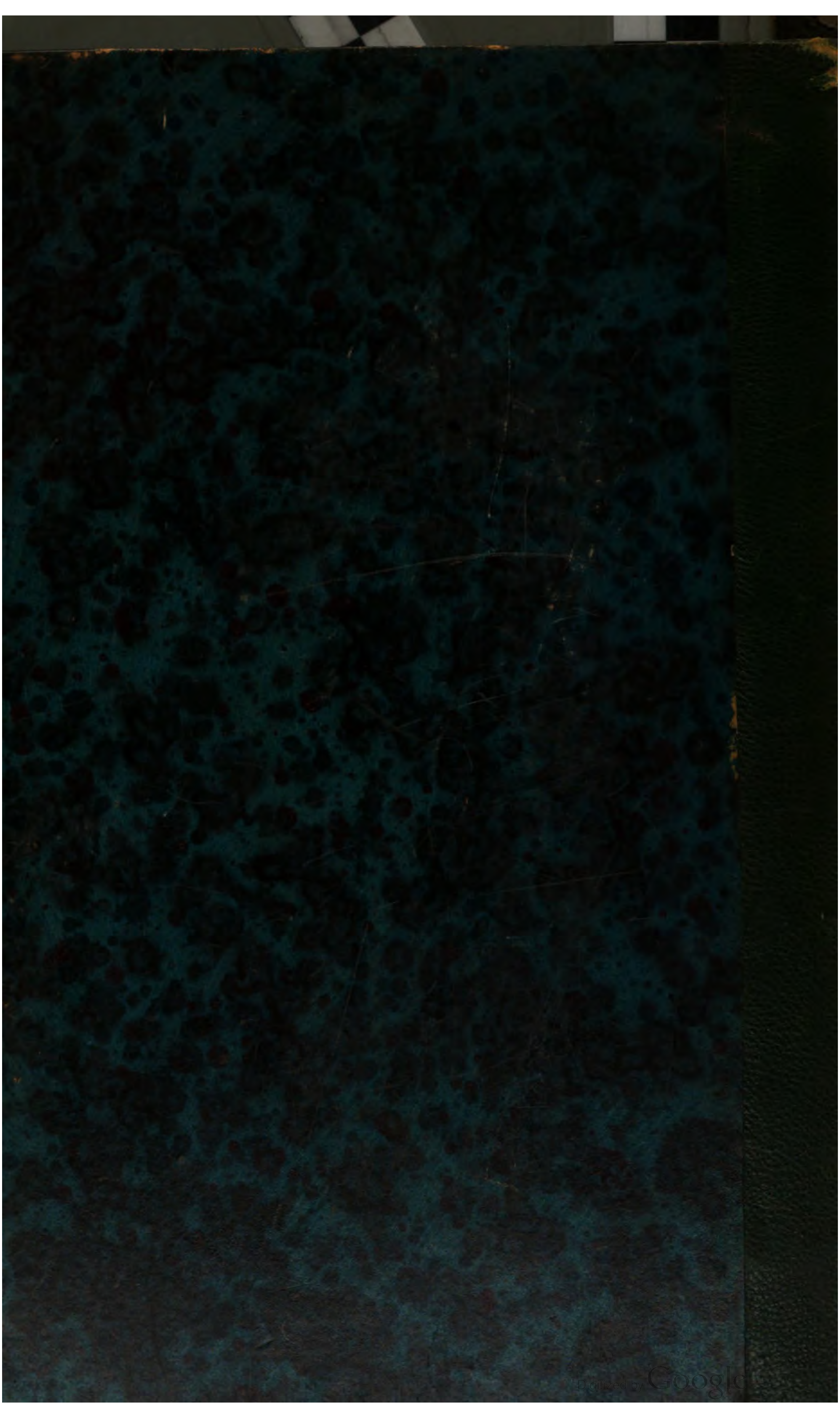
PLANCHE 8.

Plan d'un Village Francais-Arabe.








Digitized by Google